This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

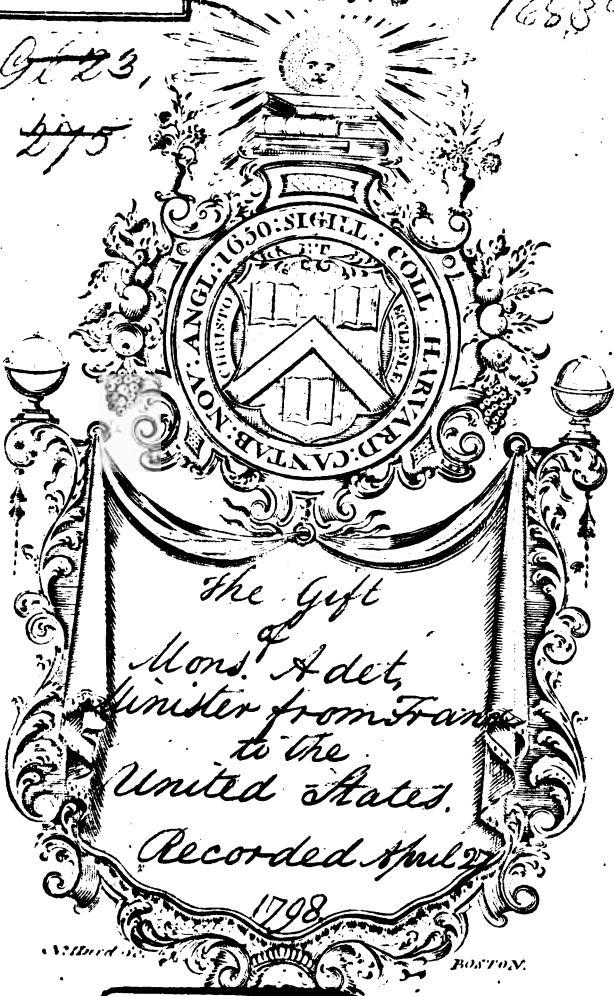
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KC
15913
NEDL TRANSFER
HN 5ZWA -

~~4:1181~~
KC15913
16884
~~9:23,~~
~~275~~



The Gift
of
Mons. Adet,
Minister from France
to the
United States.
Recorded April 27
1798

N. Hurd Sc. BOSTON.

Given by Mr Adel

B. 3. F. 14

ŒUVRES
DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME SECOND.

ŒUVRES
DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE,

Par M. l'Abbé MASSIEU.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

RC75913

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

ŒUVRES DE LUCIEN.

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS.

LYCINUS, TIMOLAUS, SAMIPPE, ADIMANTE.

LYCINUS.

AH! le voilà, ce curieux perſonnage. Eh bien! n'avois-je pas raiſon? Un vautour affamé laiſſeroit plutôt

échapper une proie facile (*a*), que Timolaüs l'occasion de voir quelque nouveauté. Pour satisfaire sa curiosité, il courroit du matin au soir sans se lasser (*b*).

T. Que veux-tu, mon ami; je n'avois rien à faire : tout le monde parloit d'un de ces grands vaisseaux Romains qui portent du bled d'Egypte en Italie; il venoit, disoit-on, de relâcher dans le Pirée, & j'ai été bien aise de le voir. D'ailleurs, n'est-ce pas le même motif qui vous amene ici, Samippe & toi?

L. Tu as raison, c'est aussi la curiosité. Nous avions à notre compagnie Adimante de Myrrhina (*c*), & je ne

(*a*) Mot à mot : *Un cadavre étendu depuis long-temps, & facile à voir.*

(*b*) Le Grec dit : *Fallut-il, sans reprendre haleine, courir pour cela jusqu'à Corinthe.*

(*c*) C'est une ville de l'île de Lemnos, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Palio-Castro*, ou *Vieux-Château*, sur une pointe tour-

fais ce qu'il eſt devenu ; il nous a échappé dans la foule ; cependant il ne nous a point quittés juſqu'au vaiſſeau, & même il a bien voulu me prendre par les deux mains, pour y monter. Samippe étoit devant ; Adimante ſuivoit ſans chauſſure, & comme je n'avois pas ôté la mienne, il me conduiſit en marchant ſur le pont. Depuis cet inſtant, je ne l'ai apperçu, ni dans le bâtiment, ni ſur la terre.

S. Te rappelles-tu le moment où nous avons vu ſortir de la chambre du navire cette jeune perſonne dont la beauté nous a frappés (*a*) ? Sa robe, comme tu ſais, étoit d'une blancheur éblouiſſante ; ſes cheveux, noués élé-

---

née vers le nord & le couchant, à laquelle on a remarqué, avec les Anciens, que ſe porte l'ombre du mont Athos au temps du ſolſtice. L'île de Lemnos eſt dans la mer Egée, vers les côtes de la Myſie, entre la Troade à l'orient, & la preſqu'île du mont Athos au nord-oueſt.

(*a*) Le texte parle d'un jeune homme.

gamment sur le derriere de la tête, dégageoient son front avec grace. Je suis bien trompé, ou c'est alors que nous avons perdu le galant Adimante; un aussi joli minois aura fixé toute son attention, & sans doute il se sera mis à larmoyer, selon son louable usage. Tu sais que, lorsqu'il est en présence de quelque beauté, les pleurs involontaires qui coulent de ses yeux, trahissent toujours son trop sensible cœur. La curiosité faisant bientôt place à l'amour, il aura quitté sans beaucoup de peine le Charpentier qui nous conduisoit, pour ne plus considérer que la charmante Egyptienne.

L. Je n'ai point vu du tout qu'elle fût si charmante, ni faite pour tourner d'un clin d'œil la tête de notre ami, lui sur-tout qui a tant de femmes à choisir dans Athènes; de toutes celles-là, il n'en est aucune qui ne vaille infiniment mieux que cette beauté lointaine, pour la condition, l'esprit & les

manieres. C'eſt pour de telles femmes qu'il ſeroit permis de larmoyer ſans rougir. Mais ſon Egyptienne a le teint noir, les levres groſſes, les jambes grêles & mal faites; elle articule mal, & prononce avec une telle volubilité, qu'on l'entend à peine; elle parle notre Langue, mais elle a un ſifflement déſagréable & un accent tout à fait étranger; enfin, la diſpoſition de ſes cheveux n'annonce point du tout une femme de condition honnête.

T. Tu as tort, Lycinus, cette maniere de ſe coëffer n'appartient qu'aux perſonnes d'un rang diſtingué en Egypte; elle eſt réſervée aux enfans des Nobles juſqu'à l'adoleſcence. Parmi nos aïeux, c'étoit au contraire (*a*) l'ornement des vieillards; leurs cheveux,

(*a*) J'admets, avec l'Editeur, & pluſieurs Commentateurs de Lucien, la correction des mots ὑ παλλήν, qu'on lit dans les anciennes éditions, & qui ne font aucun ſens, en ὑμπαλλήν, *au contraire*.

retenus par une agraffe d'or (*a*), s'élevoient sur la tête, en forme de pyramide.

S. C'est nous citer fort à propos l'Histoire de Thucydide (*b*). Il parle en effet de cet usage & du luxe de nos peres, à l'occasion des Ioniens, ancienne colonie d'Athènes.

T. Voulez-vous que je vous dise dans quel moment Adimante s'est séparé de nous ? C'est lorsque nous fixions nos regards vers le haut du mât.

(*a*) Il y a au Grec : *une cigale d'or.* C'étoit une espece d'agraffe faite en forme de cigale, qui retenoit les cheveux, & servoit en même temps d'ornement de tête.

(*b*) Cet endroit est au commencement du premier Livre de Thucydide. *Chez les Athéniens*, dit-il, *les vieillards opulens, peu de temps après qu'ils eurent cessé de porter des robes de lin, releverent leurs cheveux en forme de pyramide, retenue par des cigales d'or. Et parmi les Ioniens, qui eurent une même origine, les vieillards conserverent long-temps cette parure.*

Nous étions alors occupés à compter les traces de fleches marquées sur les cuirs du vaisseau ; nous admirions l'agilité de ce matelot qui montoit aux échelles & couroit hardiment sur les antennes, fixées à leurs extrémités par des cordages.

S. Oui, je m'en souviens comme toi. Eh bien ! que faire ? Resterons-nous ici à l'attendre, ou veux-tu que je retourne au navire ?

T. Non, non, continuons notre chemin. En voyant qu'il nous avoit perdus, il se sera hâté ; il arrivera sûrement à la ville avant nous. D'ailleurs il sait la route, & reviendra bien sans guide.

L. Pour moi, je consens à ne point l'attendre, si vous êtes tous deux de cet avis ; mais il me semble que cela n'est pas trop poli.

S. Bon ! tu plaisantes. Hâtons-nous d'arriver, peut-être trouverons-nous encore le lieu des exercices ou-

vert... (*a*). En attendant, parlons de ce vaiſſeau. Quel immenſe bâtiment ! celui qui l'a fait, aſſure qu'il a cent vingt coudées de long, plus de trente de large, & vingt-neuf de profondeur, du tillac au fond de calle. Quel mât ! quelle antenne, & quel cable pour l'aſſujettir ! Comme la pouppe, embellie d'une oie dorée, s'éleve en courbe inſenſible ! A l'extrémité oppoſée, la proue, dont la hauteur eſt bien proportionnée, ſe fait remarquer par une double ſtatue de la Déeſſe *Iſis*, dont le vaiſſeau porte le nom. Tout m'a paru admirable dans ce ſuperbe bâtiment : les peintures que l'on y voit de tous côtés, la banderolle flamboyante au haut du mât, les ancres, les inſtrumens néceſſaires pour tourner & retourner le vaiſſeau, les appartemens

(*a*) Παλαίστρων, *la Paleſtre.* C'étoit une eſpece d'Ecole publique où on formoit les Athletes aux différens exercices du corps propres à leur état.

qui ſont à la pouppe, tout, en un mot, m'a fait le plus grand plaiſir. Quel nombreux équipage ! on diroit une armée de Matelots. On prétend auſſi que le bled qu'il porte ſuffiroit pour nourrir l'Attique entiere pendant un an. Tout cela eſt confié à la garde d'un petit vieillard nommé Héron, que l'on m'a fait voir. Il eſt chauve, & le peu de cheveux qui lui reſte eſt crépu. Ce petit bon-homme, à l'aide d'une petite perche, fait mouvoir à ſon gré la maſſe & le volume d'un immenſe gouvernail.

T. Ce Pilote, à ce que diſent les Matelots, excelle dans ſon art, & Protée même ne ſeroit pas plus habile que lui dans la marine. Vous ſavez comment il a conduit ſon vaiſſeau juſqu'ici, tout ce qui eſt arrivé en route à ces pauvres Voyageurs, & la maniere dont ils ont été ſauvés par une étoile miraculeuſe.

L. Non. Tu nous feras plaisir de nous raconter leurs aventures.

T. Je sais toutes les circonstances de leur voyage dans le plus grand détail; je les tiens du Maître du vaisseau lui-même, qui est un fort galant homme, & qui répond avec complaisance à toutes les questions qu'on lui fait. Ils sont partis, à ce qu'il m'a dit, par un temps assez calme, de l'île de Pharos, & ne sont arrivés que le septième jour à la vue du promontoire d'Acamas (*a*). Il s'est élevé ensuite un vent contraire, qui les a repoussés jusqu'à Sidon (*b*); de

(*a*) C'est une montagne & un promontoire de l'île de Chypre, à l'extrémité occidentale du côté du nord, vers les côtes de la Pamphilie. Le vaisseau l'*Isis*, en arrivant à ce promontoire, avoit en quelque sorte allongé son voyage: à l'inspection des Cartes, il est visible que la partie occidentale de l'île de Chypre est plus avancée vers l'orient que l'île de Pharos, & par conséquent plus éloignée de l'Italie.

(*b*) Le texte dit: *le Zéphire les prenant en flanc.*

là, une affreuſe tempête les a forcés d'entrer dans le canal de Cilicie (*a*), & les a jetés le dixieme jour contre les rochers Chélidoniens (*b*), où ils ont penſé périr. J'ai auſſi paſſé dans ces parages, & je ſais combien ils ſont dangereux, ſur-tout quand le vent eſt de ſud-

---

Ce vent ſouffloit de l'oueſt ou du couchant, & devoit par conſéquent repouſſer le vaiſſeau Romain de l'île de Chypre vers les côtes de Phénicie ou de Sidon. Ce pays & cette ville ſont ſitués dans une langue de terre à l'extrémité orientale de la Méditerranée, bornés conſéquemment par la mer au couchant, vers l'orient par le mont Liban, vers le midi par la Paleſtine, & au nord par la Syrie.

(*a*) C'eſt le canal qui ſépare le rivage ſeptentrional de l'île de Chypre, d'avec la côte méridionale de la Cilicie; ce canal étoit appelé *Aulon Cilicius*, du mot Grec Αὐλὼν, *détroit*.

(*b*) Ce ſont trois rochers à fleur d'eau, ſitués à l'orient d'un promontoire de Lycie, nommé *Promontorium Sacrum*, qui faiſoit lui-même partie de la côte orientale de cette contrée, & regardoit l'île de Chypre ou le canal de Cilicie.

oueſt, & que celui du midi (*a*) ſouffle en même temps. Cela produit, pour ainſi dire, une ſéparation entre la mer de Pamphilie, & celle de Lycie (*b*). Les

(*a*) Le premier de ces deux vents ſe nommoit chez les Grecs *Libs*, ou *Vent de Libye*, & chez les Latins, *Africus*, ou *Vent d'Afrique*. Le ſecond ſe nommoit *Notus*, *Leucos*, *Leuconotus* en Grec; *Albus* & *Notus* en Latin. Il répond à celui que nos Marins nomment *Sud-ſud-eſt*.

(*b*) Ce ſont deux Provinces contiguës de l'Aſie Mineure, l'une & l'autre ſur les bords de la mer; la premiere eſt plus à l'orient vers l'île de Chypre, & la ſeconde plus avancée vers le couchant, entre deux golfes, l'un à l'occident, entre l'île de Rhode & la Carie, l'autre à l'orient, vers la Pamphilie. Le vent d'Afrique, ou de ſud-oueſt, doit pouſſer les flots de la mer de Lycie vers la Pamphilie, & le vent de ſud-ſud-eſt doit au contraire pouſſer vers la Lycie les flots de la mer de Pamphilie. Il ſuffit de jeter un coup d'œil ſur la Carte de la partie orientale de l'Empire Romain, par M. d'Anville, pour voir la juſteſſe de Lucien dans cette deſcription topographique, & apprécier en même temps les vaſtes connoiſſances du ſavant Géographe François.

flots de ces deux mers, interceptés par la pointe des rochers contre lesquels ils viennent se briser avec un horrible fracas & en sens contraire, les minent petit à petit, & en font autant d'écueils funestes aux Navigateurs. On éprouve souvent en cet endroit les plus horribles tempêtes, & il n'est pas rare d'y voir les vagues s'élever à la hauteur de la côte. Ces infortunés se sont trouvés dans ces affreuses conjonctures, en pleine nuit & au milieu des plus profondes ténebres. Enfin, ils apperçurent de loin une espece de fanal, à la lueur duquel ils reconnurent la côte de Lycie : ce qu'ils regarderent comme une faveur marquée des Dieux, touchés sans doute de leurs prieres. Une étoile brillante, qu'ils prirent aussi pour Castor ou Pollux, vint se fixer à la hune de leur mât, & dirigea toujours le vaisseau à gauche & en pleine mer, l'éloignant ainsi des rochers contre lesquels il alloit se briser.

Une fois détournés de leur première route, ils entrerent dans la mer Egée, en luttant sans ceſſe contre les vents (*a*); ainſi, au lieu de laiſſer l'île de Crete (*b*) à leur droite, & de prendre au deſſus du promontoire de Malée, pour gagner l'Italie, où ils devroient déjà être arrivés, ils aborderent hier au Pirée, ſoixante & dix-ſept jours après leur départ d'Egypte.

L. Voilà ce qu'on appelle un petit écart. L'admirable Pilote que ce Héron! c'eſt-là conduire ſon vaiſſeau en

---

(*a*) Le texte dit : *Luttant contre les vents Etéſiens.* C'eſt le vent de nord-eſt qui eſt contraire à la marche d'un vaiſſeau qui entre de la pleine mer dans la mer Egée.

(*b*) L'île de Crete s'étend dans la Méditerranée au midi de la mer Egée, & le promontoire de Malée, à l'extrémité méridionale du Péloponneſe. Le vaiſſeau Romain s'écartoit donc de tout cet eſpace de la route qu'il auroit dû tenir. Voyez les Cartes de M. d'Anville.

rival de Nérée (*a*)! Mais que vois-je? *n'eſt-ce* pas Adimante?

T. Oui vraiment, c'eſt lui-même. Appelons-le. Adimante! Adimante!

L. Il nous boude, ou il eſt devenu ſourd, car c'eſt lui très-certainement que nous voyons; je le reconnois parfaitement: voilà ſon manteau, ſa démarche, ſes cheveux courts. Doublons-le pas pour le joindre.... Eh bien! Monſieur le rêveur, il faut donc vous prendre au collet pour ſe faire entendre de vous?.... Qu'as-tu, mon ami? tu parois abſorbé dans une profonde méditation! peut-on ſavoir le ſujet important qui t'occupe?

A. Oh! ce n'eſt rien d'affligeant. Il me paſſoit par la tête quelques penſées qui occaſionnoient ma diſtraction.

(*a*) Dieu Marin, fils de l'Océan & de Thétis. Il épouſa Doris ſa ſœur, dont il eut cinquante filles, appelées *Néréides*, ou *Nymphes de la mer*.

L. Et ces penſées ſont donc impénétrables ? D'ailleurs, quand on eſt initié comme nous dans les myſteres, ne ſait-on pas garder un ſecret ?

A. Je n'oſe point vous dire à quoi je réfléchiſſois ; vous vous moqueriez de moi, & je ſuis aſſuré que vous traiteriez ma rêverie de puérilité ridicule.

L. Seroit-ce une rêverie amoureuſe ? Toute réſerve eſt déplacée à notre égard. Encore une fois, nous ne ſommes point des profanes ; nous avons paſſé par toutes les épreuves, & le flambeau d'amour a brillé à nos yeux.

A. Non, Monſieur le plaiſant ; il ne s'agit point d'amour, mais de fortune. J'étois occupé à bâtir, comme on dit, des châteaux en Eſpagne, & vous me trouvez regorgeant de richeſſes & au comble du bonheur.

L. Oh ! oh ! je retiens ma part d'une auſſi belle trouvaille. Tu ne feras pas difficulté, je penſe, de partager ta

bonne fortune & tes plaiſirs avec tes amis.

A. Nous étions à peine dans le vaiſſeau, & je venois de donner la main à Lycinus, qui n'y entroit qu'en tremblant, lorſque je vous ai perdus. Je me ſuis amuſé un inſtant à meſurer l'ancre, & vous m'avez quitté pour aller je ne ſais où. Quand j'eus bien ſatisfait ma curioſité, je demandai à l'un des matelots combien ce bâtiment pouvoit rapporter par année à ſon maître; il m'a répondu qu'il lui valoit, année commune, au moins douze talens Attiques. Cette réponſe m'avoit jeté dans une agréable rêverie. Quelle félicité, me diſois-je, ſi tout à coup un Dieu me rendoit poſſeſſeur de ce vaiſſeau! Tantôt je ferois moi-même les voyages, tantôt auſſi je l'enverrois ſous la conduite de mes gens; il me ſeroit facile de faire du bien à mes amis. Je quittois enſuite la maiſon que mon pere m'a laiſſée ſur les bords

de l'Iliſſus (*a*), & avec les douze talens j'en bâtiſſois une ſuperbe dans un plus beau quartier, à côté du Pécile. J'achetois des eſclaves, des habits magnifiques, des voitures, des chevaux. Je montois déjà mon navire; & tous ceux qui y étoient avec moi vantoient ma félicité. Les matelots avoient pour moi un reſpect profond, mêlé de crainte; on eût dit des ſujets ſoumis en préſence de leur Roi. Je promenois tranquillement mes regards ſur le rivage que l'on découvroit de la pleine mer; j'étois occupé à mettre tout en ordre dans mon vaiſſeau, qui voguoit au gré des vents favorables, lorſque tu es venu bruſquement le couler à fond, & ruiner ma fortune en un inſtant.

(*a*) C'eſt une riviere qui couloit dans l'Attique, ſous les murs d'Athènes, & ſe jetoit à la mer dans le port nommé *Phalere*. Il eſt probable que les environs de ce port étoient habités par les gens de mer & la populace.

L. Voilà un crime abominable ! Tu devrois me traduire devant le Préteur, comme un infame pirate. Comment ! occaſionner un auſſi funeſte naufrage ! & cela ſur terre, dans la route de Pirée à la ville ! Mais, écoute, je veux te dédommager de cette perte. Je te donne cinq vaiſſeaux plus beaux & plus grands que celui d'Egypte ; & ce qu'il y a de mieux, c'eſt qu'ils ne pourront point périr ; ils t'apporteront, à jour nommé, cinq cargaiſons de bled par année. Cependant il me ſemble qu'alors tu ne ſerois pas trop ſupportable. Si avec un vaiſſeau vous avez fait ſemblant de ne pas nous entendre, Monſieur le Maître, que ſeroit-ce ſi vous en aviez cinq à trois mâts, & à l'abri de la tempête ? Aſſurément vos amis ne ſeroient plus dignes de vos regards. Mettez-vous donc en mer, heureux mortel ; que les flots s'abaiſſent devant vous. Pour nous, contens d'être aſſis ſur le Pirée, nous

demanderons à tous les Navigateurs qui viendront d'Egypte ou d'Italie, s'ils n'ont point rencontré *l'Iſis*, le ſuperbe vaiſſeau d'Adimante.

A. J'avois bien dit, qu'en vous faiſant part de mes projets, je vous apprêterois à rire. Auſſi je voulois garder le ſilence. Continuez votre route ſans moi; je vais m'arrêter un inſtant pour lever l'ancre de nouveau. J'aime mieux parler à mes matelots, que de vous ſervir de riſée.

L. Oh! nous ne te quitterons pas, & nous voulons nous embarquer avec toi.

A. Je cours lever le pont avant que vous ſoyez à bord.

L. Eh bien, nous te ſuivrons à la nage. Tu te crois donc, mon ami, le ſeul favorifé des Dieux? Comment! il te ſuffiroit de déſirer une flotte ſi belle & ſi nombreuſe pour la poſſéder, ſans y avoir rien mis du tien, & nous n'obtiendrions pas la faveur de nager

l'espace de quelques stades ! Tu es devenu bien fier ! Ne te souvient-il plus du jour où nous sommes passés dans l'île d'Égine pour la fête de Diane ? Moyennant quatre oboles par tête, nous avons fait le trajet dans une très-petite nacelle : tu dois te rappeler que nous y étions en grand nombre, & cependant tu n'as rejeté personne de ta compagnie ; aujourd'hui tu nous refuses une petite place dans ton immense vaisseau, & tu nous menaces de lever le pont après toi. En vérité, je ne te conçois pas ; je ne vois plus en toi notre camarade Adimante, fils de Strobicus. Ne crains-tu pas la colere des Dieux (*a*) ? Ta superbe

(*a*) Le Grec dit : *Tu ne craches point dans ton sein.* Lorsque quelqu'un parloit de soi-même trop avantageusement, ou qu'il déprimoit les autres, on lui disoit *de cracher dans son sein*, pour détourner, disoit-on, la colere d'Adrastée ou Néméſis, Déesse de la vengeance, qui châtioit ceux qui abusoient des présens de la Fortune. Erasme, dans son

flotte, ta maiſon nouvellement bâtie dans le plus beau quartier de la ville, & tes nombreux eſclaves te font tourner la tête. Puiſque nous ne ſommes pas dignes de faire le voyage avec toi, au nom d'Iſis, n'oublie pas au moins de nous rapporter quelques raretés d'Egypte : par exemple, des petits poiſſons ſalés du Nil, des parfums de Canope (*a*), une ibis de Memphis (*b*),

---

Recueil des Proverbes anciens, rapporte celui-ci, ſous le titre de *la Modeſtie & de la Modération.*

(*a*) Cette ville de l'Egypte inférieure, à peu de diſtance d'Alexandrie & de Nicopolis, étoit fort décriée dans l'antiquité par la licence & la molleſſe de ſes habitans; elle occupoit une pointe avancée en mer, ſur laquelle on connoît aujourd'hui un château nommé *Abukir*. L'une des deux principales embouchures du Nil en tiroit le nom de *Canopicum Oſtium*.

(*b*) L'ibis eſt un oiſeau d'Egypte qui mange les ſerpens, & dont les anciens habitans du pays avoient fait une Divinité. Memphis étoit la ville principale de toute l'Egypte, avant qu'Alexandrie lui eût enlevé cet avantage. Elle étoit ſituée ſur le

& mieux que tout cela, une pyramide (*a*), ſi ton vaiſſeau peut s'en charger.

T. Allons Lycinus, grace pour le pauvre Adimante. Tes plaiſanteries ont mis ſon vaiſſeau dans le plus déplorable état, & il eſt ſur le point de faire naufrage : donne-lui quelque relâche.

Tenez, mes amis, il me vient une idée. Comme il y a encore loin d'ici

---

bord occidental du Nil, à quinze milles en remontant au deſſus de la pointe du Delta. Différens canaux dérivés du Nil, & qui ſéparoient Memphis des anciennes ſépultures & des pyramides, ont fourni aux Grecs l'idée de leurs fleuves infernaux, *Achéron*, *Cocytus*, *Léthé*.

(*a*) Les pyramides d'Egypte ſont d'immenſes édifices, dont les uns ont la forme d'un pain de ſucre, les autres ſont compoſés de grands carrés qui vont toujours en diminuant à meſure qu'ils approchent du ſommet. On leur donne de hauteur depuis environ quatre cents pieds juſqu'à huit cents. On en compte juſqu'à vingt. Pluſieurs ont les quatre côtés tournés vers les quatre parties du monde.

à la ville, partageons la route en quatre parties, & que chacun de nous, pour déſennuyer les autres, faſſe à ſon tour les frais de la converſation. Employons ce temps à former les ſouhaits qui nous feront le plus de plaiſir. Que chacun ſoit maître de rêver à ſon aiſe, & comme il le voudra. Ne mettons point de bornes à nos déſirs, & ſuppoſons que les Dieux les accompliront tous, quelque abſurdes qu'ils puiſſent être. Ce récit ſera pour nous un ſonge agréable, dont nous pourrons prolonger le charme à notre gré; il nous conduira inſenſiblement au terme de notre voyage. Nous connoîtrons auſſi par-là les goûts différens de chacun de nous, & nous ſaurons quel jugement nous pourrions porter les uns des autres dans la bonne fortune. Qu'en dites-vous?

S. Bien volontiers, & vous verrez ſi je ſais faire des vœux. Mais Lycinus y conſent-il? Pour Adimante, on n'en

n'en peut pas douter, il a déjà un pied dans ſon navire.

L. De tout mon cœur, mes amis; enrichiſſons-nous, ſi cela vous fait plaiſir. A Dieu ne plaiſe que je porte envie à votre bonheur.

A. Eh bien! qui commencera?

L. Toi-même, Adimante; Samippe te ſuivra, puis Timolaüs aura ſon tour. Moi, je ne vous demande que la moitié du dernier ſtade juſqu'au Dipylle, encore la ferai-je en courant, car mes ſouhaits ne ſont pas longs.

A. Et moi, ſans ſortir de mon vaiſſeau, j'ajouterai quelque choſe à ceux que j'ai déjà faits.

Puiſſe Mercure, le Dieu du commerce, ratifier toutes mes demandes! Je voudrois poſſéder en toute propriété le navire, les paſſagers, les négocians, les matelots, les femmes, enfin, ce qui s'y trouve de plus déſirable en tout genre.

S. Sans oublier la jolie Egyptienne (*a*), à la belle chevelure ?

A. Assurément. Outre cela, que tout le bled qu'il contient soit changé en or, & que chaque grain devienne une darique (*b*).

L. Mais, mon ami, tu n'y penses pas. L'or est bien plus pesant que le bled, & ton vaisseau va couler bas.

A. En vérité, on n'est plus libre dans

(*a*) Lucien fait dire à Samippe : *Tu oublies que tu es dans un vaisseau* ; & Adimante lui répond : *Tu veux parler de la jolie Egyptienne à la belle chevelure ; eh bien ! qu'elle m'appartienne aussi.* Le changement léger que nous nous sommes permis, rend la conversation plus claire & plus animée. Nous faisons ici cette observation, afin qu'on ait l'indulgence de la faire pour nous en d'autres endroits dont nous n'avons compté ni les mots, ni les phrases, & que cependant nous croyons avoir rendus fidélement.

(*b*) La darique étoit une célebre piece de monnoie d'or, qui valoit à peu près une de nos pistoles. On l'appeloit *darique*, du nom de *Darius Medus*.

ſes déſirs avec un pareil contradicteur. Quand ce ſera votre tour, Monſieur l'épilogueur, il ne tiendra qu'à vous de faire des monts d'or, ſi vous le trouvez bon ; je ne m'y oppoſerai point, & vous ſerez écouté ſans être interrompu une ſeule fois.

L. Pardon, mon cher; l'intérêt ſeul que je prends à ta conſervation me fait parler en ce moment, & je voulois t'empêcher de périr avec ton équipage & ton or. Le danger ne ſeroit pas grand pour nous; mais cette charmante enfant, qui ne ſait point nager! l'infortunée ne s'en tireroit jamais.

T. Tu te trompes, mon ami; raſſure-toi ſur ſon compte. Les dauphins la ſoutiendront au milieu des eaux, & la porteront ſaine & ſauve ſur le rivage. S'ils ont autrefois rendu ce ſervice au Muſicien Arion (*a*), dont le chant les avoit amuſés quelques inſ-

(*a*) Voyez ſon Hiſtoire, au huitieme Dialogue des Dieux de la mer.

tans ; s'ils ont auſſi dépoſé à Corinthe le corps inanimé d'un enfant (*a*) ſubmergé par les flots, crois que la jolie eſclave de notre ami ne les trouvera pas moins complaiſans.

A. Et toi auſſi, Timolaüs, tu te mêles de plaiſanter. C'eſt toi cependant qui a mis les autres en train de rêver.

T. Il ſeroit plus ſimple & plus vraiſemblable de ſuppoſer que tu as trouvé un tréſor ſous ton lit ; tu aurois de moins la peine de le tranſporter de ton vaiſſeau à la ville.

A. Tu as raiſon. Eh bien ! j'ai donc trouvé ſix mille boiſſeaux d'écus ſous le Mercure de marbre qui eſt dans mon veſtibule. Je commence, ſelon le ſage précepte d'Héſiode (*b*), par me bâtir

(*a*) C'eſt Mélicerte ou Paméon. (Voyez le huitieme Dialogue des Dieux de la mer.) Son corps fut jeté ſur le rivage dans l'Iſthme de Corinthe ; & Siſyphe, Roi des Corinthiens, inſtitua des Jeux en ſon honneur.

(*b*) Ce Poëte, dans ſon Livre des *Ouvrages &*

un palais magnifique. J'achete enſuite l'Attique entiere, la plaine de Sicyone, ou *plutôt* tous les terrains de la Grece *renommés* par leur fertilité, leur ombrage frais & touffu, & les ruiſſeaux qui les arroſent. Je n'excepte que les cantons conſacrés aux Dieux (*a*), dans les environs de Delphes, d'Eleuſis, & dans l'Iſthme de Corinthe, où je me réſerve ſeulement un petit coin pour aſſiſter aux Jeux quand j'en aurai envie. L'argenterie eſt trop commune (*b*) pour la table d'un homme

des Jours, v. 405, conſeille *d'acquérir d'abord une maiſon, enſuite une femme, puis un bœuf de labour.*

(*a*) Le texte eſt tellement corrompu en cet endroit, que ni les Commentateurs, ni les Traducteurs Latins n'ont pu y trouver de ſens raiſonnable. Nous avons tâché, ſans trop nous écarter de l'original, de préſenter une idée priſe du fond des choſes mêmes, en attendant mieux.

(*b*) Cette phraſe ſe trouve plus bas dans le texte; en la tranſpoſant ici, nous nous ſommes

comme moi ; je ne veux que de la vaiſſelle d'or & des coupes de même métal, du poids de deux talens chacune, où la matiere ne ſoit point épargnée, comme dans celles d'Ecécrates.

L. Mais, mon ami, comment veux-tu que ton Echanſon puiſſe te préſenter un vaſe auſſi peſant ? & toi-même, comment te ſera-t-il poſſible de le ſoutenir & de le porter à ta bouche ? J'aimerois autant avoir la pierre de Siſyphe ſur les bras (*a*).

A. Tu as donc juré de traverſer tous mes vœux ? Eh bien ! en dépit de tes aſſommantes réflexions, je veux avoir des lits d'or, des tables d'or, &, ſi tu dis un mot, des eſclaves d'or.

L. Pourvu ſeulement que ta nourriture & ta boiſſon ne ſe changent point

---

épargné des répétitions déſagréables & des penſées qui auroient paru incohérentes.

(*a*) Il y a dans le Grec un jeu de mots entre σκύφος, *coupe*, & Σισύφιον, *Siſyphe*.

auſſi en or, & que, nouveau Midas, tu ne meures pas de faim avec des alimens d'un ſi grand prix.

A. Ne t'inquiete point de cela. Mets ſi tu le veux moins de folie dans tes vœux; encore une fois, je ne m'y oppoſerai point. Il me faudroit auſſi des habits de pourpre, une vie délicate & ſomptueuſe, un ſommeil long & paiſible. Je ſerois charmé de voir à mes genoux, mes amis reſpectueux, ſoumis & jaloux d'obtenir mes faveurs; à ma porte, un nombreux cortége de cliens, qui s'y promeneroient tous les jours dès le grand matin; mon grand plaiſir ſeroit de compter parmi ces derniers, les deux illuſtres de notre ville, Cléanetes & Démocrate. Il me ſemble les voir, ſéparés de la foule qu'ils dédaignent, prétendre à des égards excluſifs : déjà ils s'avançent avec confiance, & croient être admis avant tous les autres, lorſque ſept portiers redoutables, & d'une taille giganteſ-

que, repouſſent ces importans, leur ferment la porte au nez, leur rendent les dédains & les bruſqueries qu'ils font maintenant eſſuyer à tous ceux qui ſe préſentent chez eux. Moi, me levant comme le ſoleil, quand il me plaira, je laiſſerai quelques-uns de mes courtiſans, ſans daigner les regarder. Si je rencontre quelque infortuné, tel que j'étois avant d'avoir trouvé mon tréſor, je le comblerai de prévenances & d'amitié; je l'inviterai, après qu'il aura pris le bain, à ſe trouver chez moi à l'heure du dîner. Quel ſera le dépit de nos opulens millionnaires, en voyant mes chars, mes chevaux, mes deux mille eſclaves de différens âges, tous d'une haute taille, & pris chez les Barbares (*a*)? Sur ma table,

(*a*) Les riches parmi les Grecs, avoient pour eſclaves des Syriens & des Medes, qu'ils appeloient *Barbares*, ainſi que toutes les Nations qui n'étoient ni Grecques, ni d'origine Grecque.

j'aurai de l'huile & du poiſſon d'Eſpagne, du vin d'Italie, & du miel choiſi dans le plus exquis de nos contrées; on y verra des mets de tous les pays, du porc, du lievre, des poules du Phaſe, des paons des Indes, & des coqs de Numidie (a). Pour apprêter tout cela, j'aurai des Cuiſiniers experts dans l'art des ragoûts & des ſauces. Si je demande une coupe ou un vaſe pour préſenter à boire à quelqu'un, je veux que le convive l'emporte après avoir bu. Tous ceux qui paſſent maintenant pour regorger de richeſſes, ne ſeront que des miſérables auprès de moi. Le

(a) Le Phaſe ou l'Araxe eſt un fleuve qui prend ſa ſource en Arménie, dans les mêmes montagnes d'où ſortent les différentes branches de l'Euphrate. Le Phaſe coule d'occident en orient, & va ſe jeter dans la mer Caſpienne. La Numidie eſt une contrée particuliere d'Afrique, qui s'étendoit ſur la côte ſeptentrionale de cette partie du monde, vis-à-vis les Iles Baléares, depuis le pays de Carthage juſqu'à la Mauritanie.

fanfaron Dionique ne fera plus un ſi pompeux étalage de quelques plats ou coupes d'argent qu'il poſſede, quand il verra que mes eſclaves n'ont point d'autre vaiſſelle. Mon intention eſt de faire du bien au peuple (*a*), & de diſtribuer certaines ſommes tous les mois ; cent drachmes, par exemple, à un citoyen, & cinquante à un étranger. Je veux auſſi contribuer à l'embelliſſement de la ville; je bâtirai des théatres & des bains publics ; je ferai creuſer depuis le Dipyle juſqu'au bord de la mer, un large foſſé, de maniere que le port d'Athènes ſoit ſous les murs, & que du haut du Céramique on y puiſſe voir entrer mon vaiſſeau. Vous ſentez, mes amis, que vous ne ſerez point oubliés dans mes largeſſes : je commanderai à mon Intendant de donner à

(*a*) Lucien fait ici alluſion au teſtament d'Atticus, pere d'Hérode, qui légua en mourant une mine par année à chaque habitant de l'Attique.

Samippe vingt boiſſeaux d'écus, dix litrons à Timolaüs, & un ſeul à Lycinus, encore ſera-t-il bien juſte, pour *lui* apprendre à ſe taire & à ne point tant railler les gens. Telle eſt la vie agréable & charmante que je voudrois mener au milieu des richeſſes & des plaiſirs. Puiſſe, encore une fois, le bon Mercure accomplir tous mes vœux!

L. Sais-tu bien, mon cher Adimante, que ton bonheur tient à un fil bien mince! ſi une fois ce fil vient à ſe rompre, tout eſt perdu pour toi.

A. Que veux-tu dire?

L. N'eſt-il pas vrai que tu ignores combien tu as de temps à vivre? Ainſi, qui peut répondre qu'au premier jour, lorſque tu ſeras aſſis devant ta précieuſe table d'or, ta petite ame ne s'aviſera pas de prendre ſon eſſor & de s'envoler, ſans t'avoir donné le temps de porter la main à tes plats? Tes paons de l'Inde & tes coqs de Numidie reſteront après toi pour les corbeaux & les vautours.

Veux-tu que je te faſſe l'énumération de tous ceux qui ſont morts avant d'avoir pu jouir de leurs richeſſes ? combien d'autres en ont été privés, même pendant leur vie, par quelque malin génie envieux de leur ſort ? Tu ſais que Créſus & Polycrates, dont les biens étoient infiniment plus conſidérables que les tiens, ont vu leur immenſe fortune s'évanouir en un inſtant. Es-tu aſſuré d'ailleurs, de jouir conſtamment d'une ſanté durable & ſur laquelle tu puiſſes compter ? Que de riches ne voyons-nous pas mener une vie languiſſante ? les uns ont perdu l'uſage de leurs jambes, les autres celui de la vue ; le plus grand nombre eſt affligé de quelque mal interne, & porte la mort dans ſon ſein ; la plupart, enfin, paſſent leurs jours dans la douleur & les ſouffrances. Si l'on t'offroit, par exemple, une fortune deux fois plus brillante que celle du riche Phanomaque, à condition d'éprouver tous les

maux qu'il ſouffre, & de vivre comme lui dans une molle & lâche volupté, y conſentirois-tu ? Je ſuis bien ſûr que *non*, quand même tu n'en voudrois pas convenir. Ajoute à cela les peines, les craintes, les embarras & les déſagrémens de toute eſpece, dont les richeſſes ſont inſéparables, puiſque l'on voit toujours à leur ſuite les voleurs, l'envie, & la haine publique.

A. Je vois bien que tu as pris à tâche de me contrarier de tout point, & je t'aſſure que tu n'auras pas même le liard d'écus que je t'avois promis.

L. Fort bien. Tu commences déjà à faire comme les riches, qui ſe rétractent toujours & ne tiennent jamais parole.... A ton tour, Samippe : voyons quels ſeront tes vœux.

S. Pour moi, qui ſuis, comme vous le ſavez, de Mantinée en Arcadie, & dont la patrie par conſéquent eſt en plein continent, je ne déſirerai point d'avoir un ſuperbe vaiſſeau, parce que

je n'aurois pas la satisfaction d'arriver avec mon riche équipage jusque sous les yeux de mes compatriotes. Je ne m'amuserai pas non plus à demander une somme d'argent ou un trésor. Ces miseres ne valent pas la peine d'importuner les Dieux; ils sont tout-puissans, & c'est se méfier de leur pouvoir que de leur adresser des vœux timides & ordinaires. D'ailleurs, nous sommes convenus de supposer qu'ils ne nous refuseroient rien, & nous pouvons en conséquence donner un libre essor aux désirs de notre cœur. Ainsi je veux être Roi, & je veux l'être, non pas comme un Alexandre, un Ptolémée, un Mithridate & beaucoup d'autres, qui ne sont montés sur le trône que parce que leurs peres en étoient descendus. Je prétends ne devoir ma couronne qu'à moi seul; & voici les degrés par lesquels il faut que j'y parvienne. Mon premier pas sera une association bien cimentée avec une trentaine de brigands d'une fidé-

lité à toute épreuve, & capables de tout oſer. Le nombre des conjurés groſſira tous les jours : nous ne tarderons pas à nous voir trois cent, puis mille, puis dix mille; enfin, nous compoſerons en peu de temps une armée de cinquante mille hommes d'infanterie & de cinq mille de cavalerie. Déjà tous les ſuffrages ſe réuniſſent en ma faveur, & l'on me choiſit pour Général, comme le plus digne de commander, le plus en état de me faire obéir, & le plus habile dans l'art de gouverner. Ma valeur ſeule & mes talens m'ont élevé au rang ſuprême : premier avantage que j'ai ſur tous les autres Rois, qui doivent leur pouvoir au haſard de la naiſſance, & l'obtiennent ſans avoir rien fait pour le mériter, à peu près comme Adimante ſon tréſor. En m'impoſant au contraire ces glorieuſes conditions, je me procure le plus doux de tous les plaiſirs, celui de pouvoir dire : C'eſt moi qui

fuis l'auteur de ma fortune & de ma puiſſance.

L. Voilà ce qu'on appelle ne pas faire les choſes à demi! En effet, quand on eſt maître de choiſir, à quoi bon tant de façons, & pourquoi ne pas aſpirer tout de ſuite à ce qu'il y a de meilleur? Se voir à la tête de plus de cinquante mille hommes pleins de bravoure, & libres de ſe donner un chef, que cela eſt flatteur! que cela eſt glorieux! Nous ne ſavions pas que la ville de Mantinée élevoit dans ſon ſein un ſi habile guerrier, un auſſi grand Roi. Oſerois-je ſupplier Votre Majeſté de faire uſage de ſa puiſſance en ce moment, d'ordonner que ſes troupes ſe tiennent prêtes pour quelque grande expédition, & qu'elles paſſent en revue ſous nos yeux? Je ſerois extrêmement curieux de voir ſortir de l'Arcadie des forces auſſi redoutables, & de ſavoir quels ſont les peuples infortunés contre leſquels il vous plaira de marcher.

S. Ecoute donc ce que je te vais dire ; ou plutôt sois mon compagnon de gloire, car je te confie le commandement de cinq mille hommes de cavalerie.

L. Grand Roi, vous voyez prosterné à vos pieds le plus humble de vos esclaves, & je tombe comme anéanti à l'aspect imposant du diadême & de la tiare majestueuse qui décorent votre front ; mais qu'il me soit permis, sans sortir des bornes de la profonde vénération qu'inspire votre présence, de me déclarer indigne d'une aussi grande faveur. Choisissez, pour remplir ce poste important, l'un de ces deux fideles serviteurs, que leur bravoure & leur expérience y appellent avant moi. Seroit-il convenable de mettre à la tête de votre cavalerie, un homme qui n'est jamais monté une seule fois à cheval ? Si le mien, épouvanté par le son bruyant de la trompette, venoit à se cabrer, vos escadrons nombreux auroient bien-

tôt foulé aux pieds leur mal-adroit Général. Pour être assuré que je ne ferois pas renversé, il faudroit prendre la précaution de m'attacher à la selle. D'un autre côté, si j'avois un coursier fougueux, ne ferois-je pas exposé à me voir emporté au milieu des ennemis, sans pouvoir le retenir?

A. Eh bien! Samippe, donne à Lycinus le commandement de l'aile droite, je me charge de ta cavalerie. Je mérite bien un grade distingué dans ton armée, moi qui t'ai comblé de tant de richesses dans ma bonne fortune.

S. Il faut savoir auparavant si la troupe voudra reconnoître en toi son Général; je vais la consulter. *Braves Cavaliers, que tous ceux d'entre vous qui consentent à prendre Adimante pour leur Chef, levent la main....* Bon! tu es élu d'une voix unanime. Ainsi tu commandes la cavalerie, Lycinus l'aile droite, & Timolaüs l'aile gauche. Pour moi, je me place au centre de l'ar-

mée, comme les Rois de Perſe, qui, ne voulant pas trop ſe faire reconnoître, ont ſoin d'avoir auprès d'eux *des* Lieutenans, qui marchent en quelque ſorte leurs égaux. Ne perdons point de temps & mettons nous en marche, après avoir adreſſé nos vœux au Maître des Dieux. Allons droit à Corinthe (*a*) par les montagnes. Déjà la Grèce entiere reconnoît la ſupériorité de mes armes : le nombre de mes troupes & la terreur qu'elles inſpirent à leur approche, me rendent maître du pays ſans coup férir. Après cette conquête facile, je m'embarque avec toutes mes forces. La cavalerie paſſe ſur des bateaux de tranſport ; des vaiſſeaux chargés de vivres & de toutes ſortes de munitions, ſont déjà préparés dans pluſieurs ports. Nous traverſons la mer

(*a*) Il eſt aiſé de reconnoître dans les vœux de Samippe, la marche, les conquêtes & la fortune d'Alexandre.

Egée, & nous faisons une descente en Ionie : nous offrons des sacrifices à Diane. Aucune ville n'est fortifiée ; elles subissent toutes la loi du vainqueur : j'y laisse des Gouverneurs. Mon armée victorieuse traverse la Carie, la Syrie, la Lycie, la Pamphilie, la Pisidie, la Cilicie dans toute son étendue, jusqu'à ce qu'enfin nous soyons parvenus aux bords de l'Euphrate.

L. Sire, je vous conjure de vouloir bien me nommer votre Satrape en Grèce ; je vous avoue que je ne suis pas naturellement bien courageux, & il faudroit prendre beaucoup sur moi pour m'expatrier ; je ne me sens point assez de résolution pour vous suivre chez les Arméniens & les Parthes, que l'on dit être les plus belliqueux de la terre, & les plus habiles à lancer des fleches. J'aimerois mieux faire ici le rôle d'un autre Antipater sous un second Alexandre, que d'aller à Suze ou dans la Bactriane, chercher quelque blessure

mortelle en marchant à la tête d'une phalange. Daignez donc ne pas trouver mauvais que je vous remette aussi le commandement de l'aile droite.

S. Comment, lâche, tu abandonnes les drapeaux ! Sais-tu bien que, selon les loix, un déserteur doit avoir la tête tranchée ?.... Nous voilà donc prêts à passer l'Euphrate, & déjà nous avons jeté un pont sur le fleuve. Toutes les places que nous avons laissées derriere nous sont en sûreté ; les Lieutenans à qui j'ai confié le gouvernement des provinces éloignées, maintiennent toutes les nations conquises dans le devoir ; d'autres se sont détachés pour soumettre la Phénicie, la Palestine & l'Egypte. Toi, Lycinus, je te charge d'ouvrir la marche avec l'aile droite ; je te suivrai ; Timolaüs viendra ensuite, & Adimante formera l'arriere-garde avec la cavalerie. Loin d'éprouver la moindre résistance en Mésopotamie, tous les habitans viennent au devant de

nous, & ſe rendent eux & leurs villes. Arrivés ſous les murs de Babylone, nous en trouvons les portes ouvertes, contre notre attente, & nous y entrons en vainqueurs. Le Roi apprend cette nouvelle à Ctéſiphonte, où il s'eſt retiré. Il part pour la Séleucie, dans le deſſein de lever une armée nombreuſe, ſur-tout de la cavalerie, des archers & des frondeurs. Nos émiſſaires viennent bientôt nous annoncer qu'il a ſur pied près d'un million de combattans, parmi leſquels on compte deux cent mille archers à cheval. Les provinces du centre du royaume, & qui avoiſinent la capitale, ont ſuffi pour lui fournir ce corps redoutable. Il attend de nouvelles troupes de l'Arménie, des environs de la mer Caſpienne & de la Bactriane; il ſemble que les ſoldats naiſſent ſous ſes pas. Tenons donc conſeil de guerre, & voyons ce que nous avons à faire dans de telles conjonctures.

A. Je penſe que vous devez aller promptement, avec l'infanterie, ſurprendre Ctéſiphonte, & moi je reſterai dans Babylone avec la cavalerie.

S. Tu ne veux pas nous dire que l'approche du danger te fait peur. Va, tu n'es qu'un poltron comme Lycinus. Quel eſt ton avis, Timolaüs?

T. Qu'il faut marcher droit à l'ennemi avec toutes nos forces, l'attaquer tandis qu'il eſt encore en chemin, ne point lui donner le temps de prendre tous ſes avantages & de recevoir de nouveaux renforts.

S. C'eſt fort bien; & toi, Lycinus, que ferons-nous?

L. Ce que nous ferons?.... Je penſe que des gens qui, comme nous, ont marché pendant une matinée entiere, & qui marchent encore dans la plus grande ardeur du jour, doivent avoir beſoin de ſe repoſer. Ainſi mon avis eſt que nous prenions un peu le frais ſous ces oliviers. Voilà une colonne renverſée

qui ſe préſente fort à propos, & nous ferons bien de nous y arrêter : nous avons déjà parcouru trente ſtades depuis le Pirée ; je ſuis excédé de fatigue & de chaleur, & quand nous aurons fait une pauſe, nous retournerons plus gaiement à la ville.

S. Que parles-tu du Pirée & d'Athènes? Aurois-tu oublié que nous ſommes campés ſous les murs de Babylone, & que nous tenons conſeil de guerre au milieu de notre armée?

L. Ah! cela eſt vrai. Ma foi, je ne penſois plus que nous rêvions. Eh bien! quel eſt ton avis?

S. De marcher au combat. Allons, mes amis, montrez du courage dans le danger, & n'allez point démentir la bravoure de vos ancêtres. L'ennemi commence à donner. Souvenez-vous que *Mars* eſt le mot de ralliement. Quand une fois la trompette aura fait entendre le ſignal de la charge, pouſſez des cris perçans, frappez à coups de

de lance redoublés ſur vos boucliers retentiſſans; ſerrez de près vos adverſaires, de peur qu'en leur permettant de faire uſage des fleches, ils ne vous accablent impunément ſous une grêle de traits. Mais à peine en ſommes-nous venus aux mains, que l'aile gauche, commandée par Timolaüs, a mis en déroute les Medes qu'elle avoit en tête. L'avantage eſt encore indécis au centre, où je préſide, parce que nous avons à combattre les Perſes animés par la préſence de leur Roi. Toute la cavalerie ennemie tombe ſur notre aile droite; ainſi, Lycinus, fais voir que tu es un homme de cœur, & engage les tiens à bien ſoutenir le premier choc.

L. O Fortune! Comment! toute la cavalerie tombe ſur moi ſeul, & n'en veut qu'à la partie que je commande! Ma foi, mes amis, pour peu que le danger augmente, vous m'allez voir abandonner le champ de-bataille, vous laiſſer aux priſes avec nos adverſaires,

& me ſauver à toutes jambes dans le lieu des exercices.

S. Point du tout; encore un moment & la victoire eſt à toi. Pour moi, il me faut meſurer mes forces avec celles du Roi, qui m'a fait propoſer un combat ſingulier; je ne puis le refuſer ſans compromettre ma gloire.

L. Réfléchis donc auſſi qu'un Roi qui combat pour ſon Empire, ne peut pas décemment quitter les armes ſans avoir reçu quelque bleſſure.

S. Tu as raiſon; mais la mienne ne ſera qu'une légere égratignure, dont j'aurai la peau à peine effleurée; encore la cicatrice ſe trouvera-t-elle dans un endroit qui ne ſoit point expoſé à la vue, de peur de quelque difformité.... Vois-tu comme je me précipite ſur mon rival? Déjà, d'un même coup, ma lance l'a percé lui & ſon cheval. Je lui coupe la tête, je m'empare de ſon diadême, je ſuis proclamé Roi, & tout le monde tombe à mes

pieds. Que les Barbares, en eſclaves ſoumis, m'adorent & ſe proſternent devant moi : content de régner ſur vous à la maniere des Grecs, mon ambition ſe bornera toujours au titre modeſte de votre Général. Que de villes bientôt fondées par moi, ſe glorifieront de porter mon nom ! combien d'autres ſeront détruites de fond en comble, pour m'avoir contraint à rougir quelquefois ! Je me fais ſur-tout une fête de tirer une vengeance éclatante de ce coquin de Cydias, qui regorge de biens & de richeſſes : j'avois un champ malheureuſement voiſin de ſes terres, & il eſt venu à bout de m'en chaſſer petit à petit.

L. Allons, Samippe, c'en eſt aſſez : après un auſſi grand combat, il eſt temps d'aller à Babylone célébrer la victoire dans les feſtins & la joie. Tu as parlé pendant dix ſtades, & ton regne eſt paſſé. C'eſt à Timolaüs à courir après le bonheur.

S. Eh bien, que dis-tu de mes souhaits ? N'est-ce pas affaire à moi ?

L. Oh ! je t'en réponds..... Je vous dirai cependant, grand Roi, avec la permission de Votre Majesté, que vous avez choisi un sort bien plus dangereux, & sujet à beaucoup plus d'inconvéniens que celui d'Adimante. Il passoit au moins sa vie dans les délices, & toute sa peine se réduisoit à présenter à ses convives des coupes du poids de deux talens. Pour toi, mon cher, il t'a fallu courir les risques d'un combat singulier, & recevoir une blessure. Tu étois dévoré nuit & jour de mille soins divers ; non seulement tu avois à craindre de la part des étrangers, ennemis de ta puissance, mais tu étois sans cesse exposé à la haine & à la jalousie de tes plus intimes serviteurs, qui cachoient leurs trames secretes sous les dehors perfides de la flatterie. Environné d'une foule de prétendus amis, sans en avoir un

ſeul véritable, pouvois-tu compter ſur la fidélité des courtiſans? Conſommés dans l'art de compoſer leur extérieur ſelon les circonſtances, ils affichent le dévouement le plus parfait, ſelon ce qu'ils ont à eſpérer ou à craindre. Les plaiſirs fuient les Têtes couronnées, même pendant leur ſommeil. Un peu de gloire, des habits d'or & de pourpre, des bandelettes blanches autour du front, des gardes qui les précedent, voilà à quoi ſe réduiſent toutes leurs jouiſſances. Et par combien de fatigues & de déſagrémens ne les achetent-ils pas? Tantôt ce ſont de longues conférences ſur la paix & ſur la guerre avec les Députés des ennemis; tantôt des cauſes à entendre & à diſcuter; tantôt des Edits de toute eſpece à rédiger; d'autres fois c'eſt une Province rebelle qu'il s'agit de faire rentrer dans le devoir, ou les brigandages & les incurſions d'une Nation voiſine, qu'on ne peut s'empêcher de

réprimer. En un mot, défiance, crainte & ſoupçon, voilà la vie des Rois. Tout le monde vante leur bonheur; eux ſeuls ſe taiſent ſur ce point. En effet, ont-ils ſujet de tant s'enorgueillir, lorſqu'ils ſe voient en butte à toutes les maladies, ainſi que le dernier de leurs ſujets? La fievre ne met point de différence entre eux & le commun des hommes; la mort, bravant les ſatellites qui veillent à leur défenſe, vient les ſurprendre ſans aucun reſpect pour le diadême, & les enleve malgré leur répugnance & leurs vains regrets. Cet homme, ſi élevé quelques inſtans auparavant au deſſus du vulgaire, déchu tout à coup du rang ſuprême où il étoit monté, renverſé du trône où il ſembloit partager la puiſſance des Dieux, rentre enfin dans la condition commune, & après quelques futiles cérémonies qu'on ne refuſe à perſonne, il va ſe perdre, comme tous les autres, dans la foule

innombrable des morts. Il laiſſe après lui un tombeau ſuperbe, une colonne ou une pyramide exécutées ſelon toutes les regles de l'art (*a*); vains ornemens qui n'exiſtent point pour lui, & dont il ne peut jouir. Ces ſtatues magnifiques, ces chefs-d'œuvres admirables, ces Temples érigés en l'honneur de celui qui n'eſt plus, ce nom ſi long-temps fameux, tout cela diſparoît de la face de la terre, & s'anéantit dans un éternel oubli. Quand tous ces monumens de l'orgueil humain paſſeroient à la poſtérité la plus reculée, qu'en reviendroit-il à la cendre inanimée de celui qui en eſt l'objet? Tels ſont, mon ami, les déſagrémens qui accompagneroient ta vie dans la crainte, les inquiétudes, & les plus pénibles travaux. Et après la mort, quel ſort te ſeroit réſervé?

A ton tour, Timolaüs. Adimante &

(*a*) Le Grec dit: *dont les angles ſont parfaits.*

Samippe se sont livrés sans réserve au délire de leur imagination ; fais en sorte de montrer plus de sagesse dans tes souhaits, & plus de connoissance des véritables biens.

TIM. Tu vas bientôt juger, mon ami, s'il y a quelque chose à blamer dans mes vœux. Je ne demande ni de l'or, ni des trésors, ni des boisseaux d'argent, ni l'Empire, incompatible, comme tu l'as fort bien remarqué, avec le bonheur & la tranquillité. Je suis entiérement de ton avis sur ces prétendus biens, que je regarde comme de belles chimeres, plus funestes qu'avantageuses. Je voudrois seulement que Mercure me fît présent de plusieurs anneaux, dont l'un eût la vertu de me conserver toujours sain, robuste, invulnérable, impassible ; l'autre, de me rendre invisible, comme celui de Gigès (*a*) ; le troisieme, de me

(*a*) Selon la Fable, Gigès étoit un Lydien qui

donner la force de dix mille hommes à moi ſeul, de charger ſans peine ſur mes épaules un fardeau qu'ils ne pourroient ébranler tous enſemble, & de m'élever en volant à une grande diſtance de la terre. Le quatrieme pourroit endormir à mon gré tous ceux qu'il me plairoit, & avec lui j'ouvrirois les portes & les ſerrures. Le cinquieme, & le plus précieux de tous, auroit le pouvoir de me donner des charmes aux yeux de tout le monde (*a*), & ſur-tout des femmes. Aucune d'elles ne pourroit ſe

---

avoit un anneau enchanté, par le moyen duquel il ſe rendoit inviſible, & qui lui valut la couronne de Lydie; mais, ſelon l'Hiſtoire, il étoit Officier & Favori de Candaule Roi de Lydie, qui eut l'imprudence de lui faire voir les charmes de ſon épouſe. La Reine apperçut Gigès, &, ſoit amour, ſoit vengeance, elle lui ordonna de tuer ſon mari, lui offrant à ce prix ſa main & ſa couronne. Gigès régna l'an 718 avant J. C.

(*a*) Dans l'original, il eſt queſtion d'un ſexe autant que de l'autre.

défendre du plus violent amour pour moi ; celles qui me trouveroient indifférent deviendroient folles, se pendroient de désespoir, ou mourroient de douleur ; celles au contraire que je daignerois favoriser d'un regard, se croiroient au comble du bonheur : enfin on ne parleroit dans tout l'univers que de mes graces & de ma beauté, & je serois bientôt plus fameux qu'Hyacinthe, Hylas & Phaon (*a*) ; je jouirois de mon triomphe, non pas seulement selon le cours ordinaire & la durée de la vie humaine, mais, toujours à la fleur de l'âge pendant mille ans entiers, je déposerois, comme le serpent, les dépouilles de la vieillesse, après

(*a*) Hylas étoit un jeune homme d'une beauté singuliere, qu'Hercule aima beaucoup. Lorsqu'ils alloient ensemble à la conquête de la Toison d'or avec les Argonautes, des Nymphes enleverent Hylas auprès d'une fontaine où il étoit allé chercher de l'eau. Hercule, inconsolable de sa perte, ne voulut plus suivre les Argonautes.

une révolution de dix-sept années.

Tout est compris, comme tu le vois, dans l'objet de mes demandes, & je ne puis manquer de rien. Maître d'ouvrir les portes, d'endormir les gardes, & de me rendre invisible, tout ce que possedent les autres est à moi. Qu'il y ait aux extrémités du monde (*a*) quelque chose qui mérite d'être vu, ou un mets rare, ou une liqueur précieuse, je puis, avec le secours de mes ailes, m'épargner les frais & les inconvéniens du transport, & jouir à mon aise en me rendant moi-même sur les lieux. Je pourrois seul me vanter d'avoir

(*a*) Chez les Anciens, parmi lesquels la navigation étoit si imparfaite, & par conséquent les pays éloignés si peu connus, on débitoit beaucoup de choses merveilleuses des extrémités du monde, telles que Thulé, la Sarmatie & l'Inde. M. d'Anville remarque dans sa Géographie, qu'on rapportoit des choses étonnantes d'une Nation Hyperboréenne, & des merveilles surnaturelles de son climat.

vu le Griffon ailé (*a*), & dans les Indes, le Phénix invisible jusqu'ici à tous les yeux : je pourrois le premier remonter jusqu'aux sources du Nil (*b*), connoître toutes les parties de la terre qui ne sont point habitées, savoir

(*a*) Les Griffons étoient des monstres fabuleux, à peu près comme les Gorgones & les Harpies. Le Phénix étoit aussi un oiseau fabuleux, qu'on disoit d'une beauté admirable, unique dans la nature, &c. & dont les Egyptiens avoient fait une Divinité.

(*b*) L'intérieur de l'Afrique, peu connu de nos jours, l'étoit beaucoup moins encore des Anciens. On ne peut donc avoir que des conjectures sur les sources du Nil : Ptolémée les fait sortir de deux lacs situés au pied des montagnes de la Lune ; mais M. d'Anville prouve par des raisons Astronomiques qui nous paroissent concluantes, que ce fleuve ne peut pas venir de plus loin que la ligne équinoxiale. Au reste le Nil coule du nord au midi, & vient se jeter, après un très-long cours, dans la Méditerranée, par sept embouchures, sur la côte méridionale d'Afrique, ou plutôt d'Egypte, vis-à-vis l'île de Chypre.

s'il y a des Antipodes ou non. Comme le feu n'auroit point de prise sur moi, il me seroit facile d'examiner de près quelle est la nature du soleil, de la lune & des étoiles. J'aurois aussi le plaisir d'annoncer à Babylone le vainqueur des Jeux Olympiques, le jour même où il seroit couronné, ou de venir souper en Italie, après avoir dîné en Syrie. Qu'il seroit doux encore de casser la tête à son ennemi sans en être apperçu, ou d'enrichir subitement ses amis pendant leur sommeil! Qui m'empêcheroit de délivrer la société d'un Tyran ou d'un riche insolent, en les élevant à vingt stades dans les airs, pour les précipiter dans quelque abyme? Quand il me prendroit envie d'avoir un tête-à-tête avec une jolie femme, j'échapperois aux regards importuns, & tout dormiroit autour de moi, excepté ma charmante compagne. Si deux armées en venoient aux mains, à l'abri du danger au

milieu des airs, je ſerois tranquille ſpectateur du combat; je pourrois, s'il me plaiſoit, me ranger du côté des vaincus, plonger les vainqueurs dans un profond aſſoupiſſement, & ramener la victoire dans le parti qu'elle avoit abandonné. La vie humaine m'offriroit ſans ceſſe un cercle d'amuſemens, de plaiſirs toujours nouveaux; l'univers ſeroit en mon pouvoir, on me prendroit pour un Dieu; en un mot, jouir pendant une longue révolution de ſiecles d'une parfaite ſanté & d'une félicité que rien ne puiſſe troubler, voilà à quoi ſe réduiſent tous mes vœux. Qu'en dis-tu, Lycinus? y trouves-tu quelque choſe à blâmer?

L. Oh! je m'en garderai bien. Il ne feroit pas bon s'adreſſer à un homme ailé, & plus fort lui ſeul que dix mille autres enſemble. Dis-moi cependant, l'homme aux ailes, as-tu jamais rencontré dans tous les pays que tu as parcourus, un vieillard aſſez ſotte-

ment crédule, pour se persuader qu'un de ses doigts garni d'un anneau merveilleux, puisse enlever les montagnes à son gré ? As-tu trouvé aussi dans quelque coin du monde un petit bonhomme chauve & camus, assez infatué de sa jolie personne, pour espérer de faire tourner la tête à toutes les femmes ? Ces deux originaux ne ressembleroient pas mal à un certain Timolaüs de ma connoissance. Je te demanderai encore pourquoi tant d'anneaux ? car tu en porteras bientôt à tous les doigts. Un seul ne suffiroit-il pas pour opérer tes diverses merveilles ? Au reste, tu devrois bien en demander un qui eût la vertu de te guérir de ta folie & de ta fastueuse ambition : celui-là te seroit bien plus utile que tous les autres, & c'est le seul dont tu aies besoin. A son défaut, je ne vois que l'ellébore qui puisse te rendre le bon sens.

T. En vérité, Monsieur le Censeur, on ne sait comment vous plaire ; vous

trouvez à mordre par-tout. Mais voyons donc vos souhaits; je ferois curieux de voir s'ils seront à l'abri de toute critique.

L. Ce n'est pas la peine de me mettre en frais; nous voici arrivés au Dipile. Le combat de Samippe sous les murs de Babylone, ton dîner en Syrie & ton souper en Italie ont pris tout le temps qui m'étoit destiné, & j'en suis fort aise : je n'aime point ces fortunes d'un moment, auxquelles succedent les regrets & la misere (*a*). Vous allez éprouver en rentrant chez vous, cette cruelle alternative : votre félicité, votre couronne & vos trésors vont vous quitter à votre porte, & il ne vous restera de tous vos rêves, que le sou-

(*a*) Le Grec dit : *Pour faire ensuite un mauvais dîner.* Le mot Grec μάζα, qu'on rend en Latin par l'expression *puls*, signifie, selon les uns, des gâteaux de farine pétrie avec de l'huile & de l'eau; selon d'autres, de farine & de lait; selon d'autres enfin, du biscuit de mer, ou du pain *cuit deux fois.*

venir confus qui nous afflige après un ſonge agréable. Ainſi nos Rois de théatre meurent de faim lorſqu'ils en ſont deſcendus, & ces grands perſonnages, aſſis ſur un trône dans nos ſpectacles, n'ont plus de pain dans leurs maiſons. Attendez-vous à peu près au même déſagrément; tout va vous déplaire dans l'intérieur de vos familles. Ce pauvre Timolaüs ſe trouvera le plus à plaindre; ſes anneaux enchanteurs vont tomber d'eux-mêmes de ſes doigts; comme un autre Icare, il va ramper humblement à terre, après avoir volé fiérement au plus haut des airs.

Pour moi, vos folies m'ont beaucoup amuſé; j'admire la modération de trois gens qui ſe diſent Philoſophes. Je ne demande pour toutes choſes que la liberté d'en rire à mon aiſe, & je ne donnerois pas le plaiſir que vous m'avez procuré, pour tous vos tréſors, ni même pour la ville de Babylone.

LE CYNIQUE.

UN CYNIQUE, LUCIEN.

LUCIEN.

QUELLE manie eſt la vôtre? toujours porter une barbe hideuſe & une longue chevelure négligée, jamais d'habits ni de chauſſure; paroître nud aux yeux de tout le monde; mener une vie errante & ſauvage comme une bête farouche, ſans jamais ſavoir où ſe repoſer; affecter, pour ſe ſingulariſer, de faire gémir ſon corps ſous les traitemens les plus barbares; coucher ſur la dure, ſans doute pour ajouter chaque jour de nouvelles ſaletés à ces haillons craſſeux, dont l'enſemble groſſier compoſa jadis un manteau!

LE CYN. Mon ami, mes beſoins ſe réduiſent à bien peu de choſe; il ne

me faut rien que de très-commun, qui soit à la portée de tout le monde, & dont la possession n'exige aucun soin. Mais dis-moi, je te prie, crois-tu que le luxe soit un mal?

LUC. Assurément.

LE CYN. Et la modération dans ses désirs, une vertu?

LUC. Sans doute.

LE CYN. Pourquoi donc, lorsque je tâche de borner les miens au plus simple nécessaire, prétends-tu faire retomber sur moi des reproches que tu devrois adresser à ceux dont le cœur n'est jamais satisfait?

LUC. Mais appelez-vous modération, la vie pauvre & misérable que vous menez? car enfin, je ne vois pas de différence entre vous & le dernier des malheureux réduits à mendier leur pain.

LE CYN. Veux-tu, puisque nous parlons d'indigence, que nous examinions ensemble, & ce qu'on doit appeler proprement besoin, & ce qu'il

faut entendre par le néceſſaire dans la vie?

LUC. Comme il vous plaira.

LE CYN. Ne conviendras-tu pas avec moi qu'on a ſuffiſamment, quand on peut ſatisfaire ſes beſoins dans toute leur étendue?

LUC. Cela eſt vrai.

LE CYN. Et l'indigence n'eſt-elle pas la privation de ce dont on ne peut abſolument ſe paſſer?

LUC. Oui.

LE CYN. Je ſuis donc le plus fortuné des hommes, car mon cœur ne forme point de déſir que je ne voie accompli.

LUC. Eh! comment cela?

LE CYN. Voyons en détail à quel uſage eſt deſtinée chacune des choſes dont nous croyons avoir beſoin. Une maiſon, par exemple, n'eſt-elle pas faite pour nous mettre à l'abri?

LUC. Oui.

LE CYN. Les habits ne sont-ils pas faits pour nous couvrir ?

LUC. Sans contredit.

LE CYN. Et pourquoi se couvre-t-on ? n'est-ce pas pour une plus grande commodité ?

LUC. Cela n'est pas douteux.

LE CYN. Dis-moi maintenant, mes pieds ne valent-ils pas bien ceux d'un autre ?

LUC. Je n'en sais rien.

LE CYN. Je vais te l'apprendre. Quel est l'office des pieds ?

LUC. De marcher.

LE CYN. Eh bien ! les miens font-ils plus mal leurs fonctions que les tiens ?

LUC. Il n'y paroît pas.

LE CYN. Me serviroient-ils mieux quand je les couvrirois soigneusement & que je les parerois d'une élégante chaussure ?

LUC. Je ne le pense pas.

LE CYN. Je ſuis donc auſſi bien partagé que perſonne à cet égard ?

LUC. Je ſerois tenté de le croire.

LE CYN. Et mon corps te paroît-il plus mal conſtitué que celui d'un autre ? S'il ſouffroit, il ſeroit foible & débile ; c'eſt la force qui fait la bonne conſtitution : or, ai-je l'air d'être languiſſant ou affoibli ?

LUC. Non.

LE CYN. Je n'ai donc beſoin ni de chauſſure ni d'habits ; ſi l'un & l'autre m'étoient néceſſaires, mon corps & mes pieds ne ſeroient bientôt plus dans leur état naturel. La privation du néceſſaire emporte avec ſoi l'idée d'un vrai mal, & cauſe toujours quelque dommage. Me crois-tu auſſi moins bien nourri, parce que je mange indifféremment tout ce que je trouve ?

LUC. Il eſt clair que non.

LE CYN. Comme c'eſt la mauvaiſe nourriture qui ruine ſur-tout le tempérament, je ne ſerois pas auſſi ro-

buſte, ſi mes alimens ne contenoient des ſucs vivifians & ſalutaires.

LUC. Vous avez raiſon.

LE CYN. Et pourquoi donc, après cela, blâmer ma maniere de vivre & me croire malheureux ?

LUC. Le voici. Vous conviendrez avec moi que les Dieux bienfaiſans & la nature, que vous prenez pour regle de votre vie, en couvrant la terre d'une infinité de biens évidemment deſtinés à notre uſage, ont eu intention de pourvoir, non ſeulement à nos beſoins, mais encore à nos plaiſirs. Or, n'eſt-on pas blâmable de s'interdire une auſſi douce jouiſſance, & de n'y prendre pas plus de part que la brute ? L'eau eſt votre unique boiſſon, comme celle des bêtes ; ainſi que les chiens, vous ne dédaignez rien de ce qui peut raſſaſier votre faim, & vous n'êtes pas plus embarraſſé qu'eux pour trouver un lit ; un ſimple gazon a bientôt fait votre affaire ; votre manteau peut bien

aller de pair avec les haillons du mendiant le plus misérable. Si la sagesse consiste dans cette bizarre indifférence, il faudra dire que rien n'est louable de tout ce qu'a fait le Créateur de l'univers. A quoi bon, en effet, verroit-on chaque année les brebis se charger de riches toisons, les abeilles composer leur miel délicieux, la vigne distiller son divin nectar, & l'olivier, la plus douce de toutes les liqueurs? Cette admirable variété répandue dans les productions de la nature, ne doit donc plus exciter notre reconnoissance? En vain cette tendre mere épuise son sein pour nous combler de richesses, pour embellir nos maisons de mille ornemens divers, pour charger nos tables de mets exquis & faire couler dans nos coupes les boissons les plus agréables, pour nous faire reposer mollement sur le duvet; enfin pour flatter tous nos sens & charmer tous les instans de notre vie par les prodiges des arts,

qu

qui ſont encore un préſent des Dieux. Si c'eſt un vrai malheur de ſe voir privé de tant de biens par une force étrangere, & d'être obligé d'y renoncer malgré ſoi, comme celui qui eſt retenu dans les fers; à plus forte raiſon un homme eſt-il à plaindre, lorſque de gaieté de cœur il ſe refuſe de ſi précieux avantages. Selon moi, c'eſt afficher la folie.

LE CYN. C'eſt parler à merveille; mais écoute moi. Je ſuppoſe qu'un homme riche & généreux donne un feſtin ſplendide, auquel il invite un grand nombre de perſonnes; on leur ſervira des mets de toute eſpece, convenables au goût & aux diſpoſitions de chaque particulier: les uns ſeront d'un tempérament foible & délicat, & les autres d'une conſtitution robuſte & vigoureuſe. Eh bien! que parmi ces derniers il s'en trouve quelqu'un qui veuille donner ſur tous les plats, ſans en oublier un ſeul, pas même ceux qui

ſeront préparés pour les convives indiſpoſés ou malades ; qu'il reſte le dernier à table & conſomme à lui ſeul plus de nourriture que tous les autres enſemble : quelle idée aurois-tu de cet homme en le voyant ainſi manger ſans aucune retenue, & ſans ſe ſouvenir qu'il n'a qu'un eſtomac? Seroit-il ſage à ton avis?

LUC. Non.

LE CYN. Seroit-il ſobre & frugal?

LUC. Encore moins.

LE CYN. Maintenant, qu'un autre, admis à la même table, ne faſſe point attention à la variété des mets dont elle eſt couverte ; qu'il choiſiſſe un des plats qui ſeront ſervis devant lui, ne mange que de celui-là, n'en mange qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour ſe raſſaſier ; qu'il ne daigne pas même détourner ſes regards ſur les autres : ne ſera-t-il pas à la fois & plus ſobre & plus ſage que le premier?

LUC. Oui, ſans doute.

LE CYN. Eh bien ! m'entends-tu ? faut-il que je m'explique davantage ?

Luc. Continuez, je vous prie.

LE CYN. Cet hôte magnifique qui prépare un ſuperbe feſtin, c'eſt Dieu, dont la main libérale prodigue aux hommes une infinité de biens de toute eſpece, dans l'intention que chacun de nous, ſain ou malade, vigoureux ou languiſſant, puiſſe choiſir dans cette immenſe variété, les choſes convenables à ſon tempérament & proportionnées à ſes beſoins particuliers; qu'il ne déſire que ce qui lui eſt néceſſaire, ſans prétendre à ce qui ne lui eſt point aſſigné par la nature. Ce convive inſatiable, & d'une voracité ſans pudeur, c'eſt vous, ambitieux mortels, qui, dans vos déſirs inſenſés, ne ſavez pas vous contenter des biens dont vous êtes environnés, & préférez des productions étrangeres à celles qui naiſſent ſous vos pas, dans votre patrie. Ainſi, mettant à contribution toutes

les parties de l'univers, pour ſatisfaire les caprices d'un luxe ruineux, vous rendez les terres & les mers tributaires de vos plaiſirs, & ne trouvez de bon ſur vos tables, que les mets diſpendieux qu'on y apporte à grands frais des extrémités du monde. Encore ſi le bonheur & la ſanté étoient le fruit de tant de ſoins & de dépenſes ! Mais, hélas ! combien de maux, de chagrins, de maladies & de regrets ne traîne pas à ſa ſuite ce faſte ridicule dont ſe glorifie votre opulence ! Ces précieux métaux, l'objet de tant de vœux, ces ſuperbes palais, ces habits ſomptueux, combien de peines, combien de ſang ne coutent-ils pas aux miniſtres de vos plaiſirs ! que d'infortunés périſſent dans les combats ſanglans, renouvelés tant de fois, pour vous mettre en poſſeſſion de ces prétendus biens ! ſans parler de ceux qui meurent victimes de votre ambition, dans les écueils ſans nombre d'une longue na-

vigation, ou dans les travaux pénibles qu'ils ont à ſupporter pour ſe procurer ces raretés des climats lointains. Compterez-vous pour rien, les querelles, les trahiſons, les crimes & les attentats que ces brillantes chimeres occaſionnent parmi les amis, entre le pere & le fils, l'époux & l'épouſe? Sans la ſoif de l'or, Eriphile n'eût point trahi la retraite de ſon époux (*a*). Ces ſuperbes vêtemens ſont-ils plus chauds ou plus commodes? Eſt-on mieux à couvert ſous ces lambris dorés? Boit-on avec plus de délices dans ces coupes d'un ſi grand prix? Dort-on plus paiſiblement dans ces lits magnifiques, que & l'or l'ivoire viennent embellir à l'envi? Hélas! on voit trop ſouvent, au contraire, le doux ſommeil fuir loin de ces

(*a*) Eriphile, femme d'Amphiaraüs, découvrit à Polynice, pour un collier d'or, le lieu où il s'étoit caché pour ne point aller à la guerre de Thebes, où il devoit périr.

prétendus heureux qui repoſent avec pompe, environnés des chefs-d'œuvres des arts. Ces mets ſi recherchés, ces vins exquis, que font-ils autre choſe que de porter avec eux dans nos veines, des germes féconds de corruption & de maladies ? Que dirai-je des plaiſirs de l'amour, cette autre ſource intariſſable de chagrins & de malheurs ? Et cependant il eſt ſi facile de ſatisfaire la nature à cet égard, pour qui ſait ſe contenir dans les bornes qu'elle nous a ſagement preſcrites ! Ce n'eſt pas ſeulement en ſacrifiant à Vénus, que les hommes ſe livrent aux plus monſtrueux excès; ils veulent pervertir l'uſage de toutes choſes, & en changer la deſtination. L'on veut qu'un char devienne un lit ambulant, dans lequel on repoſe auſſi mollement que ſur le duvet.

LUC. Mais qui ſont donc ceux qui forment des vœux auſſi inſenſés ?

LE CYN. C'eſt vous, inſolens par-

tiſans des plaiſirs, qui faites de vos ſemblables autant de bêtes de ſomme, & les obligez à marcher péniblement penchés ſous le fardeau de vos litieres; qui les comptez au nombre des plus vils animaux, en dirigeant avec des rênes & comme il vous plaît, tous leurs pas & leurs moindres mouvemens du haut de ces trônes de volupté, où votre ſtupide grandeur, nonchalamment étendue, ſe croit au comble du bonheur & de la puiſſance. C'eſt vous encore, qui, follement épris du vain éclat de la pourpre, employez à compoſer de frivoles couleurs, la chair d'un poiſſon dont la nature vous avoit permis l'uſage, tout au plus pour votre ſubſiſtance.

LUC. Mais ſi ce poiſſon précieux peut nous fournir à la fois & des alimens & des couleurs brillantes, pourquoi n'en tireroit-on pas ce double avantage?

LE CYN. Par ce beau raiſonnement,

il n'eſt point d'abus ni de ridicule uſage qu'on ne vienne à bout d'autoriſer. Ainſi l'amphore peut ſervir de coupe, quoique l'une ſoit évidemment deſtinée à verſer la liqueur dans l'autre. Mais qui pourroit parcourir les différens excès du luxe, & tout ce qu'ont imaginé les hommes pour ſe rendre malheureux? Voilà pourtant toutes les miſeres que tu voudrois me faire partager avec le vulgaire; tu me fais même un crime de les écarter loin de moi. Je ſuis ce convive frugal & modéré, qui, dans l'affluence des mets, ſe contente du plus ſimple, & dédaigne tous les autres; & parce que j'ai reſſerré mes déſirs dans le cercle le plus étroit, tu compares ma vie à celle des bêtes. Compare-leur donc auſſi les Dieux, qui ne connoiſſent point la néceſſité. Pour te faire comprendre que tout l'avantage eſt de mon côté, ſouviens-toi que les plus foibles ont auſſi le plus de beſoins, les enfans plus que

les hommes faits, les femmes plus que les hommes, les malades plus que ceux qui ſe portent bien, & que les Dieux en ſont abſolument exempts; ainſi ceux qui en ont le moins, ſe rapprochent davantage de la Divinité. Hercule, le plus grand des Héros (*a*), cet homme ſi digne d'être élevé au rang des immortels, parmi leſquels on l'a placé, crois-tu qu'il fut malheureux, parce qu'il n'avoit pour vêtement qu'une peau de lion, ou parce que ſon cœur ne connut jamais les déſirs inſenſés dont brûlent les vôtres? Appelleras-tu infortuné, le bienfaiteur de l'univers, ou pauvre un Demi-Dieu dont la puiſſance s'étendoit ſur la terre & les mers? Toujours vainqueur dans toutes les contrées qui furent le théatre de ſes

(*a*) Les Cyniques regardoient Hercule comme leur Divinité tutélaire, & ils tâchoient de l'imiter au moins dans ſon extérieur. Leur bâton répondoit à ſa maſſue, leur manteau à ſa peau de lion, & leur impudence à ſon courage.

exploits, jamais perſonne n'oſa s'égaler à lui, ni lui diſputer la ſupériorité, juſqu'à ce qu'enfin il quitta le ſéjour des mortels pour devenir habitant des cieux. Crois-tu que l'objet de tant de courſes glorieuſes, fut de ſe procurer une chauſſure, ou quelques vêtemens pour couvrir la nudité de ſon corps? Non, ſans doute; mais il étoit auſſi ſage que puiſſant, & ſa modération égaloit ſon intrépide valeur. Théſée, qui marcha ſur ſes traces, & qu'on diſoit fils de Neptune, ne fut-il pas Roi des Athéniens & le plus fameux Héros de ſon ſiecle? Il ne porta jamais ni d'habit ni de chauſſure; il aimoit à laiſſer croître ſa barbe & ſes cheveux, & plaiſoit à tous les anciens, qui valoient mieux que vous. Aucun d'eux n'eût jamais conſenti, non plus que les lions, à ſe voir dépouiller de ces marques honorables de la force & du courage. On croyoit, dans ces temps fortunés, que la délicateſſe des traits

& la douceur de la peau ne convenoient qu'aux femmes; on vouloit paroître hommes, comme on l'étoit en *effet*. La barbe étoit un ornement mâle & digne d'un Héros, comme une criniere touffue eſt celui d'un courſier généreux; on conſervoit avec ſoin ce préſent de la nature, dont les graces viriles ſont pour nous la parure la plus noble & la plus majeſtueuſe. Ce ſont ces mœurs antiques & reſpectables que je veux adopter pour regle de ma conduite, & jamais on ne me verra porter envie aux heureux de nos jours, ni chercher à leur reſſembler. Qu'ils vivent dans les délices de la table, j'y conſens; qu'ils ſoient magnifiquement vêtus; qu'ils emploient le raſoir, les odeurs & les parfums pour donner le change à la nature, & l'embellir en dépit d'elle-même : voici en peu de mots les plus chers objets de mes déſirs. Puiſſent mes pieds, comme ceux de Chiron, être armés d'une corne in-

vulnérable ! puiſſe mon corps, ainſi que celui des lions, repoſer par-tout où il trouvera de la terre pour ſe coucher, n'avoir point d'autre toit que la voûte des cieux, & ſe contenter des alimens les plus communs ! puiſſe mon cœur, ainſi que celui de mes amis, ne jamais déſirer l'or & l'argent, dont la paſſion, fléau terrible de l'humanité, produit parmi nous les ſéditions, les trahiſons, les guerres & les meurtres ! Les hommes ſeroient bientôt exempts de tant de maux, s'ils ſavoient ſe reſtreindre au ſimple néceſſaire. Loin de moi tout déſir inſenſé ; mon unique étude ſera toujours de ſavoir goûter les avantages d'une précieuſe médiocrité. Voilà ma morale, voilà mes principes. Ils different ſans doute beaucoup de ceux du vulgaire : eſt-il donc étonnant que j'en ſois ſi éloigné dans ma maniere de vivre ? Quoi ! le Comédien, le Joueur de flûte & le Chanteur porteroient des habits qui les diſ-

tinguent de tous les autres, & tu voudrois que l'homme de bien n'eût rien au dehors qui le fît reconnoître dans la foule, & qu'il se conformât scrupuleusement aux modes capricieuses d'une société corrompue ! Si tu m'accordes une fois que l'homme vertueux doit être remarqué, même à son extérieur, ne doit-il pas donner la préférence à celui qui révolte le plus nos efféminés Petits-Maîtres, & qui est le plus propre à leur inspirer de l'horreur & du dégoût? J'ai donc raison de paroître hideux & mal-propre, de laisser croître ma barbe & mes cheveux; de me couvrir les épaules d'un manteau en lambeaux, & de marcher nu-pieds. Pour vous, quoi de plus convenable que la parure & les ornemens des courtisannes & des plus infames prostituées? Le nombre, la couleur, la molleſſe & la magnificence de vos habits, le soin de votre frisure, les parfums, les odeurs, les délices de la vie, tout vous rap-

proche d'elles : comme elles la moindre fatigue vous abat & vous atterre, comme elles vous vivez eſclaves des plaiſirs. Vos tables ſont auſſi ſomptueuſes que les leurs, vos lits auſſi voluptueux, votre démarche auſſi efféminée, ou plutôt vous ne marchez pas; mais, ſemblables à de lourdes maſſes de bagage, vous aimez mieux vous faire traîner par des chevaux & des hommes. Pour moi, mes pieds me tranſportent par-tout où j'ai beſoin d'aller. Je ſais également réſiſter à un froid cuiſant, & ſupporter une chaleur extrême; ma vie dure & pauvre m'a appris à ne jamais murmurer contre la volonté des Dieux. L'habitude du bonheur & de la volupté, vous rend au contraire toujours mécontens de votre ſort; tout vous paroît inſupportable, le préſent vous ennuie, rien ne vous plaît que ce qui n'eſt point en votre pouvoir; en hiver vous déſirez l'été, en été vous regrettez l'hiver; quand

il fait chaud vous voulez du froid, quand il fait froid vous demandez de la chaleur. Toujours d'une humeur chagrine & bizarre, comme des malades, la satiété produit en vous ce qui est en eux l'effet de la maladie. Et tu voudrois après cela que, renonçant au genre de vie que j'ai embrassé, je prisse désormais pour guides, les plus frivoles & les plus inconsidérés de tous les êtres ! des hommes dont toutes les actions & les entreprises n'annoncent que l'inconséquence & la folie ! qui, dans la conduite de leurs propres affaires, n'écoutent que l'habitude & les préjugés du vice, sans jamais consulter la raison ni la sagesse ! qui se laissent entraîner par-tout où les porte la fouge irrésistible de leurs passions ! Je vous comparerois volontiers à des gens qui, engagés dans un torrent rapide, sont obligés de céder à l'impétuosité du courant ; ou bien encore à cet homme qui montoit un cheval

fougueux : le cavalier imprudent ne pouvoit plus descendre, & se laissoit emporter au hasard ; quelqu'un le rencontre & lui demande où il va : demandez-le à mon coursier, répondit-il. De même, si l'on vous interrogeoit pour savoir où vous êtes entraînés : au gré de nos passions, devriez-vous répondre, si vous étiez sinceres ; c'est-à-dire, au gré de la volupté, de l'ambition, de l'avarice, de la colere, de la crainte. Tous ces vices, comme autant de coursiers indomptés, vous entraînent où il leur plaît, & vous précipitent dans les plus profonds abymes, avant même que vous ayez prévu votre chute. Et moi, graces à mon air austere & sauvage, je jouis d'une vie paisible & tranquille, je fais ce que je veux, je vois qui il me plaît. Ce vieux manteau déchiré, dont tu te moques, me délivre des sots, qui n'osent m'approcher ; cette chevelure hérissée & cette barbe hideuse me préservent de

nos impertinens Petits-Maitres. J'ai le plaiſir de les voir fuir à la hâte, auſſitôt qu'ils m'apperçoivent de loin. En revanche, les hommes inſtruits, vertueux & modeſtes, me recherchent & m'accueillent avec empreſſement. Voilà ceux que j'aime à fréquenter, voilà ceux dont l'amitié m'eſt précieuſe. Mais ceux à qui vous donnez excluſivement le nom d'heureux mortels, vous ne me verrez point à leur porte; ils me font pitié; leurs couronnes d'or & leur pourpre ne ſont à mes yeux qu'une vaine fumée. Mon extérieur n'eſt pas ſeulement celui des gens de bien, c'eſt encore le coſtume des Dieux. Je te permettrai de le tourner en ridicule, quand tu auras examiné les ſtatues élevées en leur honneur. Parcours leurs Temples dans la Grèce & chez toutes les nations; on les a repréſentés preſque tous ſans vêtemens, tel que tu me vois: les Sculpteurs & les Peintres leur ont toujours

laiſſé leurs cheveux & leur barbe, & ils ſe ſont bien donné de garde de les raſer, ainſi que les efféminés de nos jours. Blâme maintenant, ſi tu l'oſes, ce qu'on regarde par-tout comme l'ornement le plus digne de la Divinité.

LE RÊVE,
OU
LE COQ.

LE SAVETIER MICYLLE ET SON COQ.

MICYLLE.

QUE Jupiter confonde le déteſtable Coq, avec ſa voix rauque & perçante ! on diroit qu'il porte envie à mon bonheur. Graces au plus délicieux de tous les ſonges, parvenu tout à coup au comble de la félicité, je me voyois environné de richeſſes, & voilà que ce maudit réveil-matin vient ſi mal-à-propos me fendre la tête, & m'arracher aux plus doux inſtans de ma vie ! Je ne pourrai donc, même pendant

la nuit, me dérober à la rigueur de mon ſort, mille fois plus inſupportable que cet aſſommant chanteur ! Il n'eſt pas minuit, tout eſt dans le ſilence autour de moi; je ne ſens point cette piquante fraîcheur, avant-courriere de l'aurore, & qui ne me trompe jamais ſur le retour de la lumiere. Le ſcélérat ne dort pas plus que s'il étoit chargé de garder la toiſon d'or (*a*); à peine ſuis-je couché qu'il commence ſa mu-

(*a*) Au monent où Phryxus alloit être immolé pour délivrer de la peſte le pays d'Iolcos où régnoit ſon oncle, un belier ſortit d'un nuage, enleva Phryxus avec ſa ſœur, & les porta dans la Colchide. Phryxus, à ſon arrivée, fit à Jupiter le ſacrifice de ce belier, dont la toiſon étoit d'or; il la ſuſpendit à un arbre dans une forêt conſacrée au Dieu Mars, & la fit garder par un dragon qui dévoroit tous ceux qui ſe préſentoient pour l'enlever. Elle devoit procurer l'abondance & les richeſſes à ceux qui s'en rendroient maîtres & la conſerveroient. Jaſon l'enleva par le ſecours de Médée & de ſes compagnons les Argonautes.

ſique infernale. Tu ne le porteras pas loin. Je ne puis en ce moment faire uſage du bâton, tu m'échapperois dans les ténebres, & te moquerois de moi; mais attends qu'il ſoit jour, & je t'apprendrai à me laiſſer dormir.

LE COQ. Je croyois, mon cher maître, vous faire plaiſir en vous éveillant de grand matin, afin que votre journée fût plus longue & plus lucrative. Quand vous ne feriez qu'une pantoufle avant le jour, ce ſeroit toujours autant de gagné pour vivre; mais ſi vous aimez mieux dormir la graſſe matinée, je ne troublerai plus déſormais votre repos; je ſerai plus muet qu'un poiſſon. Prenez garde cependant qu'après avoir été bien riche en ſonge, vous ne mouriez de faim quand vous ſerez éveillé.

MIC. Un Coq parler! grands Dieux! que ſignifie ceci? détournez de moi tout mauvais augure.

LE COQ. Et pourquoi donc ne par-

lerois-je pas comme vous ? qu'y a-t-il de ſi étonnant en cela?

MIC. Quoi, ce n'eſt pas là un prodige ! Encore une fois, Dieux puiſſans, éloignez de moi tout malheur.

LE COQ. On voit bien, mon cher maître, que vous ne connoiſſez guere les Livres, & que vous n'avez point lu votre Homere. N'y voit-on pas Xanthe (*a*), l'un des chevaux d'Achille, ceſſer tout à coup de hennir, s'arrêter au milieu de la mêlée, & parler en vers ? non ſeulement il ne s'exprime point en proſe, comme je fais maintenant, mais il prophétiſe & prédit l'avenir. Cependant, aucun des ſpectateurs ne crie au prodige; aucun ne croit devoir implorer le ſecours des Dieux, comme pour détourner quelque grande calamité. Et qu'auriez-vous donc fait, ſi vous aviez entendu le vaiſſeau des Argonautes parler (*b*); les chênes de

(*a*) Iliad. ch. XIX, v. 408.

(*b*) Ce vaiſſeau, nommé *la Navire Argo*, fut,

la forêt de Dodone rendre des oracles, & la chair des victimes à moitié roties, mugir à la broche (*a*) & sur les charbons ardens ? qu'auriez-vous dit en voyant ramper à vos pieds la peau dont elles venoient d'être dépouillées ? Pour moi, qui marche toujours aux côtés de Mercure, le plus éloquent ou le plus babillard de tous les Dieux, moi qui me nourris avec les hommes & habite leurs demeures, il n'est point surprenant que j'aie appris à parler leur langage. Quoi qu'il en soit, si vous me promettez

---

dit-on, le premier qui ait été en mer. Argus, fameux Architecte, le construisit avec les chênes de la forêt de Dodone en Epire, dont les arbres rendoient des Oracles; ce qui fit attribuer la même vertu au vaisseau des Argonautes. Homere, au huitieme chant de l'Odyssée, v. 556, donne aussi de l'intelligence aux vaisseaux des Phéaciens.

(*a*) Au douzieme chant de l'Odyssée, les compagnons d'Ulysse sont forcés par la faim de manger les bœufs du Soleil, & le Poëte raconte tous ces prodiges, auxquels Lucien fait allusion.

de me garder le ſecret, je vous apprendrai à quelle occaſion & pourquoi j'ai obtenu le don de la parole.

MIC. Mais, ſuis-je bien éveillé? n'eſt-ce point un rêve? eſt-ce bien mon Coq qui me parle? Dis-moi donc, de qui tiens-tu cette faveur? ne crains rien, je n'en parlerai à perſonne; &, quand je ſerois indiſcret, qui voudroit croire qu'un Coq auroit parlé?

LE COQ. Bon! la parole n'eſt rien. Et ſi je vous diſois que ce Coq étoit un homme il n'y a pas encore bien long-temps.

MIC. Tu n'es pas le premier qui ait ainſi échangé la barbe contre les plumes. On m'a raconté autrefois une hiſtoire à peu près ſemblable d'un jeune homme nommé *Gallus*, que Mars avoit pris en amitié. Le Dieu l'admettoit à toutes ſes parties de plaiſir, & l'avoit fait confident de ſes amours: il s'en fit accompagner lorſqu'il vint au rendez-vous ſecret que lui avoit donné Vénus.

Vénus. Il craignoit d'être découvert par le Soleil, qui n'auroit pas manqué, s'il l'eût vu avec la Déesse, d'aller en avertir Vulcain. Le jeune étourdi, qui étoit chargé de rester aux aguets à la porte, afin d'annoncer, quand il en seroit temps, le retour de la lumiere, eut l'imprudence de succomber au sommeil, & fit par conséquent fort mauvaise garde. Le Dieu du jour trouve ainsi Vénus & Mars, qui, comptant sur la vigilance de leur sentinelle, dormoient alors dans la plus profonde sécurité. Vulcain, instruit par le Soleil, surprend les deux amans, & les enferme dans des filets qu'il avoit fabriqués depuis long-temps dans ce dessein. Le premier usage que Mars fit de sa liberté, lorsqu'on la lui eut rendue, fut de changer en oiseau son infidele gardien, en lui conservant les armes qu'il portoit auparavant ; & la crête qui décore aujourd'hui vos têtes, est le casque de l'infortuné Gallus. C'est de-

puis ce temps que, pour appaiſer le Dieu offenſé, vous ne manquez jamais, dès que vous ſentez approcher l'aurore, d'annoncer long-temps auparavant ſon arrivée, par vos chants devenus inutiles.

LE COQ. Je ſais cela, Micylle; mais cette aventure n'eſt point la mienne, car je ne ſuis qu'un jeune Coq.

MIC. Hâte-toi de m'apprendre ton hiſtoire; je ſuis curieux de la ſavoir.

LE COQ. Connoiſſez-vous Pythagore de Samos?

MIC. Qui? cet orgueilleux Sophiſte qui défend l'uſage de la viande & nous interdit les féves, que je regarde comme le meilleur de tous les mets & le plus facile à préparer? N'eſt-ce pas encore ce Charlatan qui condamne ſes diſciples à cinq ans de ſilence?

LE COQ. Savez-vous auſſi qu'avant d'être Pythagore, il avoit été Euphorbe (a)?

(a) C'étoit un jeune Troyen qui fut tué par

MIC. Oui. On dit que ce fut un grand fourbe & un grand magicien.

LE COQ. Eh bien ! ce Pythagore, c'eſt moi-même ; ainſi ménagez-le un peu, & n'en dites point tant de mal ; d'ailleurs, vous ne le connoiſſez pas aſſez pour le condamner.

MIC. Ah ! voilà un prodige qui ſurpaſſe encore tous les autres ; un Coq Philoſophe ! Dis-moi donc comment tu as paſſé de l'eſpece de l'homme à celle des oiſeaux, & comment, après avoir pris naiſſance à Samos (*a*), tu es devenu citoyen de Tanagra (*b*) ?

Ménélas au ſiége de Troie, comme Micylle le dit lui-même dans la ſuite de ce Dialogue.

(*a*) Samos eſt une des îles principales de la mer Egée, ſur la côte occidentale de l'Aſie Mineure, vis-à-vis le mont Mycale en Ionie, dans cette partie de mer déſignée plus particuliérement ſous le nom de *Mer Icarienne*. Junon étoit honorée d'un culte particulier dans cette île.

(*b*) Tanagra étoit une ville de Béotie, ſur la rive gauche de l'Aſopus, vers l'embouchure de

Je t'avoue que tout cela me paroît bien difficile à croire. D'abord je remarque en toi deux choſes tout à fait contraires aux principes de Pythagore.

LE COQ. Et quoi donc?

MIC. La premiere, c'eſt que tu es un grand babillard, un crieur aſſommant, & que ce Philoſophe recommandoit à ceux de ſa ſecte de reſter cinq années entieres ſans parler, pour s'accoutumer au ſilence. La ſeconde ne contredit pas moins ſon ſyſtême; car hier au ſoir, en rentrant chez moi, je t'ai donné des féves, au défaut d'autre choſe, & tu ne t'es pas fait prier pour les avaler. En ſorte qu'il faut néceſſairement que tu en impoſes en voulant te faire paſſer pour Pythagore; ou, ſi tu l'es en effet, tu as toi-même enfreint les loix que tu t'es preſ-

---

ce fleuve, qui ſe jette dans l'Euripe. Pline dit que les Coqs de Tanagra étoient fort renommés par leur courage.

crites. En rempliſſant ton ventre de mes féves, tu as commis un auſſi grand crime que ſi tu avois mangé la tête de ton pere.

Le Coq. Mais, Micylle, il faut juger des choſes ſelon les perſonnes & les circonſtances. Autrefois je ne mangeois point de féves, parce que j'étois Philoſophe; aujourd'hui que je ſuis Coq, c'eſt un mets qui me convient beaucoup, & dont aucune loi ne m'interdit l'uſage. Apprenez maintenant les différentes conditions par leſquelles j'ai paſſé avant de venir à celle-ci, & ce qui m'eſt arrivé dans chacun de ces divers états.

Mic. Oui, conte-moi tes aventures, elles doivent être bien curieuſes; elles vaudront bien mon ſonge, & ſi l'on me donnoit à choiſir entre le plaiſir d'entendre ton hiſtoire & celui de rêver des choſes ſi agréables, je ne ſais pour lequel je me déterminerois.

Le Coq. Quoi, votre ſonge vous

passe encore par la tête ! croyez-moi, laissez là toutes ces belles chimeres ; votre bonheur est bien loin, il n'en reste plus rien.

MIC. Oh ! je te jure que je n'oublierai jamais les doux instans de mon sommeil ; mes paupieres appesanties se referment encore d'elles-mêmes, & semblent ne laisser échapper qu'avec peine un rêve aussi délicieux ; le souvenir m'en sera toujours cher, & je ne puis bien exprimer la sensation (*a*) voluptueuse qu'il me fait éprouver.

LE COQ. Il faut en effet qu'il ait bien des charmes pour vous, puisqu'il vous affecte aussi vivement, même après votre réveil : cependant les songes ont des ailes, & s'envolent en un

(*a*) Le texte dit : *Mon songe m'a fait éprouver un chatouillement aussi agréable que celui qu'on ressent en tournant une plume dans ses oreilles.* Plus haut, Micylle avoit dit, que *ce songe, en s'envolant, avoit laissé ses paupieres enduites de miel.*

instant. Au reste, je voudrois bien savoir ce que le vôtre peut avoir de si attrayant.

MIC. Je vais te le raconter; cela me rappellera tous mes plaisirs. Mais tu m'as promis toi-même de m'apprendre toutes tes métamorphoses.

LE COQ. Quand vous serez bien éveillé, Micylle, & que vous aurez cessé de rêver. Dites-moi, je vous prie, est-ce par la porte d'ivoire ou par celle de corne (a), que votre songe est sorti des enfers?

MIC. Ce n'est ni par l'une, ni par l'autre.

LE COQ. Cependant Homere ne parle que de ces deux-là.

MIC. Bon! ce vieux radoteur n'en-

(a) Homere, au dix-neuvieme chant de l'Odyssée, v. 562, dit que les songes vains & mensongers sortent par la porte d'ivoire, & les vrais songes par la porte de corne. Virgile dit la même chose au quatrieme chant de l'Enéide; v. 894.

tendoit rien aux ſonges. Peut-être les ſiens ne ſortoient-ils que par ces deux portes, car il n'en a jamais fait que de miſérables comme lui ; encore ne pouvoit-il les voir bien clairement, puiſqu'il étoit aveugle. Mais le mien eſt ſorti par une porte d'or, il étoit d'or lui-même, & n'étaloit à mes yeux que de l'or.

LE COQ. Mais voilà bien de l'or, on vous prendroit pour un autre Midas ; votre ſonge paroît avoir comblé tous vos vœux, & l'on diroit que vous poſſédez toutes les mines du monde.

MIC. O Pythagore ! quels monceaux j'en ai vus ! quels immenſes tréſors ! quel éclat brillant ! Mais rappelle-moi un peu les vers de Pindare ſur ce ſujet ; c'eſt, je crois, le début de la plus belle de ſes Odes. Après avoir dit que l'eau eſt le plus excellent de tous les élémens, le Poëte exprime l'admiration dont il eſt pénétré pour l'or.

LE COQ. N'eſt-ce point ceci ?

Sur les élémens rivaux
L'eau remporte la victoire ;
Tel qu'un feu dans la nuit, l'or entre les métaux
Brille à nos yeux éblouis de ſa gloire (*a*).

MIC. C'eſt cela même, & l'on diroit que Pindare avoit eu le même ſonge que moi lorſqu'il fit ces vers. Mais il eſt temps, ô le plus ſavant des Coqs, que je t'apprenne toutes les merveilles que j'ai vues.

Tu ſais qu'hier au ſoir je n'ai point mangé à la maiſon. J'avois rencontré ſur la place publique le riche Eucrates, qui m'a dit d'aller ſouper chez lui après que j'aurois été au bain.

LE COQ. Oh ! je m'en ſouviens parfaitement, car il m'a fallu jeûner toute la journée, & attendre juſqu'à dix heures du ſoir ; je vous vis enfin rentrer un peu chancelant ſur vos jambes ; vous m'avez donné alors cinq

(*a*) Pindare, Od. Olymp. I.

méchantes féves, assez maigre souper pour un Coq qui fut autrefois Athlete (*a*), & qui s'est montré avec honneur dans les Jeux Olympiques.

MIC. Dès que je t'eus donné à souper, je fus me coucher, & pendant cette nuit délicieuse, j'eus un songe *divin*, comme dit Homere.

LE COQ. Mais auparavant, racontez-moi tout ce que vous avez fait chez Eucrates; entrez dans les détails du festin, & dites-moi comment le tout s'est passé. La douce illusion du souvenir vaudra presque la réalité; vous croirez encore y être, & ce sera pour vous un second repas.

MIC. Je craignois de te rappeler la pensée affligeante de ton mauvais souper; mais, puisque tu le désires, je vais te satisfaire.

(*a*) Diogene de Laërce rapporte que Pythagore avoit été d'abord Athlète, & qu'il remporta un prix aux Jeux Olympiques.

Je n'avois jamais mangé de ma vie chez un homme riche, lorſqu'hier, par haſard, je rencontrai Eucrates. Après l'avoir ſalué très-humblement, & l'avoir traité de *Monſeigneur*, ſelon ma coutume, je m'éloignois, n'oſant l'accompagner plus long-temps, de peur de lui faire déshonneur avec mes habits déchirés : *Micylle*, me dit-il, *je célebre aujourd'hui l'anniverſaire de la naiſſance de ma fille, & j'ai invité un grand nombre d'amis. Il y en a un parmi eux qui ne ſe porte pas bien, & je ne ſais ſi nous l'aurons ; dans le cas où il me feroit dire qu'il ne viendra pas, je veux que tu ſois de la fête à ſa place.* A peine eus-je entendu cette charmante invitation, que je ſaluai mon hôte juſqu'à terre, & me retirai, en priant les Dieux de renforcer d'une bonne fievre, d'une pleuréſie, ou d'un accès de goutte, la maladie du valétudinaire dont je devois être le repréſentant à table. Le temps

qui s'écoula jusqu'à celui du bain, me parut un siecle, & je ne detournai point les yeux du cadran. Dès que l'heure fut arrivée, je volai droit au lieu du festin, après avoir pris la précaution de retourner mon manteau du beau côté, & de m'arranger le moins mal qu'il me fut possible. En arrivant à la porte du logis, je trouvai un grand nombre de convives, entre autres le malade dont je n'étois que le suppléant, & dont la place & la portion m'avoient d'abord été destinées; c'étoit un homme de soixante ans, on le portoit à quatre, & sa mine annonçoit assez qu'il ne jouissoit pas d'une bonne santé. Il étoit d'une pâleur extrême, avoit le corps enflé, respiroit avec beaucoup de peine, & faisoit les plus grands efforts pour tousser & cracher. On disoit que c'étoit un de ces Philosophes qui amusent les jeunes gens avec leurs niaiseries. Sa barbe, d'une longueur à faire peur, étoit bien, dans

toute la force du mot, une barbe de bouc. Le Médecin Alchibius lui faiſoit des reproches de ce qu'il s'étoit haſardé à ſortir dans un pareil état. *Perſonne*, répondit-il, *& ſur-tout un Philoſophe, ne doit jamais manquer à ſa parole, fût-il aſſiégé par toutes les maladies enſemble. D'ailleurs peut-être l'honnête Eucrates auroit-il imaginé que c'étoit fierté de ma part. Point du tout*, repris-je à mon tour, *il vous auroit ſu au contraire bien bon gré d'être reſté chez vous, pour y mourir à votre aiſe, plutôt que de vous expoſer à rendre l'ame dans un accès de pituite au milieu de ſon feſtin.* L'arrogant Philoſophe ne daigna pas faire ſemblant d'avoir entendu ma raillerie. En ce moment nous vîmes paroître Eucrates. Dès qu'il eut apperçu le moribond Theſmopolis (c'étoit le nom de notre homme): *Mon Maître*, lui dit-il, *je ſuis charmé de vous voir, & vous m'avez fait plaiſir de venir; mais vous n'auriez rien perdu*

en gardant la chambre, car j'aurois eu ſoin de vous faire porter de tous les mets. En prononçant ces mots, il lui tendit la main pour l'introduire dans ſa maiſon, quoiqu'il fût déjà ſoutenu par ſes eſclaves. Pour moi, je me diſpoſois à m'en retourner fort affligé de l'aventure, lorſque les yeux d'Eucrates tomberent ſur moi : il me fixa d'abord quelques minutes, paroiſſant fort indécis, & ne ſachant à quoi ſe réſoudre; puis ayant remarqué, ce me ſemble, que je n'avois pas l'air trop content : *Entre auſſi*, me dit-il, *Micylle, je te trouverai place; j'enverrai mon fils ſouper avec ſa mere dans l'appartement des femmes.* Peu s'en eſt fallu, comme tu vois, que je ne ſois revenu à la maiſon, les dents creuſes & la bouche béante, comme un loup qui a manqué ſa proie. J'entrai donc ſans me faire prier, un peu honteux cependant de voir le fils de la maiſon, pour ainſi dire, expulſé du feſtin à cauſe de moi. Quand

il fallut se mettre à table, cinq grands laquais vous enlevent mon Thesmopolis, le placent avec beaucoup de peine sur le lit qui lui étoit destiné, s'empressent de le remparer de tous côtés d'une foule de coussins, afin qu'il pût se soutenir & rester quelque temps dans la même situation. Comme personne ne vouloit être son voisin, on me fit mettre sur le même lit & à la même table. Ensuite nous fîmes un magnifique festin : les tables étoient couvertes d'une infinité de mets exquis, & sur-tout d'une nombreuse vaisselle d'or & d'argent. On étoit servi par un grand nombre de beaux esclaves ; il y avoit d'excellens Musiciens, & des Bouffons extrêmement amusans. J'aurois été au comble de la joie, sans cet insupportable pédant, que j'eusse voulu voir bien loin. Il m'assommoit de son impertinent bavardage : tantôt il me falloit entendre d'ennuyeuses dissertations sur ce qu'il

appeloit la vertu; tantôt il me prouvoit fort au long que deux négations valent une affirmation, & que quand il fait jour il n'eſt jamais nuit : d'autres fois il me diſoit que j'avois des cornes, & mille autres ſottiſes du même genre, dont je me ſerois bien paſſé, ainſi que de lui. Enfin il ne me laiſſa pas reſpirer un inſtant, & il ne me fut pas poſſible de jouir du plaiſir de la muſique. Voilà mon repas.

LE COQ. Le ſot voiſinage de ce vieux radoteur a un peu troublé la fête.

MIC. Venons maintenant à mon ſonge. Eucrates ſe voyoit, je ne ſais comment, ſur le point de mourir ſans enfans. Avant d'expirer, il m'appelle auprès de lui, & me déclare, par ſon teſtament, l'unique héritier de tous ſes biens. Je me voyois enſuite environné de tréſors inépuiſables, que je tirois avec complaiſance des coffres larges & profonds qui les renfermoient; ſes habits, ſes tables, ſes vaſes, ſes eſclaves, tout

étoit à moi. Nonchalamment étendu dans un char traîné par deux beaux chevaux blancs, j'excitois l'admiration & l'envie de tous les paſſans. Une foule nombreuſe me précédoit; d'autres formoient une cavalcade à mes côtés; à ma ſuite on en voyoit davantage encore. Je portois les plus riches vêtemens d'Eucrates, & ſeize gros anneaux brillans de pierreries décoroient mes doigts. On avoit préparé, ſelon mes ordres, un feſtin ſplendide, pour recevoir mes amis; ils furent aſſemblés au même inſtant, parce que dans les ſonges, l'exécution eſt auſſi prompte que la penſée. Déjà on avoit enlevé les mets, & nous commencions à porter les ſantés; je préſentois à chacun de mes convives les libations de l'amitié, dans des coupes d'or. Nous en étions aux fruits, lorſque, par tes chants importuns, tu es venu troubler le repas, renverſer les tables, & diſſiper toutes mes richeſſes comme une

vaine fumée. Juge si j'avois tort d'être furieux contre toi, pour avoir interrompu ce rêve délicieux, dont j'aurois voulu prolonger la durée encore trois nuits entieres.

LE COQ. Seriez-vous donc tellement passionné pour les richesses, qu'elles fissent l'unique objet de votre admiration, & croyez-vous ne pouvoir être heureux que par elles?

MIC. Je ne suis pas seul de mon sentiment. Et toi-même, quand tu étois Euphorbe (*a*), l'or & l'argent brilloient toujours sur ta tête, & faisoient l'ornement de tes cheveux : tu voulois que leurs boucles flottantes fussent retenues par des nœuds d'or, & cela au milieu des camps & dans la mêlée, où le fer est plus nécessaire que l'or. L'éclat de ces métaux précieux relevoit la beauté majestueuse de ta chevelure, & lui donnoit mille agré-

(*a*) Iliad. ch. XVII, v. 51.

mens nouveaux ; c'eſt pour cela, je penſe, qu'Homere la compare à celle des Graces. Au reſte, il n'eſt point étonnant qu'un ſimple mortel comme toi ait connu tout le prix de l'or, puiſque le grand Jupiter lui-même, le maître des Dieux & des hommes, penſa que rien n'étoit plus propre à lui concilier les bonnes graces de Danaé, qu'il aimoit. Tu ſais que, pour obtenir les faveurs de cette Princeſſe, il ſe changea en pluie d'or, & pénétra ainſi dans la tour inacceſſible où ſon pere la retenoit enfermée avec le plus grand ſoin. Eſt-il néceſſaire de te rappeler tous les avantages que l'or procure à ceux qui le poſſedent ? Te dirai-je qu'il leur donne la vertu, la ſageſſe, la puiſſance & la beauté ? qu'il éleve en un inſtant au comble de la gloire & au faîte des honneurs, les plus obſcurs & les derniers des hommes ? Tu connois mon voiſin Simon, qui faiſoit, il n'y a pas encore long-temps, le même métier que

moi; celui que tu m'as vu régaler d'un plat de légumes & de fauciſſes aux Saturnales dernieres.

LE COQ. Oui, oui, je le connois votre Simon. N'eſt-ce pas un petit courtaud? Le drôle ne s'eſt pas contenté de remplir ſa panſe; après avoir bien ſoupé avec vous, il a caché une écuelle de terre ſous ſon bras, & l'a emportée en s'en allant. J'en ſuis sûr, Micylle, parce que je l'ai vu.

MIC. Le coquin! il m'a cependant juré ſes grands Dieux qu'il ne l'avoit point priſe. Mais ſi tu l'as vu, pourquoi ne m'as-tu pas averti qu'on nous voloit?

LE COQ. Je ne pouvois que chanter dans ce temps-là, & je n'ai pas manqué de le faire..... Mais que vouliez-vous me dire de ce Simon?

MIC. Il avoit un couſin extrêmement riche, qui de ſon vivant ne lui avoit jamais donné une obole: & comment l'eût-il fait? il ne ſe per-

mettoit pas lui-même de toucher à ſon argent. Ce vieil avare étant venu à mourir derniérement, les Loix déclarerent Simon ſon héritier, & celui-ci fut mis en poſſeſſion de tous ſes biens; de ſorte qu'il vit aujourd'hui dans la plus grande opulence, lui qui naguere étoit réduit à lécher ſon écuelle. Il a échangé ſes haillons craſſeux, contre la pourpre & des habits de toutes couleurs; il a un grand nombre d'eſclaves, de chars, de vaſes d'or, des meubles ſomptueux; enfin il eſt preſque adoré de tout le monde, & ne daigne plus me regarder. Je le vis paſſer l'autre jour, & lui dis: *Bon jour, Simon, je ſuis votre ſerviteur. Que veut dire ce malheureux avec ſon Simon*, reprit mon homme en ſe fâchant? puis regardant ſes eſclaves, & leur parlant d'un ton de maître: *Dites-lui, je vous prie, de ne pas eſtropier ainſi mon nom; qu'il apprenne que je ſuis Monſieur pour lui, & que je m'appelle Monſieur de la*

Simoniere. Ce qu'il y a de bien plus étonnant, c'eſt que toutes les femmes ſont folles de lui; il dédaigne les unes, & fait le difficile avec elles; d'autres ſont plus heureuſes, & il conſent à en être aimé. Celles qui ne peuvent venir à bout de lui plaire, ne parlent de rien moins que de ſe pendre. Tu vois les merveilleux effets de l'or: auſſi puiſſant que la ceinture de Vénus, il donne des graces & des charmes à la laideur même; tu ſais d'ailleurs ce que diſent les Poëtes:

Rien n'égale à nos yeux le vif éclat de l'or (*a*).

& encore,

Rien ne réſiſte à l'or, tout cede à ſa puiſſance.

Mais qu'as-tu à rire, mon cher Pythagore?

LE COQ. C'eſt de vous voir, ainſi que le vulgaire, concevoir une idée

(*a*) Iliad. ch. XIV. v. 214.

si fausse des riches, que vous ne connoissez pas. Soyez bien persuadé qu'ils menent une vie infiniment plus malheureuse que vous. Je puis en parler savamment, moi qui ai passé par toutes sortes de conditions, & me suis vu tantôt riche & tantôt pauvre. Mais vous pourrez bientôt en juger par vous-même.

MIC. Il est temps, en effet, que tu me racontes tes diverses métamorphoses, & ce que tu as remarqué dans les différentes conjonctures où tu t'es trouvé.

LE COQ. Ecoutez-moi donc; mais sachez, avant toutes choses, que je n'ai jamais vu de plus heureux mortel que vous.

MIC. Que moi? En vérité je te souhaite un pareil bonheur; car je me fâcherois presque contre toi. Quoi qu'il en soit, voyons comment d'Euphorbe tu es devenu Pythagore, plus tout ce que tu as été jusqu'au moment où

l'on t'a envoyé dans le corps de mon Coq. Il a dû t'arriver bien des aventures, & tu as dû voir bien des choſes curieuſes en changeant de forme tant de fois.

LE COQ. Il ſeroit trop long de vous raconter comment mon ame, deſcendue d'Apollon, fut condamnée à venir habiter la terre, pour expier dans un corps mortel, les ſouillures qu'elle avoit contractées. D'ailleurs, il ne m'eſt point permis de révéler de tels myſteres, ni à vous de les entendre. Lorſqu'une fois je fus devenu Euphorbe....

MIC. Et moi, qui étois-je avant d'être Mycille? Ai-je auſſi éprouvé différens changemens?

LE COQ. N'en doutez pas.

MIC. Eh bien, pourrois-tu me dire ce que j'ai été? je ſerois curieux de le ſavoir.

LE COQ. Vous étiez une de ces fourmis des Indes, qui vivent dans les mines d'or.

MIC.

MIC. Comment ! après avoir fait ma demeure au milieu de l'or, je n'ai pas eu l'esprit d'en conserver quelques parcelles en changeant d'état ! Tu sais sans doute aussi ce que je deviendrai après ma mort ; dis-le moi, je t'en prie, car si quelque bonne fortune m'attendoit, je me pendrois tout à l'heure au pieu sur lequel tu te perches tous les soirs.

LE COQ. Oh ! il est impossible de le savoir. Pour revenir à mon histoire, quand j'étois Euphorbe, je combattis sous les murs de Troie, où je fus tué par Ménélas. Après un certain temps, je devins Pythagore. Mon ame, dans l'intervalle, erroit sans demeure fixe, jusqu'à ce qu'il plut à Mnésarque mon pere de lui en faire une.

MIC. Quoi ! tu as été si long-temps sans boire & sans manger !

LE COQ. Assurément : il n'y a que le corps qui soit sujet à ces besoins,

MIC. Mais dis-moi, je te prie, tous ces merveilleux événemens du siége de Troie, si fameux dans l'Iliade, se sont-ils véritablement passés de la maniere dont Homere les raconte?

LE COQ. Et comment auroit-il pu le savoir, lui qui, pendant ce temps-là, étoit chameau dans la Bactriane(*a*)? Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'y eut rien d'extraordinaire en tout cela; qu'il y a bien à rabattre & de la grandeur d'Ajax & de la beauté d'Hélene. J'ai vu cette derniere; elle étoit d'une blancheur pâle & fade, & avoit un long cou qui ne finissoit pas; c'est pour cela qu'on a imaginé qu'elle avoit eu un cygne pour pere. Elle étoit d'ailleurs très-âgée, & presque

(*a*) La Bactriane est une contrée d'Asie qui s'étend le long de la rive méridionale de l'Oxus, qui la sépare de la Sogdiane. Les montagnes qui sont une suite de celles qui couvrent le nord de l'Inde sous le nom de *Paropamisus*, bornent la Bactriane vers le midi.

auſſi vieille qu'Hécube (*a*). Elle fut d'abord enlevée par Théſée (*b*), contemporain d'Hercule ; & celui-ci s'étoit emparé de Troie long-temps auparavant. J'ai ſu tout cela de Panthée (*c*), qui m'a dit que dans ſon enfance il avoit vu ce Héros.

MIC. Faut-il auſſi regarder comme une fable tout ce que le Poëte raconte de la valeur intrépide d'Achille ?

LE COQ. Je n'en puis rien dire ; je n'ai jamais eu occaſion d'en venir aux mains avec lui, & en général je ſuis

---

(*a*) Hécube étoit, comme on ſait, épouſe de Priam, & mere de Pâris qui enleva Hélene.

(*b*) Le Grec ajoute que Théſée *tranſporta Hélene dans Aphidnis* ; c'eſt une ville de l'Attique. Théſée donna pendant ſa vie des marques d'une valeur extraordinaire, & marcha ſur les traces d'Hercule. Il dompta le Minotaure, ſoumit les Amazones, deſcendit aux Enfers pour enlever Proſerpine, & ravit pluſieurs femmes, comme Hélène, Ariane, Phédre.

(*c*) C'étoit le pere d'Euphorbe.

peu instruit de tout ce qui regarde les Grecs, puisque j'étois dans le parti opposé. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai pas eu beaucoup de peine à vaincre Patrocle (*a*), ni à lui faire mordre la poussiere.

MIC. Ta défaite coûta moins encore à Ménélas. Mais c'en est assez sur ce sujet. Revenons à ton personnage de Pythagore.

LE COQ. Il faut avouer aujourd'hui la vérité, Micylle; ce Pythagore étoit un peu sophiste & charlatan, mais habile homme, & versé dans les plus belles connoissances. Je voyageai en Egypte, pour m'instruire avec les Savans du pays, & profiter de leurs lumieres. J'y lus les Livres d'Orus &

(*a*) C'est une fanfaronnade. Euphorbe ne tua point Patrocle, il ne fit que le blesser. Homere le dit expressément au seizieme chant de l'Iliade, v. 818 & suiv. On sait d'ailleurs que Patrocle périt par les mains d'Hector.

d'Oſiris (*a*); puis repaſſant en Italie, j'enſeignai aux habitans de la Grande Grece, la doctrine que j'avois apportée de mon voyage. Elle parut ſi admirable, que l'on me regarda comme un Dieu.

MIC. J'avois déjà entendu raconter ton apothéoſe, & ta réſurrection avec une cuiſſe d'or. Mais dis-moi à quel propos tu as imaginé de défendre l'uſage de la viande & des féves?

LE COQ. Ah! ne parlons pas de ces articles de ma doctrine.

MIC. Et pour quelle raiſon?

(*a*) Orus ou Horus fut, dit-on, Roi d'Egypte, long-temps avant la fondation de Rome. On prétend qu'il compoſa des Livres d'Hiéroglyphes en Langue Egyptienne, & qu'ils furent traduits en Grec par un certain Philippe. Platon parle des Livres d'Oſiris dans ſon ſecond Dialogue ſur la Légiſlation; il les regarde comme des Poëmes, & dit qu'ils ſe ſont conſervés pendant une longue ſuite de ſiecles.

LE COQ. Il n'y a pas de quoi me vanter.

MIC. Qu'importe ? Pourquoi tant de myſteres avec ton hôte & ton ami ? car je ne veux plus me regarder comme ton Maître.

LE COQ. Eh bien, il n'y avoit rien de ſage ni de ſenſé dans cette bizarre défenſe. Je voulois abſolument forcer les hommes à m'admirer, & leur inſpirer pour moi la plus grande vénération. Des choſes communes & ordinaires n'euſſent point frappé les eſprits; il falloit, pour les étonner, une doctrine nouvelle, & des principes inconnus juſqu'alors; j'ai cru devoir propoſer des nouveautés dont la cauſe fût ignorée de tout le monde, afin que chacun fît ſes conjectures, comme dans l'interprétation des Oracles ambigus, & m'admirât comme un homme extraordinaire.

MIC. Je crois que tu te moques de moi, comme tu as fait des habitans

de Crotone, de Métaponte, de Tarente, & de tant d'autres qui te suivoient dans un silence religieux, & adoroient la trace de tes pas. Mais après avoir été Pythagore, qu'es-tu devenu ?

LE COQ. Aspasie, cette fameuse courtisanne de Milet.

MIC. Comment ! Pythagore a été femme ! La plaisante métamorphose ! Vous avez donc pondu autrefois, Monsieur le Coq ? j'entends lorsque vous étiez Aspasie, car vous savez ce qui s'est passé entre Périclès & vous. Quoi Pythagore a été mere ! Pythagore a manié l'aiguille & le fuseau (*a*) ! enfin Pythagore a été courtisanne !

LE COQ. Oui, j'ai fait tous ces personnages. Au reste, je ne suis pas le seul qui aie changé de sexe ; Tirésias

(*a*) Le texte dit : *Vous avez cardé la laine, & vous avez filé.*

& Cœnée (*a*) ont avant moi passé de l'état d'homme à celui de femme, & toutes vos plaisanteries retombent sur eux comme sur moi.

MIC. Tu peux m'apprendre par conséquent laquelle est la plus heureuse, ou de la condition d'un homme, ou de celle d'une jolie courtisanne à qui l'on conte fleurette.

LE COQ. Savez-vous bien que vous me faites-là une question très-embarrassante, & que Tirésias eut tout lieu de se repentir d'y avoir répondu (*b*)?

MIC. Euripide l'a décidé pour toi, en disant qu'il aimeroit mieux se trou-

(*a*) Ce dernier étoit un Thessalien, qui, après avoir été fille sous le nom de *Cœnis*, avoit obtenu de Neptune d'être changée en homme invulnérable. Il se trouva au combat des Centaures & des Lapithes, qui l'accablerent d'une forêt d'arbres, sous laquelle il fut métamorphosé en oiseau.

(*b*) Voyez Tom. I, p. 334.

ver à trois batailles ſous le bouclier, que d'enfanter une ſeule fois (*a*).

LE COQ. Sachez cependant que votre tour viendra comme celui d'un autre, & plutôt que vous ne penſez; car il eſt impoſſible que dans les diverſes révolutions des métempſycoſes, vous ne deveniez femme pluſieurs fois.

MIC. Comment, pendard! tu crois donc que tous les hommes ſont deſtinés à devenir citoyens de Milet ou de Samos, comme toi? On dit qu'étant Pythagore, tu fis le rôle d'Aſpaſie auprès du Tyran de ton pays (*b*), qui te trouvoit fort beau. Quel homme ou quelle femme as-tu été en quittant le corps d'Aſpaſie!

LE COQ. Cratès le Cynique.

MIC. Bons Dieux! quel changement! de courtiſanne, Philoſophe!

LE COQ. Puis Roi, puis mendiant,

(*a*) Euripid. Tragéd. de Médée, v. 250.

(*b*) C'eſt Polycrate, Tyran de Samos, ſous le regne duquel vivoit Pythagore.

quelque temps après Satrape ; enſuite cheval, geai, grenouille, & une infinité d'autres choſes dont l'énumération ſeroit trop longue. J'ai fini par être Coq, & je l'ai été très-ſouvent, car cet état me plaît infiniment. Je me ſuis trouvé tantôt dans la baſſe-cour des Grands & des riches, tantôt dans celle des pauvres ; aujourd'hui je vis avec vous, & je ris de bon cœur quand je vous vois mécontent de votre ſort, déplorer votre miſere, vous lamenter ſans ceſſe, & porter envie à la fortune des riches, dont vous ne connoiſſez pas les chagrins & les tourmens. Vous ririez le premier de vous-même, mon cher Maître, ſi vous aviez la moindre idée des inquiétudes & des ſoins rongeurs auxquels ils ſont en proie jour & nuit ; vous ſeriez bientôt déſabuſé ſur leur prétendu bonheur.

MTC. Eh bien, dites-moi, je vous prie, Pythagore...., ou, ſi ce nom ne vous plaît pas, faites-moi connoître

lequel je dois choisir parmi tous les vôtres.....

LE COQ. Il n'importe; appelez-moi Euphorbe, Pythagore, Aspasie, ou Cratès, cela m'est égal : tous ces personnages réunis en moi seul n'en font plus qu'un. Cependant, comme je suis Coq maintenant, vous ferez mieux, je crois, de m'en donner le nom; ne fût-ce que pour ne pas paroître mépriser un oiseau qui couvre de ses plumes tant d'illustres Anciens.

MIC. Dis-moi donc, mon cher Coq, puisque tu as passé par tant d'épreuves différentes, & que tu es si savant, quelle est la condition des riches, & quelle est celle des pauvres, afin que je juge par moi-même, si tu as raison de me croire plus heureux que ceux qui possedent de grands biens.

LE COQ. Faites bien attention à ce que je vais vous dire, Micylle. En temps de guerre, lorsqu'on vient annoncer que les ennemis approchent,

vous n'êtes pas plus épouvanté qu'auparavant, vous n'appréhendez point qu'on ravage vos champs, vos vignes & vos jardins. Dès que le son de la trompette s'est fait entendre, si toutefois vous n'êtes pas déjà trop loin pour qu'il parvienne jusqu'à vos oreilles, vous n'avez à penser qu'à votre personne, & aux moyens de vous soustraire au danger. Outre que les riches ont à craindre comme vous pour leur propre vie, quelle doit être leur consternation, lorsque du haut des murs ils voient ravager & emporter impunément tout ce qu'ils possedent dans la campagne? Si l'on a besoin d'impôts, c'est à eux seuls que l'on s'adresse; s'il faut aller à la guerre, ils sont toujours les premiers exposés au danger, parce qu'on les choisit pour commander quelque corps de cavalerie ou d'infanterie. Mais pour vous, à l'abri sous votre bouclier d'osier, le poids de vos armes ne vous empêche point de pourvoir

à votre salut par la fuite ; & si vos concitoyens sortent vainqueurs du combat, vous êtes tout prêt à célébrer avec eux le triomphe de la patrie dans la joie & les festins. En temps de paix, confondu dans la multitude, & caché, pour ainsi dire, parmi le peuple dont vous faites partie, vous commandez aux Grands, qui tremblent devant vous & cherchent à gagner vos faveurs par des largesses & des fêtes publiques ; ils ont soin de vous bâtir des bains superbes, de vous donner tous les jours des Jeux & des Spectacles, tandis que, Censeur sévere de leur conduite, Juge souverain de leurs actions, vous les condamnez en maître, quelquefois même sans daigner leur parler (*a*). Souvent aussi, quand il vous plaît, vous faites pleuvoir sur eux une grêle de pierres, & vous confisquez

(*a*) Lucien fait ici allusion au jugement de l'*Ostracisme*.

leurs biens. Vous n'avez pas à craindre vous-même les délations de la calomnie, & vous n'êtes point exposé à voir piller vos richesses par un brigand qui trouvera moyen d'entrer chez vous par le toit de la maison, ou par quelque breche qu'il aura faite à vos murailles. Personne n'a de compte à vous demander, vous n'en exigez de personne. Vous n'avez point à batailler avec des Intendans ou des Economes, les plus scélérats des hommes. Sans soins & sans inquiétudes quand vous avez fini une savatte & reçu vos sept oboles, vous quittez le travail sur la fin du jour, vous allez au bain si vous le voulez, vous achetez quelques poissons avec un peu d'oignon, vous soupez gaiement, presque toujours chantant & philosophant avec votre précieuse pauvreté. Vous lui devez la force & la santé; le travail qui vous tient en haleine, vous endurcit au froid, & vous rend insensible à toutes

les incommodités de la vie, insupportables pour les autres. Vous ne connoissez jamais les maladies dangereuses qui assiegent les riches. Si quelquefois vous éprouvez un léger accès de fievre, vous n'avez pas besoin de tant de médicamens : quelques jours de diete l'ont bientôt mise en fuite, & elle ne se fait pas prier pour abandonner un corps robuste & sain, qui brave les frissons, & renvoie toujours les Médecins mécontens. Voyez au contraire ceux qui vivent dans l'abondance ; de combien de maux ne sont-ils pas tourmentés ? La goutte, la phtisie, la pulmonie, l'hydropisie sont les fruits ordinaires de leurs somptueux festins & de leurs excès en tout genre. Ainsi tous ceux d'entre eux qui, à l'exemple d'Icare, prennent un essor trop élevé & s'approchent trop du soleil, sans penser qu'ils ont des ailes de cire, finissent par une chute déplorable, ou par quelque naufrage long-temps

fameux. Ceux au contraire qui, comme Dédale, ſans prendre un vol audacieux, raſent modeſtement la terre & la ſurface des eaux, arrivent ſûrement & ſans accident au terme de leur courſe.

MIC. Ces derniers ſont les plus ſages.

LE COQ. Souffrez que je vous rappelle quelques-unes de ces funeſtes aventures. N'a-t-on pas vu Crœſus renverſé du trône le plus puiſſant de l'Aſie, pour monter ſur un bûcher, & devenir, aux portes de la mort, la riſée des Perſes ſes vainqueurs? Denis, après avoir été chaſſé de Syracuſe, ne vit-il pas reſſerrée dans l'étroite enceinte d'une école obſcure, l'autorité ſuprême qu'il avoit exercée ſur un vaſte Empire?

MIC. Puiſque tu as auſſi porté une couronne, dis-moi ce que tu penſes de la condition des Rois. Il me ſemble que tu devois être au comble de la félicité, en poſſédant la ſource de tous les biens.

LE COQ. Ah! ne me rappelez pas ce temps funeſte; je n'ai jamais été ſi malheureux. A juger comme vous de mon ſort par les apparences, il auroit ſemblé digne d'envie; mais j'étois en effet déchiré de mille ſoins rongeurs.

MIC. Comment donc cela? je n'y conçois rien.

LE COQ. Je régnois ſur une vaſte contrée bien peuplée, recommandable par la fertilité de ſes campagnes, par un grand nombre de villes opulentes & magnifiques. Les fleuves & les rivieres navigables dont elle étoit arroſée, des ports commodes & bien ſitués, favoriſoient le commerce intérieur & celui du dehors. Des armées innombrables & aguerries, une garde formidable, une marine redoutable, des tréſors immenſes, des vaſes ſuperbes & précieux, en un mot, l'appareil le plus impoſant & le plus majeſtueux, relevoient l'éclat de ma couronne. Quand je paroiſſois en public, mes

sujets prosternés m'adoroient comme un Dieu ; ils se précipitoient en foule sur mon passage, pour jouir de la présence de leur Roi : d'autres, montés jusque sur le faîte des maisons, regardoient comme un grand bonheur de voir mon char, mon manteau royal, mon diadême, & le cortége de satellites dont j'étois précédé ou suivi. Au milieu de tant de pompe, mon cœur étoit tourmenté par le sentiment secret des peines & des inquiétudes qui l'assiégeoient. Je déplorois l'aveuglement des foibles mortels, qui jugeoient si mal de ce qu'ils ne connoissoient pas. Je n'étois, à mes propres yeux, qu'un objet digne de compassion, & je me comparois à ces énormes colosses, ouvrages imposans de la main des hommes. Au dehors c'est Jupiter tout éclatant d'or & d'ivoire, c'est le Maître des Dieux, armé de la foudre & du tonnerre ; c'est Neptune qui semble agiter dans ses mains son redoutable trident. Mais

portez vos regards dans l'intérieur ; vous n'y trouverez qu'une surface inégale & raboteuse, par-tout hériſſée de clous, de pieux, de coins, de morceaux de bois & de fer, deſtinés à joindre & à ſoutenir toutes les pieces différentes dont la machine eſt compoſée; vous y trouverez encore de la pouſſiere & de l'ordure, ſans parler des araignées & des rats, qui en font leur demeure ordinaire. Telle eſt la Royauté.

Mic. Je ne vois encore qu'une partie du parallele; tu m'as bien montré que les Rois partagent avec les ſtatues des Dieux, les reſpects & les hommages des hommes ; mais ce n'eſt-là, pour ainſi dire, que le beau côté des têtes couronnées; je ne les ai vues que par les dehors, découvre-moi maintenant l'intérieur de ces fantômes éblouiſſans.

Le Coq. Hélas ! Mycille, par où commencerai-je? Les ſoupçons, les dé-

fiances, les ſoins cuiſans, la terreur, empoiſonnent tous les inſtans de leur vie : la haine ſecrete de ceux qui les approchent, les trahiſons, les piéges qu'on leur tend de toutes parts, ne leur permettent jamais de goûter les douceurs d'un paiſible ſommeil ; rarement il répare leurs forces épuiſées ; ou ſi quelquefois un léger aſſoupiſſement vient fermer leurs paupieres, leurs ſens effrayés ſont agités de mille ſonges inquiétans, de mille penſées funeſtes, ſans que jamais leur cœur puiſſe s'ouvrir à la douce eſpérance. Que dirai-je des pénibles travaux dont ils ſont ſurchargés nuit & jour ? Retenus ſans relâche dans les Tribunaux & dans les Conſeils, occupés d'expéditions militaires, d'édits, de traités & d'alliances, eux ſeuls ſoutiennent le fardeau des affaires, & doivent pourvoir à tout. Agamemnon (*a*), agité de mille in-

(*a*) Iliad. ch. X, v. 1.

quiétudes, ne peut se livrer au sommeil, tandis que tous les Grecs dorment profondément. Quel chagrin mortel devoit éprouver un Crœsus en voyant un muet dans son fils & son successeur ? Un Artaxerxe en apprenant que le Lacédémonien Cléarque (a) levoit des troupes étrangeres contre lui, & favorisoit la révolte de Cyrus? Un Denis le Jeune, lorsque, sous ses propres yeux, Dion paroissoit former des complots secrets avec les plus distingués des Syracusains ? Un Alexan-

(a) Ce Spartiate avoit été envoyé à Byzance par sa République ; & profita des troubles de cette ville pour s'ériger en Tyran. Lacédémone l'ayant rappelé, il aima mieux se réfugier dans l'Ionie près du jeune Cyrus, que d'obéir. Après la victoire d'Artaxerxès sur ce Prince son frere, Cléarque alla chez Tissapherne, Satrape d'Artaxerxès, avec plusieurs Officiers Grecs. Tissapherne les arrêta & les envoya au Roi, qui les fit mourir contre la foi du traité de paix, 403 ans avant J. C.

dre, jaloux de Parménion, que tout le monde combloit d'éloges en ſa préſence ? Un Perdiccas inquiété par Ptolémée, & Ptolémée lui-même par Séleucus ? Mille autres déſagrémens marchent à la ſuite des Rois. Tantôt c'eſt une maîtreſſe infidelle dont ils ne peuvent ſe faire aimer, malgré toute leur puiſſance, & qui va leur choiſir un rival heureux dans les derniers rangs. Tantôt ce ſont des villes entieres ou un grand nombre de ſujets qui ſecouent le joug de leur autorité, & ſe ſoumettent à leurs ennemis ; ſouvent même deux ou trois mots que ſe ſont dits à l'oreille quelques-uns de leurs gardes, ſuffiſent pour les alarmer. Ce qui eſt bien plus accablant encore, c'eſt que leurs plus chers favoris ſont preſque toujours ceux qui doivent leur être le plus ſuſpects ; c'eſt de leurs meilleurs amis qu'ils ont le plus à craindre : on en a vu empoiſonnés par leur propre fils ou par leurs maîtreſſes ; une

infinité d'autres ont péri à peu près de la même maniere, & leur mort a été plus ou moins tragique.

MIC. Reſtons-en là, je t'en conjure, mon cher Coq. Tant d'atrocités ſont bien affligeantes pour l'humanité. J'aime beaucoup mieux m'en tenir à mon métier de Savetier, que d'avaler la ciguë & le poiſon dans des coupes d'or. L'unique danger que je cours, c'eſt de me couper légérement le bout du doigt, lorſqu'un mouvement involontaire fait aller mon tranchet de travers. Mais les Grands & les riches trouvent, comme tu le dis, la mort & tous les maux imaginables au milieu de leurs feſtins. S'ils éprouvent les revers de la fortune, je ne vois plus en eux que des perſonnages de théatre. Tant que ceux-ci repréſentent Cécrops, Siſyphe ou Télephé, leur tête eſt ceinte du diadême, la poignée de leur épée eſt d'ivoire, ils portent une chevelure majeſtueuſement flottante, & une robe

brochée d'or. Ont-ils le malheur de trébucher, comme il arrive souvent, & de faire un faux pas sur la scène, ils deviennent la risée des spectateurs; la majesté tombe avec le masque; le diadême brisé ne laisse plus voir que les contusions du pauvre Acteur; il montre ses haillons, que le manteau royal déroboit à la vue, & l'énorme disproportion du cothurne qu'il chaussoit. Telle est, je pense, l'idée que tu as conçue de la royauté; & tu vois, mon cher Coq, que je fais déjà, comme toi, faire de belles comparaisons. Mais que pensois-tu de la condition des bêtes, lorsque tu étois cheval, chien, poisson ou grenouille?

LE COQ. J'aurois bien des choses à vous dire pour répondre à cette question, Micylle; cela seroit trop long. Vous saurez cependant en général, que de tous les genres de vie par lesquels j'ai passé, il n'en est point qui ne m'ait paru beaucoup plus heureux

&

& plus tranquille que la condition humaine, parce que les animaux ſavent toujours ſe contenir dans les bornes de la nature : on ne voit point de maltôtier parmi les chevaux, de délateur parmi les grenouilles, de ſophiſte parmi les geais, de confiſeur parmi les mouches, de débauché parmi les coqs; rien enfin de ce qui rend les hommes infortunés, ne ſe trouve parmi les êtres ſans intelligence.

MIC. Peut-être as-tu raiſon, mon cher Coq; mais j'ai bien de la peine à me rendre. Je vais te découvrir mon cœur, & je ne rougirai point de te faire connoître comment il eſt affecté. Il m'eſt impoſſible de renoncer au déſir ardent que j'ai toujours eu, dès mon enfance, de devenir riche. Maintenant encore, j'ai préſent à l'eſprit le ſonge délicieux qui m'a fait voir tant de tréſors. Ce qui ſur-tout me fait peine, c'eſt qu'un ſcélérat de Simon vive dans

les délices, au milieu des richeſſes & de l'abondance.

LE COQ. Je vous guérirai de cette paſſion ridicule, Micylle; il eſt encore nuit, levez-vous & ſuivez-moi. Je veux vous conduire chez Simon & chez d'autres riches comme lui, afin que vous puiſſiez juger par vous-même de leur ſort.

MIC. Eh comment le pourras-tu? les portes ſont fermées; faudra-t-il percer les murs?

LE COQ. Non. Mercure, dont je ſuis l'oiſeau chéri, m'a accordé une faveur ſinguliere. Cette longue plume recourbée que vous voyez flotter à l'extrémité de ma queue....

MIC. Mais tu en as deux.

LE COQ. Je parle de celle qui eſt à droite; elle a la vertu d'ouvrir toutes les portes à celui qui me l'aura arrachée, pourvu que ce ſoit de mon conſentement; elle peut lui faire voir tout

ce qu'il voudra, & le rendre lui-même inviſible.

MIC. Oh ! je ne te ſavois pas ſorcier. Si tu voulois, mon cher Coq, m'accorder cette plume merveilleuſe, tu me verrois bientôt tranſporter ici toutes les richeſſes de Simon. Il ſera réduit, comme autrefois, à ronger ſes bouts de cuir en les tirant avec les dents.

LE COQ. Cela eſt impoſſible, Micylle. Mercure m'a recommandé de chanter & de faire connoître à l'inſtant même par mes cris, quiconque abuſeroit de ma plume pour commettre quelque vol ou tout autre mal.

MIC. Tu te moques de moi ! comment ! Mercure, Dieu des voleurs, & voleur lui-même, ne voudroit pas permettre aux autres de faire comme lui ! Mais conduis-moi, je te prie, je tâcherai de défendre à mes mains de rien prendre.

LE COQ. Commencez par m'arracher

ma plume..... Mais comment donc, vous me les prenez toutes deux !

MIC. C'eſt pour plus grande ſûreté : deux valent mieux qu'une. D'ailleurs ta queue ſera moins difforme ; il ſeroit ridicule de voir une plume d'un côté, & rien de l'autre.

LE COQ. Comme il vous plaira. Mais par qui commençons nous ? Eſt-ce par Simon, ou bien voulez-vous que nous allions d'abord chez quelque autre ?

MIC. Oui, oui, allons tout de ſuite chez ce faquin, dont le nom eſt alongé de moitié depuis qu'il eſt enrichi...., Nous voici à ſa porte. Comment dois-je faire ?

LE COQ. Mettez la plume dans la ſerrure.

MIC. Grands Dieux ! elle s'ouvre comme avec la clef !

LE COQ. Le voyez-vous, auſſi éveillé qu'en plein jour, occupé à compter ſes écus ?

MIC. Oui, je l'apperçois à la ſom-

bre lueur d'une lampe épuisée. Comme il est pâle & décharné ! cela vient sans doute des inquiétudes qui le rongent, car je n'ai point entendu dire qu'il fût malade.

LE COQ. Ecoutez ce qu'il dit, & vous saurez la cause de son extrême maigreur.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher en terre sous mon lit, sans que personne m'ait apperçu. Je crains bien que ce coquin de Sozile ne m'ait vu déposer les seize autres sous la mangeoire de l'écurie. Je le vois, depuis quelque temps, roder sans cesse en cet endroit, & ce n'est pas sa coutume; car il n'est guere laborieux de son naturel. On m'en aura volé bien d'autres. Où ce fripon de Tibius auroit-il trouvé de quoi faire hier un aussi bon repas? On assure aussi qu'il vient d'acheter à sa femme un collier de cinq drachmes. En vérité, ces misérables m'auront bientôt ruiné. Je n'ai pas encore placé ma nombreuse vais-

ſelle en lieu de ſûreté ; on pourroit bien faire un trou dans la muraille & me l'emporter ; j'ai tant d'ennemis, tant d'envieux qui ſeroient charmés de me jouer un tour, ſur-tout mon voiſin Micylle.

MIC. Je ne ferois que te reſſembler quand j'emporterois comme toi quelque aſſiette ſous mon bras.

LE COQ. Ah ! Micylle, gardez-vous de parler & de nous trahir.

SIMON. Il vaut mieux que je paſſe le reſte de la nuit ſans dormir. Je m'amuſerai à parcourir tous les coins de ma maiſon, & j'en ferai vingt fois le tour.... Qui eſt là ? c'eſt un filou ; je te vois, pendard.... Ah ! grace aux Dieux, ce n'eſt qu'une colonne. Je m'en vais compter de nouveau la ſomme que j'ai enfouie hier, j'aurois bien pu me tromper dans mon calcul.... Mais je viens d'entendre quelqu'un autour de moi ! on m'aſſiége ! on me tend des embûches de toutes parts ! Prenons mon épée, de peur

d'une mauvaiſe rencontre. Enterrons de nouveau mon tréſor.

LE COQ. Eh bien ! Micylle, voilà le bonheur de Simon. Profitons du peu de temps qui nous reſte, pour aller chez quelque autre.

MIC. Oh ! le malheureux ! la déteſtable vie qu'il mene ! Je ſouhaiterai déſormais des richeſſes à tous mes ennemis. Mais avant de quitter celui-ci, je veux lui appliquer un bon coup de poing ſur la mâchoire.

SIMON. Au meurtre ! on m'aſſaſſine ! aux voleurs !

MIC. Va, crie, pleure, & ne dors jamais. Couve ſans ceſſe ton or des yeux ; puiſſé-je bientôt te voir auſſi pâle & auſſi jaune que lui ! Pour nous, mon cher Coq, allons chez l'Uſurier *Gniphon* ; il demeure tout près d'ici.... Voilà ſa porte qui s'ouvre d'elle-même.

LE COQ. Celui-ci n'eſt pas moins dévoré de ſoucis ; voyez-le recommencer vingt fois ſes comptes avec ſes doigts

crochus. Bientôt il lui faudra quitter tous ces monceaux d'or & d'argent, pour passer dans le corps d'un frelon, d'un cloporte ou d'une sangsue.

MIC. Ma foi, je ne vois guere de différence entre un malheureux & stupide maltôtier, & le frelon ou la sangsue. Celui-ci fait peur, tant il est pâle & défiguré. Voyons-en un autre encore.

LE COQ. Allons chez votre hôte Eucrate.... Tenez, voilà la porte ouverte, entrez.

MIC. Hélas! tout cela m'appartenoit il y a quelques instans.

LE COQ. Comment! vous rêvez encore à vos trésors? Voyez-vous ce scélérat d'Eucrate (*a*) entre les bras

(*a*) Voici la traduction littérale de quelques mots retranchés. Gallus: *Vides igitur Eucratem ipsum à suo servo..... hominem senem?* Micyllus: *Video, ita me Jupiter, pædicationem, & infamæ libidinis appetitum, & non humanam lasciviam.*

d'une courtiſanne? le vieux monſtre ! à ſon âge !

MIC. Et la Dame du logis, que voilà de ſon côté entre les bras du Cuiſinier.

LE COQ. Eh bien ! Micylle, qu'en dites-vous maintenant ? portez-vous encore envie au honheur d'Eucrate ?

MIC. Point du tout; j'aimerois mieux périr mille fois, je te jure, que d'éprouver un pareil ſort. Adieu feſtins & richeſſes ; il vaut mieux n'avoir que deux oboles, & n'être pas en danger de ſe voir égorger chez ſoi.

LE COQ. Mais le jour ne tardera pas à paroître; retournons à la maiſon, Micylle ; vous verrez le reſte une autre fois.

TIMON,

OU

LE MISANTHROPE.

JUPITER, MERCURE, LA FORTUNE, TIMON, ET PLUSIEURS AUTRES.

TIMON (*a*).

GRAND Jupiter ! ô toi que l'on invoque ſous tant de noms divers, ima-

(*a*) Timon étoit un fameux Miſanthrope d'Athènes, qui vivoit 420 ans avant J. C. Lucien a peint parfaitement ſon caractere dans tout ce Dialogue. Voici quelques traits qui achevent ſon portrait. Il ſe préſenta un jour dans l'aſſemblée du peuple, auquel il donna cet avis auſſi impertinent que barbare: *J'ai un figuier, aux branches*

ginés par les Poëtes dans leur enthousiasme, ou destinés à remplir l'hémis-

---

duquel plusieurs d'entre vous se sont déjà pendus ; je veux le couper, pour bâtir à la place où il est ; si quelqu'un veut encore s'y pendre, qu'il se dépêche. Un autre Misanthrope nommé *Apamante*, se félicitoit d'être à table avec lui : *Et moi*, répondit Timon, *je me trouverois mieux si tu n'y étois pas.* Ce même Apamante lui demandoit pourquoi il avoit tant d'amitié pour Alcibiade, jeune homme hardi & entreprenant : *C'est*, dit-il, *parce que je prévois qu'il causera la ruine des Athéniens.* Enfin il voulut qu'on gravât sur son tombeau : *Cy gît Timon le Misanthrope. Passe outre après m'avoir chargé d'imprécations.*

M. Le Beau *cadet*, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tom. XXX, p. 77, troisieme partie d'un *Mémoire sur les caracteres assignés par les Grecs à la Comédie moyenne*, fait sur le Timon les observations suivantes : » Lucien a fait pour ce Dialogue, à peu près comme Térence pour ses Comédies. Ce Poëte avoue dans ses Prologues, qu'il prenoit quelquefois deux Pieces de Ménandre, dont il n'en composoit qu'une, apparemment pour y jeter plus de chaleur & d'intérêt. De même Lucien, frappé sans doute de la beauté du *Plutus*, & de la critique

tiche ſuſpendu d'un vers imparfait ; puiſſante Divinité qui préſides, dit-

qui y regne ſur le partage mal entendu des richeſſes, a jugé qu'il pourroit heureuſement imiter cette Piece. Mais ayant remarqué en homme de bon ſens, que le caractere de Chrémilus eſt trop uni pour intéreſſer dans un Dialogue, dont le jeu eſt toujours plus froid que celui d'une Comédie, il a emprunté d'une autre Piece le rôle de Timon..... Par cet heureux changement, Lucien a trouvé l'art de donner à ſon Dialogue un air de nouveauté qui le rend original, ſans faire oublier la ſource d'où il eſt tiré «.

Après avoir tracé le plan du Dialogue, M. Le Beau montre en détail les rapports & les différences qui ſe trouvent entre le *Timon* & le *Plutus*.

» Le but eſt le même, puiſqu'ils tendent l'un & l'autre à nous montrer que les richeſſes devroient être l'apanage des gens de bien. Il y a auſſi dans le détail pluſieurs reſſemblances : la pauvreté fait valoir les mêmes raiſons dans l'une & dans l'autre Piece. Timon conſacre au Dieu Pan ſa bêche & ſa peau, de même que l'honnête homme d'Ariſtophane offre à Plutus ſon manteau & ſes pantoufles. Les menaces de Démée dans Lucien, ſont à peu près du même ton que les

on, à l'amitié, à l'hoſpitalité, aux ſociétés, aux affaires domeſtiques, aux

---

reproches que Blepſidémus fait d'abord à Chrémilus ; ſeulement elles ſont plus vives, parce que Démée eſt irrité, & que Blepſidémus n'eſt que jaloux.... Pour les plaiſanteries & les railleries fines, je n'en trouve pas dans le *Timon* qui ſoient préciſément les mêmes que dans le *Plutus* ; mais en général celles de Lucien ſont dans le goût d'Ariſtophane.....

Si ces traits réunis montrent quelques rapports entre ces deux Pieces, ils font bien mieux connoître la reſſemblance du génie des deux Auteurs. Le ridicule qu'ils emploient tous deux, eſt à peu près dans la même maniere ; ils cenſurent tantôt ouvertement & ſans rien ménager, tantôt finement, &, pour ainſi dire, ſans y toucher. Leurs alluſions ſont juſtes & ingénieuſes, leur critique légere & délicate, leur ſtyle plein d'énergie & d'élégance ; en un mot, ce ſont deux Auteurs qui ont le même génie, & qui en font le même uſage. Nous ne connoiſſons pas aſſez les Ecrivains qui ont précédé Ariſtophane, pour voir juſqu'à quel point il eſt imitateur. Pour Lucien, il met à contribution tous ceux qui ont écrit avant lui. Il eſt vrai que l'art avec lequel il ſait s'approprier leurs richeſſes, les rend pour lui

ſermens (*a*); toi qui raſſembles les nuages & les tempêtes, & nous épou-

---

un bien qu'on ne peut plus réclamer : mais on découvre toujours qu'il leur doit infiniment. Je ne voudrois donc pas prononcer auſſi affirmativement qu'un de ſes Commentateurs (Du Soul), qui dit poſitivement, qu'à comparer le *Timon* avec le *Plutus*, le Dialogue l'emporte infiniment ſur la Comédie. Je conviens que le *Timon* eſt plein d'eſprit, & du meilleur goût; mais ne doit-il pas au moins ſon invention à Ariſtophane? ne s'y trouve-t-il pas mille traits de reſſemblance? Ainſi, tout ce que je puis dire à l'honneur de Lucien, c'eſt qu'on ne doit pas moins eſtimer l'heureuſe imitation du Dialogue, que la belle invention de la Comédie «.

Je crois qu'on me pardonnera ce long extrait; il eſt rempli de goût, d'obſervations juſtes, & peut ſervir beaucoup à faire connoître Lucien.

(*a*) Lucien raſſemble ici toutes les épithetes qu'Homere & les autres Poëtes donnoient au Maître des Dieux. Il n'eſt pas difficile d'appercevoir l'ironie piquante que renferme cette caricature & contre les Poëtes enthouſiaſtes, & contre Jupiter lui-même. Cette plaiſanterie a beaucoup plus de graces dans l'original que dans la tra-

vantes à ton gré ; qu'eſt devenu ton bruyant tonnerre ? qu'as-tu fait de ta foudre étincelante ? Hélas ! j'ai bien peur que cet appareil formidable ne ſe diſſipe bientôt en fumée poétique, & ne ſoit pour nous qu'un vain épouvantail, décoré d'un amas ridicule de mots ſonores & vides de ſens. Seroient-ils donc tout à coup refroidis, ces carreaux tant vantés, qui portoient des coups ſi rapides & ſi terribles ? Pourquoi ne les voit-on plus lancer une flamme vengereſſe contre les coupables ? Qui pourra déſormais retenir les parjures ? Sera-ce ton tonnerre deſtructeur ? il n'eſt pas plus à

---

duction, parce qu'il a fallu rendre par des ſubſtantifs, & quelquefois par des périphraſes, ce qui eſt exprimé dans le Grec par des épitheres très-poétiques, & dont chacune dit beaucoup en un ſeul mot. C'eſt ici un de ces endroits qui font dire, que pour ſentir tout ce que valent les Anciens, il faut les lire dans leur propre Langue.

craindre que la meche desséchée d'une lumiere éteinte depuis long-temps : tu crois qu'il porte avec lui les blessures & la mort ! c'est à peine un tison étouffé, qui ne peut que noircir & tacher, sans qu'on ait à redouter sa fumée ni sa flamme. Est-il étonnant que Salmonée (*a*) ait osé braver ta Divinité endormie, en imitant le vain bruit dont tu fais retentir les cieux ? Que ne doit-on point attendre du crime & de l'audace, lorsqu'ils sont assurés de l'impunité ? On diroit qu'on t'a fait prendre quelque potion soporifique (*b*), pour te plonger dans le

(*a*) Salmonée étoit un Roi d'Elide qui vouloit se faire passer pour Dieu, & qui contrefaisoit la foudre de Jupiter, en se faisant ridiculement traîner dans un char qui rouloit avec fracas sur des ponts d'airain. Jupiter le foudroya.

(*b*) Il y a dans le texte : *comme endormi par la mandragore.* Selon Théophraste & Pline, la mandragore est une plante narcotique, à peu près semblable à la laitue.

plus profond assoupissement; on seroit tenté de croire que tes sens, affoiblis par la caducité, te laissent en proie aux infirmités de la vieillesse : tu ne vois plus les forfaits, tu n'entends plus les parjures. Que sont-ils devenus ces temps heureux de colere & de vengeance, où Jupiter, dans la force & la vigueur de l'âge, n'étoit point un Dieu bonace & patient; où son bras tout-puissant, armé sans cesse contre le crime & la violence, ne donnoit aux méchans ni paix ni treve; où la foudre, grondant sans relâche sur la tête des impies, tomboit en éclats pour les anéantir; où la terre, ébranlée jusque dans ses fondemens, s'entr'ouvroit souvent pour les engloutir; où la grêle, la neige, la pluie, tous les élémens enfin, sembloient déchaînés contre les têtes criminelles ? Ce fut alors que, dans ton juste ressentiment, tu fis disparoître sous les eaux la race entiere des coupables mortels; il ne resta que

le vertueux Deucalion (*a*), destiné à réparer la ruine du genre humain, que tu ne voulus pas perdre sans retour. Ce fut ton bras sans doute qui conduisit sa barque légere sur la cîme du Lycoris (*b*). Mais, hélas ! quel fut le fruit de tant de prévoyance ? De ce foible germe échappé seul au déluge universel, on vit bientôt sortir une nouvelle génération, plus coupable encore que la premiere : déjà elle te fait payer bien cher ton indolente indifférence. On ne voit plus de victimes immolées sur tes autels ; ils ne

(*a*) Il étoit Roi de Thessalie, fils de Prométhée, & mari de Pyrrha. Ils échapperent seuls au déluge universel, à cause de leur équité. L'Oracle de Thémis, après le déluge, leur conseilla de jeter les os de leur mere, c'est-à-dire des pierres, par-dessus leurs têtes ; ces pierres, en sortant de leurs mains, se changeoient, celles de Deucalion en hommes, & celles de Pyrrha en femmes.

(*b*) C'est une montagne de la Phocide, près de Delphes.

ſont plus parés de couronnes & de guirlandes ; ou, ſi quelqu'un brûle encore un peu d'encens en ton honneur dans les Fêtes Olympiques, cet hommage eſt moins regardé comme un devoir ſacré, que comme une vaine formalité d'uſage. Bientôt, ceſſant de reconnoître ta Divinité ſuprême, les enfans de la terre vont te faire ſubir le ſort du pauvre Saturne détrôné. Que dirai-je des vols fréquens qui ſe commettent dans ton Temple ? Déjà des brigands ſacriléges ont oſé porter leurs mains impies juſque ſur tes images abandonnées. On a vu le fier exterminateur des Géans & le terrible vainqueur des Titans, ſe laiſſer tondre comme un mouton timide ; &, tandis qu'on déshonoroit ainſi ce chef redoutable, dont un ſeul mouvement fait trembler l'Olympe, le Maître des Dieux, plongé dans une ſtupide indolence, dormoit tranquillement appuyé ſur un foudre de quinze coudées : il n'avoit ni la

force d'éveiller les chiens qui gardent la porte de ſon temple, ni le courage d'appeler du ſecours contre ſes raviſſeurs audacieux. Dis-moi donc, ô bon Jupiter! juſqu'à quand tu verras d'un œil tranquille tant de forfaits? juſqu'à quand reſteront-ils impunis? Quels déluges ou quels incendies pourroient jamais expier l'atrocité de nos mœurs abominables? Pour ne parler ici que de moi, juſqu'à quel point n'en ai-je pas été la victime innocente? Combien d'Athéniens n'avois-je pas tirés du néant & de la miſere? Quel homme a porté plus loin que moi la bienfaiſance & la généroſité? Je n'ai pas craint de verſer l'or à pleines mains, & de me ruiner entiérement pour rendre ſervice à ceux que je croyois mes amis, & aujourd'hui les ingrats ne me connoiſſent plus. Ceux que j'ai vus autrefois à mes pieds, & qui m'adoroient comme un Dieu, daignent à peine m'honorer d'un regard. Si par haſard

j'en rencontre quelqu'un en mon chemin, il passe à mes côtés comme s'il n'avoit jamais entendu parler de moi; il ne fait pas plus d'attention à son bienfaiteur, qu'à de vieilles épitaphes, brisées ou effacées par le temps. Que les autres m'apperçoivent de loin, je les vois se détourner à l'instant, comme à la vue d'un mauvais augure. Je ne suis plus pour eux *un asile assuré, une Divinité tutélaire*; je suis devenu tout à coup à leurs yeux un objet sinistre, dont il faut éviter la funeste rencontre. Accablé maintenant sous le poids du malheur, abandonné de tout le monde, réduit aux dernieres extrémités, relégué sans secours dans un coin de l'Attique, je retourne la terre du matin au soir, pour quatre oboles, philosophant seul ici avec la bêche & le hoyau; content au reste, dans ma solitude, de ne point être témoin de la prospérité des méchans, dont la vue afflige l'homme de bien.

Réveille-toi donc, fils de Saturne & de Rhée; sors de ton sommeil, plus long que celui d'Epiménide (*a*); fais encore briller à nos yeux quelques étincelles de ce feu bouillant de ta jeunesse; prends ton foudre, rallume-le sur le mont Etna (*b*); donne enfin quelques signes de vie, si tu ne veux pas accréditer les fables que débitent les Crétois sur ta prétendue sépulture (*c*), dont ils

---

(*a*) C'étoit un Philosophe de Crete. Il se retira dans une caverne, où il dormit vingt-sept ans, d'autres disent davantage.

(*b*) Le Grec dit : *sur le mont Oëta*; mais comme cette montagne n'a jamais produit ni volcan, ni flamme, il est plus naturel de penser que Lucien a mis le mont Etna, fameux par son volcan, & les forges des Cyclopes, dont il étoit la demeure, & où ils travailloient aux foudres de Jupiter. Peut-être cependant Lucien a-t-il voulu faire allusion aux flammes du bûcher d'Hercule, qui se brûla sur l'Oëta. Cette montagne étoit située sur les frontieres de la Thessalie, & l'Etna en Sicile.

(*c*) Jupiter avoit été élevé dans l'île de Crete, sur le mont Ida. Les Crétois prétendoient qu'il

ſe glorifient, & nous perſuader que tu es véritablement au rang des morts.

JUPITER. Dis-moi, je te prie, Mercure, quel eſt ce coquin dont les cris me rompent la tête depuis une heure? Tiens, regarde là-bas, aux pieds du mont Hymette; n'apperçois-tu pas un gueux dégoûtant, vêtu d'une peau de bouc, & qui laboure un champ? ce drôle eſt auſſi impudent que bavard. De quelle ſecte eſt-il? car il n'y a qu'un Philoſophe qui puiſſe vomir contre moi tant d'injures & de blaſphêmes.

MERCURE. Hé quoi! mon pere, vous ne connoiſſez plus Timon, qui nous a régalés tant de fois! Rappelez-vous cet homme qui fit fortune ſi ſubitement, & qui employoit une partie de ſes richeſſes à nous donner des banquets ſplendides. Nous allions toujours

---

y étoit mort, & montroient ſon tombeau près de Gnoſſe, une des villes principales de l'île.

chez lui célébrer votre fête, & il n'immoloit jamais que des hécatombes ſur vos autels.

JUPITER. Quoi ! c'eſt-là le généreux Timon ! il avoit tant d'amis dans la proſpérité ! quel changement ! Que lui eſt-il donc arrivé ? il paroît plongé dans la plus affreuſe miſere ; comme il eſt péniblement courbé vers la terre ! Quel peſant hoyau ! L'on voit bien qu'il n'eſt plus qu'un pauvre mercenaire aux gages d'autrui. Qui l'a donc réduit à cet état déplorable ?

MERCURE. Hélas ! c'eſt ſa trop grande bonté, ou plutôt ſa trop grande ſimplicité. C'étoit le plus honnête homme du monde ; il étoit rempli d'humanité & de compaſſion pour tous les malheureux, mais il a été la dupe de ſon cœur. Son extrême facilité l'a perdu ; il n'apportoit aucun diſcernement dans le choix de ſes amis, & ſes biens, ſans qu'il s'en apperçût, devenoient tous les jours la proie d'une troupe

troupe affamée de corbeaux voraces & de loups raviſſeurs; il ſe croyoit environné de fideles amis, lorſqu'il n'avoit autour de lui que des vautours acharnés à dévorer ſa ſubſtance. Trompé ſans ceſſe par leurs perfides careſſes, l'infortuné ſe perſuadoit qu'il étoit tendrement chéri de ces infames paraſites, qui n'aimoient de lui que ſa table & ſes largeſſes. On les vit ſes aſſidus courtiſans, tant qu'il eut de quoi aſſouvir leur inſatiable avidité : mais quand ils l'eurent épuiſé, pour ainſi dire, juſqu'à la moëlle, & qu'ils le virent réduit à la mendicité, ces infames l'abandonnerent par la plus lâche de toutes les trahiſons. Loin de lui marquer la moindre reconnoiſſance, & de le ſecourir à leur tour dans ce beſoin extrême, ils ne daignent ni le reconnoître ni le regarder; ces miſérables, enrichis de ſes bienfaits, affectent, en paſſant à côté de lui, le faſte le plus impudent, & paroiſſent avoir oublié juſqu'à ſon

nom. Voilà ce qui a relégué l'infortuné Timon aux extrémités de l'Attique ; voilà ce qui lui a fait abandonner une ville remplie d'ingrats, où d'ailleurs il auroit trop à rougir ; voilà ce qui le tient dans la plus dure dépendance des gens de la campagne ; voilà enfin ce qui échauffe sa bile & le rend de si mauvaise humeur.

JUPITER. Il ne faut point négliger cet honnête homme ; il n'a que trop de raisons de se plaindre. Si je l'oubliois, après les magnifiques hécatombes qu'il a immolées sur mes autels, & dont je crois encore savourer la délicieuse odeur, ce seroit me rendre coupable moi-même de la plus monstrueuse ingratitude, & me mettre au rang de ces lâches flatteurs qui l'ont abandonné. Le grand nombre d'affaires dont je suis accablé ; la multitude des parjures, des brigands, des assassins & des sacriléges, qui augmente tous les jours de maniere à m'épouvanter, me laissent à peine un

moment de relâche, & ne m'ont pas permis depuis long-temps de jeter un coup d'œil sur l'Attique. Je m'en suis sur-tout bien donné de garde depuis que la Philosophie est si à la mode dans le pays. Tous ces bavards appelés Philosophes, font tant de vacarme avec leurs chicanes & leurs vaines disputes de mots, que je ne puis plus entendre les vœux des humains. Il faut nécessairement, ou me boucher les oreilles, ou avoir la tête rompue des clameurs forcenées de ces frénétiques raisonneurs. Ils sont occupés, du matin au soir, à vous débiter, d'une voix de tonnerre, de longues & mortelles dissertations sur ce qu'ils appellent *vertu, substances immatérielles*, & mille autres inepties dont il leur plaît de nous assommer. Comment, après cela, aurois-je pu faire attention à ce malheureux Timon, qui pourtant ne méritoit pas qu'on le laissât dans l'oubli? Au reste, Mercure, je veux que, pour le dé-

dommager, tu conduiſes promptement chez lui la Fortune, accompagnée d'un tréſor : qu'elle reſte conſtamment avec lui, quand même, auſſi facile qu'auparavant, il ne feroit rien pour la retenir. Je me propoſe d'ailleurs d'examiner avec ſoin les procédés indignes & la perfide ingratitude de ces déteſtables flatteurs, & je les punirai dès que je pourrai faire uſage de mon foudre : deux de ſes rayons ſe ſont émouſſés l'autre jour, & il a été preſque entiérement briſé contre les pierres du Temple des Dioſcures (*a*), qu'il

(*a*) Les Anciens entendoient ordinairement *Caſtor & Pollux* ſous le nom de *Dioſcures*, qui veut dire, *fils de Jupiter*. Ce Dieu ſe métamorphoſa en cygne pour ſurprendre Léda, qui eut deux œufs, de l'un deſquels ſortirent Caſtor & Pollux. Ces deux freres s'aimoient tellement, qu'ils ne ſe quitterent jamais. Ils ſuivirent Jaſon dans la Colchide, & eurent beaucoup de part à la conquête de la Toiſon d'or. Jupiter ayant donné l'immortalité à Pollux, celui-ci ſollicita

réduisit en cendres. Ce fut à l'occasion du sophiste Anaxagore (*a*) : cet impie vouloit persuader à tous ses disciples,

---

son pere de la partager entre son frere & lui ; de sorte qu'ils vivoient & mouroient alternativement, jusqu'à ce qu'ils furent changés en astres, & placés dans le Zodiaque, sous le nom de la constellation des Jumeaux.

(*a*) Ce Philosophe voyagea en Egypte, & s'appliqua uniquement à étudier les ouvrages de l'Etre suprême, sans se mêler des querelles des hommes, disant qu'il étoit venu sur la terre pour contempler le soleil, la lune & les étoiles. Il débita beaucoup de visions sur ces différens globes. Il enseignoit que la lune étoit habitée ; que le soleil étoit une masse de matiere enflammée, un peu plus grande que le Péloponnese ; que les cieux étoient de pierre, & que tout l'univers étoit de *parties semblables*. On l'accusa d'impiété, quoiqu'auparavant il eût été surnommé *l'Esprit*, parce qu'il enseignoit que l'Esprit divin étoit auteur de cet univers. Il fut condamné par contumace, & se retira à Lampsaque, où il finit ses jours. Périclès avoit été disciple de ce Philosophe, dont Socrate n'estimoit pas beaucoup les Ouvrages. Il vivoit vers l'an 500 avant J. C.

qu'il n'y avoit point de Dieux; mon intention étoit de l'anéantir, mais Périclès leva la main pour défendre ſon maître, & détourna ainſi le tonnerre, que, dans ma colere, j'avois lancé d'un bras trop vigoureux. En attendant, la vue de l'opulence & du bonheur de Timon, ſera un ſupplice aſſez grand pour ces cœurs lâches & envieux.

MERCURE. On a bien raiſon de dire que l'impudence, l'audace & les clameurs importunes, gagnent toujours quelque choſe : cela eſt vrai dans l'Olympe comme au Barreau. Jupiter n'eût point penſé à Timon, ſans les cris & les plaintes impies du bon homme; ſa hardieſſe lui vaut des tréſors, & s'il eût ſouffert ſans mot dire, il ſeroit encore long-temps un pauvre ouvrier à quatre oboles par jour.

LA FORTUNE (*a*). Je vous déclare,

(*a*) Ce perſonnage, dans Lucien, eſt *Plutus*, *Dieu des richeſſes*. Je ſais que *la Fortune*, chez

Maître des Dieux, que je ne veux point retourner chez cet homme-là.

JUPITER. Eh pourquoi ? c'eſt moi qui t'en prie.

LA FORTUNE. Je ſuis trop mécontente de lui. Il m'a chaſſée, déchirée en mille pieces, & diſperſée de tous côtés. J'étois ſa meilleure amie, & il me rejetoit de ſes mains comme un charbon ardent. Il auroit volontiers pris des pincettes pour me mettre dehors, tant je paroiſſois lui être à charge ! Voulez-vous d'ailleurs que je rentre

---

les Anciens, n'étoit pas la même que Plutus, & qu'elle n'étoit pas préciſément *la Déeſſe des richeſſes*, mais plutôt une Divinité allégorique, qui préſidoit au bien & au mal, & particuliérement au moment favorable pour réuſſir dans une entrepriſe. Je crois cependant que l'on approuvera la liberté que j'ai priſe de ſubſtituer ici une Déeſſe à un Dieu, quand on aura vu la ſuite de ce Dialogue. Lucien y fait à chaque inſtant des comparaiſons qui choqueroient nos mœurs en parlant d'un Dieu, & qui deviennent très-agréables, s'il eſt queſtion d'une Déeſſe.

chez lui, pour être prostituée à des parasites, à des flatteurs, à d'infames débauchés ? Envoyez-moi chez des gens qui me fassent un meilleur accueil, qui connoissent mieux ma valeur & me conservent avec plus de soin. Mais que ces insensés, qui donnent de toutes mains, & préferent la compagnie de la Pauvreté à la mienne, restent avec elle toute leur vie ; qu'ils se contentent du hoyau & du sarreau que cette généreuse Déesse leur procure, & qu'ils soient heureux avec leurs quatre oboles.

JUPITER. Allons, il faut te laisser fléchir pour cette fois. Je t'assure qu'à l'avenir tu n'auras plus de pareils reproches à faire à Timon. La bêche lui a donné de salutaires leçons ; & à moins qu'il ne soit aussi insensible & aussi stupide qu'une pierre, il saura bien faire la différence de la Pauvreté à la Déesse des richesses. Au reste, tu m'as l'air d'être d'une humeur assez bizarre :

tu te plains aujourd'hui de la trop grande liberté que tu avois chez Timon, qui te laissoit toujours toutes les portes ouvertes; & dans mille autres circonstances, je t'ai vue te mettre en colere contre ces avares jaloux, qui, pour te posséder exclusivement, te tiennent soigneusement enterrée au fond d'un coffre fort, dont la serrure, bien fermée, est encore défendue par l'empreinte de leur cachet. Tu étois au désespoir d'être ainsi condamnée à des ténebres éternelles, sans qu'il te fût jamais permis de jouir de la lumiere & d'un air plus pur. C'étoit-là, disois-tu, ce qui te rendoit si pâle, & gravoit, pour ainsi dire, sur ton front les marques de la tristesse & des soins rongeurs; tu attribuois encore à cette gêne horrible, la paralysie de tes doigts, aussi crochus que ceux d'un Financier; en un mot, tu te promettois bien de t'échapper de leurs mains, pour ne plus revenir, dès que l'occasion s'en présenteroit.

Ce que tu supportois avec plus d'impatience encore, c'étoit de te voir détenue dans des prisons de fer ou d'airain, comme une autre Danaë (*a*), veillée sans cesse par les plus cruels & les plus intraitables gardiens, le Calcul & l'Usure; tu étois furieuse contre tes bizarres Tyrans, de ce qu'ils t'aimoient éperdument, sans oser jamais disposer de l'objet de leur amour, quoiqu'ils fussent maîtres de se livrer aux douceurs de la jouissance. Leur passion, disois-tu, se bornoit à fixer d'un regard avide

(*a*) Elle étoit fille d'Acrise Roi d'Argos, & d'Eurydice. Acrise avoit appris qu'il mourroit de la main de son petit-fils; on enferma par son ordre Danaë sa fille unique, dans une tour d'airain, pour la soustraire à la connoissance des hommes. Mais Jupiter, transformé en pluie d'or, descendit dans cette tour. Acrise fit alors exposer Danaë sur la mer. Elle aborda dans l'une des Cyclades, où Polydecte l'épousa, & éleva Persée dont elle étoit devenue enceinte. L'oracle redouté par Acrise s'accomplit dans la suite.

& jaloux, les portes & les verroux qui te retenoient en leur puiſſance ; moins heureux par le pouvoir imaginaire de ſatisfaire leurs propres déſirs, que par le plaiſir barbare de donner l'excluſion à tout autre, & de poſſéder ſeuls un bien dont ils ne vouloient point faire uſage. Ainſi un chien vorace, lors même que ſa faim eſt aſſouvie, porte encore un œil envieux & gourmand ſur quelques reſtes négligés, dont il défend l'approche avec une jalouſe fureur. Tu te moquois de ces inſenſés, qui, dans leur avarice extrême, ennemis de leur propre bonheur & jaloux d'eux-mêmes, ſe privent de tout, pourvu qu'ils accumulent tréſor ſur tréſor. Tandis que ces malheureux, pour veiller ſur le fruit de leurs uſures, ſe morfondent des nuits entieres, à la lueur d'une foible lampe, qui répand plus de fumée que de lumiere, ils ignorent qu'un fripon d'Eſclave, un Intendant, ou un Gouverneur, trompant

leur ſtupide vigilance, met en ſecret l'office à contribution, & s'engraiſſe de leurs ſordides épargnes. Voilà le langage que tu tenois autrefois, voilà ce dont tu te plaignois en tous lieux. N'eſt-il pas injuſte aujourd'hui de faire des reproches contraires au généreux Timon?

LA FORTUNE. Si vous voulez y faire attention, vous trouverez que j'ai également lieu de me plaindre de celui-ci & des autres. La prodigalité de Timon eſt une indifférence injurieuſe pour moi, plutôt qu'une bienveillance flatteuſe. Que penſer auſſi de ces gens qui me tiennent ſous la clef & dans les cachots ténébreux, où mon corps devient craſſeux, lourd & peſant? qui craignent de me toucher ou de me tirer de leur coffre fort, & qui appréhendent de me laiſſer voir à des yeux étrangers? Quel mal leur ai-je fait, pour me réduire ainſi au plus dur eſclavage? N'eſt-ce pas là le comble

de l'insolence & de l'ingratitude? Ne sont-ils pas d'ailleurs les plus stupides & les plus insensés des hommes, de rester toute leur vie sans comprendre que je leur échapperai bientôt malgré eux, pour aller enrichir quelque heureux héritier, plus digne de mes faveurs? Ainsi je n'approuve ni la tyrannie de ces derniers, ni la négligence des dissipateurs. Mes vrais favoris sont ceux qui se tiennent dans les bornes de la modération, & qui, sans s'interdire toute jouissance, savent être économes de leurs plaisirs. Dites-moi, je vous prie, Maître des Dieux, que penseriez-vous d'un homme qui, après avoir épousé une femme jeune & jolie, marqueroit la plus parfaite indifférence sur ses démarches & sa conduite; lui permettroit d'aller, la nuit comme le jour, où il lui plairoit; la verroit d'un œil tranquille, se jeter entre les bras du premier qu'elle trouveroit à sa rencontre; enfin, la prostitueroit

lui-même à tout venant? Croiriez-vous qu'un tel mari aimât ſon épouſe? Non aſſurément; Jupiter ſe connoît trop bien en amour. Je ſuppoſe, d'un autre côté, qu'un homme, déſirant de ſe voir renaître dans ſa poſtérité, ait pris pour compagne une femme de condition honnête, qui réuniſſe d'ailleurs la jeuneſſe, la beauté, en un mot tous les agrémens & les charmes de ſon ſexe; que cet époux bizarre s'obſtine cependant à ne jamais jouir avec une femme auſſi aimable, des droits & des plaiſirs de l'hymen; qu'il la dérobe ſcrupuleuſement à tous les regards; qu'il la tienne étroitement renfermée, & l'oblige à languir toute ſa vie dans la ſtérilité, comme une veuve, ou plutôt comme une vierge conſacrée à Cérès (*a*);

(*a*) Lucien parle en deux endroits de ſes Ouvrages, de vierges conſacrées à Cérès, & aucun Auteur ancien n'en a parlé avec lui. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Dames, pendant les

que ce même homme prétende qu'il éprouve la plus vive tendreſſe pour cet objet charmant; que l'on reconnoiſſe véritablement en lui tous les ſymptomes du plus violent amour; que la pâleur de ſon viſage, ſon extrême maigreur & ſes yeux enfoncés, annoncent qu'il eſt en effet conſumé du feu ſecret qui le dévore; ne dira-t-on pas qu'il eſt le plus inſenſé des hommes, de s'impoſer ainſi volontairement la plus cruelle de toutes les privations? Voilà mes avares & mes prodigues; voilà les traitemens que j'ai à ſouffrir des uns & des autres. Les premiers m'enchaînent comme un eſclave fugitif, & m'imprimeroient volontiers leur marque ſur le front, pour m'empêcher de m'évader. Je me vois ignominieuſement foulée aux pieds des

---

fêtes de cette Déeſſe, étoient obligées de veiller ſcrupuleuſement ſur elles-mêmes, & de vivre dans la plus grande retenue. Voyez Tom. I, page 321.

autres, qui m'abandonnent, me négligent, & me perdent ſans le moindre regret.

JUPITER. Et pourquoi te mettre ſi fort en colere contre eux? Ne ſont-ils pas aſſez punis de leur folie? Les uns, comme Tantale, périſſent de faim & de ſoif au milieu de l'abondance, qui ſemble les fuir : la bouche béante & deſſéchée, ils couvent des yeux leurs monceaux d'or, comme s'il leur étoit défendu d'y toucher. Les autres, comme Phinée (*a*), ſe voient arracher le pain de la bouche par les Harpies voraces, dont ils ſont toujours environnés.... Mais retourne vers Timon; tu

(*a*) Il étoit Roi de Thrace, fils d'Agénor, & mari de Cléopatre fille de Borée. Il fit crever les yeux à ſes enfans, dans la crainte qu'ils ne le détrônaſſent; mais Borée vengea l'innocence de ſes petits-fils, en rendant Phinée aveugle. Neptune & Junon, pour ajouter à ſa punition, lui envoyerent les Harpies, qui, par leurs ordures, gâtoient les mets ſur ſa table.

le trouveras bien changé; je te réponds que désormais il sera plus sage & plus réservé.

LA FORTUNE. J'en doute : sa bourse est un panier percé; j'aurois beau y verser l'or par millions, il n'est pas possible qu'il y reste une obole; on diroit qu'il a peur qu'elle ne se rempliſſe & ne l'écrase sous son poids; aussi a-t-il grand soin de la porter toujours fort légere. Pour moi, j'aimerois autant me voir condamnée au supplice des Danaïdes (*a*).

JUPITER. Eh bien! s'il est toujours le même, & qu'il te laisse échapper une

(*a*) Les Danaïdes étoient cinquante sœurs, filles de Danaüs, qui épouserent leurs cinquante cousins-germains. Danaüs, averti par l'Oracle que ses gendres le détrôneroient, ordonna à ses filles d'égorger leurs maris la premiere nuit de leurs noces. La seule Hypermnestre sauva le sien. Ses sœurs, en punition de leur crime, furent condamnées dans les Enfers à jeter éternellement de l'eau dans un tonneau percé.

ſeconde fois, il retrouvera au fond de ſon coffre la bêche & le ſarreau, qui ne peuvent lui manquer. Quoi qu'il en ſoit, obéiſſez l'un & l'autre, & allez l'enrichir. Toi, Mercure, n'oublie pas à ton retour, de paſſer par le mont Etna, & d'amener les Cyclopes pour raccommoder mon foudre, car je prévois que j'en aurai beſoin avant peu.

MERCURE. Allons, ma chere compagne..... Eh quoi ! tu boites ! Je ſavois bien que tu étois aveugle, mais j'ignorois que tu fuſſes eſtropiée.

LA FORTUNE. Je n'ai pas toujours cette incommodité, Mercure; elle me prend ſeulement lorſque je vais chez quelqu'un de la part de Jupiter. Je boite alors des deux côtés; je marche à pas de tortue, & j'ai tant de peine à me traîner, que ſouvent l'infortuné vers lequel on m'envoyoit, touche au terme de ſa vie quand j'arrive chez lui. S'agit-il au contraire d'abandonner ceux que j'avois favoriſés? j'ai des ailes,

mon vol eſt plus rapide que le vent, & je ſuis en un clin d'œil aux extrémités du monde.

MERCURE. Cela n'eſt pas toujours vrai, & je connois une infinité de gens qui ſont des preuves du contraire. On en voit qui n'avoient pas hier de quoi acheter une corde pour ſe pendre, & qui ce matin ſe ſont éveillés hauts & puiſſans Seigneurs; hier le pied dans la boue, aujourd'hui traînés dans un leſte & brillant équipage; ils ne ſavent eux-mêmes d'où leur vient la pourpre & l'or dont ils ſont couverts, & ils ont bien de la peine à ſe perſuader que tout ce qu'ils voient ne ſoit pas un ſonge.

LA FORTUNE. Oh! dans ces cas-là, ce n'eſt pas de moi-même que je vais trouver les gens; ce n'eſt pas Jupiter non plus qui m'envoie, mais Pluton (*a*), qui eſt auſſi le Dieu des ri-

(*a*) Pluton, Roi des Enfers, fils de Saturne

cheſſes, & qui fait, ainſi que moi, de grands préſens quand il lui plaît. Veut-il me faire changer de maître? un vieillard, prêt à deſcendre au tombeau, diſpoſe de moi par un teſtament qui reſte bien fermé & bien ſecret juſqu'au moment où le bon homme quitte ſes biens avec la vie. A peine a-t-il rendu le dernier ſoupir, que tous ceux dont il étoit environné, après avoir jeté à la hâte quelque vieux linceul ſur ſes genoux, abandonnent ſon cadavre (*a*) dans quelque coin ténébreux de la maiſon. Pour moi, on me tranſporte ſur la place publique, où ſont déjà raſſemblés tous ceux qui eſperent

---

& de Rhée, & par conſéquent frere de Jupiter, étoit regardé comme le Dieu des richeſſes, ſans doute parce qu'on les tire des entrailles de la terre, au ſein de laquelle on plaçoit l'Empire de ce Dieu. Au reſte, Plutus, Miniſtre de Pluton, étoit bien plus particuliérement encore le Dieu des richeſſes.

(*a*) Le texte dit : *Abandonnent aux chats.*

que je leur suis destinée. On les voit la bouche béante, comme les petits affamés d'une hirondelle qui attendent le retour de leur mere. Enfin le testament est ouvert (*a*), & l'on me donne pour nouveau maître un parent éloigné du défunt, un de ses flatteurs, ou quelque vil esclave, ministre de ses plaisirs. Ainsi d'immenses richesses deviennent le salaire honteux de la plus lâche complaisance & de la plus crapuleuse débauche. Cet heureux mortel, quel qu'il soit, m'emporte en courant avec le testament, & l'on voit bientôt un Dave, un Dromon (*b*), prendre

(*a*) Il y a au Grec ; *On enleve le cachet & le fil.* Les Anciens scelloient leur testament en pliant les membranes dont il étoit composé. On passoit à travers ces membranes un fil qui tenoit le testament fermé, & l'on arrêtoit ce fil en y mettant de la cire, sur laquelle on imprimoit le cachet du testateur.

(*b*) Le texte ajoute ; *ou si vous l'aimez mieux, un Tibius.* Hemsterhuis remarque que l'on don-

le nom de *Mégaclès*, de Mégabyze, ou de quelqu'autre perſonnage illuſtre; les plus proches héritiers demeurent ſtupéfaits & plongés dans un véritable deuil de ſe voir enlever une bonne proie. Cependant mon Dave enrichi n'a fait que changer de condition, ſans dépouiller la groſſiéreté de ſes premieres manieres. Il ne peut ſe défendre d'un friſſonnement ſecret au moindre coup de fouet; il croit entendre le bruit de celui dont il porte encore ſur le dos de ſalutaires veſtiges. Quand il paſſe devant un moulin, ſes oreilles ſe dreſſent comme celles d'un mulet effrayé, & dans l'heureuſe habitude où il eſt d'implorer en ces lieux la clémence d'un maître barbare, il ſe mettroit volontiers à genoux à la porte, pour demander grace. Cela ne l'empêche pas d'être inſolent envers les honnêtes gens, &

noit ce nom aux eſclaves tirés de la Phrygie & de la Paphlagonie.

brutal à l'égard de ſes anciens camarades, à qui il veut rendre les mauvais traitemens qu'il a reçus lui-même autrefois. Il ne me traite pas avec plus de ménagement que les autres, & tombe ſur moi d'une main calleuſe & peſante. Nous vivons en aſſez bonne intelligence juſqu'à ce que la manie des chevaux vienne troubler la paix, ou qu'une courtiſanne faſſe tomber mon Adonis dans ſes filets; d'autres fois ce ſont les flatteurs, qui ne craignent point de jurer par tous les Dieux, qu'il eſt plus beau que Nirée (*a*), plus noble que Cécrops (*b*) & Codrus (*c*), plus

(*a*) Nirée, Roi de Naxos, fils de Charopus & d'Aglaïa, étoit le plus beau des Princes Grecs qui firent le ſiége de Troie. Voyez le vingt-cinquieme Dialogue des Morts.

(*b*) Cécrops, Egyptien fort riche, quitta ſa patrie, & vint dans l'Attique, où il prit pour épouſe Aglaure, fille d'Actée Roi des Athéniens, à qui il ſuccéda.

(*c*) Codrus, dernier Roi d'Athènes, conſulta

prudent & plus fin qu'Ulyſſe (*a*), enfin, plus riche que vingt Crœſus (*b*)

---

l'Oracle ſur les Héraclides, qui ravageoient ſon pays; il lui répondit, que le peuple dont le Chef ſeroit tué, demeureroit vainqueur. Cette réponſe lui inſpira la penſée de ſe jeter dans la mêlée, déguiſé en payſan. Ce ſtratagême héroïque lui réuſſit, & il fut tué par un ſoldat.

(*a*) Ulyſſe, Roi d'Ithaque, & pere de Télémaque, étoit le plus prudent & le plus artificieux des Grecs qui furent au ſiege de Troie.

(*b*) Crœſus, cinquieme & dernier Roi de Lydie, régna 557 ans avant J. C. Il ajouta un grand nombre de Provinces à ſes Etats, & acquit des richeſſes immenſes. Sa Cour étoit le ſéjour des Philoſophes & des gens de Lettres. Il ne jouit pas long-temps de ſes tréſors & de ſon bonheur. Il marcha contre Cyrus, à la tête d'une armée de quatre cent vingt mille hommes, dont ſoixante mille de cavalerie. Il fut vaincu, & obligé de ſe retirer dans ſa Capitale, qui ne tarda pas à être priſe. Le vainqueur le condamna à être brûlé vif. On l'avoit déjà étendu ſur le bûcher, lorſqu'il ſe reſſouvint d'un entretien qu'il avoit eu autrefois avec Solon : il prononça trois fois le nom de ce Philoſophe. Cyrus demanda pourquoi. Crœſus

enſemble :

ensemble ; ainsi, le malheureux perd en un moment ce qu'il avoit acquis au prix de tant de friponneries, de parjures & de crimes.

MERCURE. Oui, c'est assez l'ordinaire. Mais comment peux-tu, sans voir clair, connoître la route que tu dois prendre, ou aller trouver ceux que Jupiter veut récompenser par des richesses ?

LA FORTUNE. Crois-tu que je m'amuse à les chercher ?

MERCURE. Oh ! je crois bien que non, car tu n'aurois point oublié le vertueux Aristide (*a*) pour aller chez

---

lui rapporta une réflexion de Solon sur l'inconstance des choses humaines. Cyrus, touché lui-même de cette réflexion, fit retirer Crœsus du bûcher, & l'honora de sa confiance. On ignore quand mourut ce Roi de Lydie ; on sait seulement qu'il survécut à Cyrus.

(*a*) Aristide, célebre Athénien, s'illustra par son courage, & sur-tout par sa justice & sa probité. Il sacrifia au bien de sa patrie le juste

Hypponicus, Callias (*a*), & tant d'autres, qui ne méritent pas seulement une obole. Enfin, comment fais-tu lorsque Jupiter t'envoie quelque part?

LA FORTUNE. Je vais à l'aventure, & je me promene de tous côtés, sans m'arrêter en aucun endroit, jusqu'à ce que le hasard me fasse rencontrer quelqu'un. Le premier venu, quel qu'il soit, m'arrête & m'emmene avec lui, en te remerciant, Mercure, comme

---

ressentiment qu'il devoit avoir contre Thémistocle, dont les intrigues l'avoient fait exiler par le jugement de l'Ostracisme. On lui donna le surnom de *Juste*, & personne ne l'a jamais mieux mérité dans l'administration des affaires publiques, comme dans les détails de la vie particuliere.

(*a*) Callias & Hypponicus étoient deux Athéniens millionnaires, qui s'étoient enrichis par des moyens injustes & malhonnêtes. Leurs noms étoient passés en proverbe au théatre & dans les sociétés, lorsqu'on vouloit citer un homme dont la fortune n'avoit pas été acquise par de bonnes voies.

le Dieu de toute bonne fortune.

MERCURE. Tu trompes donc Jupiter, car il imagine que tu enrichis ceux vers lesquels il t'envoie ?

LA FORTUNE. Ma foi, il mérite bien qu'on lui en fasse accroire. Comment ! il envoie un aveugle à la recherche d'une chose aussi difficile à trouver qu'un honnête homme ? c'est une merveille des siecles passés, on n'en voit plus de nos jours, & il faudroit des yeux de lynx pour la découvrir. Comme les fripons fourmillent de tous côtés, & qu'ils envahissent tout dans les villes, il arrive que j'en rencontre souvent qui me retiennent à leur suite.

MERCURE. Quand tu les quittes, comment se fait-il que tu coures si vîte par des chemins que tu ne peux pas connoître ?

LA FORTUNE. Alors j'ai bon pied & bon œil.

MERCURE. Encore une question, ma chere compagne. Comment est-il pos-

sible qu'avec tous tes défauts, tu aies tant d'amans ? Pâle, aveugle & boiteuse, tu attires tous les regards. Il n'eſt perſonne qui ne ſe croie heureux de te poſſéder, & ſans toi la vie eſt inſupportable, juſque-là qu'une infinité de gens, épris pour toi du plus violent amour, ſe ſont précipités dans la mer, déſeſpérés de tes dédains & de ton indifférence. Conviens avec moi, ſi tu te connois bien toi-même, que leur amour eſt la plus inſigne de toutes les folies.

LA FORTUNE. Crois-tu donc qu'ils me voient avec tous mes défauts ?

MERCURE. Sans doute ; à moins qu'ils ne ſoient aveugles eux-mêmes.

LA FORTUNE. Leur vue eſt offuſquée par l'ignorance & l'erreur, qui préſident à toutes les actions des hommes. D'ailleurs, pour ne point paroître auſſi difforme, j'ai ſoin de ne me montrer à leurs yeux que ſous des dehors attrayans. L'éclat de l'or, les dia-

mains, les pierres précieuſes, ſont ma parure ordinaire. Trompés par les charmes factices de ce maſque impoſant, ils deviennent amoureux fous de ma perſonne, & ils ne peuvent plus vivre ſans moi. S'ils me voyoient dépouillée de ces ornemens étrangers, & telle que je ſuis, ils reviendroient bientôt de leur erreur, & rougiroient de leur paſſion ridicule pour un objet auſſi peu aimable.

MERCURE. Mais quand ils ont obtenu tes faveurs, & qu'ils te poſſedent ſans réſerve, comment peuvent-ils encore te chérir plus que leur vie? Le voile eſt levé, le fard a diſparu, & cependant leurs yeux ſont toujours faſcinés. En vérité, je n'y conçois rien.

LA FORTUNE. Oh! j'ai d'excellens moyens pour les enchaîner à ma ſuite: dès que quelqu'un m'a ouvert la porte de ſa maiſon, j'y fais entrer ſecrétement à mes côtés, le Faſte, l'Arrogance, la ſotte Vanité, la Folie, la Molleſſe, la Fourberie, & mille autres

compagnes de cette eſpece, qui s'emparent du cœur & de l'eſprit de mon hôte : avec elles il ne fait que des ſottiſes; il eſtime tout ce qui eſt mépriſable, recherche tout ce qui eſt dangereux pour lui, & donne tête baiſſée dans tous les travers : il voit, avec une ſurpriſe mêlée d'horreur, que c'eſt à moi ſeule qu'il doit attribuer les maux qui l'accablent; mais, grace à mes chers ſatellites qui l'obſedent, il eſt déterminé à tout ſouffrir plutôt que de me chaſſer.

MERCURE. Heureuſement qu'on ne peut pas te conſerver long-temps; tu es plus gliſſante qu'une anguille, & l'on a beau ſerrer la main, on eſt tout étonné de ne plus rien tenir. La Pauvreté, au contraire, s'attache ſi facilement, qu'il eſt impoſſible de ſe ſéparer d'elle pour peu qu'on l'approche : on diroit qu'elle eſt hériſſée de crochets ou enduite de glu, pour retenir ceux qu'elle rencontre..... Mais en nous

amuſant à babiller, nous avons oublié une choſe eſſentielle.

LA FORTUNE. Quoi donc?

MERCURE. Le tréſor que nous devons porter à Timon.

LA FORTUNE. N'aie point d'inquiétude; je n'en prends jamais avec moi lorſque je monte au ſéjour des Dieux. J'ai grand ſoin de l'enfermer dans le ſein de la terre, & je lui défends de paroître aux yeux de qui que ce ſoit ſans mes ordres (*a*).

MERCURE. Prenons maintenant le chemin de l'Attique, & tiens-moi par derriere juſqu'à ce que nous ſoyons arrivés au déſert de Timon.

LA FORTUNE. Tu fais très-bien, Mercure, de guider mes pas, car ſans

(*a*) Lucien perſonnifie ici le Tréſor, & quoiqu'il n'en faſſe qu'un perſonnage muet, j'ai cru devoir adoucir les termes de l'original, qui prête des oreilles & de l'intelligence au Tréſor. L'allégorie auroit été, ce ſemble, un peu trop forte en François.

ton ſecours, je pourrois m'égarer & m'aller jeter entre les bras de quelque fripon (*a*).... Mais j'entends une eſpece de cliquetis; quel eſt ce bruit?

MERCURE. C'eſt Timon qui laboure ici près un champ pierreux. Dieux! quel cortége! qu'il eſt différent du tien! Je vois à ſes côtés la Pauvreté, le Travail, la Force, la Sageſſe, la Vigueur, & la troupe redoutable des Vertus, enfans du Beſoin.

LA FORTUNE. Retirons-nous bien vîte, Mercure; nous ne ferons rien de cet homme, tant qu'il ſera en pareille compagnie.

MERCURE. Pourquoi? Jupiter l'a décidé autrement; ainſi nous n'avons rien à craindre.

(*a*) Il y a au Grec: *Entre les bras d'un Hyperbolus ou d'un Cléon.*. Ce ſont les noms de deux ſcélérats devenus puiſſans dans la République d'Athènes, & fameux dans les Comédies d'Ariſtophane.

LA PAUVRETÉ. Dis-moi un peu, Meſſager de malheurs (*a*), où conduis-tu cette belle capricieuſe?

MERCURE. Jupiter nous envoie vers Timon.

LA PAUVRETÉ. Comment! elle viendra ainſi m'arracher mon éleve, après que je l'ai tiré de la corruption & de la fange des plaiſirs où elle l'avoit plongé! Ce ſera donc en vain que mes ſoins, ſecondés par le Travail & la Sageſſe, auront affermi ſon cœur dans les principes de la raiſon & de la vertu! Il faiſoit tout mon bien, & vous aurez la barbarie de l'enlever à ma tendreſſe! Me croyez-vous deſtinée à tant de mépris & d'outrages? Eh! que deviendra-t-il, une fois au pouvoir de cette inſolente rivale? Hé-

(*a*) Le Grec porte: *Meurtrier d'Argus*, Ἀργειφόντα. C'eſt une épithete qu'Homere donne à Mercure. J'ai cru devoir lui ſubſtituer une expreſſion qui ſignifiât davantage en François.

las ! elle va le livrer de nouveau à tous les vices, dont elle eſt la mere, & bientôt elle le ramenera vers moi dans un état plus déplorable encore que le premier.

MERCURE. Que voulez-vous ? telle eſt la volonté de Jupiter.

LA PAUVRETÉ. Eh bien ! je me retire avec le Travail, la Sageſſe & tout mon cortége. L'infortuné Timon ſentira bientôt quelle eſt celle qu'il abandonne ; bientôt il connoîtra le prix de mes ſervices & de mes leçons ; il verra qu'avec moi ſeule on obtient la ſanté du corps, & cette vigueur de l'ame ſans laquelle l'homme, toujours étranger à lui-même, court ſans ceſſe après des chimeres peu convenables à ſa nature, & ne ſait jamais apprécier ces faux biens, tant vantés du vulgaire....

MERCURE. Allons, Fortune, les voilà partis ; approchons-nous....

TIMON. Que voulez-vous, ſcélérats ? De quel droit venez-vous ici inter-

rompre un pauvre mercenaire dans son travail ? Vous ne retournerez pas comme vous êtes venus, infames coquins, tous tant que vous êtes. Attendez, je vais vous recevoir comme vous le méritez, à coups de pierres & de mottes de terre.

MERCURE. Doucement, mon ami; tu n'as à te plaindre que des hommes, & nous n'en sommes point : tu vois devant toi Mercure & la Fortune. Jupiter, touché de tes prieres, nous envoie ici pour t'enrichir & faire cesser tes travaux.

TIMON. Je n'ai pas plus à me louer des Dieux que des hommes ; je les hais également. Retirez-vous, ou je pourrois vous faire repentir de votre démarche. J'ai même grande envie de fendre, avec mon hoyau, le crâne de cette Déesse aux beaux yeux ; nous verrons si elle est immortelle.

LA FORTUNE. Ah ! mon cher Mercure, hâtons-nous de fuir. Cet homme

est furieux, il me donnera quelque mauvais coup.

MERCURE. Allons, allons, mon ami, point tant de fureur; tâche de t'appaiser & de te montrer un peu plus traitable; fais un meilleur accueil à la Fortune, qui te veut du bien; consens à devenir une seconde fois le plus riche & le plus considérable des Athéniens; garde pour toi seul ta nouvelle opulence, & que ces lâches, qui se sont rendus coupables envers toi de la plus noire ingratitude, meurent de honte & de dépit lorsqu'ils te reverront.

TIMON. Je n'ai que faire de vous: ne venez point troubler mon repos; je ne veux point d'autre fortune que mon hoyau, & je serai trop heureux si je suis délivré de votre présence.

MERCURE. Quel barbare!

Veux-tu qu'à Jupiter je porte tes blasphèmes (a)?

(a) Iliad. ch. XV, v. 202.

On pourroit te pardonner ta haine contre les hommes, dont tu as reçu de si indignes traitemens; mais tu es injuste envers les Dieux, qui prennent tant d'intérêt à ton sort.

TIMON. Je rends graces à Jupiter & à vous, Mercure, de vos bons soins pour moi; mais je ne veux point absolument recevoir la Fortune.

MERCURE. Et pourquoi?

TIMON. Elle a été la source funeste de mes malheurs; elle m'a livré en proie à la flatterie, à la trahison, à la haine, à l'envie, à la volupté, & m'a ensuite abandonné elle-même par la plus lâche de toutes les perfidies. Ma chere Pauvreté, au contraire, ne m'a point trompé depuis que nous vivons ensemble. En me livrant sous ses auspices à des travaux utiles & vraiment dignes de l'homme, je n'ai jamais manqué du nécessaire. Elle m'a appris à ne faire dépendre que de moi seul toutes mes espérances. Je sais mainte-

nant ce qu'il faut penſer de ces prétendus biens que j'eſtimois avec le vulgaire, & je ſuis enfin convaincu que les ſeuls véritables ſont ceux que ne peuvent m'enlever ni la flatterie, ni la calomnie, ni une populace en fureur, ni des Juges injuſtes, ni la cruauté des Tyrans. En labourant mon champ, je trouve dans l'exercice & le travail le tréſor ineſtimable de la ſanté; mon hoyau me procure abondamment de quoi ſatisfaire à tous les beſoins de la vie; mes yeux n'ont plus à ſupporter le ſpectacle effrayant des mœurs corrompues de la ville. Ainſi, Mercure, vous pouvez retourner vers Jupiter, & remmener votre compagne avec vous. Pour moi, ce que je demande au Maître des Dieux, c'eſt de déchaîner ſa colere contre le genre humain. Je ſerai content, ſi je vois toute la race des hommes dans le malheur & les larmes.

MERCURE. Le bon Timon! qu'il a

d'humanité !.... Crois-moi, mon cher, ne compte point là-dessus; tous les hommes ne sont pas faits pour pleurer. Je te conseille de renoncer à cette puérile rancune, & de recevoir galamment la Déesse des richesses :

Ne rejetons jamais les dons de Jupiter (*a*).

LA FORTUNE. Ecoute-moi, Timon : veux-tu me laisser plaider ma cause contre toi? Je répondrai à tes accusations, si tu me promets de ne point te fâcher.

TIMON. J'y consens, en considération de Mercure; mais point de longs préambules, s'il vous plaît, & n'allez pas bavarder ici deux heures, ni m'assommer d'un éternel verbiage, comme nos scélérats d'Orateurs.

LA FORTUNE. Cependant tu as vomi tant d'injures contre moi, que j'aurois besoin de longs discours pour réfuter

(*a*) Iliad. ch. III, v. 65.

tous tes griefs. Et d'abord je voudrois bien savoir en quoi je t'ai maltraité. N'est-ce pas à moi que tu fus redevable des dignités, de la préséance, des couronnes honorables, de la considération, des hommages, de la gloire, & de mille autres avantages que tu as obtenus parmi tes concitoyens? Est-ce ma faute, si tu as été la dupe de tes flatteurs, & dois-je répondre des maux qu'ils t'ont causés? N'aurois-je pas droit au contraire de me plaindre de tes procédés à mon égard? car enfin, tu m'as indignement livrée à ces misérables qui savoient t'en imposer par les prestiges de leurs louanges trompeuses. Leurs ruses ne tendoient qu'à m'arracher de tes mains, pour me faire tomber dans leurs piéges, & jamais tu n'as rien fait pour me défendre. Tu te plains de mes perfidies; je pourrois, avec plus de raison, te reprocher les tiennes. En toutes rencontres tu as marqué pour moi la plus inju-

rieuſe indifférence ; tu m'as honteuſement chaſſée de ta maiſon, & tu n'as pas craint de rejeter avec dédain les vêtemens ſuperbes & commodes que tu tenois de moi, pour prendre ces miſérables haillons que tu as reçus de ta chere & généreuſe amie, la Pauvreté. Mercure m'eſt témoin de la répugnance que j'avois à venir vers toi; il ſait avec quelles inſtances j'ai conjuré Jupiter de ne point me renvoyer auprès de mon plus cruel ennemi.

MERCURE. Ma chere compagne, un peu de compaſſion pour l'état déplorable dans lequel eſt réduit cet infortuné ; ne crains point de renouer connoiſſance avec lui. Qu'un tréſor docile à ſa voix vienne ſe préſenter ſous ſon hoyau..... Courage, Timon ; continue à creuſer.

TIMON. Il faut bien vous obéir, Mercure, & conſentir à devenir riche une ſeconde fois. Comment réſiſter à la volonté abſolue des Dieux ? Cepen-

dant, voyez dans quel embarras vous allez me jeter ; j'étois le plus heureux des hommes. Quel crime ai-je donc commis, pour être condamné à passer ma vie dans l'opulence, & dans les soins rongeurs qui en sont inséparables ?

MERCURE. Mon cher Timon, quels que soient les inconvéniens des richesses, il faut les supporter pour l'amour de moi. La mort de tes flatteurs, qui vont tous périr de dépit & d'envie, sera d'ailleurs un bon dédommagement. Adieu, il faut que j'aille au mont Ethna, & qu'ensuite je remonte au ciel.

LA FORTUNE. Je présume que ce fripon de Mercure est parti (*a*), car je viens d'entendre le bruit de ses ailes....

(*a*) Nous ayons déjà vu dans plusieurs endroits de Lucien, que Mercure étoit le Dieu des voleurs, & l'on sent la raison pour laquelle la Fortune attend qu'il soit parti avant de découvrir le trésor.

Et toi, Timon, ne t'écarte point de cet endroit ; tu en verras sortir un tréſor dès que je ſerai partie : redouble tes efforts..... *Tréſor, je te l'ordonne, viens à ma voix ſous le hoyau de Timon.....* Courage, mon ami, creuſe de toutes tes forces. Bon jour, je me retire pour te laiſſer en liberté.

TIMON. Allons, mon cher hoyau, montre ici ce que tu peux faire ; déploie en ce moment toute ta vigueur, & ne va point me refuſer le ſervice avant d'avoir mis mon tréſor au jour.... Puiſſant Jupiter ! chers Corybantes (*a*),

(*a*) Timon implore ici Jupiter, parce qu'on l'invoquoit afin que les prodiges fuſſent d'heureux augure. Il invoque auſſi les Corybantes, parce qu'il ſe croyoit tranſporté de quelque fureur divine à l'aſpect d'un auſſi grand prodige, à peu près comme les Corybantes, Prêtres de Cybelle, qui célébroient leurs fêtes en battant du tambour, ſautant, danſant, & courant partout comme des inſenſés. Enfin Timon invoque Mercure, parce qu'il préſidoit aux aventures

& toi, Mercure, qui préſides aux avantures heureuſes, quel monceau d'or! que de richeſſes! N'eſt-ce point un ſonge? Si j'allois, à mon réveil, ne trouver que des charbons brillans! mais non, c'eſt de l'or véritable, & du plus pur! Quel éclat éblouiſſant! quelle peſanteur! quelle vive couleur! O toi, le plus précieux de tous les biens, ſource féconde du bonheur des humains, ſuperbe métal, qui, comme une flamme lumineuſe, brilles au milieu des ténebres ainſi qu'à la clarté du jour, viens remplir mes vœux & faire mon bonheur! Je n'ai plus de peine à me perſuader de ce qu'on raconte de Jupiter, caché ſous tes dehors enchanteurs. Quelle beauté, ſurpriſe par un amant auſſi aimable, pourroit ne pas le recevoir entre ſes bras? O Mi-

heureuſes. Quand deux perſonnes trouvoient quelque choſe enſemble, on s'écrioit : *Mercurius communis, que Mercure ſoit commun entre nous.*

das (*a*), Crœsus, & vous puissant Dieu de Delphes, que toutes les contrées de la terre venoient enrichir à l'envi, votre opulence n'étoit rien auprès de la mienne, & le Roi des Perses lui-même, prétendroit vainement s'égaler à moi !... Utile hoyau (*b*), vêtemens rustiques & chéris, désormais suspendus aux arbres de ces lieux, soyez les monumens champêtres de ma reconnoissance envers le Dieu Pan. Con-

(*a*) Il étoit Roi de Phrygie. Bacchus, en reconnoissance de ce qu'il l'avoit bien reçu dans ses Etats, lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderoit. Midas désira que tout ce qu'il toucheroit se changeât en or. Apollon lui fit venir des oreilles d'âne, parce qu'il avoit trouvé le chant du Dieu Pan & de Marsyas plus beau que le sien.

(*b*) Lorsque les Anciens changeoient d'état ou de condition, ils consacroient les instrumens & les marques de leur ancienne profession au Dieu qui y présidoit. Timon consacre son hoyau & sa peau de bouc à Pan, comme Dieu des campagnes, des troupeaux & des Bergers.

tent de poſſéder ce champ éloigné du reſte des hommes, je ne veux plus vivre que pour moi ſeul dans ce lieu ſolitaire, qui ſera ma retraite & mon tombeau. Une tour inacceſſible renfermera mes tréſors, que perſonne ne pourra partager avec moi. Le mépris, l'averſion & la haine, ſont les ſentimens que je voue aux perfides humains. Vains mots de compaſſion, de bienfaiſance, d'humanité, vous ne rappellerez plus à mon cœur que des injuſtices & des crimes contre leſquels il faut ſe tenir en garde. Tous les hommes ſeront pour moi des ennemis cruels, à qui je fais ſerment de n'accorder jamais ni paix ni treve. La moindre alliance avec ces monſtres, ſeroit le plus grand de mes malheurs, & le jour qui en offriroit un ſeul à ma rencontre, le plus funeſte de ma vie : qu'ils n'aient pas plus d'exiſtence à mes yeux que des ſtatues de marbre ou d'airain; qu'un immenſe déſert, placé entre eux &

moi, les éloigne à jamais de ma préſence. Titres tant vantés, d'alliés, d'hôtes, de citoyens, de patrie, d'amis, de parens, vous n'êtes plus que d'inutiles chimeres & de vains fantômes, dont ſe couvrent le ſot orgueil & le vil intérêt. Jouiſſons ſans partage de notre opulence & des plaiſirs de la vie, loin des lâches flatteurs & de leurs louanges faſtidieuſes. Faiſons des ſacrifices & des banquets, ſans y appeler perſonne. Qu'ai-je beſoin de voiſins & de convives ? je n'en veux point d'autres que moi. Ma table ne ſera couverte de mets exquis que pour moi. Je ferai ſeul, avant ma mort, le feſtin de mes funérailles, & je ſaurai décorer ma tête & mon tombeau de couronnes & de guirlandes. Le plus précieux & le plus flatteur de tous mes titres, ſera celui de *Miſanthrope* ; qu'on me diſtingue dorénavant à mon caractere colere, inhumain, brutal, féroce. Si le feu prend

quelque part, & qu'on me demande du ſecours, j'irai y jeter de l'huile pour augmenter l'incendie ; ſi quelqu'un, prêt à être entraîné par un torrent rapide, me conjure, en me tendant la main, de l'arracher à la mort, je le plongerai dans l'eau, la tête la première, de peur qu'il n'échappe à ſa fatale deſtinée. Ainſi je leur rendrai la pareille, & j'aurai la ſatisfaction d'aſſouvir ma juſte vengeance.

Tels ſont les décrets portés par Timon, approuvés par Timon, & qui ſeront pour Timon une loi ſacrée, qu'il jure de ne jamais enfreindre.

Au reſte, je voudrois, pour une partie de mon tréſor, que mes bons amis fuſſent inſtruits du changement de ma fortune; je ſuis aſſuré qu'aucun d'eux ne ſurvivroit à cette nouvelle.... Mais que vois-je? que ſignifie cet empreſſement? comme ils accourent de tous côtés, hors d'haleine & couverts de pouſſiere! on diroit qu'ils ſentent

de

de loin mes richeſſes. Quel parti prendre ? Dois-je monter ſur cette colline, pour les écarter plus facilement à coups de pierres, ou ne vaut-il pas mieux violer un inſtant la loi que je me ſuis impoſée, & leur parler pour la derniere fois de ma vie ? Oui, ſans doute : le mépris dont je vais les accabler, & la réception que je vais leur faire, rendront ma vengeance plus complette. Reſtons donc ici, & attendons-les de pied ferme..... Quel eſt celui qui s'avance le premier ? c'eſt le paraſite Gnaton (*a*). Je lui demandois, il y a quelque temps, les ſecours que perſonne ne refuſe à ſon ami dans l'infortune, & le barbare me préſenta une corde : cependant, combien le glouton n'avoit-il pas vidé de tonneaux chez moi ? combien de fois étoit-il

(*a*) Le mot *Gnaton*, en Grec, ſignifie *la mâchoire*, & par extenſion, *Paraſite*. Le Grec porte : *Gnatonides*, comme ſi l'on diſoit : *enfant de la Mâchoire*, ou *Monſieur de la Mâchoire*.

sorti de ma table, pour soulager son large & profond estomach ? Je suis bien aise qu'il prenne les devants ; il éprouvera le premier la pesanteur de mon hoyau.

GNATON. N'avois-je pas raison de dire que les Dieux n'abandonneroient jamais l'honnête & vertueux Timon? Eh ! bon jour, mon cher convive, le plus beau, le plus aimable, le plus charmant des humains !

TIMON. Ah ! bon jour, le plus vorace des vautours ; bon jour, infame scélérat.

GNATON. Il est toujours le même ; toujours plaisant, toujours l'homme aux bons mots !.... Dîne-t-on bientôt ici ? J'apporte avec moi une jolie chanson à boire, toute nouvelle.

TIMON. Attends, mon hoyau va te faire changer ta chanson en élégie, & des plus lamentables.

GNATON. Comment ! tu me frappes ! Ah ! grands Dieux ! quelle blessure

il m'a faite ! Je te cite devant l'Aréopage (*a*).

(*a*) Le mot *Aréopage*, compoſé de deux autres mots Grecs, ſignifie *Fauxbourg* ou *colline de Mars*, quartier de la ville d'Athènes qui donna ſon nom au fameux Tribunal qui y tenoit ſes ſéances. Le nombre des Magiſtrats qui le compoſoient, n'étoit pas fixé. On voit que, dans certains temps, il montoit juſqu'à deux ou trois cents. Le Sénat de l'Aréopage, qu'il ne faut pas confondre avec le Sénat de la République, étoit chargé du ſoin de faire obſerver les Loix, de l'inſpection des mœurs, & ſur-tout du jugement des cauſes criminelles. Les affaires de la Religion, les blaſphêmes, le mépris des ſacrés myſteres, l'introduction de nouvelles Divinités & de nouvelles cérémonies, étoient auſſi portées à ce Tribunal. Les Juges de l'Aréopage avoient une grande réputation de probité, d'équité & de prudence ; ils étoient généralement reſpectés, même chez les Nations étrangeres. Ils tenoient leurs ſéances dans un lieu découvert, pour ne point ſe trouver ſous le même toit avec les criminels, & pendant la nuit, pour ne point ſe laiſſer attendrir par la vue des coupables. Ils défendoient, par la même raiſon, aux Orateurs

TIMON. Si tu ne décampes à l'inſtant, tu auras à me citer comme coupable de meurtre.

GNATON. Ne voyez-vous pas que je plaiſante à mon tour? Allez, Timon, vous n'avez rien à craindre de mon amitié; je ſuis venu ici dans des intentions de paix. D'ailleurs, il ne tient qu'à vous de me guérir ſur le champ de ma bleſſure; l'or eſt un merveilleux ſpécifique pour étancher le ſang.

TIMON. Quoi ! tu n'es pas encore parti?

GNATON. Oh ! je vois bien qu'il faut me retirer. Mais je t'avertis que tu auras à te repentir d'avoir abandonné la douceur & l'aménité de tes mœurs, pour prendre ce caractere ſauvage & barbare.

TIMON. Quel eſt cet autre, avec ſon

---

qui plaidoient devant eux, d'employer ni exorde, ni péroraiſon, ni les ſecours de l'éloquence.

front pelé? c'eſt cet infame Philiade, le plus bas & le plus fade de tous les flatteurs. Lorſque je m'aviſois de chanter à table, le ſilence de mes autres convives me donnoit clairement à entendre que ma voix ne leur paroiſſoit pas merveilleuſe; ce ſcélérat avoit ſeul l'impudence de jurer que tout ce qu'on diſoit du chant des cygnes, n'approchoit pas de la mélodie du mien. J'ai bien payé ſa lâche complaiſance; je lui ai fait préſent d'une terre de grand revenu, ſans compter deux talens qu'il a reçus de moi (*a*) pour la dot de ſa

(*a*) Le talent d'argent eſt celui qu'il faut entendre le plus communément dans les anciens Auteurs. Il y avoit le grand & le petit talent. Ce dernier peſoit ſoixante livres, de douze onces chacune, & revenoit à environ deux mille ſix cents livres de notre monnoie. Le grand talent peſoit quatre-vingts livres, & valoit à peu près trois mille deux cent cinquante livres. Le talent d'or valoit environ trente-ſix mille livres de France.

fille. Cependant je fus le trouver dernièrement, tout malade, & me traînant à peine : je voulois implorer ſa compaſſion, & il eut la cruauté de me frapper dans ce déplorable état.

PHILIADE (*raillant Gnaton, de maniere à être entendu de Timon*).

Quelle impudence ! Qui reconnoîtroit Timon ? Eſt-ce bien là Gnaton, ce cher ami, cet aimable convive ! Va, tu n'as que ce que tu mérites. A-t-on jamais vu pareille ingratitude ? Pour moi, qui ſuis de l'âge de Timon, & qui, dès ma plus tendre enfance, ai vécu avec lui dans une intime familiarité, je ne me préſente devant lui qu'avec précaution, & je ſerois au déſeſpoir qu'il me ſoupçonnât de le venir voir dans des vûes intéreſſées..... Bon jour, Maître ; tenez-vous bien en garde contre ces mépriſables paraſites, qui, comme des corbeaux affamés, n'en veulent qu'à votre cuiſine. On ne peut plus ſe fier maintenant à

perſonne; on ne voit que des ingrats & des traîtres. J'étois parti de chez moi dans l'intention de vous apporter un talent dont je croyois que vous aviez grand beſoin; mais je viens d'apprendre en chemin que vous jouiſſiez d'une brillante fortune. A cette heureuſe nouvelle, qui rendoit mon petit ſervice inutile, je voulois d'abord retourner ſur mes pas : toutefois j'ai réfléchi qu'un bon avis ne pouvoit jamais nuire, quoique vous n'en ayez pas beſoin, & que dans l'occaſion vous puſſiez donner des leçons de prudence à Neſtor lui-même (*a*).

TIMON. Je profiterai de tes conſeils: n'aie point d'inquiétude. Mais approche, que je te remercie avec mon hoyau.

PHILIADE. Au ſecours! Comment,

(*a*) Neſtor ſe fit une grande réputation au ſiége de Troie, par ſa ſageſſe & ſa prudence. Apollon le fit vivre trois cents ans.

brutal, eſt-ce là ta reconnoiſſance ? tu me caſſes la tête, à moi qui te voulois du bien !

TIMON. Voilà maintenant l'Orateur Déméas, qui autrefois prétendoit être mon parent. J'ai payé pour lui en un ſeul jour une amende de ſeize talens; & il ne fut redevable de ſa délivrance qu'à ma généroſité. Depuis ce temps-là, il ſe trouva chargé de diſtribuer quelque argent (*a*) à tous ceux de ma tribu; il me refuſa la part qui m'appartenoit, & me dit qu'il ne me reconnoiſſoit pas pour Citoyen. Il a, je crois, un décret à la main.

DÉMÉAS. Bon jour, Timon, la gloire de la Nation, le plus ferme ſoutien d'Athènes, & le rempart de toute la Grece.

(*a*) Le Grec dit : *L'argent deſtiné aux fêtes des Dieux, l'argent ſacré :* θεωρικὸν. C'étoit l'uſage parmi les Athéniens, de diſtribuer au peuple quelques pieces de monnoie pour aſſiſter aux Spectacles & aux Jeux que l'on célébroit dans les fêtes des Dieux.

Le peuple & les Magiſtrats aſſemblés vous attendent depuis long-temps, pour vous accorder les honneurs qui vous ſont dus. Ecoutez, avant de vous rendre à leur invitation, le décret que j'ai rédigé en votre faveur.

Vu que Timon, le plus ſage & le plus vertueux des habitans de la Grece, a toujours bien mérité de la patrie : qu'il a remporté en un même jour les prix de tous les exercices dans les Jeux Olympiques (*a*).....

(*a*) Lucien parle de la lutte, du pugilat, de la courſe à pied, de la courſe ſur des chars attelés de deux & de quatre chevaux.

Dans la lutte, deux adverſaires nuds, frottés d'huile, & couverts d'un ſable très-fin, employoient l'un contre l'autre la force & la ruſe pour ſe renverſer, juſqu'à ce que l'un des deux s'avouât vaincu.

Le pugilat ſe faiſoit à coups de poings. Deux Athletes armés de ceſtes, c'eſt-à-dire, de gantelets garnis de plomb ou de fer, fondoient l'un ſur l'autre, & ſe frappoient à coups redoublés.

TIMON. Fort bien : je ne m'y suis jamais trouvé, même comme spectateur.

DÉMÉAS. Eh ! qu'importe ? N'êtes-vous pas maître d'y aller quand il vous plaira ? Laissez-moi continuer le détail de vos belles actions, cela vaudra mieux.

.....*Que l'année derniere, dans la guerre du Péloponnese, il a fait des prodiges de valeur, & passé au fil de l'épée deux bataillons de Spartiates*.....

TIMON. Comment cela peut-il se

Le combat ne finissoit que par la victoire ou la mort de l'un des deux rivaux.

Dans la course à pied, il s'agissoit de parcourir un certain espace, une ou plusieurs fois, & d'arriver le premier au but.

La course à cheval, ou sur des chars, demandoit beaucoup d'adresse & d'agilité. Il falloit tourner rapidement autour de la borne du cirque, en la serrant de près. C'étoit le plus brillant de tous les spectacles, & les concurrens n'étoient guere que des Héros, des Princes, & même des Rois.

faire? Je n'avois point d'armes alors, & je n'ai pu en conséquence m'enrôler avec les autres.

DÉMÉAS. Il est beau, Timon, d'être modeste sous les lauriers; mais vos concitoyens seroient coupables d'ingratitude envers vous, s'ils pouvoient oublier tant de glorieux exploits.

....*Enfin, qu'il n'a pas moins rendu dans la paix que dans la guerre, des services essentiels à la République: il a plu aux Magistrats, au peuple, à tous les citoyens, de lui ériger une statue, qui sera placée à côté de celle de Minerve, dans la citadelle; sa main droite portera un foudre, symbole de sa valeur & de son éloquence victorieuse; sa tête sera décorée de rayons éclatans* (a), *& de sept cou-*

(a) Les Anciens décoroient la tête des statues de ces especes de nuages rayonnans, que les Peintres & les Sculpteurs emploient encore aujourd'hui, lorsqu'ils représentent les Saints, dans les sujets tirés de l'Histoire de la Religion. C'étoit la marque de la Divinité, & le plus

ronnes d'or (*a*), *qui seront proclamées en plein théatre aux Pieces nouvelles* (*b*)

---

grand honneur que l'on croyoit pouvoir accorder. Maintenant encore nous appelons *Gloire* cette marque de distinction.

(*a*) Hemsterhuis, le plus savant & le plus habile des Commentateurs de Lucien, croit qu'il faut lire : ἡ ἀκτῖνας ἑπτὰ ἐπὶ τῇ κεφαλῇ, & alors il faudroit traduire : *Sa tête sera décorée de sept rayons d'or.* La raison que donne ce Savant, c'est que le nombre *sept* étoit un nombre mystérieux consacré dans la Religion, & particuliérement dans les Amulettes, qui étoient des figures gravées sur des métaux ou des pierres précieuses, dont la tête étoit ordinairement environnée de *sept rayons.* Ainsi le nombre *sept* convient aux rayons, au lieu qu'il est ridicule d'exaucer la tête d'une statue par une pyramide de sept couronnes. Malgré ces conjectures aussi sensées que savantes, je n'ai point osé suivre cette leçon, parce qu'il me paroîtroit difficile de changer la suite du texte, dont toutes les expressions sont au pluriel : ἡ στεφανῶσαι αὐτὸν χρυσαῖς στεφάνοις ἑπτὰ, *lui ceindre la tête de sept couronnes d'or.*

(*b*) Le Grec porte : *Dans les fêtes de Bacchus où il y aura de nouveaux Acteurs.* Le résultat d'une longue remarque d'Hemsterhuis, qui sup-

que l'on doit repréſenter dans les fêtes de Bacchus ; car on va célébrer des Orgies (a) en faveur de Timon.

---

poſe la plus profonde érudition, c'eſt que les deux mots τραγῳδοῖς καιναῖς, qui ſignifient : *les Acteurs Tragiques étant nouveaux*, expriment l'uſage où l'on étoit dans les Jeux publics, de donner par le moyen du ſort aux Poëtes Tragiques qui concouroient pour les prix, les Acteurs qui devoient repréſenter leurs Pieces ; & ces Pieces elles-mêmes étoient nouvelles. J'ai mieux aimé traduire : *aux Pieces nouvelles*, que de dire : *les Acteurs Tragiques étant nouveaux.* On ne m'auroit point entendu, & la premiere loi pour tout Ecrivain eſt la clarté.

(*a*) Les Orgies, ou Dionyſies, ou Bacchanales, étoient des fêtes établies chez les Grecs en l'honneur de Bacchus. Pour les célébrer, on s'habilloit en chevres ou en tigres ; on s'affubloit la tête des cornes d'un chevreuil ou d'un jeune cerf ; on ſe barbouilloit le viſage de lie ou de jus de mûres, ou bien on ſe couvroit la face d'écorce d'arbre, de maniere à imiter le nez camus & les oreilles pointues du chevreau & du bouc. On choiſiſſoit un gros garçon bien nourri, pour faire le perſonnage de Bacchus ; on le pla-

Ce décret a été rédigé par l'Orateur Déméas, parent, ami, & disciple de Timon, en qui les Dieux ont réuni tous les talens & tous les mérites.

Voilà, mon cher ami, ce qui vient d'être décidé, & je me suis hâté de vous apporter une aussi heureuse nouvelle..... Je suis bien fâché de ne pas vous avoir amené mon fils, qui porte votre nom.

TIMON. Comment ton fils ? je ne t'ai jamais connu de femme !

çoit sur un char traîné par des tigres, tandis que les boucs & les chevres gambadoient autour, en forme de Satyres ou de Faunes. Les Bacchantes couroient de tous côtés, en criant comme des furieuses, agitant dans leurs mains un Thyrse, ou une torche de bois résineux. Cette mascarade étoit terminée par un vieillard monté sur un âne, pour représenter Silène, nourricier de Bacchus, & sa fonction étoit d'exciter tous les spectateurs à la joie. Ces fêtes se célébroient ordinairement après les vendanges; mais elles reparoissoient plusieurs fois l'année, & Lucien le suppose dans l'endroit qui a donné lieu à cette remarque.

DÉMÉAS. Je me propose d'en prendre une l'année prochaine; elle me donnera des enfans; le premier sera un garçon, & je veux qu'il s'appelle *Timon*.

TIMON. Tiens, reçois cela, en attendant; je doute maintenant que tu puisses exécuter ton projet.

DÉMÉAS. O honte! ô tyrannie! ô liberté! Comment, vil affranchi, tu oses porter la main sur un Citoyen! pendard, que nous verrons bientôt conduire à la potence, scélérat qui as mis le feu à la citadelle!

TIMON. Mon ami, ta calomnie est bien maladroite; la citadelle n'a point été brûlée.

DÉMÉAS. Insigne voleur, tu t'es enrichi en pillant le trésor public.

TIMON. Il n'a point été pillé.

DÉMÉAS. Il le sera au premier jour, & je dirai qu'on trouvera chez toi tout ce qu'il contenoit.

TIMON. Hé bien, prends ceci d'avance, pour ta bonne découverte.

DÉMÉAS. O Dieux ! il m'a caſſé l'épaule.

TIMON. Ne crie pas ſi fort, ou je vais recommencer. Après avoir été vainqueur à la lutte & au pugilat; après avoir étendu ſur le champ de bataille mille Lacédémoniens à moi ſeul & ſans armes, il ſeroit plaiſant que je ne puſſe mettre un lâche coquin à la raiſon !.... Qui vient encore ici ? N'eſt-ce pas le Philoſophe Thraſyclès ? c'eſt lui-même, avec ſa longue & large barbe, ſes ſourcils froncés, ſes yeux hagards, ſes cheveux ſur le front; il ne reſſemble pas mal au Triton (*a*) & au Borée (*b*)

(*a*) Triton étoit un Dieu marin, fils de Neptune & de la Nymphe Salacia. Il ſervoit de trompette à Neptune. Il avoit la partie ſupérieure du corps ſemblable à l'homme, & le reſte ſemblable à un poiſſon. La plupart des Dieux marins ſont appelés *Tritons*, & ſont repréſentés avec une barbe touffue & pendante.

(*b*) Borée eſt le vent du ſeptentrion, l'un des

de Zeuxis. Il a l'air de murmurer entre ſes dents : ſans doute il s'occupe, en marchant, de quelque penſée ſublime. Qui ne ſeroit dupe de ce maintien honnête, de cette démarche grave & compaſſée, de ces habits ſimples & modeſtes? Le matin, il fait de longues & pompeuſes diſſertations ſur la vertu; il déclame contre la volupté & ſes partiſans, & fait l'éloge de la frugalité. Mais attendez que l'heure du ſouper ſoit arrivée; vous verrez mon Philoſophe, ſortant du bain, ſe mettre à table, & commencer par vider une large coupe de vin pur: puis, oubliant à l'inſtant ſes belles maximes du matin, comme s'il venoit de boire de l'eau du fleuve Léthé, il ſe jette ſur les meilleurs plats avec la gloutonnerie d'un milan, & il écarte du

---

quatre principaux. On le repréſente avec des brodequins aux pieds, des ailes aux épaules, & quelquefois couvert d'un manteau.

coude ſon infortuné voiſin, qu'il laiſſe mourir de faim. La tête penchée ſur ſon aſſiette, on diroit qu'il eſpere y trouver la vertu; il entaſſe, comme un chien gourmand, les morceaux dans ſa bouche; ſa barbe eſt toute dégoûtante de ſauce, &, de peur de rien perdre d'un ragoût à l'ail, il a bien ſoin d'en eſſuyer juſqu'aux moindres reſtes avec ſes doigts : encore n'eſt-il jamais content; il ſemble qu'il lui faudroit un ſanglier à lui ſeul, & que les mets les plus délicats ne ſont que pour lui. L'eſtomac gonflé, & la tête échauffée des vapeurs du vin, il ne ſe permet point le chant ou la danſe, mais on voit la colere & les injures ſuccéder à ſa gourmandiſe. La coupe en main, il donne des leçons de ſageſſe, & préconiſe, en bégayant, la tempérance & la ſobriété. Après la harangue, vient le vomiſſement, & l'on eſt obligé d'emporter hors de la ſalle du feſtin ce ſage & frugal convive, qui retient à deux

mains une Chanteuse. Lorsqu'il est à jeun, il ne le cede à personne en mensonge, en impudence, en avarice : il n'est point de plus intrépide flatteur, & jamais il ne manque d'assaisonner ses lâches flagorneries, de fourberies & de parjures, qu'il débite avec un front d'airain : en un mot, c'est un Philosophe accompli. Malgré toutes ses perfections, j'ai bien envie de faire pleurer cet honnête homme....

Eh quoi ! c'est Thrasyclès ! Qui vous amene donc par ici ? il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu !

THRASYCLÈS. Je ne viens point, mon cher Timon, par des flatteries dont j'aurois trop à rougir, abuser de la candeur & de la générosité d'un galant homme comme vous. Je laisse des motifs aussi méprisables à ces vils esclaves de la Fortune & de leur ventre, qu'attirent vers vous, & vos richesses & l'appât d'une table splendide. Pour moi, je fais des repas délicieux à moins

de frais : un morceau de pain, vous le ſavez, me ſuffit avec quelques oignons & du creſſon, que j'aſſaiſonne d'un peu de ſel quand je veux me régaler ; voilà ma bonne chair. Les fontaines publiques (*a*) me fourniſſent à ſouhait une boiſſon abondante & ſalutaire. Je ne donnerois pas le lambeau d'étoffe que vous voyez ſur mes épaules, pour le plus beau manteau de pourpre. Je ne fais pas plus de cas de l'or, que des cailloux dont le rivage eſt couvert. Je ne viens donc ici que dans l'intention de prémunir votre cœur contre la corruption des richeſſes, ſource dangereuſe d'une infinité de maux ſans remedes, qui accablent les pauvres humains. C'eſt une choſe ſuperflue à l'homme de bien. La ſeule mine où il doive puiſer, c'eſt la Phi-

(*a*) Le texte dit : *la Fontaine aux neuf ſources.* C'étoit une fontaine publique d'Athènes, qu'on nommoit encore *la Fontaine Callirhoé.*

losophie, qui fournit tant de ressources à qui sait faire valoir ce fond précieux. Si donc vous m'en croyez, vous jeterez tout votre or dans la mer (*a*); je ne dis pas en pleine mer, il n'est pas nécessaire de s'exposer pour cela; il vous suffira d'entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture. N'allez pas non plus prendre un grand nombre de témoins; consentez à n'avoir que moi pour admirateur. Si ce parti ne vous plaît pas, délivrez-vous au plutôt, & par quelque autre moyen qu'il vous plaira, de l'embarras des richesses. Donnez tout,

(*a*) C'est un conseil que donna Diogène à son disciple Cratès, & l'on prétend que celui-ci le suivit. St. Jerôme, *Consol. ad Julianum*, fait allusion à ce trait du Philosophe : *Contemnis aurum : contemserunt & multi Philosophi; è quibus unus, ut cæteros fileam, multarum possessionum pretium projecit in Pelagus; abite, dicens, in profundum malæ cupiditates; ego vos mergam, ne ipse mergar à vobis : Philosophus gloriæ animal, & popularis aura vile mancipium, totam simul sarcinam deposuit.*

jusqu'à la derniere obole, & secourez les malheureux, selon leurs besoins & leur mérite (*a*). Un Philosophe, par exemple, auroit le double ou le triple des autres. Quant à moi, je n'ai besoin de rien, car le Sage ne doit point porter ses désirs au delà de sa besace; & je vous prierai seulement d'emplir la mienne pour ceux de mes amis qui sont dans l'infortune : elle ne contient pas tout à fait deux boisseaux d'Ægine (*b*).

(*a*) Le Grec ajoute : *Donnant à l'un une mine, à l'autre un demi-talent.* Lucien fait ici allusion à un mot de Cratès, qui disoit : *Il faut donner à un Cuisinier dix mines, à un Médecin une drachme, à un flatteur cinq talens, de la fumée à un donneur de conseils, un talent à une courtisanne, & trois oboles à un Philosophe.* Le Philosophe de Lucien change un peu ce tarif de libéralités.

La mine étoit une piece de monnoie : il y en avoit de différente valeur, selon les différens pays. La mine Attique pesoit cent drachmes, & valoit environ cinquante livres de France.

(*b*) Le texte porte : *deux médimnes.* Le mé-

TIMON. J'approuve beaucoup tout ce que vous dites, Monsieur le Philosophe; mais avant de remplir votre besace, approchez, s'il vous plaît, que je vous décharge sur la tête quelques centaines de coups de poing, & pour la bonne mesure, un coup bien asséné de mon hoyau.

---

dimne étoit une mesure dont les Grecs se servoient pour mesurer les choses seches. Le *médimne commun* contenoit environ quarante-deux pintes de Paris, & le *médimne rustique*, ou *de la campagne*, en contenoit environ soixante. Un des Commentateurs de Lucien distingue le *médimne Attique* & le *médimne d'Ægine*. Le premier contenoit à peu près quatre-vingt livres pesant de froment, & l'autre en contenoit davantage encore. Je me suis servi du terme de *boisseau*, plutôt que de celui de *médimne*, pour être plus clair.

Ægine est une île peu distante du continent de l'Argolide, dans le golfe Saronique, vis-à-vis de l'ancienne Epidaure. On voit dans l'Histoire ancienne, que les Æginetes étoient puissans par leur marine.

THRASYCLES. O crime ! ô loix ! Quoi ! un ſcélérat oſera nous frapper dans un pays libre !

TIMON. Et pourquoi crier ſi fort ? Si tu trouves qu'on t'a trompé, tu n'as qu'à dire ; je te donnerai une cinquantaine de coups par-deſſus le marché.... (*a*).

Mais que ſignifie tout ceci ? Quelle multitude vient chercher ici des coups de bâton ! Montons plutôt ſur cette éminence, & laiſſons un peu repoſer mon hoyau, déjà fatigué. Faiſons pleuvoir ſur cette foule d'affamés une grêle de pierres.

UNE VOIX DE LA MULTITUDE. Fais-

(*a*) Il y a au Grec : *quatre chœnix*. C'étoit une meſure Grecque qui contenoit trois *kotiles* ou *hémines*, environ trois demi-ſeptiers & un poiſſon de Paris. On évalue le *chœnix* à deux litrons de notre meſure, ou à peu près. J'ai rendu tous ces mots, qui auroient été barbares, par des équivalens entendus de tout le monde.

nous

nous grace, Timon ; nous te laiſſons le champ libre, & nous partons.

TIMON. Ah ! coquins, ce ne ſera pas ſans remporter quelques tumeurs à la tête.

NIGRINUS,

OU

LES MŒURS DU PHILOSOPHE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

LUCIEN A NIGRINUS (*a*) ; *SALUT.*

C'EST porter de l'eau à la mer (*b*), dit-on proverbialement de ceux qui ſe donnent des peines ſuperflues. Je m'expoſerois au même ridicule ſi j'envoyois

(*a*) Ce Dialogue eſt une converſation philoſophique, dans laquelle Lucien fait la ſatire des mœurs de Rome, en louant celles de Nigrinus, qui vivoit en vrai Sage au milieu de cette ville corrompue.

(*b*) Il y a au Grec : *C'eſt porter des chouettes à Athènes.* Il y avoit un grand nombre de ces oiſeaux dans l'Attique.

à Nigrinus les productions de ma plume, comme des chefs-d'œuvre d'éloquence. A Dieu ne plaiſe que je montre de pareilles prétentions. Je me propoſe uniquement de lui faire connoître la maniere dont je ſuis affecté depuis que j'ai eu l'avantage de le voir, & de lui apprendre la vive impreſſion qu'a produite en moi ſa converſation pleine de charmes. Avec un motif auſſi louable, je ne craindrai pas que l'on m'applique ce mot de Thucydide : *Le vrai ſavoir eſt toujours modeſte & timide, la médiocrité ſeule eſt audacieuſe.* Si l'ignorance me fait ſortir des bornes de ma ſphere, la juſte admiration dont je ſuis tranſporté fera mon excuſe. Adieu.

DIALOGUE.

LUCIEN, UN AMI.

L'AMI.

QUELLE gravité ! quelle morgue ! pas un mot, pas un regard ! Qui t'a donc rendu tout à coup si fier & si dédaigneux? Qu'as-tu vu dans ton voyage, & pourquoi reviens-tu si différent de toi-même?

LUC. Mon ami, mon ame est encore toute enivrée du bonheur que je possede : tu vois en moi le plus heureux des hommes.

L'A. Quoi ! si promptement !

LUC. Oui.

L'A. Allons, tâche de te familiariser un peu, & d'entrer dans quelques détails, afin que je conçoive mieux toute l'étendue de ton bonheur, & que je puisse prendre plus de part à ta joie.

LUC. Avant mon départ, j'étois esclave, pauvre, insensé ; & je me trouve, comme par enchantement, libre, riche, & sage. Est-il rien de plus merveilleux ?

L'A. Voilà en effet de grandes merveilles ; mais tout cela est encore bien vague, & je n'entends pas trop ce que tu veux dire.

LUC. Tu sais que l'objet de mon voyage à Rome, étoit d'aller trouver un Oculiste pour remédier à mon mal d'yeux, qui faisoit tous les jours de nouveaux progrès.

L'A. Oui, & j'ai souhaité pour toi que tu pusses tomber entre les mains d'un habile homme.

LUC. Je me proposois aussi, depuis long-temps, d'avoir une entrevue avec un Philosophe Platonicien, nommé Nigrinus. En conséquence, je me levai de bon matin, & je fus droit à son logis. Un domestique vint m'ouvrir, & me fit entrer après m'avoir annoncé.

Je trouvai Nigrinus, un livre à la main, environné de portraits qui repréſentoient les plus grands Philoſophes de l'antiquité. On voyoit ſur ſa table une ſphere, & quelques figures de géométrie qu'il y avoit tracées. Il m'accueillit avec bonté, m'embraſſa tendrement, & me marqua le plus vif intérêt. Après avoir répondu à ſes careſſes, je lui demandai à mon tour, s'il ne ſe propoſoit pas de repaſſer en Grece. A peine eut-il commencé à m'entretenir, que la douceur de ſes paroles enchantereſſes (*a*) me fit éprouver ce charme irréſiſtible que les Poëtes attribuent à la voix mélodieuſe de Philomele, au chant des Syrènes, & au délicieux Lotos (*b*). Le miel & l'am-

(*a*) Le texte dit littéralement : *Les Syrènes, les roſſignols, le Lotos d'Homere, n'étoient que des bagatelles en comparaiſon de la douceur de ſes paroles.*

(*b*) Lotos étoit une Nymphe, fille de Neptune, qui fuyant les pourſuites de Priape, fut changée

broiſie couloient de ſes levres éloquentes, ſon langage étoit divin. Il tomba inſenſiblement ſur les avantages de la Philoſophie, & vanta ſur-tout la liberté précieuſe qu'elle procure. Il s'étendit enſuite ſur le ridicule & la vanité de tout ce que le vulgaire appelle biens. Les richeſſes, la gloire, la royauté, les honneurs, la pourpre & l'or, auxquels le commun des hommes attache un ſi haut prix, & dont j'avois porté le même jugement juſqu'alors, n'étoient, ſelon lui, que des chimeres mépriſables. Ses diſcours, que j'écoutois avec avidité, firent ſur moi une impreſſion que je ne puis trop expli-

---

en un arbre nommé *Lotos* de ſon nom. Sa fleur, dans les anciennes médailles, reſſemble aſſez au lis. Son fruit avoit la vertu de faire oublier aux étrangers leur patrie, lorſqu'ils en avoient mangé; comme l'éprouverent les compagnons d'Ulyſſe, jetés par la tempête ſur les côtes des Lotophages. Voyez le neuvieme chant de l'Odyſſée, au commencement.

quer; il me ſeroit difficile de définir la ſituation dans laquelle ſe trouvoit alors mon eſprit agité de mille penſées différentes : tantôt j'avois peine à l'entendre nommer frivolités les objets les plus chers à mon cœur, je veux dire, la gloire & les richeſſes ; l'idée de leur privation m'arrachoit preſque des larmes : tantôt auſſi elles me paroiſſoient ce qu'elles ſont en effet, abſolument inutiles, & ſans aucun mérite réel. Je m'applaudiſſois même de voir tout à coup une lumiere éclatante ſuccéder aux ténebres profondes dans leſquelles j'avois marché toute ma vie. Le flambeau de la raiſon commençoit à éclairer mon ame, dont je n'avois pas ſoupçonné l'aveuglement juſqu'à l'aurore de ce beau jour ; il me paroiſſoit auſſi contre toute vraiſemblance, que cette lumiere intérieure diſſipoit le brouillard épais qui offuſquoit mes yeux affoiblis par la maladie ; elle m'ôtoit même juſqu'au ſentiment de la douleur. Voilà,

mon ami, l'origine & la cauſe de ces rêveries profondes que tu me reprochois tout à l'heure. Mon ame, exaltée par les diſcours de Nigrinus, ne s'occupe plus que de penſées grandes & ſublimes. La Philoſophie produit en moi ce qu'éprouverent les Indiens, lorſqu'ils burent du vin pour la premiere fois. La force ſpiritueuſe de cette liqueur inconnue, agiſſant avec violence ſur le tempérament brûlant que ces peuples ont reçu de la nature, les fit entrer dans les accès d'une fureur indomptable. Je me ſens de même maîtriſé par les tranſports d'un ſublime enthouſiaſme, & d'une ivreſſe toute divine, fruit précieux des ſages leçons de la Philoſophie.

L'A. Ne pourrois-tu pas m'en faire part ? Nous ſommes unis depuis longtemps par les mêmes goûts autant que par les liens de l'amitié, & à ce double titre, tu ne peux me refuſer cette grace.

Luc. Je brûle, mon ami, de te ra-

conter toutes ces merveilles, & ſi tu ne m'avois prévenu, j'allois te conjurer moi-même de vouloir bien m'entendre. Tu pourras atteſter que je ne ſuis point enthouſiaſmé ſans raiſon; d'ailleurs, je n'ai point de plus grand plaiſir que de me rappeler les momens délicieux que j'ai paſſés auprès de Nigrinus : j'aime à m'entretenir trois ou quatre fois le jour avec lui, comme s'il étoit préſent. Je trouve des délices inexprimables à reprendre ſouvent notre converſation, & à m'en pénétrer de nouveau. Je me tranſporte, par la penſée, dans ſon Muſæum; il eſt ſous mes yeux; il me parle, le ſon de ſa voix frappe mes oreilles, &, comme on l'a dit de Périclès, *il laiſſe un aiguillon profond dans l'eſprit de ſes auditeurs* (*a*). Ainſi un Amant paſſionné

(*a*) Cette expreſſion hardie ſe trouve dans un fragment d'Eupolis, Poëte Comique Grec, cité par Diodore de Sicile, Liv. XII. Cicéron, parlant de Périclès, Liv. III. *de Orat.* a dit : *Cujus in*

fait charmer le tourment de l'abſence, par le ſouvenir de tout ce qui l'a frappé dans l'objet de ſa tendreſſe; il croit voir ſon Amante, l'entendre, lui répondre : geſtes, voix, regards, paroles, actions, rien n'échappe à ſon imagination embraſée par l'amour; rien ne lui plaît de ce qui peut diſtraire ſon cœur de la paſſion qui le dévore. Pour tout dire, en un mot, je me perſuade que Nigrinus préſide à toutes les actions de ma vie, & je le regarde comme un flambeau lumineux qui m'éclaire dans les ténebres, & me guide au milieu des écueils.

L'A. Ton exorde eſt un affreux ſupplice pour ton ami; hâte-toi, heureux mortel, de reprendre ta converſation avec le Philoſophe; c'eſt aſſez m'avoir fait languir.

---

laudem veteres Comici, etiam cùm illi maledicerent, Leporem habitaſſe dixerunt, tantamque in eo vim fuiſſe, ut in eorum mentibus qui audiviſſent, quaſi aculeos relinqueret.

Luc. Je finis ; cependant je te ferai encore une obſervation. Tu as vu ſans doute quelquefois ſiffler & chaſſer du théatre ces mauvais Comédiens, qui, dépourvus de talent, gâtent, par leur déclamation, les plus beaux chefs-d'œuvre de la ſcene.

L'A. Hé bien, à quoi cela revient-il?

Luc. J'appréhende de leur reſſembler ; je crains qu'il ne m'échappe une infinité de bévues ou de contre-ſens dans ce que j'ai entrepris de te rapporter, & qu'ainſi l'ineptie de l'Acteur ne nuiſe à l'Auteur lui-même. Tu peux me ſiffler ſi tu le veux, cela m'eſt indifférent ; mais je ſerois fâché d'expoſer un auſſi excellent homme au ridicule que je mériterois ſeul. Suppoſé donc que Nigrinus eſt le Poëte, & moi le Comédien. Le premier ne répond en aucune maniere de tout ce qui ſe paſſe ſur le théatre, où il ne paroît point. Ainſi, quand quelque choſe te déplaira dans mon récit, ſouviens-toi

que c'eſt la faute de l'Hiſtrion, qui aura tronqué ou altéré ce qui étoit dit autrement & beaucoup mieux. Encore une fois, ſi les ſifflets ne s'adreſſent qu'à moi, je n'en ſerai pas bien affligé.

L'A. Sais-tu bien que voilà un exorde dans toutes les regles ? Je m'étonne qu'à l'imitation des Rhéteurs, tu n'en diſes pas beaucoup plus encore ; par exemple, que vôtre converſation n'ayant pas été bien longue, il faut ſe contenter du petit nombre de choſes qui ſont reſtées dans ta mémoire ; que d'ailleurs tu ne t'attendois point à m'en rendre compte ; qu'il vaudroit mieux entendre Nigrinus lui-même.... Mais je te fais grace de tous ces lieux communs ; ſuppoſe que tu n'en as omis aucun, & que maintenant il faut entrer en matiere. A ce prix, je ſuis diſpoſé à t'applaudir ; mais, pour peu que tu me faſſes encore languir, je te ſiffle-rai impitoyablement, & ne te paſ-erai rien.

à des mœurs plus ſimples. Un jour on vit paroître dans Athènes un riche inconnu, qui ſe diſtinguoit par la magnificence de ſes habits, où brilloient à la fois l'or, la pourpre & les couleurs les plus éclatantes. Il ne marchoit jamais qu'au milieu d'un nombreux cortége de valets & d'eſclaves. Il croyoit, par ce pompeux étalage, ſe faire admirer de tous les citoyens, & ſe perſuadoit que chacun d'eux portoit envie à ſon ſort. Cependant il n'y avoit pas un ſeul Athénien qui n'eût pitié de ſa petiteſſe d'eſprit, & ne le plaignît bien ſincérement. On entreprit de faire tomber ſon faſte; mais ſans employer contre lui la moindre violence, pour ne donner atteinte à la liberté de perſonne dans une République. Le ridicule & les bons mots ſuffirent pour l'engager à prendre d'autres manieres. Lorſque dans les lieux d'exercices, & ſur-tout dans les bains, la foule de ſes eſclaves occupoit trop de place où gênoit le peu-

plé, il s'élevoit une voix inconnue, qui, ſans paroître s'adreſſer préciſément à lui, s'écrioit : *Que prétend donc celui-ci avec ſon armée ! Ne diroit-on pas qu'on va livrer ici un combat naval, & qu'il a peur d'être coulé à fond ?* Mon homme, ſans mot dire, faiſoit ſon profit de la plaiſanterie. On réuſſit encore, avec l'urbanité Attique, à le dépouiller de ſes habits chamarrés d'or & de pourpre. *Serions-nous déjà au printemps*, diſoit l'un ? *que de fleurs nouvelles ! Oh ! le beau paon*, s'écrioit l'autre ! *quel ſuperbe plumage ! il faut qu'il ait pris les habits de ſa mere !* On ſe permettoit des réflexions à peu près ſemblables, ſur le grand nombre d'anneaux dont ſes doigts étoient ſurchargés ; ſur l'affectation de ſa friſure ; ſur le luxe de ſa table, enfin ſur tous ſes ridicules : de ſorte qu'en peu de temps on le vit rentrer dans les bornes de la décence & de la modeſtie, & mériter l'eſtime univerſelle, qu'il remporta

en quittant les Athéniens. Pour me prouver que ce peuple vertueux ne rougiſſoit point de ſa pauvreté, il citoit le trait ſuivant, arrivé à la fête des Panathénées (*a*) : Un citoyen fut pris & conduit devant le Préſident des Jeux, parce qu'il y paroiſſoit avec une robe de diverſes couleurs (*b*). Le Héraut le déclara, devant toute l'aſſemblée, coupable envers les loix, qui proſ-

(*a*) C'étoit une fête que les Athéniens célébroient en l'honneur de Minerve. Les petites Panathénées ſe faiſoient tous les ans, & les grandes ſeulement de quatre en quatre ans. Des courſes à pied & à cheval, les combats gymniques, ceux de Muſique & de Poéſie, terminés par des proceſſions, faiſoient tout le fond de ces fêtes, que les Romains adopterent ſous le nom de *Quinquatries*.

(*b*) Il n'étoit permis qu'aux femmes débauchées de porter des robes de diverſes couleurs. Il étoit donc très-indécent de paroître avec la parure des courtiſannes dans les fêtes de Minerve, la plus chaſte des Déeſſes, & l'on n'y portoit que des robes blanches.

crivent en ces circonſtances la ſomptuoſité des habits. Tous les ſpectateurs, touchés de compaſſion pour cet infortuné, demanderent ſa grace; &, comme ſi l'on eût auparavant recueilli les ſuffrages de chacun d'eux en particulier, ils le déclarerent abſous d'une voix unanime : par la raiſon, diſoient-ils, que leur pauvre concitoyen n'avoit point d'autre vêtement. Nigrinus vantoit encore mille autres vertus de cette Nation eſtimable ; la liberté parfaite dont tout homme jouit dans Athènes ; la ſimplicité frugale de leur maniere de vivre ; la ſécurité inaltérable qu'on trouve parmi eux, ſans avoir à redouter la malignité de l'envie. Il prétendoit que cette ville étoit le pays de la Philoſophie, & la vraie patrie des Sages. C'eſt là, ſelon lui, qu'on trouve des mœurs, & que l'on peut préſerver ſon cœur des atteintes de la corruption ; enfin, quiconque a réſolu de mépriſer les richeſſes & les faux biens, pour

ſuivre les loix éternelles de la nature, doit aller vivre parmi les Athéniens. Ceux au contraire qui ſe laiſſent éblouir par l'or & la puiſſance, juſqu'au point d'en faire dépendre leur bonheur; ceux dont le cœur, flétri par l'habitude d'un long eſclavage, a perdu le ſentiment de la douce liberté; ceux qui, accoutumés depuis long-temps aux détours de la flatterie & de la ſoupleſſe inſidieuſe, ne connoiſſent point le prix de la vérité; ceux qui, corrompus par les manéges honteux de l'impoſture & du menſonge, ne ſont point capables d'une noble franchiſe; ceux qui, énervés par les délices, ne vivent que pour ſe traîner dans la fange de la débauche & dans les plaiſirs brutaux de la crapule; ceux enfin dont l'oreille efféminée n'aime que les ſons dangereux d'une muſique laſcive, ou les paroles obſcenes d'une chanſon lubrique; c'eſt ici, c'eſt à Rome qu'ils doivent fixer leur ſéjour : tout y eſt attrayant pour

eux; les rues, les places publiques, tout y reſpire la volupté; elle y pénetre par toutes les portes, on l'y reçoit par tous les ſens : bientôt, comme un torrent rapide qui groſſit dans ſon cours, elle y traîne avec elle l'adultere, l'avarice, & tous les crimes. La pudeur, la vertu, la juſtice, n'y trouvent que des écueils, & pas un cœur propre à leur ſervir d'aſyle. Leur doux germe périt tout entier dans ce ſol aride & deſſéché; mais les vices y croiſſent en abondance. Tel eſt le tableau de Rome, & des avantages que procure ſon ſéjour. Auſſi, à peine y fus-je arrivé, que regrettant le bonheur & la liberté de la Grece, je me demandai à moi-même, comme fait Tirésias à l'infortuné Ulyſſe dans les Enfers :

Et pourquoi donc, quittant la lumiere du jour (*a*),
es-tu venu en ces lieux de trouble & de tumulte, où l'on ne voit qu'ami-

(*a*) Odyſſée, ch. II, v. 92.

tié feinte, orgueil, arrogance, calomnie, gourmandiſe, flatterie, inſatiable avidité, meurtres & crimes de toute eſpece? Que prétends-tu dans une ville que tu ne peux te réſoudre à quitter, mais dont les mœurs ſont ſi éloignées des tiennes? Je réſolus alors de m'enlever de la mêlée, comme Jupiter (a) enleve Hector dans Homere, & de vivre ſeul dans la retraite, peu inquiet de ce que penſeroit de moi le vulgaire imprudent. Heureux dans ma paiſible ſolitude, je paſſe des jours délicieux avec la Philoſophie, la vérité, & Platon. De ce point de vue avantageux, je vois, comme aux ſpectacles publics, tout ce qui ſe paſſe ſur la ſcene de ce monde. Si quelquefois elle eſt amuſante & fait rire le ſpectateur, elle ne laiſſe pas auſſi d'éprouver la conſtance du vrai Sage. Sans faire ici l'apologie du vice, il eſt utile

(a) Iliad. ch. II, v. 163.

en ce qu'il donne un nouveau relief à la vertu ; si elle est rare dans cette ville corrompue, elle ne trouve nulle part ailleurs plus d'occasions de paroître avec éclat. Croyez-vous qu'il faille une ame ordinaire pour résister au torrent des plaisirs dont on y est assailli de toutes parts, pour affronter les écueils inévitables qu'on y rencontre, pour les franchir, non pas comme Ulysse (*a*), en se faisant attacher au mât ou en se bouchant les oreilles, mais avec tout le mérite du combat, & en bravant courageusement le danger ? Que la Philosophie est précieuse à mes yeux, lorsque je la mets en parallele avec la folie des hommes ! que je méprise les biens de la fortune ; lorsque je vois, ainsi que dans les fôles de Comédie, le riche devenu pauvre, le maître esclave, ou le dernier des hommes élevé sur le trône, & distri-

(*a*) Odyss. ch. XII, v. 160.

buer à ſon tour, ſelon ſes caprices, tantôt les faveurs, & tantôt les diſgraces ! Quoique cette bizarre Déeſſe ne laiſſe point ignorer aux crédules humains, que rien de ce qu'elle accorde n'eſt ſolide & durable, & qu'elle ſe joue cruellement de leurs projets inſenſés, ils n'en ſont pas moins empreſſés à courir après les vaines grandeurs ; on ne les voit pas moins ſe repaître d'eſpérances frivoles, dont ils ne verront jamais l'accompliſſement. Je vous ai dit auſſi, que ce ſpectacle avoit ſon côté riſible & plaiſant. Quoi de plus comique, en effet, qu'un ſtupide Crœſus, qui fait un pompeux étalage de ſa pourpre & de ſes anneaux brillans, qui, pour comble de vanité, ne ſalue jamais que par une bouche empruntée, ceux qu'il rencontre, imaginant ſans doute qu'on doit être trop honoré d'un de ſes regards ? Que penſer de tant d'autres, qui, plus faſtueux encore, ſe font adorer comme des Divinités

Divinités sur la terre ? Ils n'osent pas tout à fait exiger qu'on se prosterne de loin, à la maniere des Perses ; mais il faut, en les abordant, que l'humble posture du corps annonce le servile dévouement de l'ame ; il faut se contenter de leur baiser la main ou le pan de la robe (*a*) ; encore est-ce un honneur qu'ils n'accordent pas indifféremment à tous leurs cliens, & qui est envié par les infortunés qui n'en font que les témoins. Cependant ils ont la constance de se prêter ainsi, pendant des heures entieres, à ces grimaces flatteuses pour leur amour propre. Quant à moi, je leur sais un gré infini de ce qu'ils ont l'impolitesse de ne point nous donner leur bouche à baiser. Ces importans, gonflés d'or-

(*a*) Il y a au Grec : *de leur baiser la main ou la poitrine.* Cette derniere expression n'auroit point été Françoise, comme exprimant un usage absolument inconnu parmi nous.

gueil, seroient les plus ridicules des hommes, si leurs favoris ne l'étoient davantage encore. Ceux-ci sont à leurs ordres à toutes les heures du jour & de la nuit : ils n'épargnent ni courses, ni fatigues, pour avoir le bonheur de leur faire la cour : cent fois mis à la porte par les laquais, ils reviennent cent fois s'exposer aux mêmes douceurs ; enfin ils ne craignent point de s'entendre désigner sous les noms honorables de *vils flagorneurs* & de *chiens couchans*. Et quel est le salaire de tant de soins honteux ? Un repas ennuyeux, source féconde de mille autres maux. Convives timides & tremblans, quelle gêne n'éprouvent pas ces fades adulateurs à la table de leur idole ? Combien de mets ne sont-ils pas contraints de manger à contre-cœur ? Combien de fois ne sont-ils pas obligés de boire par complaisance, de parler contre leur sentiment ? Ils sortent du festin, mécontens des affronts qu'il leur a fallu

dévorer, ou de la mauvaise chere qu'ils ont faite : les uns cherchent les rues détournées, pour y rendre gorge, ou se battre à la porte des courtisannes ; le plus grand nombre, obligé de garder le lit tout le jour suivant, ne donneroit pas peu d'exercice au Médecin ; mais tous n'ont pas le loisir d'être malades. Au reste, je me donnerai bien de garde de les plaindre : le flatteur, à mon avis, est plus odieux que celui qu'il flatte ; c'est l'avilissement de l'un qui produit l'arrogance de l'autre. Que ne doit pas présumer de lui-même un homme qui entend sans cesse vanter son opulence & ses richesses ; qui voit tous les matins son antichambre pleine d'adorateurs ; qu'on n'aborde jamais qu'en l'appelant, *Monseïgneur & mon Maître!* Si ces mépriſables esclaves pouvoient, d'un commun accord, s'affranchir de cette servitude volontaire, on verroit bientôt les riches à la porte des pauvres, prier ceux-ci de ne pas laisser

leur félicité ſans témoins, & de venir admirer la ſomptuoſité de leurs tables, la magnificence & la vaſte étendue de leurs palais; car toutes ces belles chimeres n'ont de prix, aux yeux même de ceux qui les poſſedent, qu'autant qu'elles procurent de l'importance & de la conſidération : l'or, l'ivoire, les plus ſuperbes édifices ne ſervent de rien, ſi perſonne ne les admire; la puiſſance des riches ne conſiſte que dans l'opinion d'autrui : que cette opinion ceſſe, ils rentrent dans le néant. Mais au lieu de leur oppoſer l'indifférence & le mépris, comme une digue impénétrable à leur inſolence, on s'accorde à leur faire tourner la tête à force d'hommages & d'encens. Encore ſi le vulgaire ignorant ſe rendoit ſeul coupable de ces baſſeſſes ! mais comment pardonner les plus lâches & les plus ridicules flatteries à des gens qui font profeſſion de ſageſſe, & ſe donnent pour Philoſophes ? Que penſer de

ces graves perſonnages en cheveux blancs, lorſqu'on les voit confondus dans une troupe de vils courtiſans, marcher ſans ceſſe à la ſuite des Grands, comme leurs laquais, & ne point perdre une occaſion de parler à ceux qui tiennent table ouverte? Comment ſe défendre d'un mouvement d'indignation, quand, par le plus bas de tous les vices, ils profanent les livrées de la ſageſſe, qu'ils affichent en toutes rencontres? Que ne changent-ils au moins d'extérieur & d'habit, pour en prendre un plus convenable à leur rôle infame? Quel flatteur ou quel paraſite eſt capable de toutes les ſottiſes qu'ils ſe permettent dans les repas? Qui mange avec plus de voracité? Qui s'enivre avec plus d'effronterie? Toujours les derniers à ſe lever de table, ils empliſſent encore leurs poches de ce que leur eſtomac n'a pu contenir, & voudroient tout emporter

à eux seuls (*a*); quelques-uns même de ces graves Messieurs font les agréables, & leur gosier philosophique se plie aux doucereux accens d'une jolie chanson. Vous voyez, mon ami, que tout cela ne laisse pas d'être fort plaisant. Que vous dirai-je de ceux qui donnent des leçons de Philosophie pour de l'argent, & mettent la vertu, pour ainsi dire, à l'encan dans des boutiques, ou plutôt des tavernes qu'ils appellent leurs Ecoles? Quand on veut apprendre aux autres à mépriser les richesses, ne devroit-on pas se montrer supérieur aux appas d'un gain sordide & méprisable? Nigrinus se conformoit lui-même à ces louables principes, & loin d'exiger la moindre chose de ceux qui s'adressoient à lui pour s'instruire dans sa conversation,

(*a*) C'étoit la coutume chez les Anciens, que les convives partageassent entre eux ce qui restoit d'un repas, & l'emportassent avec eux.

il prévenoit par ſes bienfaits ceux qui étoient dans le beſoin, & marquoit en toute occaſion le plus grand éloignement pour le faſte & l'opulence. Content du plus ſimple néceſſaire, il portoit le déſintéreſſement juſqu'à l'indifférence ſur ſes propres affaires. Il poſſédoit hors de la ville un champ, qu'il n'avoit pas vu depuis pluſieurs années: il ſoutenoit même qu'il n'en étoit pas le maître, fondé ſur ce principe, que la nature ne nous a rien donné en propre de ce qui eſt hors de nous. Les Loix nous en accordent ſeulement la jouiſſance & l'uſufruit pour un temps: lorſque notre bail eſt fini, un héritier nous ſuccede au même titre & aux mêmes conditions dans cette poſſeſſion paſſagere. Il offroit en ſa perſonne le modele de toutes les vertus; ſobre dans ſes repas, réglé dans ſes exercices, ſimple & modeſte dans ſes vêtemens, dans ſon caractere & dans ſes diſcours: ſon air vénérable, ſon éga-

lité d'ame, la candeur & l'aménité de ſes mœurs mettoient le comble à tant de belles qualités. Il répétoit ſouvent à ceux qui avoient le bonheur de s'entretenir avec lui, de ne point remettre à un autre temps la pratique de la vertu, ainſi que tant de gens qui attendent certains jours de fêtes ſolennelles, pour commencer à changer de conduite. Il ne faut jamais, ſelon Nigrinus, différer un inſtant à bien vivre; il blâmoit ſur-tout la manie barbare de ces Philoſophes (*a*), qui prétendent que la perfection de la vertu, pour les jeunes gens, conſiſte à ſupporter volontairement, & pendant long-temps, la privation des choſes les plus néceſſaires à la vie; qu'ils doivent ſe

(*a*) Les Philoſophes & les Sophiſtes puniſſoient leurs diſciples à coups de bâton & de fouet. Outre cela, ils recommandoient à ceux qui venoient entendre leurs leçons, de dompter leurs paſſions par la diſcipline, le jeûne, les mutilations, & d'autres mortifications ſemblables.

livrer à des exercices violens, à des fatigues exceſſives; s'accoutumer à la douleur par des pratiques inhumaines & ridicules, comme de ſe faire enchaîner, de ſe flageller, de ſe mutiler le viſage pour n'être point eſclave de ſa jolie figure. C'eſt dans l'ame, diſoit notre Philoſophe, qu'il eſt eſſentiel de jeter les germes d'une ferme & courageuſe apathie; & quand on veut former des hommes, on doit avoir égard à leurs diſpoſitions intérieures, à leur âge, à leur tempérament, à la premiere éducation qu'ils ont reçue, pour ne point échouer en ſurchargeant la nature. Combien de jeunes gens ont péri victimes innocentes de cette imprudente ſévérité! J'ai vu moi-même un de ces infortunés heureuſement échappé à ces épreuves cruelles; il n'eut pas plutôt entendu le langage de la vraie ſageſſe, que, renonçant pour toujours à une vaine doctrine ennemie du genre humain, il s'abandonna

tout entier à la conduite de notre aimable Philoſophe, & paroiſſoit n'avoir connu que depuis ce moment le vrai bonheur & la joie.

Paſſant enſuite à d'autres objets, Nigrinus me parla du fracas de la ville bruyante où nous étions, & des agitations tumultueuſes qui partagent la vie de tous ſes habitans. On n'y parle que de théatres, de ſpectacles, de cirques, de ſtatues élevées en l'honneur des plus habiles conducteurs de char, de liſtes pompeuſes qui conſacrent les noms des chevaux vainqueurs à la courſe, & de mille autres inepties qui occupent tout entiers ſes plus graves citoyens, & dont on entend ſans ceſſe retentir les carrefours & les rues. Il fit enſuite une longue ſortie contre l'uſage ridicule de régler juſqu'aux moindres cérémonies de ſes funérailles, & des précautions qu'on prend pour ne point mourir ſans avoir fait ſon teſtament. Les Romains, diſoit-il, ne ſont vrais

qu'une fois dans leur vie ; encore ont-ils ſoin de conſigner leur façon de penſer dans leur teſtament, de peur de ſe démentir en la prononçant eux-mêmes. Il me faiſoit rire aux dépens de ces inſenſés, qui, pour me ſervir de ſon expreſſion, veulent que leur folie les accompagne au tombeau, & leur ſurvive dans les preuves écrites qu'ils en laiſſent après eux. Les uns ordonnent que l'on brûle avec eux, ſur leur bûcher, leurs habits les plus précieux ; ceux-là, que leurs eſclaves ſoient déſormais les gardiens fideles de leurs tombeaux, & que les colonnes en ſoient couronnées de fleurs : toutes précautions qui atteſtent que les pauvres défunts ont été des ſots juſqu'au dernier moment. On peut en effet conclure, d'après un pareil teſtament, que celui qui l'a fait étoit du nombre de ces voluptueux dont la table eſt couverte des mets les plus rares ; qui répandent à pleines coupes les odeurs

& les parfums, dans les festins, & les mêlent dans leurs boissons; qui n'aiment les productions de la Nature que dans les saisons où elle les refuse; à qui il faut des corbeilles de roses en hiver, parce qu'alors on n'en trouve point ailleurs, & qui méprisent celles qui naissent au printemps. Insensés! ils ne savent point économiser leurs plaisirs; ils ignorent que prétendre à toutes les jouissances à la fois, c'est vouloir n'en goûter aucune, &, comme disent nos Poëtes, ils s'opiniâtrent à sortir par la fenêtre plutôt que par la porte. Nigrinus appeloit cela faire des solécismes en volupté; puis, à l'exemple de Momus (*a*), qui trouvoit les cornes

(*a*) Il étoit fils du Sommeil & de la Nuit, & le Dieu de la raillerie. Il s'occupoit uniquement à examiner les actions des Dieux & des hommes, & à les reprendre avec liberté. C'est pour cela qu'on le représente levant le masque de dessus le visage, & tenant une marotte à la main. Neptune ayant donné la naissance au taureau, Momus

du taureau mal placées au deſſus des yeux de cet animal, il accuſoit les voluptueux de manquer de diſcernement en ſe couronnant de fleurs. S'ils aiment, diſoit-il, le parfum agréable de la roſe & de la violette, c'eſt ſous l'organe de l'odorat qu'ils devroient placer leurs guirlandes, pour jouir de ce plaiſir dans toute ſon étendue. Il plaiſantoit encore ſur les peines & les ſoins que l'on ſe donne pour réunir dans les repas la délicateſſe à la variété des mets, pour ſe procurer un plaiſir qui paſſe plus vîte que l'éclair : car enfin, diſoit Nigrinus, celui qu'on éprouve en mangeant, ne ſe fait ſentir que dans l'étendue de notre palais, qui eſt tout au plus de quatre doigts; cette ſenſation agréable dure ſeulement l'inſtant que la nourriture met à parcou-

trouva que les cornes de l'animal étoient mal plantées, & qu'il auroit dû les placer plus près des yeux ou des épaules, afin de donner des coups ou mieux dirigés, ou plus violens.

rir ce petit eſpace ; elle ne nous flatte ni avant ni après. C'eſt donc cette volupté paſſagere qu'on achete à ſi haut prix. Eſt-il étonnant qu'ils donnent dans de pareilles folies ? ils n'ont jamais connu les vrais plaiſirs que procure la Philoſophie ! Nigrinus me parla enſuite des déſagrémens auxquels on s'expoſe en fréquentant les bains & les aſſemblées publiques ; des ridicules & des impertinences dont il faut y être les victimes ou les témoins. On eſt étouffé dans la multitude, obligé de ſouffrir de mauvais complimens & des injures, gêné par un faquin qui ſe fait porter, étendu comme un corps mort, ſur les bras d'une foule de laquais ; d'autres, plus impertinens encore, ne feroient point un pas dans la ville ſans être précédés de pluſieurs eſclaves chargés de les avertir de regarder devant eux, d'enjamber, de lever les pieds, en un mot, de les faire ſouvenir qu'ils marchent. Lorſqu'ils man-

gent, ils n'empruntent ni la bouche ni la main d'autrui ; pour entendre ce qu'on leur dit, ils n'ont pas recours à des oreilles étrangeres ; & avec deux bons yeux, ils ont beſoin de ceux d'autrui pour voir, & ſe laiſſent conduire comme de pauvres malheureux qui auroient perdu la vue. Quelle honte de voir des hommes graves & reſpectables, qui, en plein jour, & au milieu des aſſemblées, ſont guidés par la voix & les geſtes d'autrui !

Telle fut à peu près la converſation de Nigrinus. Tant qu'elle dura, j'étois partagé entre l'admiration qu'il m'inſpiroit, & la crainte de le voir finir. Quand il eut ceſſé, je me trouvai préciſément dans la ſituation des Phéaciens après le récit d'Ulyſſe. Je demeurai long-temps les yeux fixés ſur Nigrinus, & le regardois en ſilence. Le trouble & la confuſion ſuccéderent bientôt à cette eſpece d'enchantement : une ſueur froide couloit de tous mes

membres; je voulois parler, mes efforts étoient inutiles; ma voix expiroit sur le bord de mes levres, & ma langue glacée ne pouvoit articuler une seule parole; enfin, dans cette triste perplexité, je répandis un torrent de larmes, & jamais mon ame n'éprouva une sensation aussi profonde: mon cœur en est encore pénétré, comme d'un trait perçant dirigé par une main habile. J'aime à comparer les préceptes de la Philosophie à des fleches dont le cœur humain est le but; il en est peu qui soient assez bien dirigées pour y parvenir; les unes, lancées par un bras trop vigoureux, sont emportées beaucoup trop loin, & ne font que le déchirer sans s'y arrêter; d'autres au contraire, échappées, comme par hasard, d'une main impuissante, l'effleurent à peine, ou tombent sans force au milieu de leur course: on ne voit s'y fixer que celles dont la rapidité a été mesurée par l'adresse & la prudence. Quand

on connoît l'art comme Nigrinus, on examine, avant toute choſe, ſi le terme auquel on viſe, n'eſt point de nature à oppoſer une réſiſtance ou trop molle ou trop grande. Après cette ſage précaution, il faut tremper ſa fleche, non pas dans une liqueur empoiſonnée, comme les Scythes, ni dans une liqueur gluante, comme les Crétois (*a*); mais dans un baume onctueux & pénétrant, qui ſe répande inſenſiblement de la plaie dans toutes les parties de l'ame, lui faſſe éprouver cette agréable mélancolie, qui, comme la mienne, ſe termine par des larmes délicieuſes, & force l'auditeur enchanté, à ſe rappeler ce vers d'Homere :

Frappe, lance des traits qui portent la lumiere (*b*).

(*a*) Le texte, au lieu des *Crétois*, dit : les *Curetes*. Mais les meilleurs Commentateurs de Lucien remarquent que jamais les Curetes ou Corybantes n'ont été diſtingués par des fleches, & ſubſtituent le mot Κρήτας à celui de Κυρήτας. J'ai ſuivi cette correction, qui m'a paru juſte.

(*b*) Iliad. ch. IV, v. 282.

L'A. Que veux-tu dire ?

Luc. Il faut nous adreſſer à celui qui nous a bleſſés; lui ſeul peut nous guérir.

---

avec ce Prince, & en mettant ſur la plaie un onguent fait avec la rouille de la lance qui l'avoit bleſſé.

Telephus æternâ consumptus tabe periſſet,
Si non quæ nocuit, dextra tuliſſet opem.

VIE
DU PHILOSOPHE
DÉMONAX (a).

NOTRE ſiecle devoit donc auſſi ne pas être entiérement dépourvu de ces hommes rares, qui méritent qu'on parle d'eux & qu'on s'en ſouvienne; il peut ſe glorifier d'avoir vu naître deux perſonnages recommandables, l'un par des forces plus qu'humaines, l'autre par un caractere vraiment philoſophique; je veux dire le Béotien Soſtrate (b),

(a) Eunape, Sophiſte, Médecin & Hiſtorien, natif de Sardes en Lydie, & qui a écrit ſous les regnes de Valentinien, de Valens & de Gratien, la Vie des Philoſophes de ſon temps, parle dans ſa préface, de cette Vie de Démonax, comme d'un Ouvrage compoſé par Lucien.

(b) Ce n'eſt pas celui dont il eſt queſtion au

& le Philoſophe Démonax. J'ai eu l'avantage de les voir l'un & l'autre, & de les admirer; j'ai même vécu long-temps avec ce dernier. Les Athéniens regardoient Soſtrate comme un autre Hercule, & lui en donnoient le nom. J'ai parlé ailleurs (*a*) de ſa taille giganteſque (*b*), de ſa vigueur extraordinaire, de la vie preſque ſauvage qu'il menoit ſur le Parnaſſe, ſans abri, couchant ſur la dure, & ſe nourriſſant de

---

trentieme Dialogue des Morts : celui-ci étoit un Philoſophe de Béotie, qui fut très-célebre de ſon temps, par la vie dure & auſtere qu'il menoit. Philoſtrate en parle dans ſes *Portraits*, à l'article d'*Hérode*; il en rapporte à peu près les mêmes choſes que Lucien. Il dit qu'on le nommoit *l'Hercule d'Hérode*, parce que celui-ci lui avoit adreſſé une très-longue lettre, d'après laquelle Philoſtrate ſemble copier tout ce qu'il raconte de ce Philoſophe.

(*a*) Cet Ouvrage de Lucien n'eſt point parvenu juſqu'à nous.

(*b*) Philoſtrate dit qu'il avoit huit pieds de haut.

productions champêtres; je n'ai point oublié ſes travaux, dignes du glorieux ſurnom d'Hercule; j'ai dit qu'à l'exemple de ce Héros, il fut le fléau des brigands; qu'il fraya des routes dans des lieux inacceſſibles, & jeta des ponts ſur des paſſages dangereux. C'eſt donc au Philoſophe que cet Ecrit ſera conſacré. Deux motifs m'ont engagé à rapporter les détails de ſa vie; j'ai voulu d'abord, autant qu'il eſt en moi, rendre ſa mémoire précieuſe à tous les gens de bien; j'ai eu d'ailleurs en vue, ceux de nos jeunes gens qui annoncent des eſpérances & cultivent la ſageſſe avec une louable ardeur; je ſuis flatté qu'ils trouvent parmi nos contemporains un modele qui ſans doute vaut bien les anciens, & que je regarde comme le premier de tous les Philoſophes que j'ai connus.

Démonax naquit dans l'île de Chypre, de parens aſſez diſtingués par le rang & la fortune. Mais, dédaignant

les avantages frivoles de la naiſſance, & aſpirant à des biens plus ſolides, il ſe livra tout entier à l'étude de la Philoſophie. Il n'eut pas beſoin pour cela des conſeils d'Agathobule, de Démétrius, d'Epictete, ou de Timocrate d'Héraclée (*a*), célebre par ſa philoſophie, ſon éloquence & ſon eſprit. Quoiqu'il profitât des leçons de ces grands hommes, il avoit embraſſé de lui-même le parti de la ſageſſe. Son heureux naturel ſuffit pour lui inſpirer,

(*a*) Euſebe dit que le Philoſophe Agathobule vivoit vers l'an 122 de J. C. Lucien en parle encore au Traité *de la mort de Pérégrin*. Démétrius étoit un Philoſophe cynique, dont il eſt queſtion dans la *Vie d'Apollonius de Thyate*; Lucien ajoute au nom de ce Démétrius, qu'il étoit plus âgé qu'Agathobule. Timocrate, ſelon Philoſtrate, vivoit vers la cent trentieme année de l'ere Chrétienne : cet Hiſtorien en parle à peu près dans les mêmes termes que Lucien. Il en eſt encore queſtion au Dialogue intitulé : *Alexandre, ou le Faux Prophete*, & dans le *Traité de la Danſe*.

dès

dès sa tendre jeunesse, le goût des véritables biens, & le mépris de tous ceux qui ne sont point en notre pouvoir. Sobre dans sa maniere de vivre, irréprehensible dans sa conduite, vrai & sincere dans sa façon de penser, réunissant toujours la pratique & l'exemple aux préceptes, il conserva, sans jamais se démentir, une parfaite liberté dans ses paroles & dans ses actions. Avant de s'appliquer à la Philosophie, il avoit eu soin de s'y préparer en se nourrissant de la lecture des Poëtes, & en se formant à l'éloquence. Il ne se contenta pas d'effleurer les divers systêmes des Philosophes, il voulut les approfondir tous. Les exercices du corps lui avoient appris à supporter la fatigue & les travaux ; il avoit toujours fait en sorte de ne dépendre d'aucune chose étrangere à son être. Voyant, sur la fin de ses jours, qu'il ne pouvoit plus se suffire à lui-même, il re-

nonça volontairement à la vie, & devint après sa mort le sujet de toutes les conversations, parmi les plus illustres personnages de la Grece.

Il n'embrassa point de système particulier de Philosophie; il adoptoit ce qu'il trouvoit de bon dans chaque secte, sans se déclarer exclusivement pour aucune. On voyoit bien qu'il donnoit la préférence à Socrate, quoiqu'il parût aimer la simplicité extérieure de Diogène, & sa frugalité. On ne pouvoit lui reprocher de s'imposer un genre de vie pénible & gênant, pour se faire admirer, ou fixer les regards des passans. Il se conformoit, dans tous les détails de sa conduite, aux usages communs; uni, dans ses manieres, supérieur au plus léger mouvement de vanité, il parloit indifféremment à tout le monde, en particulier comme en public. Il n'apportoit point dans la société cette ironique dissimulation de

Socrate (*a*); il étoit du commerce le plus doux, & les graces de l'urbanité Attique ajoutoient aux autres charmes de sa conversation. Tous ceux qui sortoient de son entretien n'éprouvoient ni indifférence pour sa personne, ni aversion pour ses remontrances; ils en remportoient une secrete satisfaction d'eux-mêmes, qui leur inspiroit la plus vive ardeur pour la vertu, & les rendoit des hommes tout nouveaux; on

(*a*) Casaubon, dans son excellent Commentaire sur le texte original des *Caracteres de Théophraste*, remarque que le mot εἰρωνία signifioit d'abord cette dissimulation modeste qui nous engage à ne point convenir de nos bonnes qualités; il signifie aussi ce penchant à la raillerie que nous appelons *causticité*, *ironie* en François, qui étoit propre aux Athéniens, & avoit fait donner à Socrate le surnom de *Scurra Atticus*, *Bouffon Athénien*; c'est ce que Lucien appelle ailleurs μυκτῆρα Ἀττικόν, *Nasum Atticum*. Souvent aussi le mot *ironie* signifie *hypocrisie*, *dissimulation*, & c'est un vice qui marque un caractere odieux.

les voyoit plus gais qu'auparavant, & plus circonſpects dans leurs mœurs; ils ſe ſentoient plus de courage pour avancer vers la perfection. Démonax n'employa jamais dans ſes réprimandes, ni les clameurs, ni les diſputes opiniâtres, ni les reproches amers. Il reprenoit le vice, & pardonnoit au coupable. Il vouloit qu'en ces occaſions on fît comme les Médecins, qui guériſſent les maladies, & ne ſe mettent point en colere contre les malades. Il eſt, diſoit-il, dans la nature de l'homme de faire des fautes; mais pour s'en corriger, il faut être un Dieu, ou plus qu'un homme. Avec ſes principes de modération, il n'avoit rien à déſirer pour lui-même; mais il aidoit ſes amis dans les choſes qui lui paroiſſoient raiſonnables. Si quelques-uns d'entre eux ſe laiſſoient éblouir par la bonne fortune, il leur rappeloit le peu de durée des prétendus biens dont ils ſe targuoient. Lorſque d'autres déploroient

leur pauvreté, s'affligeoient de se voir exilés, se plaignoient de leur vieillesse ou de leur mauvaise santé, il leur disoit en riant, pour les consoler : Vous ne voyez pas qu'il vous reste peu d'instans à souffrir en cette vie; vous touchez au moment où l'on oublie les biens & les maux, pour jouir d'une liberté qui ne connoît plus de terme. Il aimoit aussi à réconcilier les freres divisés, & à rétablir la bonne intelligence entre les époux. On le vit paroître un jour dans une sédition, haranguer en peu de mots la populace révoltée, & lui persuader de payer quelques légers tributs à la patrie. Sa Philosophie étoit douce, amie de la paix & de la gaité. Il ne s'affligeoit que de la maladie ou de la mort de ses amis, parce qu'il regardoit l'amitié comme le premier de tous les biens. Aussi sa bienveillance s'étendoit à tout le monde, & il suffisoit d'être homme

pour intéresser son cœur (a). Du reste il formoit des liaisons plus ou moins étroites avec ceux qui lui convenoient davantage, & ne marquoit d'éloignement que pour les vicieux incorrigibles. Il mettoit d'ailleurs tant de graces & d'agrémens dans ses paroles & dans ses actions, qu'on pouvoit dire de lui, avec le Poëte comique (b) : *La douce persuasion repose sur ses lèvres.* Tous les habitans d'Athènes, le peuple, comme les premiers de la ville, étoient pénétrés d'admiration pour lui, & lui marquoient, en toutes circonstances, autant de vénération que s'il eût été un Dieu. D'abord la franchise de son caractere & la courageuse liberté de ses discours, avoient offensé la plupart des Athéniens, & lui avoient attiré la haine du peuple. Déjà de nouveaux

(a) Cela rappelle ces belles paroles de Térence : *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.*

(b) Ce Poëte est Eupolis.

Anytus (a) s'étoient élevés contre lui, & appuyoient leurs délations des mêmes calomnies qui avoient autrefois perdu Socrate; on l'accusoit de n'avoir jamais sacrifié aux Dieux, & d'être le seul qui ne fût point initié dans les mysteres de Cérès. Plein d'une noble confiance, il parut devant l'assemblée du peuple, avec une robe blanche & une couronne de fleurs; il plaida sa cause, tantôt avec grace & finesse, tantôt aussi avec une véhémence qui sembloit démentir ses principes. *Athéniens*, dit-il, *si je n'ai pas encore sacrifié à Minerve, n'en soyez point surpris; j'ai pensé qu'elle n'avoit pas besoin de mes offrandes. Pour ce qui est des mysteres, voici la raison qui m'a empêché d'y participer; s'ils sont mauvais, je n'aurois pu me dispenser de les divulguer, pour en détourner ceux qui n'auroient pas été initiés; s'ils sont bons,*

(a) Le Grec ajoute : *Et de nouveaux Melitus.*

je les aurois divulgués encore par humanité. Les Athéniens, qui avoient déjà des pierres en main pour les lui jeter, s'adoucirent aussi-tôt, & ne montrerent plus que de la bienveillance à son égard; depuis cet instant ils conçurent pour lui des sentimens d'estime & de respect. Il avoit cependant débuté par leur dire, d'un ton brusque & piquant : *Athéniens, votre victime est déjà couronnée, hâtez-vous de l'immoler, car vous n'avez point encore offert de sacrifices qui vous aient été favorables.*

Je ne puis me défendre de rapporter ici quelques-uns de ses bons mots, tous pleins de finesse & de sens. Je commencerai par les réponses qu'il fit à Favorinus. Ce Sophiste avoit appris que Démonax tournoit en ridicule ses conversations philosophiques, & surtout les bouts de vers dont il assaisonnoit son langage d'ailleurs efféminé, & plein d'une affèterie peu convenable à la gravité de sa profession. Il

vint le trouver, & lui demanda qui il étoit pour se moquer de lui : *Un homme*, répondit Démonax, *dont l'oreille ne se laisse pas facilement séduire.* Comme l'autre insistoit, en lui demandant par quel privilége il avoit embrassé la Philosophie dès son enfance : *La Nature*, répliqua-t-il, *ne m'avoit point mutilé* (*a*). Une autre fois Favorin voulut savoir de quelle secte étoit Démonax : *Et qui vous a dit*, répond celui-ci, *que j'étois Philosophe ?* Puis, comme il le quittoit en souriant : *Qu'avez-vous à rire*, pour-

(*a*) La réponse est plus énergique & plus vive dans l'original ; elle consiste en un seul mot, qui ne pouvoit passer dans notre Langue : *testiculis*. Favorin étoit un Sophiste célebre, natif d'Arles. Il étoit eunuque, & vivoit sous l'Empereur Adrien, qui se plaisoit à le contredire. Il enseigna avec réputation à Athènes & à Rome. On dit qu'il s'étonnoit de trois choses : de ce qu'étant Gaulois, il parloit si bien Grec ; de ce qu'étant eunuque, on l'avoit accusé d'adultere, & de ce qu'il vivoit étant ennemi de l'Empereur.

ſuivit l'Eunuque ? — *C'eſt de voir un Philoſophe ſans barbe, prétendre juger des Philoſophes par la barbe.* Sidonius (*a*), autre Sophiſte célebre d'Athènes, ſe vantoit de connoître parfaitement tous les ſyſtêmes des différentes ſectes : *M'appelle qui voudra des Philoſophes*, diſoit-il ; *eſt-ce Ariſtote ? je le ſuivrai au Lycée ; Platon ? je marche à l'Académie ; Zénon ? je vais au Pécile ; Pythagore ? je garderai le ſilence. Pythagore t'appelle*, s'écrie alors Démonax du milieu de l'aſſemblée. Un jeune homme d'aſſez belle figure, fils d'un riche Macédonien nommé Python, ſe permit un jour de plaiſanter aux dépens de notre Philoſophe, lui propoſa des argumens captieux, & le preſſa de lui donner la ſolution d'un

(*a*) Quelque célebre que fût ce Sophiſte de ſon temps, il eſt inconnu aujourd'hui, ainſi que le Macédonien Pithon, dont Lucien parle quelques lignes plus bas.

sillogisme : *Mon enfant*, lui dit-il, *je ne sais tirer qu'une conséquence* (a), *& elle n'est point à votre avantage. Comment !* répliqua l'autre, choqué de la réponse, *je vais à l'instant vous faire voir un homme.... Est-ce que vous auriez un homme*, reprit Démonax en riant ? Un Athlete paroissant en public avec une robe brodée en fleurs, il s'en moqua, malgré l'usage qui permet ce luxe aux vainqueurs des Jeux Olympiques ; l'offensé lui cassa la tête d'un coup de pierre ; le sang couloit de la blessure ;

(a) Le Grec dit mot à mot, en Latin : *Unum, puer, novi, te confici*, εν οἶδα ὅτι περαίνῃ. Le mot περαίνῃ est équivoque, & présente un double sens, dont le premier & le plus usité signifie *tirer une conséquence en Dialectique*, & l'autre, qui est métaphorique, présente une idée obscène. Le mot *confici* des Latins répond assez au περαίνεσθαι des Grecs ; mais nous n'avons point d'expression dans notre Langue qui puisse rendre à la fois ces deux idées, & nous avons tâché d'y suppléer par une périphrase équivalente.

tous les témoins en étoient auſſi indignés que ſi chacun d'eux eût été frappé : on lui conſeilloit d'aller au Proconſul : *Non pas*, dit-il, *mais au Médecin.* Il avoit trouvé un anneau en ſon chemin ; il fit afficher dans la place publique, qu'il le rendroit à celui qui en déſigneroit exactement le poids, la pierre & l'empreinte : un beau jeune homme ſe préſenta, comme l'ayant perdu, mais répondit mal aux diverſes queſtions qui lui furent faites. *Allez, mon ami,* dit Démonax, *gardez bien précieuſement votre anneau (a), car pour celui-ci vous ne l'avez point perdu.* Un Sénateur Romain ſe trouvant à Athènes, lui préſenta ſon fils, qui étoit d'une belle phyſionomie, mais très-efféminé : *Voilà*, diſoit-il, *mon fils qui vous ſalue.*

(a) Le mot Δακτύλιος en Grec, & *anulus* ou *annulus* en Latin, renferment deux ſens, & forment une équivoque qui n'a pu paſſer dans la traduction, & qui n'eſt pas à regretter : *anulum* (id eſt, *anum*) *tuum ſerva.*

Il eſt beau, répondit le Philoſophe; *il eſt digne de vous, & reſſemble beaucoup à ſa mere.* Le Cynique Honoratus étoit toujours vêtu d'une peau d'ours dans ſes diſputes philoſophiques, & Démonax vouloit qu'on l'appelât *Arctéſilas* (*a*). Quelqu'un demandoit un jour en quoi conſiſte le bonheur. — *A être libre.* — *Mais on voit par-tout des perſonnes libres.* — *J'appelle ainſi celui qui ne connoît ni eſpérance ni crainte.* — *Un tel homme n'exiſte pas, & la vie des humains eſt partagée entre la crainte & l'eſpérance.* — *S'ils ſavoient apprécier toutes choſes, ils verroient qu'ils n'ont jamais lieu d'eſpérer ni de craindre.* Pérégrin, qu'on ſurnommoit Protée, lui reprochoit de toujours rire, & de ſe jouer de ſes ſemblables : *Démonax*, ajoutoit-il, *vous ne faites point le chien* (*b*). — *Ni vous l'homme, Péré-*

(*a*) *Arctos*, en Grec, ſignifie *ours*.

(*b*) Ou *le Cynique*.

grin. Un Physicien dissertoit sur les antipodes; il le conduisit au bord d'un puits (*a*), & lui faisant observer son ombre dans l'eau : *N'est-ce pas ainsi*, dit-il, *que vous concevez les antipodes?* Quelqu'un se disoit Magicien, & prétendoit, à l'aide de certains vers remplis d'enchantement, engager tout le monde à lui donner ce qu'il vouloit. *Il n'y a rien d'étonnant en cela*, reprit le Sage; *je suis aussi habile que vous; venez avec moi chez un Boulanger, & vous verrez que, par une seule ligne & un peu de poison, je me ferai donner du pain*; désignant ainsi une piece de monnoie, dont la vertu n'est

(*a*) Cette plaisanterie de Démonax est indiscrete & peu réfléchie. On ne doit blâmer ou rejeter des conjectures nouvelles en Physique, que quand elles choquent évidemment la raison, & qu'elles sont démontrées impossibles. L'existence des antipodes étoit au moins très-probable ayant qu'on eût fait le tour du globe, & connu le vrai système du monde.

pas moins efficace que celle des vers enchanteurs. Le célebre Hérode (*a*) pleuroit son cher Pollux, qu'une mort prématurée venoit de lui enlever; il avoit fait placer à côté de son cercueil, un char tout attelé, un cheval caparaçonné, & une table couverte de mets:

(*a*) Il s'agit d'Hérode Atticus. Préfet de toute l'Asie. Le Pollux dont parle ici Lucien, n'est point le Rhéteur auquel on est redevable d'un Dictionnaire Grec, sous le titre d'*Onomasticon*; il avoit vécu cinquante-huit ans, & il étoit mort au temps dont parle Lucien. Le Pollux aimé d'Hérode ne peut être qu'un esclave, ou un affranchi devenu le favori de son maître. Philostrate, à l'article d'*Hérode*, compte ce jeune Pollux au nombre de ses bien aimés. *Il les avoit fait peindre*, dit cet Auteur, *se disposant à la chasse, poursuivant les bêtes, & revenant de prendre ce plaisir: leurs images furent exposées dans les forêts, dans les champs, auprès des fontaines, à l'ombre des platanes; & il vouloit qu'on sût que cela se faisoit par ses ordres, puisqu'on publia des menaces contre ceux qui oseroient endommager ou enlever ces tableaux.*

Démonax se présente devant Hérode affligé, en lui disant : *Je vous apporte une lettre de Pollux.* Le Gouverneur, charmé de ce message, & croyant que le Philosophe venoit, comme tous les autres, pour flatter sa douleur, s'écrie d'abord : *Que me demande Pollux ! — Hélas ! il se plaint de ce que vous n'allez pas le rejoindre.* Ce même Gouverneur inconsolable de la mort de son fils, se tenoit enfermé, & ne vouloit plus voir le jour; Démonax l'aborde, se dit Magicien, & lui promet d'évoquer l'ombre de ce fils chéri, pourvu qu'il lui nomme seulement trois hommes qui n'eussent jamais pleuré personne; comme il étoit fort embarrassé de les trouver : *Quel ridicule*, ajouta Démonax, *de vous croire seul réservé à des maux insupportables, tandis qu'aucun de vos semblables n'est exempt de douleur !* Il plaisantoit aussi ceux qui employoient dans la conversation des mots anciens & déplacés : il avoit fait

une question à l'un de ces prétendus beaux parleurs, qui lui répondit avec une affectation choquante : *C'eſt de nos jours*, lui dit-il, *que je vous interroge, & vous me parlez le langage du temps d'Agamemnon.* Un de ſes amis l'engageoit à l'accompagner au Temple d'Eſculape, afin d'y prier pour ſon fils : *Croyez-vous donc*, répliqua Démonax, *que le Dieu n'ait pas d'aſſez bonnes oreilles pour nous entendre d'ici ?* Deux Philoſophes ignorans diſputoient avec chaleur ; l'un ne propoſoit que des abſurdités, l'autre ne répondoit que des ſottiſes : *Ne diriez-vous pas*, s'écria Démonax à ſes amis, *que l'un de ces Meſſieurs s'amuſe à traire un bouc, & que l'autre tient un crible tendu ſous l'animal ?* Le Péripatéticien Agatocle (*a*) ſe vantoit d'être le ſeul & le

(*a*) Il n'eſt point connu. Lucien parle dans ſes divers Ouvrages, de pluſieurs perſonnages de ce nom. On en voit un Stoïcien dans *Icaro-Ménippe*.

premier des Dialecticiens : *Si vous êtes le premier, vous n'êtes pas le seul, & si vous êtes le seul, vous n'êtes pas le premier.* Céthégus (*a*), homme Consulaire, traverſoit la Grece pour ſe rendre en Aſie auprès de ſon pere, & lui porter des dépêches de ſa République ; cet homme ne diſoit & ne faiſoit rien que de ridicule : *Voilà un grand ſot !* dit un ami de Démonax ; *ſot, tant qu'il vous plaira*, reprit celui-ci ; *mais grand, je le nie.* Voyant ſortir le Philoſophe Apollonius (*b*), avec la

---

un Cynique dans *Toxaris*, un Médecin dans le *Paſſage de la Barque.*

(*a*) Il y eut un Conſul nommé *M. Cornélius Céthégus*, l'an 170 de J. C.

(*b*) Il étoit Stoïcien, natif de Chalcis. Antonin le fit venir à Rome, pour être Précepteur de Marc-Aurele, ſon fils adoptif. C'étoit un Charlatan brutal, qui ſavoit ſe rendre important, & avoit l'art de ſe faire prier, pour tirer meilleur parti des Princes. Démonax, en donnant à ſes diſciples le nom d'*Argonautes*, l'accuſe adroite-

foule nombreuse de ses disciples, pour aller donner des leçons à l'Empereur, qui l'avoit mandé : *Voilà*, dit-il, *Apollonius avec ses Argonautes.* On lui demandoit s'il croyoit l'ame immortelle : *Oui*, répondit-il, *mais comme tout le reste.* Il disoit, en parlant d'Hérode, que Platon avoit bien raison de prétendre que nous avions plus d'une ame : *Ce ne peut être la même*, ajoutoit-il, *qui fait préparer des repas à Pollux & à Rhégilla* (*a*), *comme vivans encore; & qui d'ailleurs se désespere de ce qu'ils ne sont plus.* Ayant un jour entendu publier à Athènes la formule (*b*) par

ment d'avarice, par allusion à la conquête de la toison d'or; & par une autre allusion renfermée dans le même mot, il rappelle le Poëme médiocre d'Apollonius de Rhodes, sur *l'expédition des Argonautes.*

(*a*) Cette Rhégilla étoit épouse d'Hérode.

(*b*) On lit une de ces formules dans la *Vie d'Alexandre, ou le Faux Prophete*; elle exclut des mysteres, les Athées, les Chrétiens & les

laquelle on écartoit des mysteres ceux qui étoient réputés profanes, il osa demander au peuple assemblé, pourquoi ils prétendoient exclure les Barbares de leurs cérémonies religieuses, puisqu'Eumolpe (*a*), Thrace de Nation, & par conséquent Barbare, en avoit été le premier instituteur. Comme il alloit se mettre en mer dans un temps orageux : *Ne craignez-vous pas*, lui dit un ami, *de faire naufrage, & de servir de pâture aux poissons ? Et ne serois-je pas un ingrat*, répondit-il, *si je craignois de nourrir à mon tour les poissons qui m'ont tant de fois nourri ?* Il conseilloit à un mauvais Rhéteur de s'éprouver lui-même, & d'étudier son Art : *Je déclame tous les jours en mon*

Epicuriens ; il paroît que les Barbares en étoient également exclus.

(*a*) Eumolpe, fils de Neptune & de Chioné, fut Prêtre de Cérès ; & ceux qui présidoient aux mysteres de la Déesse, se nommoient *Eumolpides*.

particulier, dit celui-ci ; *c'eſt que vous déclamez devant un ſot*, reprit l'autre. Il voyoit un Devin prédire l'avenir pour de l'argent : *Je ne conçois pas*, dit-il, *pourquoi tu te fais payer. Si tes prédictions changent l'ordre du deſtin, tu n'exigeras jamais aſſez ; mais à quoi ſert ta prédiction, ſi les décrets du Dieu ſont irrévocables ?* Un vieux Romain, bien nourri, s'eſcrimoit de ſon épée contre un poteau, & demandoit à Démonax, s'il ſe battoit bien : *Très-bien*, dit ce dernier, *tant que vous aurez affaire à un homme de bois*. Il répondoit juſte & ſur le champ aux queſtions les plus embarraſſantes. Quelqu'un lui demandoit, en plaiſantant : *Si l'on brûle mille livres de bois, combien reſtera-t-il de livres de fumée ? Peſez les cendres*, dit-il, *la fumée peſera le reſte*. Un ignorant, qui parloit fort mal, lui diſoit un jour : *L'Empereur m'a honoré de la cité Romaine* (a). *J'aimerois mieux*,

(a) Cette expreſſion, comme on le voit, eſt

laquelle on écartoit des m[illegible]
qui étoient réputés pros[illegible]
mander au peuple ass[illegible]
ils prétendoient ex[illegible]
de leurs cérémon[illegible]
qu'Eumolpe (a) [illegible]
& par consé[illegible]
été le prem[illegible]
alloit se r[illegible] ... ue la Pa-
orageur [illegible] ...u-il donc de ma brû-
un au[illegible] ...utre lui demandoit ce qu'on
de [illegible] en l'autre monde : *Attendez*,
p[illegible] répliqua-t-il, *quand j'y serai, je vous*
en donnerai des nouvelles. Un méchant
Poëte (a) lui récitoit son épitaphe,
qu'il avoit faite en un seul vers :

Ma dépouille est ici, moi j'habite les cieux.

J'ordonne, ajoutoit-il, *par mon testa-*

---

impropre & inintelligible, & l'ignorant *Polype* (car il est nommé dans le texte) auroit dû dire : L'Empereur m'a honoré *du droit de Bourgeoisie Romaine*, ou m'a fait *Citoyen Romain.*

(a) Le texte le nomme *Admete.*

qu'elle soit gravée sur la colonne
ombeau. Elle me paroît si belle,
nonax, *que je voudrois déjà la*
e. Quelqu'un remarquant
l'empreinte du temps
vieillesse, lui demanda
Mas! dit-il, *Cerbere*
démonien battoit
verges, & il lui dit :
ever ton esclave (*a*) *à ton rang.*
Une personne, nommée Danaé, plaidoit contre son frere, & il lui conseilla de se présenter en Justice, par la raison qu'elle n'étoit point Danaé fille d'Acrise (*b*). Il en vouloit sur-tout à ceux qui se disoient Philosophes par vanité, sans l'être en effet. Un Cynique, avec le manteau & la besace, mais sans bâton, crioit de toutes ses

(*a*) Les Lacédémoniens battoient de verges les personnes libres comme les esclaves.

(*b*) Ce dernier mot, en Grec, veut dire, *qui n'est point jugé.*

reprit Démonax, *qu'il vous eût fait citoyen d'Athènes.* Un Sénateur tiroit vanité de sa robe de pourpre; le Philosophe en prit un pan, & le lui montrant, lui dit à l'oreille : *Un mouton portoit ceci avant vous, & n'étoit qu'un mouton.* Il balançoit à entrer dans un bain trop chaud, & quelqu'un l'accusoit de timidité : *Le salut de la Patrie*, dit-il, *dépend-il donc de ma brûlure?* Un autre lui demandoit ce qu'on faisoit en l'autre monde : *Attendez*, répliqua-t-il, *quand j'y serai, je vous en donnerai les nouvelles.* Un méchant Poëte (*a*) lui récitoit son épitaphe, qu'il avoit faite en un seul vers :

Ma dépouille est ici, moi j'habite les cieux.

J'ordonne, ajoutoit-il, *par mon testa-*

---

impropre & inintelligible, & l'ignorant *Polype* (car il est nommé dans le texte) eut pu dire : L'Empereur m'a honoré *du droit de Bourgeoisie Romaine*, ou m'a fait *Citoyen Romain.*

(*a*) Le texte le nomme *Admete.*

ment, qu'elle soit gravée sur la colonne de mon tombeau. Elle me paroît si belle, reprit Démonax, *que je voudrois déjà la voir en place.* Quelqu'un remarquant sur ses jambes l'empreinte du temps & les traces de la vieillesse, lui demanda ce que c'étoit. *Hélas ! dit-il, Cerbère m'a mordu.* Un Lacédémonien battoit son esclave de verges, & il lui dit : *Cesse d'élever ton esclave (a) à ton rang.* Une personne, nommée Danaé, plaidoit contre son frere, & il lui conseilla de se présenter en Justice, par la raison qu'elle n'étoit point Danaé fille d'Acrise (*b*). Il en vouloit sur-tout à ceux qui se disoient Philosophes par vanité, sans l'être en effet. Un Cynique, avec le manteau & la besace, mais sans bâton, crioit de toutes ses

(*a*) Les Lacédémoniens battoient de verges les personnes libres comme les esclaves.

(*b*) Ce dernier mot, en Grec, veut dire, *qui n'est point jugé.*

reprit Démonax, *qu'il vous eût fait citoyen d'Athènes.* Un Sénateur tiroit vanité de sa robe de pourpre ; le Philosophe en prit un pan, & le lui montrant, lui dit à l'oreille : *Un mouton portoit ceci avant vous, & n'étoit qu'un mouton.* Il balançoit à entrer dans un bain trop chaud, & quelqu'un l'accusoit de timidité : *Le salut de la Patrie*, dit-il, *dépend-il donc de ma brûlure !* Un autre lui demandoit ce qu'on faisoit en l'autre monde : *Attendez*, répliqua-t-il, *quand j'y serai, je vous en donnerai des nouvelles.* Un méchant Poëte (*a*) lui récitoit son épitaphe, qu'il avoit faite en un seul vers :

Ma dépouille est ici, moi j'habite les cieux.

J'ordonne, ajoutoit-il, *par mon testa-*

---

impropre & inintelligible, & l'ignorant *Polype* (car il est nommé dans le texte) eut pû dire : L'Empereur m'a honoré *du droit de Bourgeoisie Romaine*, ou m'a fait *Citoyen Romain.*

(*a*) Le texte le nomme *Admete.*

ment, qu'elle soit gravée sur la colonne de mon tombeau. Elle me paroît si belle, reprit Démonax, *que je voudrois déjà la voir en place.* Quelqu'un remarquant sur ses jambes l'empreinte du temps & les traces de la vieillesse, lui demanda ce que c'étoit. *Hélas!* dit-il, *Cerbère m'a mordu.* Un Lacédémonien battoit son esclave de verges, & il lui dit : *Cesse d'élever ton esclave (a) à ton rang.* Une personne, nommée Danaé, plaidoit contre son frere, & il lui conseilla de se présenter en Justice, par la raison qu'elle n'étoit point Danaé fille d'Acrise (*b*). Il en vouloit sur-tout à ceux qui se disoient Philosophes par vanité, sans l'être en effet. Un Cynique, avec le manteau & la besace, mais sans bâton, crioit de toutes ses

(*a*) Les Lacédémoniens battoient de verges les personnes libres comme les esclaves.

(*b*) Ce dernier mot, en Grec, veut dire, *qui n'est point jugé.*

reprit Démonax, *qu'il vous eût fait citoyen d'Athènes.* Un Sénateur tiroit vanité de sa robe de pourpre ; le Philosophe en prit un pan, & le lui montrant, lui dit à l'oreille : *Un mouton portoit ceci avant vous, & n'étoit qu'un mouton.* Il balançoit à entrer dans un bain trop chaud, & quelqu'un l'accusoit de timidité : *Le salut de la Patrie*, dit-il, *dépend-il donc de ma brûlure ?* Un autre lui demandoit ce qu'on faisoit en l'autre monde : *Attendez*, répliqua-t-il, *quand j'y serai, je vous en donnerai des nouvelles.* Un méchant Poëte (*a*) lui récitoit son épitaphe, qu'il avoit faite en un seul vers :

Ma dépouille est ici, moi j'habite les cieux.

J'ordonne, ajoutoit-il, *par mon testa-*

---

impropre & inintelligible, & l'ignorant *Polype* (car il est nommé dans le texte) auroit dû dire : L'Empereur m'a honoré *du droit de Bourgeoisie Romaine*, ou m'a fait *Citoyen Romain.*

(*a*) Le texte le nomme *Admete.*

ment, qu'elle soit gravée sur la colonne de mon tombeau. Elle me paroît si belle, reprit Démonax, *que je voudrois déjà la voir en place.* Quelqu'un remarquant sur ses jambes l'empreinte du temps & les traces de la vieillesse, lui demanda ce que c'étoit. *Hélas!* dit-il, *Cerbere m'a mordu.* Un Lacédémonien battoit son esclave de verges, & il lui dit : *Cesse d'élever ton esclave* (*a*) *à ton rang.* Une personne, nommée Danaé, plaidoit contre son frere, & il lui conseilla de se présenter en Justice, par la raison qu'elle n'étoit point Danaé fille d'Acrise (*b*). Il en vouloit sur-tout à ceux qui se disoient Philosophes par vanité, sans l'être en effet. Un Cynique, avec le manteau & la besace, mais sans bâton, crioit de toutes ses

(*a*) Les Lacédémoniens battoient de verges les personnes libres comme les esclaves.

(*b*) Ce dernier mot, en Grec, veut dire, *qui n'est point jugé.*

forces, qu'il marchoit sur les traces d'Antisthènes, de Cratès & de Diogene : *Ne mentez point*, dit Démonax, *vous êtes disciple d'Hypérides* (*a*). Comme il voyoit la plupart des Athletes se battre fort mal, & se mordre mutuellement, au lieu d'employer la force & l'adresse (*b*) : *Ce n'est pas sans*

(*a*) Le mot *Hypérides*, en cet endroit, présente deux sens : il veut dire *appui*, *soutien* ; & comme ce faux Cynique ne portoit pas de bâton, Démonax lui fait entendre malignement, qu'il avoit besoin d'aide & d'appui pour être vrai disciple d'Antisthènes & des autres. Hypérides est aussi le nom d'un célebre Orateur d'Athènes, disciple de Platon & de Socrate, qui gouverna la République avec sagesse, & défendit courageusement la liberté de sa patrie contre Antipater Roi de Macédoine ; qui le fit mourir.

Nous devons d'ailleurs prévenir que dans cette phrase, nous lisons : ἄντο, au lieu d'ἀντιβαλλομένους, & nous y sommes autorisés par le Scholiaste de Lucien & la remarque de Dusoul.

(*b*) Le Grec dit : *Au lieu de se battre selon les regles du Pancrace*, qui étoit un des plus rudes

raison,

raiſon, dit-il, *que les Athletes de nos jours ſont appelés des lions par leurs admirateurs.* On cite encore de lui un mot très-piquant & très-plaiſant : un Proconſul étoit dans l'uſage de ſe faire épiler tout le corps ; un Cynique, montant ſur une pierre, lui reprocha publiquement ſa molleſſe : l'homme en place, indigné, fit arrêter l'inſolent, & ſe propoſoit de lui faire donner des coups de bâton, ou de le bannir. Démonax ſe préſente par haſard, & demande grace pour l'audacieuſe licence, qui ſemble être le patrimoine des Cyniques ; *Par égard pour vous*, dit le Proconſul, *je veux bien lui pardonner, cette fois ; mais s'il y revient, quel châtiment croyez-vous qu'il mérite ? D'être épilé à ſon tour* (*a*), reprit Démonax. Quel-

& des plus dangereux combats, puiſqu'il réuniſſoit la lutte & le pugilat.

(*a*) Le texte dit : *Vous le ferez épiler avec un onguent ; Dropace.* Cet onguent ou médicament étoit une eſpece de cire ou de poix, que l'on

qu'un, chargé, par l'Empereur, du gouvernement d'une grande Province & de la conduite des légions, lui demandoit comment il falloit faire pour bien commander : *Trois choſes*, dit-il ; *ne jamais ſe mettre en colere, parler peu, écouter beaucoup. Mangez-vous des gâteaux* ? lui diſoit un autre. *Et croyez-vous*, répondit-il, *que les abeilles ne font du miel que pour les ſots* (*a*) ? Voyant, dans le Pécille, une ſtatue dont la main étoit briſée ; *C'eſt un peu tard*, dit-il, *que les Athéniens s'aviſent d'élever une ſtatue à Cynégire* (*b*). Un diſ-

---

faiſoit chauffer pour faire tomber ou arracher les cheveux.

(*a*) Les anciens employoient communément le miel dans leur pâtiſſerie.

(*b*) Ce ſoldat Athénien s'immortaliſa à la bataille de Marathon, 498 ans avant J. C. Ayant ſaiſi de la main droite un des vaiſſeaux des Perſes, il ne quitta priſe que lorſque cette main lui fut coupée ; alors il le reprit de la gauche : cette autre main ayant été coupée, il le ſaiſit, dit-on, avec les dents, & y mourut attaché.

ciple d'Ariſtote, Rufin de Chypre, étoit boiteux, & cependant très-aſſidu aux promenades du Lycée; ce qui fit dire à Démonax : *Je ne conçois rien de plus impudent qu'un Péripatéticien boiteux.* Epictete lui conſeilloit un jour, preſqu'avec le ton du reproche, de ſe marier & d'avoir des enfans; *il convient à un Philoſophe*, ajoutoit-il, *de laiſſer après ſoi quelqu'un qui le remplace dans la ſociété.* Démonax lui fit cette réponſe ſans replique : *Donnez-moi donc pour femme, une fille d'Epictete* (*a*). Son mot à Herminus, de la

(*a*) Ce Philoſophe étoit lui-même célibataire, & avoit d'autant plus mauvaiſe grace à reprocher l'amour du célibat à Démonax. Selon Aulugelle, Epictete fut enveloppé dans la proſcription des Philoſophes ſous Veſpaſien, vers la fin du premier ſiècle de l'ere Chrétienne; les contemporains que Lucien donne à Démonax, & le grand âge auquel parvint ce Philoſophe, ſuppoſent qu'il dut être poſtérieur à cette époque. Duſoul conclut de ces inductions, que Démonax étoit plus jeune

secte d'Aristote, mérite aussi d'être rapporté. Cet Herminus étoit un méchant homme, qui, en faisant beaucoup de mal, parloit sans cesse d'Aristote & des catégories ; *Vous êtes vraiment digne*, lui dit-il, *des dix Catégories* (*a*).

---

qu'Epictete ; que celui-ci étoit déjà vieux quand il voulut persuader à l'autre de se marier, & que Démonax pouvoit avoir alors trente-cinq à quarante ans ; il fixe même cette anecdote à l'an 125 ou 130 de J. C. S'il nous est permis de proposer aussi nos conjectures, nous observerons que Démonax, au rapport de Lucien, vécut près de cent ans, & que s'il avoit quarante ans la cent trentieme année de l'ere Chrétienne, il dut vivre jusqu'à l'an 190 de J. C. ou à peu près. Comme Lucien assure précisément qu'il avoit long-temps vécu avec ce Philosophe, & qu'il l'avoit entendu, nous pouvons conclure que notre Auteur se trouvoit à Athènes depuis le milieu du second siecle de notre ere Chrétienne, ou environ jusque vers l'an 190.

(*a*) Le mot *catégorie*, en Grec, signifie tout à la fois *accusation*, & les *prédicamens* auxquels les Dialecticiens, d'après Aristote, rapportent toute expression simple.

Les Athéniens, à l'envi des habitans de Corinthe, vouloient établir chez eux des Spectacles & des Gladiateurs, & s'étoient assemblés sur cet objet; Démonax s'avance au milieu d'eux, & leur dit : *Athéniens, avant de donner votre suffrage, il faut renverser l'Autel que vous avez élevé à la Miséricorde* (*a*). Il alla un jour à Olympie, & les habitans de l'Elide voulurent lui décerner une statue : *Gardez-vous-en bien*, leur dit-il; *ce seroit faire la satire de vos peres, qui n'ont point accordé cet honneur à Socrate & à Diogène.* Je lui ai entendu dire à un Jurisconsulte, *que les loix étoient à peu près inutiles pour les gens de bien & pour les méchans, parce que les premiers n'en ont pas be-*

(*a*) Le Scholiaste de Lucien, sur un endroit du Dialogue intitulé *la double Accusation*, où il est parlé de *l'Autel de la Miséricorde*, fait la remarque suivante : *Il y avoit à Athènes un Autel de la Miséricorde, où se réfugioient ceux qui avoient reçu quelque injure, pour exciter la compassion.*

ſain, & qu'elles ne rendent pas les autres meilleurs. Il aimoit à répéter ſouvent ce vers d'Homere :

Le lâche & le Héros ſont ſoumis à la Parque (*a*).

Il louoit Therſite comme un déclamateur Cynique. On lui demandoit auquel des Philoſophes il donnoit la préférence : *Je les trouve tous admirables*, dit-il; *mais je révere Socrate, Diogène m'étonne, & j'aime Ariſtippe.*

Ce Sage vécut près de cent ans, ſans maladie, ſans douleur, ſans avoir jamais importuné perſonne, ni demandé la moindre choſe. Il ſe rendit utile à ſes amis, & n'eut point d'ennemis. Il étoit ſi chéri des Athéniens & de tous les Grecs, que quand il paroiſſoit en public, les premiers de l'aſſemblée ſe levoient par honneur, & tout le monde gardoit en ſa préſence un ſilence reſpectueux. Sur la fin

(*a*) Iliad. ch. I, v. 320.

de ſes jours, ce bon vieillard entroit ſans invitation, dans la premiere maiſon qu'il lui plaiſoit de choiſir ; il y ſoupoit, y paſſoit la nuit. Ceux qui avoient le bonheur de lui donner l'hoſpitalité, croyoient avoir eu l'apparition d'un Dieu, & diſoient qu'un bon Génie étoit entré chez eux. Quand les Boulangeres le voyoient paſſer, elles ſe l'arrachoient à l'envi, & le ſupplioient d'accepter un pain ; celle qu'il n'avoit point refuſée, ſe regardoit comme très-heureuſe. Les enfans même venoient en foule lui offrir des fruits, & l'appeloient leur pere. Il s'éleva un jour une ſédition parmi les Athéniens ; il paroît au milieu de la multitude : à ſon aſpect, on garde un profond ſilence : voyant les eſprits appaiſés, & le peuple repentant de ſes excès, il ſe retira ſans proférer une ſeule parole. Comme il ſentoit qu'il ne pouvoit plus s'aider lui-même, il récita, devant ceux qui étoient préſens, ces vers que prononce

le Héraut dans les Jeux publics :

Ceſſez, illuſtres Combattans ;
Le moment des Prix vous rappelle.
Quittez la carriere, il eſt temps (*a*).

Depuis ce moment, il ne voulut rien prendre, & conſerva ſa gaieté ordinaire juſqu'à ſon dernier ſoupir. Quelques inſtans avant ſa mort, quelqu'un lui demanda quelles étoient ſes intentions ſur ſa ſépulture : *Ne vous en inquiétez pas*, dit-il ; *l'odeur de mon cadavre y pourvoira. — Mais ne ſeroit-il pas honteux qu'un homme auſſi reſpectable devînt la pâture des oiſeaux &*

(*a*) Ce ſont les premiers vers d'une proclamation qui ſe faiſoit par la voix d'un Héraut, à l'ouverture & à la clôture des Jeux publics. On changeoit ſeulement quelques mots, ſelon la circonſtance. Julien, dans *ſes Saturnales* ou *Satire des Céſars*, rapporte une de ces proclamations toute entiere, & M. de la Bletterie en a donné une imitation dans la traduction de cet Ouvrage. Voyez *Hiſtoire de l'Empereur Jovien*, tom. I, p. 172. Edit de 1748.

des chiens ? — Et quel inconvénient trouvez-vous à ce que je ſois encore utile à quelques animaux après ma mort ? Cependant les Athéniens lui firent de ſuperbes funérailles aux dépens du public, & le pleurerent long-temps. Ils conſerverent, avec une religieuſe vénération, le ſiége de pierre ſur lequel il avoit coutume de ſe repoſer ; on le regardoit comme une pierre ſacrée, & ſouvent on le couvroit de fleurs, par reſpect pour la mémoire de ce grand homme. Tous les Athéniens, ſans exception, & ſur-tout les Philoſophes, aſſiſterent à ſes funérailles : ces derniers ſe firent un honneur de porter ſon corps juſqu'au lieu de la ſépulture.

J'aurois pu citer beaucoup d'autres traits de la vie de ce Philoſophe ; mais j'en ai dit aſſez pour faire connoître quel homme il fut.

LES PHILOSOPHES

A L'ENCAN.

Lucien tourne en ridicule les systêmes & les opinions des différentes sectes des Philosophes.

JUPITER, MERCURE, PYTHAGORE, DIOGÈNE, DÉMOCRITE, HÉRACLITE, SOCRATE, CHRYSIPPE, UN PYRRHONIEN, PLUSIEURS MARCHANDS.

JUPITER.

ALLONS, préparez les siéges & la salle. Toi, tu vas faire entrer chaque secte l'une après l'autre; mais prends soin auparavant de parer un peu la marchandise, afin qu'elle donne dans l'œil des acheteurs. Toi, Mercure, fais l'office de Crieur public, & appelle sous d'heu-

reux auſpices les Marchands à notre encan. Nous allons vendre, au plus offrant, des Philoſophes de toutes les eſpeces & de toutes les ſectes. S'il ſe trouve quelqu'un qui ne puiſſe pas payer argent comptant, nous lui donnerons un an de crédit ſous caution.

MERCURE. Voilà déjà beaucoup de monde qui ſe préſente. Hâtons-nous, & ne les faiſons point attendre.

JUPITER. Eh bien, commencons.

MERCURE. Qui mettrons-nous le premier en vente?

JUPITER. Cet Ionique à longue chevelure. Il a un air honnête & impoſant (*a*).

MERCURE. Allons, Pythagore, deſcends, & parois devant l'aſſemblée.

JUPITER. Crie, Mercure.

MERCURE. Qui veut acheter (*b*) un

(*a*) *Pythagore, & la Secte Italique*, ou *des Pythagoriciens.*

(*b*) Lucien fait ici alluſion à différens points

excellent homme, un homme presque divin ? Le voici. Qui veut s'élever au dessus de la condition humaine (*a*) ? Qui veut connoître le concert harmonieux de l'univers (*b*) ? Qui veut revivre après sa mort (*c*).

---

de la doctrine de Pythagore, dont on a dit, avec raison, beaucoup de bien, mais que l'on a aussi chargée de plusieurs ridicules bien ou mal fondés. Nous nous contenterons d'éclaircir ici en peu de mots les différentes allusions qui pourroient n'être pas entendues de quelques Lecteurs. Ceux qui voudront savoir tout ce que l'on a dit pour & contre Pythagore, & connoître sa doctrine plus en détail, pourront consulter *sa Vie*, par Dacier, ou l'*Examen du Fanatisme*, ou l'*Histoire de la Philosophie*, &c.

(*a*) Selon Pythagore, notre soin principal devroit être de nous rendre semblables à la Divinité. Le seul moyen d'y parvenir est de posséder la vérité, & pour cela il faut la rechercher avec une ame pure.

(*b*) Pythagore avoit apperçu que l'harmonie ou la beauté étoit la fin que l'Intelligence suprême s'étoit proposée dans la formation du monde.

(*c*) C'est le fameux système de la métempsy-

UN MARCHAND. Il me paroît d'une physionomie assez libérale. Que fait-il?

MERCURE. L'Arithmétique (*a*), l'Astronomie, la Magie (*b*), la Géomé-

---

cose, ou la transmigration des ames d'un corps dans un autre. C'étoit le dogme principal de la Philosophie de Pythagore; il l'avoit emprunté des Egyptiens ou des Bracmanes.

(*a*) Pythagore avoit découvert entre les différentes parties du monde, des rapports & des proportions. Ces rapports s'exprimoient par des nombres. Une planete, par exemple, est un certain nombre de fois plus ou moins éloignée du soleil qu'une autre planete; & c'est la connoissance de ces calculs & de ces nombres qui a dirigé l'Intelligence suprême.

(*b*) Outre la cuisse d'or, dont nous avons déjà parlé, on attribuoit de grands prodiges à Pythagore. Il écrivoit, disoit-on, avec du sang sur un miroir ce que bon lui sembloit, présentoit ce miroir & ces lettres à la face de la lune, quand elle étoit dans son plein, & voyoit dans la surface de cette planete tout ce qu'il avoit écrit sur la glace de son miroir. Il se fit saluer du fleuve Nessus; il arrêta un aigle dans son vol, apprivoisa un ours par la vertu de certaines paroles,

trie (*a*), la Muſique (*b*), la Science des prodiges, & de plus, c'eſt un grand Devin.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger?

MERCURE. Vous en êtes fort le maître : puiſſiez-vous en être content!

LE MARCHAND. D'où es-tu?

PYTHAGORE. De Samos.

---

fit mourir un ſerpent, & chaſſa un bœuf qui gâtoit un champ de féves. Il ſe fit voir dans un même jour, à la même heure, dans les villes de Crotone & de Métaponte ; enfin il prédiſoit l'avenir. Après ſa mort, ſa maiſon fut changée en un Temple, & on l'honora comme un Dieu.

(*a*) Pythagore inventa la fameuſe démonſtration du carré de l'*hipotênuſe*, qui eſt d'un ſi grand uſage parmi les Géometres. Il fut ſi charmé de cette découverte, qu'il immola une hécatombe. Cependant ce ſacrifice ne s'accorde guere avec le point de ſa doctrine, qui défendoit de tuer les animaux, & de manger leur chair.

(*b*) On prétend que Pythagore fut auſſi le premier qui trouva la proportion des tons de la Muſique.

LE MARCHAND. Où as-tu puisé ta doctrine?

PYTHAGORE. En Egypte, chez les Sages du pays.

LE MARCHAND. Si je t'achete, que m'apprendras-tu?

PYTHAGORE. Je ne t'apprendrai rien; je ne ferai que te donner des réminiscences (*a*).

LE MARCHAND. Comment cela?

PYTHAGORE. En purifiant d'abord ton ame de toutes ses souillures.

LE MARCHAND. Et quand tu l'auras bien épurée, comment me feras-tu souvenir de ce que je voudrois me rappeler?

PYTHAGORE. Par la retraite & un long silence. Tu seras cinq ans entiers sans parler (*b*).

(*a*) Dans le système de la métempsycose, il est vrai que les nouvelles connoissances ne sont que des souvenirs, puisqu'on les avoit déjà lorsqu'on existoit dans un autre corps.

(*b*) C'étoit en effet l'épreuve par laquelle Pytha-

LE MARCHAND. Tu peux, mon ami, aller inſtruire le fils de Crœſus (*a*). Pour moi, je veux parler à mon aiſe : je veux être homme, & non pas ſtatue. Et après ce quinquennium de ſilence, à quoi m'occuperas-tu ?

PYTHAGORE. A la Muſique & à la Géométrie.

LE MARCHAND. Il eſt aſſez plaiſant que pour devenir ſage, on doive commencer par être Chanteur.

PYTHAGORE. Enſuite, tu apprendras à compter.

LE MARCHAND. Je le ſais déjà.

---

gore faiſoit paſſer tous ceux qui vouloient être ſes Diſciples.

(*a*) Le fils de Crœſus étoit muet. Hérodote raconte que ce Prince malheureux, après la priſe de ſa ville capitale par Cyrus, étoit ſur le point d'être tué par un ſoldat, qui levoit déjà la hache ſur lui ; & que ſon fils, quoique muet de naiſſance, fut ſaiſi d'un mouvement ſubit qui lui donna la parole, & lui fit dire tout-à-coup : *Soldat, ne porte point la main ſur Crœſus.*

PYTHAGORE. Voyons; comment t'y prends-tu ?

LE MARCHAND. Un, deux, trois, quatre.

PYTHAGORE. Eh bien, mon cher, ce que tu crois quatre c'eſt dix (*a*) : ce nombre forme le triangle parfait, & c'eſt par lui que nous jurons.

LE MARCHAND. O nombre merveilleux ! j'en jure par vous, jamais parole plus divine & plus ſacrée ne frappa mes oreilles.

PYTHAGORE. Je t'apprendrai enſuite ce que c'eſt que la terre, l'air, l'eau & le feu : tu connoîtras la nature de

(*a*) Voici comment Pythagore juſtifioit ce ſophiſme. Les nombres 1, 2, 3, 4, réunis, font évidemment dix ; ils forment le triangle parfait, ou équilatéral, parce qu'en les repréſentant par des points placés les uns ſous les autres, dont chaque rangée ſurpaſſe la précédente d'un point, cela forme un triangle dont les trois côtés ſont égaux. ∴ Les Pythagoriciens juroient en effet par le nombre *quatre*.

ces élémens; tu ſauras en quoi conſiſte leur mouvement & leur forme.

LE MARCHAND. Quoi! l'air, l'eau & le feu ont une forme?

PYTHAGORE. Sans doute, & très-ſenſible. Conçoit-on qu'une choſe puiſſe ſe mouvoir ſans forme & ſans figure?..... Outre cela, tu ſauras que Dieu eſt un nombre & une harmonie.

LE MARCHAND. Ceci me paroît bien étonnant.

PYTHAGORE. Ajoute encore une découverte à toutes celles-là; c'eſt que ta perſonne, qui ne paroît faire qu'un ſeul individu aux yeux de tout le monde, comprend en effet un ſecond être diſtingué de celui qu'on voit.

LE MARCHAND. Comment! je ne ſuis pas celui qui s'entretient en ce moment avec toi, & c'eſt un autre qui te parle?

PYTHAGORE. Je ne dis pas cela. Tu es bien maintenant ce que tu es; mais autrefois tu animois un autre

corps, & tu portois un autre nom; & avec le temps, tu changeras encore & de nom & de corps.

LE MARCHAND. Je ſerai donc immortel, ſi mon ſort doit être de paſſer ſous tant de formes différentes? Parlons d'autre choſe. Quelle eſt ta nourriture?

PYTHAGORE. Je ne mange rien qui ait eu vie; mais de tout le reſte, à l'exception des féves.

LE MARCHAND. Et pourquoi cette averſion pour les féves?

PYTHAGORE. Ce n'eſt point averſion; au contraire, je les regarde comme ſacrées, & leur nature eſt admirable à mes yeux. D'abord elles ont la vertu de produire & d'engendrer; car ſi vous levez la peau d'une féve encore verte, vous lui trouverez une parfaite reſſemblance avec les parties ſexuelles de l'homme. Et ſi après l'avoir fait cuire dans l'eau bouillante, vous l'expoſez un certain nombre de nuits à l'aſpect de la lune, vous en exprimerez du ſang.

Ce qui rend les féves plus respectables encore, c'est que, par une Loi expresse, les Athéniens s'en servent pour élire leurs Magistrats.

LE MARCHAND. C'est parler à merveille : tout ce que tu dis est divin ; mais déshabille-toi, car je veux te voir tout nud..... Par Hercule, il a une cuisse d'or (*a*) ! ce n'est point un homme, c'est un Dieu ! il faut que je l'achete. Combien en voulez-vous ?

MERCURE. Dix mines.

LE MARCHAND. Il est à moi : les voilà.

(*a*) Ce prodige, & tous ceux que nous avons rapportés, ont fait soupçonner Pythagore, avec raison, de charlatanisme & de fourberie. On dit qu'il s'enferma dans un lieu souterrain, où il demeura pendant un certain temps ; que sa mere lui communiquoit en secret tout ce qui se passoit en son absence. Sortant ensuite de sa caverne, avec un visage pâle & défait, il assembla le peuple, l'assura qu'il venoit des Enfers, d'où il rapportoit une cuisse d'or, &c.

JUPITER. Ecris le nom & la patrie de l'acheteur.

MERCURE. Je crois qu'il eſt de la Grande Grece (*a*), & des environs de Crotone ou de Tarente. Il ne l'a pas acheté ſeul; ils ſont bien trois cents de ſociété (*b*).

(*a*) Pythagore, au retour des voyages qu'il avoit faits en Egypte, dans l'Aſie mineure & dans la Chaldée, pour avoir une connoiſſance plus étendue des mœurs & des caracteres des hommes, revint à Samos, ſa patrie. Polycrate en avoit uſurpé le gouvernement; & quoique le Tyran eût beaucoup d'égards pour le Philoſophe, celui-ci quitta Samos, & vint s'établir dans cette partie de l'Italie, nommée *la Grande Grece*, à cauſe des colonies nombreuſes que les Grecs y avoient formées. Pythagore faiſoit ſa demeure dans les villes d'Héraclée, de Tarente, & ſur-tout de Crotone, dans la maiſon du fameux Athlete Milon. C'eſt de là que ſa ſecte a été appelée *la Secte Italique*.

(*b*) Lucien fait ici alluſion au grand nombre de Diſciples de Pythagore: on prétend qu'il n'en eut pas moins de cinq ou ſix cents, & qu'on accouroit de toutes parts pour l'entendre.

JUPITER. Qu'ils l'emmenent. A un autre.

MERCURE. Voulez-vous que l'on crie (*a*) ce craſſeux habitant de Sinope ?

JUPITER. Volontiers.

MERCURE. L'homme à la beſace, viens ici faire le tour de l'aſſemblée, & montrer aux acheteurs tes épaules nues & toute ta perſonne..... Je vends le mortel le plus courageux & le plus libre : qui l'achetera ?

UN MARCHAND. Quoi ! vous vendez, dites-vous, un homme libre ?

MERCURE. Oui.

LE MARCHAND. Et vous ne craignez pas qu'il ne vous accuſe de plagiat (*b*)

(*a*) Lucien, après avoir mis la Secte Italique à l'encan, paſſe à celle des *Cyniques*, beaucoup plus ridicule que la premiere. Diogène, né à *Sinope*, ville du *Pont*, renchérit encore ſur les pratiques rigoureuſes du Cyniſme.

(*b*) Les Loix défendoient, ſous des peines rigou-

devant l'Aréopage, pour avoir attenté à sa liberté?

MERCURE. Il lui est absolument indifférent d'être vendu comme esclave (*a*); il se croit également libre partout.

LE MARCHAND. A quoi peut être

---

reuses, de vendre une personne libre comme esclave, & ce crime se nommoit *plagiat*. Nous avons ici employé ce mot dans sa signification primitive.

(*a*) Lucien fait allusion à une anecdote de la vie de Diogène. Il avoit été quelque temps captif: comme on alloit le vendre, il cria: *Qui veut acheter un maître?* On lui demanda: *Que veux-tu faire? Commander aux hommes*, répondit le Cynique. Un Noble de Corinthe l'ayant acheté: *Vous êtes mon maître*, lui dit-il; *mais préparez-vous à m'obéir, comme les Grands aux Médecins.* Ses amis voulurent le racheter: *Vous êtes des imbécilles*, leur dit-il; *les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent; mais ceux-ci sont les valets des lions.* Diogène s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que celui-ci lui confia ses fils & ses biens, en disant par-tout: *Un bon Génie est entré chez moi.*

bon un homme auſſi dégoûtant & auſſi miſérable? On ne peut guere en faire qu'un Foſſoyeur ou un Porteur d'eau.

MERCURE. Faites-le Portier. Il ſeroit difficile de trouver un *chien* plus fidele que celui-ci (*a*) pour garder votre maiſon.

LE MARCHAND. D'où eſt-il, & quelle eſpece de ſervice peut-on attendre de lui?

MERCURE. Vous ferez bien de l'interroger lui-même.

(*a*) Les Diſciples d'Antiſthenes portoient le nom de Cyniques, c'eſt-à-dire, de *chiens*, parce qu'ils ſe piquoient d'afficher la licencieuſe lubricité de cet animal, & prétendoient qu'on ne devoit rougir d'aucun penchant de la nature. Ils ſe contentoient, pour nourriture, de tout ce qu'ils trouvoient dans les rues & ailleurs. A leur manteau près, ils n'étoient pas plus vêtus que les chiens: en un mot, un chien, d'après leurs maximes, ſeroit le plus accompli des Philoſophes. Lucien, dans l'endroit qui a donné lieu à cette remarque, joue finement ſur les mots *chien* & *cynique*. Voyez la note (*b*), p. 190.

LE MARCHAND. Je crains ſon air rébarbatif & ſombre : je n'oſe l'aborder ; il pourroit fort bien aboyer après moi, & me mordre. Il a déjà ſon bâton levé ; il fronce les ſourcils, il a un regard colere & menaçant.

MERCURE. Ne craignez point, il eſt doux & apprivoiſé.

LE MARCHAND. Mon ãmi, de quel pays êtes-vous ?

DIOGÈNE. De tout pays.

LE MARCHAND. Que voulez-vous dire ?

DIOGÈNE. Tu vois en moi un citoyen de l'univers.

LE MARCHAND. Quel eſt ton maître & ton modele ?

DIOGÈNE. Hercule.

LE MARCHAND. Tu en as déjà la maſſue ; il ne te manque plus que la peau de lion.

DIOGÈNE. Ce haillon que tu vois ſur mes épaules, eſt ma peau de lion. A l'exemple de mon Héros, j'ai déclaré

la guerre à toutes les voluptés, & j'ai entrepris de réformer les mœurs, non pas comme lui pour obéir à des ordres étrangers (*a*), mais de mon plein gré, & sans y être forcé par personne.

LE MARCHAND. Cela est fort louable. Mais dis-moi précisément ce que tu fais, & quelle est ta profession?

DIOGÈNE. Je rends les hommes libres, & je guéris les passions; en un mot, je suis le Héraut de la Vérité & de la Liberté.

LE MARCHAND. Eh bien! si je t'achette, comment t'y prendras-tu pour m'instruire?

DIOGÈNE. Dès que je t'aurai reçu sous ma conduite, & que tu seras délivré de la Volupté, je t'enfermerai avec la Pauvreté, & te ferai prendre le manteau. Je te formerai ensuite à la fatigue & au travail; tu coucheras sur

(*a*) Hercule n'entreprit ses glorieux travaux que par les ordres de Junon.

la dure, tu boiras de l'eau, & tu te contenteras, pour nourriture, de tout ce que tu pourras trouver. Si tu as des richeſſes, je te conſeillerai de les jeter dans la mer. Tu ne te ſoucieras ni de mariage, ni d'enfans, ni de patrie, & toutes ces belles choſes ne ſeront que des folies à tes yeux. Tu quitteras la demeure de tes peres, pour habiter un tombeau, une tour abandonnée, un tonneau. Ta beſace ſera toujours pleine de lupins, & de vieux papiers tout couverts de griffonnage (*a*). Alors tu ſeras plus heureux que le grand Monarque des Perſes; & ſi quelqu'un veut te déchirer à coups de fouet, ou te faire éprouver d'autres tourmens, tu

(*a*) Les Volumes des Anciens étoient, comme on le ſait, des rouleaux, qui ordinairement n'étoient écrits que d'un côté; cependant il y en avoit beaucoup qui portoient auſſi de l'écriture ſur le dos. J'ai rendu cette idée conformément à nos uſages.

n'y trouveras rien de douloureux ni d'affligeant.

LE MARCHAND. Comment ! tu veux qu'on ne ſe plaigne pas au milieu des coups de fouet ? Crois-tu donc que ma peau ſoit une écaille de tortue ou de crâbe ?

DIOGÈNE. Tu adopteras la maxime d'Euripide, en y changeant ſeulement quelques mots.

LE MARCHAND. Et quelle eſt donc cette maxime ?

DIOGÈNE.

La douleur dans le cœur, & non pas ſur les levres (*a*).

Voici ſur-tout ce que tu dois avoir ſans ceſſe devant les yeux : il faut être inſolent, audacieux, & vomir des injures contre tout le monde, ſans mé-

(*a*) C'eſt l'imitation d'un vers d'Euripide, dont Lucien change le ſens, & rompt la meſure. On lit dans la Tragédie d'*Hyppolite*, v, 612 :

Mes levres ont juré, mais mon cœur eſt parjure.

nager les Rois plus que les particuliers. C'eſt le moyen d'attirer ſur toi l'attention des uns & des autres, & de paſſer auprès d'eux pour une ame forte & courageuſe. Il faut affecter un langage barbare & groſſier, un ſon de voix déſagréable & dur, qui approche des aboiemens d'un chien; avoir une mine ſévere & refrognée; une démarche qui réponde à la mine; afficher l'extérieur le plus farouche & le plus ſauvage : tu dois bannir de tes actions, la pudeur, la décence, l'honnêteté; arracher de ton front le vain maſque d'une puérile rougeur. Qu'on te voie dans les lieux les plus fréquentés, mais qu'on t'y voie abſolument ſeul, & ſans la moindre communication avec qui que ce ſoit; ne t'y laiſſe jamais aborder, ni par un étranger, ni par un ami; une ſeule complaiſance de ce genre te relegue ſans retour dans la foule, & tu perds pour jamais ta ſupériorité. Fais effrontément, en préſence de tout

n'y trouveras rien de do[illegible]
d'affligeant.

LE MARCHAND. Co[illegible]n,
qu'on ne ſe plaigne [illegible]ſſer
coups de fouet ? [illegible]e un
ma peau ſoit u[illegible]heur
de crâbe !

DIOGÈNE. [illegible] bonheur
d'Euripi[illegible] bien groſſier.
quelqu[illegible]e. Du moins il eſt facile, &
[illegible]a portée de tout le monde. C'eſt
ce [illegible]e chemin le plus court qui mene à
la gloire. Avec mes conſeils, tu n'as plus beſoin, ni de ſciences, ni d'étude. Fuſſes-tu le plus ſtupide & le plus ignorant des hommes ; fuſſes-tu Chaircuitier, Savetier, pauvre Artiſan ou vil Publicain, cela n'empêchera point

(*a*) Diogène enchériſſoit ſur l'inſouciante lubricité des chiens, & s'abandonnoit avec un front d'airain, dans les carrefours & dans les rues, à des excès & à des turpitudes qu'on ne peut pas même déſigner.

(*b*) *En mangeant un polype crud, ou une ſeche.*

qu'on ne t'admire, pourvu que tu aies l'impudence & l'audace en partage, pourvu que tu excelles dans l'art de vomir des injures.

LE MARCHAND. Ces belles qualités-là ne te rendent pas d'un grand prix à mes yeux ; tu n'es guere de défaite, que dans le cas où l'on auroit besoin d'un Batelier ou d'un Crocheteur (*a*) ; encore ne voudrois-je donner de toi que deux oboles, tout au plus.

MERCURE. C'est un marché conclu, il est à vous. Nous avons hâte d'être délivrés de cet ennuyeux clabaudeur, qui nous assomme de ses clameurs importunes, & qui insulte à tout l'univers.

JUPITER. Appelle maintenant ce beau Cyrénéen (*b*), décoré de pourpre & couronné de fleurs.

MERCURE. Messieurs, écoutez bien.

(*a*) Le Grec dit : *ou d'un Marchand d'herbes.*

(*b*) *Aristippe, & la Secte Cyrénaïque.* Voyez t. I, p. 355.

Voici un morceau précieux, qui eſt réſervé à celui d'entre vous dont la bourſe eſt le mieux garnie. Qui veut acheter la vie la plus douce & la plus heureuſe? qui aime les plaiſirs, & qui veut ſe procurer le plus voluptueux des hommes?

UN MARCHAND. Approche, mon ami, & dis-nous ce que tu ſais. Je t'acheterai, ſi tu es bon à quelque choſe.

MERCURE. Prenez garde de l'incommoder; ne l'interrogez pas; il eſt ivre, & il lui ſeroit impoſſible de vous répondre. A peine peut-il remuer la langue.

LE MARCHAND. A qui donc prétendez-vous vendre un tel garnement? Il faudroit avoir perdu le ſens pour acheter un crapuleux de cette eſpece. Que de parfums autour de lui! comme ſes pas ſont chancelans & mal aſſurés! Dis-moi cependant, Mercure, ce qu'on en peut attendre, & à quoi il eſt propre.

MERCURE. D'abord, c'eſt un fort bon ...ve, & qui ſait faire raiſon aux ...s buveurs. S'il eſt chez un maî... ...reux & partiſan des plaiſirs, ...ès-bien faire l'agrément des ... d'une Chanteuſe. Il en... ...ent l'art de préparer & ...monner les mets les plus délicats; en un mot, c'eſt un grand maître de volupté. Formé parmi les Athéniens, il a vécu à la Cour des Tyrans de Sicile, dont la faveur l'a rendu célebre. Le précis de ſa doctrine conſiſte à ne ſe ſoucier de rien, à jouir de tout, & à chercher par-tout le plaiſir.

LE MARCHAND. Adreſſez-vous à plus riche que moi; je n'ai pas le moyen d'acheter un vivant de ſi bonne humeur.

MERCURE. Ma foi, Jupiter, je crois qu'il nous reſtera.

JUPITER. Fais-le mettre à part. Paſſons à une nouvelle enchere. Propoſe à l'aſſemblée ce rieur d'Abdere, & ce

pleureur d'Epheſe (*a*). Je ne veux faire qu'un même lot de ces deux perſonnages.

MERCURE. Deſcendez tous les deux.... Je vous annonce deux excellens hommes, & les plus ſages des hommes.

UN MARCHAND. En vérité ils ne ſe reſſemblent guere ; l'un rit ſans ceſſe, & l'autre a toujours l'air d'avoir perdu ſon pere, tant il pleure amèrement. Voyons, qu'as-tu à rire, toi ?

DÉMOCRITE. C'eſt que vous me paroiſſez fort riſibles, vous & vos actions.

LE MARCHAND. Quoi ! tu te moques de nous & de tout ce que nous faiſons, ſans la moindre exception ?

DÉMOCRITE. Oui ; je n'y vois rien qui mérite une ſérieuſe attention. Tout eſt vanité parmi vous. Ce monde n'eſt d'ailleurs qu'un concours fortuit d'atomes, dans un eſpace ſans bornes (*b*).

(*a*) *Démocrite & Héraclite.*

(*b*) Démocrite avoit étudié ſous Leucippe, qui

LE MARCHAND. C'eſt toi-même qui étri d'une vanité ſans bornes, ignobavard.... L'inſolent rira toujours. s; j'aurai peut-être meilleure l'autre. Dis-moi, mon ami, pleurer?

HÉRACLITE. Hélas! c'eſt que la condition des pauvres humains eſt bien triſte & bien déplorable; ils ſont en tout ſoumis aux caprices du ſort, &

---

lui apprit le ſyſtême des atomes & du vide. Il les regardoit comme les principes de toutes choſes; ils rouloient & étoient portés au haſard dans l'univers; de leur rencontre fortuite ſe formoient le feu, l'eau, l'air, & la terre. Les Abdéritains, étonnés du rire continuel de leur compatriote, craignant qu'il ne tombât en démence, écrivirent à Hippocrate pour lui recommander ſa tête: le Médecin s'étant rendu auprès de Démocrite, conçut tant de vénération pour ſon eſprit & pour ſa vertu, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abdéritains, qu'à ſon avis, ceux qui s'eſtimoient les plus ſains étoient les plus malades. Démocrite mourut à cent neuf ans, 362 ans avant J. C. Il avoit compoſé pluſieurs Ouvrages, qui ont été perdus.

voilà ce qui excite ma compaſſion & mes larmes. Sans pouvoir les féliciter ſur le préſent, je trouve bien plus affligeant encore l'affreux avenir qui les attend ; je veux dire l'embraſement & la ruine de l'univers. C'eſt ce malheur inévitable que je déplore ; c'eſt l'inconſtance des choſes humaines qui ſe confondent ou ſe ſuccedent comme dans un chaos inextricable : plaiſir & peine, ſavoir & ignorance, grandeur & petiteſſe, ne ſont qu'une même choſe, & ſe trouvent toujours réunis dans le même objet ; en un mot, tout eſt haut & bas, & ſoumis aux jeux du temps & à ſes viciſſitudes.

LE MARCHAND. Et qu'eſt-ce que le temps ?

HÉRACLITE. Un enfant qui joue aux dez & marche au haſard.

LE MARCHAND. Et les hommes ?

HÉRACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux ?

HÉRACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Ma foi, mon ami, [illegible] parles que par énigmes & par lo[illegible]phes (*a*), & tes oracles ſont auſſi [illegible] que ceux d'Apollon.

[illegible]CLITE. C'eſt que je me ſoucie [illegible] peu de vous.

LE MARCHAND. Perſonne auſſi ne ſe ſouciera de t'acheter, à moins qu'il n'ait perdu la raiſon.

HÉRACLITE. Achetez-moi ou ne m'achetez pas, je vous ordonne à tous tant que vous êtes, grands & petits, de répandre ſans ceſſe des larmes ſur votre ſort.

LE MARCHAND. La maladie de cet homme n'eſt autre choſe qu'une bile noire. Je n'acheterai ni le rieur, ni le pleureur.

MERCURE. Nous ne pourrons point non plus nous défaire de ceux-là.

(*a*) Tous les Anciens ont en effet reproché beaucoup d'obſcurité à Héraclite. On ne ſavoit même, dit on, comment il falloit ponctuer ſes Ouvrages.

JUPITER. Paſſons à un autre.

MERCURE. Voulez-vous que je crie ce cauſeur d'Athènes (*a*)?

JUPITER. Je le veux bien.

MERCURE. Viens ici, mon ami. Meſſieurs, voici un honnête homme, un homme ſage & vertueux; qui veut l'acheter?

UN MARCHAND. Quel eſt ton mérite?

SOCRATE. J'aime beaucoup les jeunes gens (*b*), & je ſuis paſſé maître dans l'art d'aimer.

LE MARCHAND. Le moyen que je

(*a*) *Socrate, & la Secte des Académiciens.*

Socrate paſſoit une partie des jours dans les boutiques des plus célebres ouvriers d'Athènes, à diſcourir avec ſes amis & tous ceux qui ſe préſentoient.

(*b*) Voyez le vingtieme Dialogue des Morts: *Et je ſuis paſſé maître dans l'art d'aimer*: Socrate ſe faiſoit honneur de je ne ſais quelle ſcience d'amour, qu'il ſe vantoit d'avoir appriſe de *Diotime*, fameuſe courtiſanne.

t'achete ! j'aurois beſoin d'un Gouverneur pour un aimable enfant, que je voudrois faire inſtruire.

SOCRATE. Eh bien ! où trouverez-vous quelqu'un qu'il convienne mieux de placer aux côtés d'un aimable enfant ? Ce n'eſt point du corps que je ſuis amoureux ; l'ame ſeule a des charmes à mes yeux. Si nous dormons la nuit ſous la même couverture, n'en prenez point ombrage ; il vous dira qu'il ne ſe paſſe rien que de très-honnête entre lui & moi.

LE MARCHAND. Comment ! tu voudrois nous faire accroire qu'un amoureux comme toi, en partageant ſon lit avec un bel enfant, qui eſt en ſon pouvoir, ne s'occupe que de ſon ame pendant des nuits entieres ? A d'autres, mon cher, de pareils contes.

SOCRATE. Je vous le jure par le Chien & le Platane (*a*).

(*a*) M. l'Abbé Maſſieu dans ſon Mémoire ſur les

LE MARCHAND. Les plaisans Dieux !

SOCRATE. Eh quoi ! le Chien n'est pas une Divinité ! Ne savez-vous pas combien on révere Anubis en Egypte, Sirius dans le Ciel, & Cerbere aux Enfers?

LE MARCHAND. Tu as raison; je me trompois. Quelle est ta maniere de vivre ?

SOCRATE. J'habite la ville que je me suis fondée (*a*) pour moi-même; je vis

---

Boucliers votifs, tom. I des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, édition *in*-4°. p. 205, fait la remarque suivante sur cet endroit de notre Auteur : » On ne croira pas que Lucien ait dessein de persuader à ses Lecteurs, que Socrate parle sérieusement en cet endroit : mais on soupçonnera beaucoup moins Socrate d'avoir pu tenir sérieusement de pareils discours, pour peu que l'on connoisse son caractere, & que l'on soit fait à la maniere fine & détournée avec laquelle il avoit coutume de présenter le miroir aux ridicules & aux sottises des hommes «.

(*a*) Lucien fait ici allusion aux Ouvrages & à la Doctrine de Platon, qu'il confond avec Socrate, parce qu'en effet celui-ci n'eut point de disciple

dans une République nouvelle, & je me conduis selon les loix que je me suis prescrites.

LE MARCHAND. Je voudrois bien connoître quelques-uns de tes décrets.

SOCRATE. Le plus important regarde les femmes. Je ne veux point que chacune d'elles appartienne exclusivement à un seul; mais qu'elle accorde ses faveurs à quiconque voudra les obtenir.

LE MARCHAND. Et que deviennent les loix portées contre l'adultere?

SOCRATE. Je les abroge, & je supprime toutes ces minutieuses précautions.

LE MARCHAND. Et qu'as-tu statué sur les beaux enfans?

SOCRATE. Ils seront la récompense de la vertu; & quiconque se sera distingué par quelque action d'éclat ou de bravoure, jouira de leur amour.

---

plus zélé; Platon fut le conservateur de sa Philosophie, & le Chef de la Secte Académique.

LE MARCHAND. Voilà une magnifique récompense. Mais quels sont les principes fondamentaux de ta doctrine?

SOCRATE. Les formes & les exemplaires des choses : car il existe au delà de cet univers, des formes invisibles de tout ce qui frappe tes yeux, comme le ciel, la mer, la terre, & ce qu'elle renferme.

LE MARCHAND. Où sont-elles ces formes?

SOCRATE. Nulle part ; car si elles étoient en quelque lieu particulier, elles n'existeroient plus.

LE MARCHAND. Mais je ne vois pas ces formes dont tu parles.

SOCRATE. Je le crois, tu es aveugle des yeux de l'ame; mais moi j'apperçois un second exemplaire de toi-même, qui échappe à la vue grossiere du corps; je vois un second Socrate; en un mot, je vois tout double.

LE MARCHAND. Il faut vraiment que

je faſſe emplette d'un homme ſi ſage, & qui a la vue ſi perçante. Voyons, combien me coutera-t-il?

MERCURE. Deux talens.

LE MARCHAND. Je les donne, mais je ne puis pas payer comptant.

MERCURE. Quel eſt votre nom?

LE MARCHAND. Dion de Syracuſe (*a*).

MERCURE. Emmenez-le, & ſoyez-en content..... A ton tour, Epicure (*b*). Qui achetera celui-ci? il eſt diſciple du rieur, & de ce bon vivant (*c*) que nous avons déjà criés. Il ſait même quelque choſe de plus qu'eux, c'eſt-à-dire, il eſt

---

(*a*) Voyez tom. I, p. 355, & le vingtieme Dialogue des Morts.

(*b*) *Epicure, & la Secte des Epicuriens.*

(*c*) Epicure avoit emprunté de Démocrite le ſyſtême des atomes, auquel il donna beaucoup de cours. Comme Ariſtippe, il penſoit que la volupté eſt le ſouverain bien; mais le premier faiſoit conſiſter la volupté dans la débauche & les plaiſirs groſſiers des ſens, au lieu qu'Epicure exhortoit les hommes à la ſobriété, à la continence, & pratiquoit lui-même ces vertus.

un peu plus impie (*a*); d'ailleurs fort aimable, & grand partisan de la bonne chere.

LE MARCHAND. Quel est son prix?

MERCURE. Deux mines.

LE MARCHAND. Les voici. Peut-on savoir quels sont ses mets favoris?

MERCURE. Les plus friands & les plus doux, mais sur-tout des figues.

LE MARCHAND. Il sera aisé de le satisfaire, je lui acheterai des figues seches (*b*).

(*a*) Epicure faisoit de Dieu un être oisif, plongé dans un repos éternel, & indifférent sur tout ce qui se passe dans le monde. Cette idée n'étoit pas digne de Dieu, & ses conséquences étoient des plus dangereuses pour les hommes. Aussi les Stoïciens avoient-ils raison d'accuser Epicure de ruiner le culte des Dieux, & de plonger les hommes dans la plus horrible débauche. Voyez l'excellente préface de la traduction de l'*Anti-Lucrece*.

(*b*) C'est à peu près comme si quelqu'un prétendoit parmi nous régaler avec des raisins secs un partisan de la bonne chere. Les figues seches

JUPITER. A un autre. Appelle ce crâne tondu jusqu'à la peau (*a*), cette mine refrognée qui sort du Portique (*b*).

MERCURE. Vous avez raison, car il me semble qu'on l'attend depuis longtemps, & il fait envie à bien des acheteurs.... Je vends un homme parfait, la

---

étoient si communes en Grece, qu'elles faisoient la nourriture du peuple & des esclaves.

(*a*) *Chrysippe, & la Secte des Stoïciens.*

(*b*) Il s'agit ici de Chrysippe, qui se distingua parmi les Stoïciens par un esprit très-délié & très-subtil. Lucien a choisi le personnage de ce disciple de Zénon, plutôt que Zénon lui-même, quoique celui-ci fût Chef de la Secte des Stoïciens : son intention a été de faire retomber le ridicule de cette scene sur Chrysippe, plutôt que sur la Secte entiere, par ménagement pour l'Empereur Marc Aurelle, qui étoit Stoïcien, & sous le regne duquel Lucien a écrit ce Dialogue.

Les Stoïciens, jaloux de porter des barbes longues & touffues, se coupoient les cheveux, & les avoient fort courts. Ils ne voyoient dans le soin de la chevelure, qu'une affectation ridicule, qu'ils laissoient aux femmes & aux voluptueux.

vertu en personne. Qui veut tout savoir à lui seul ?

LE MARCHAND. Que voulez-vous dire ?

MERCURE. Oui, cet homme unique (*a*) possede seul la sagesse, la beauté, la justice, la valeur, la puissance, les richesses, la politique, l'éloquence, & tout ce qu'il vous plaira.

LE MARCHAND. Il sait donc bien aussi la cuisine, & l'on pourroit, en cas de besoin, en faire un Savetier, un Manœuvre, &, comme on dit, le mettre à toute sauce.

MERCURE. Je le crois.

LE MARCHAND. Viens ici, l'homme universel ; que je voie ce qu'on peut

(*a*) Chrysippe avoit un amour-propre effréné, & ne faisoit point difficulté de laisser entrevoir qu'il se mettoit au dessus de tous les hommes, Philosophes & autres. Quelqu'un lui ayant demandé à qui il confieroit son fils, il répondit : *A moi ; car si je savois que quelqu'un me surpassât en science, j'irois dès ce moment me mettre à son école.*

attendre de toi. Et d'abord, n'auras-tu pas un peu de peine à te faire à la servitude?

CHRYSIPPE. Point du tout. La servitude ne dépend pas de nous (*a*), & tout ce dont nous ne sommes pas maîtres, doit nous être absolument indifférent.

LE MARCHAND. Je n'entends pas ce que tu dis.

CHRYSIPPE. Tu ne sais donc pas distinguer entre les choses *de préférence*(*b*),

(*a*) Lucien fait ici plaisamment allusion au commencement du *Manuel d'Epictete*, dont la premiere pensée est exactement rendue dans les mêmes termes qu'on lit en cet endroit de notre Auteur.

(*b*) Les Stoïciens ne vouloient pas convenir que la douleur fût un mal, & ne distinguoient point les différens événemens de la vie en bons & en mauvais. Ils employoient en conséquence des expressions qui leur étoient particulieres, pour désigner le bien & le mal. La santé, les richesses, les sensations agréables étoient dans leur langage, non pas des *biens*, mais seulement *des choses*

& les choſes qui ne ſont que *tolérables !*

LE MARCHAND. Ma foi, je n'entends rien non plus à ta diſtinction.

CHRYSIPPE. C'eſt que tu n'es pas familiariſé avec le langage du Portique, & que tu n'as pas cette faculté intellectuelle qui fait abſtraction des objets qu'elle ſe repréſente. Mais un homme jaloux de s'inſtruire, & dont l'eſprit eſt rompu aux idées métaphyſiques, comprend très-bien ce que je viens de te

---

de pure préférence : præpoſita aut præcipua, dit Cicéron. De même ils n'appeloient point *des maux*, l'*indigence*, les *maladies* & la *douleur*, mais ſeulement des *choſes tolérables*, ou qui ſont *à rejeter*, *rejectanea*. En parlant des premieres, ils ne vouloient pas dire, *je les recherche*, ou *je les deſire*, mais, *je les choiſis* & *je les reçois*; ni des autres, *je les fuis* & *je les évite*, mais, *je les mets à l'écart*. *Vide Cic. de Fin, IV.* 26. Lucien, dans tout cet endroit, affecte le langage barbare des Stoïciens, pour jeter plus de ridicule ſur leurs opinions bizarres. Moliere a pris le même cadre de plaiſanterie, pour ſe moquer des pédans, des femmes ſavantes, & des précieuſes ridicules.

dire ;

dire. Il fait encore la différence qui se trouve entre un *accident* & un *accident d'accident*, & en quoi consiste cette différence.

LE MARCHAND. Au nom de la Philosophie, je vous conjure de m'expliquer ce que c'est qu'*accident* & *accident d'accident*; car en vérité, je ne sais comment le son harmonieux de ces grands mots a pu frapper mes oreilles.

CHRYSIPPE. Très-volontiers. Supposons qu'un boiteux vienne à se heurter contre une pierre du pied dont il est déjà boiteux, & qu'il se blesse de nouveau; je vois en lui d'abord un *accident*, savoir, sa premiere incommodité, puis un *accident d'accident*, je veux dire la blessure qu'il vient de se faire.

LE MARCHAND. Qu'il a d'esprit! Que sais-tu encore?

CHRYSIPPE. Je sais faire des filets & des piéges de paroles, dont je me sers pour embarrasser ceux qui veulent

disputer contre moi. Ce sont des especes de bâillons & de mords, avec lesquels je leur ferme la bouche & les réduis au silence. Cet art puissant est connu sous le nom fameux de *syllogisme*.

LE MARCHAND. Voilà ce que l'on appelle se rendre redoutable & invincible.

CHRYSIPPE. Ecoute donc..... As-tu un fils ?

LE MARCHAND. Eh bien ?

CHRYSIPPE. Je suppose que ton enfant, en se promenant sur le bord d'un fleuve, soit pris par un crocodile (*a*), & que l'animal te promette de te le rendre, à condition que tu devineras s'il a intention de le dévorer ou non ; que lui répondras-tu ?

LE MARCHAND. Ma foi, mon cher, cela me paroît bien difficile. Je ne sais quel parti prendre pour ravoir mon

(*a*) Voyez tom. I, pag. 143.

fils. Hâte-toi, je te prie, de le sauver par la justesse de ta réponse, de peur qu'en différant il ne devienne la proie du monstre.

CHRYSIPPE. Rassure-toi; je t'apprendrai des choses plus merveilleuses encore.

LE MARCHAND. Quoi?

CHRYSIPPE. Le *Moissonneur*, le *Dominant*, & sur-tout l'*Electre* & le *Masqué*.

LE MARCHAND. Que veux-tu dire avec ton *Electre* & ton *Masqué*?

CHRYSIPPE. *Electre* est la fille d'Agamemnon (*a*), qui sait en même temps une chose & ne la sait pas. Elle sait qu'Oreste est son frere, mais elle ne sais pas que celui à qui elle parle est Oreste. Le *Masqué* est un raisonne-

(*a*) Ce fut elle qui persuada à son frere Oreste de venger sur leur propre mere la mort d'Agamemnon, qu'Egiste avoit assassiné, de concert avec Clytemnestre, à son retour de Troie.

ment admirable, qu'il ne faut pas non plus que tu ignores. Dis-moi, connois-tu ton pere ?

LE MARCHAND. Assurément.

CHRYSIPPE. Eh bien, si j'avois fait paroître en ta présence un homme masqué, & que je t'eusse demandé si tu le connoissois, que m'aurois-tu répondu ?

LE MARCHAND. Que je ne le connoissois pas.

CHRYSIPPE. Cependant cet homme au masque étoit ton pere : tu ne l'as pas reconnu, donc tu ne connois pas ton pere.

LE MARCHAND. Non, sans doute ; mais qu'il se démasque, & je le connoîtrai. Au reste, quel est le but de ta Philosophie, & que prétends-tu, lorsqu'une fois tu seras parvenu au plus haut degré de la vertu ?

CHRYSIPPE. Je jouirai des premiers biens de la nature, je veux dire, les richesses & la santé. Mais on n'en vient

pas là sans beaucoup de peine. Il faut se fatiguer la vue à déchiffrer des caracteres imperceptibles ; parcourir une foule de gros Commentaires ; se remplir la tête de solécismes & de termes bizarres ; sur-tout se bien persuader qu'il n'est permis à personne d'atteindre à la sagesse, sans s'être purifié trois fois de suite avec de l'ellébore.

Le Marchand. Ces derniers préceptes me paroissent plausibles, & dignes d'un homme estimable. Mais être un misérable avare & un détestable usurier, comme il me paroît que tu l'es, cela convient-il à un homme que l'ellébore a préparé à devenir un Sage parfait ?

Chrysippe. Assurément. Il n'appartient qu'au Sage de faire profiter son argent. Recueillir des conséquences comme le Philosophe, ou recueillir des especes comme l'usurier, c'est toujours recueillir. Le Sage ne sortira donc point de sa sphere en tirant in-

térêt de ſon argent, comme il tire des conſéquences d'un raiſonnement. Il peut même tirer intérêt de l'intérêt, comme on tire des conſéquences d'autres conſéquences; & en voici la preuve : s'il peut prendre le premier, il peut prendre auſſi le ſecond : or il peut le premier, *ergo* le ſecond.

LE MARCHAND. Il faut donc dire la même choſe de l'argent que tu prends des jeunes gens pour leur enſeigner la Philoſophie, & il eſt évident que le ſeul Sage a droit de tirer profit de ſa vertu.

CHRYSIPPE. Tu l'entends; ce n'eſt pas pour moi que je reçois cet argent, c'eſt pour celui qui me le donne. Comme il vaut mieux donner que recevoir, je préfere le rôle de preneur, & je laiſſe à mon diſciple celui de donneur.

LE MARCHAND. Tu as cependant dit le contraire, &, ſelon toi, le maître, comme le ſeul riche, eſt le donneur, & le diſciple le preneur.

CHRYSIPPE. Tu veux plaisanter; mais prends garde que je ne te décoche un argument péremptoire.

LE MARCHAND. Et qu'en résultera-t-il pour moi ?

CHRYSIPPE. Doute, silence, confusion, & même je suis le maître de te pétrifier.

LE MARCHAND. Eh, mon ami ! serois-tu donc un nouveau Persée ?

CHRYSIPPE. Voici comment. Une pierre n'est-elle pas un corps ?

LE MARCHAND. Oui.

CHRYSIPPE. Un animal n'est-il pas un corps ?

LE MARCHAND. Oui.

CHRYSIPPE. N'es-tu pas animal ?

LE MARCHAND. Il me le semble.

CHRYSIPPE. Tu es donc pierre ?

LE MARCHAND. Je n'en crois rien; mais cependant rends-moi, je te prie, la forme humaine.

CHRYSIPPE. Cela n'est pas difficile, & je veux bien que tu redeviennes

homme. Tout corps eſt-il animal ?

LE MARCHAND. Non.

CHRYSIPPE. Une pierre eſt-elle animal ?

LE MARCHAND. Non.

CHRYSIPPE. Es-tu corps ?

LE MARCHAND. Oui.

CHRYSIPPE. Es-tu corps & animal tout enſemble ?

LE MARCHAND. Oui.

CHRYSIPPE. Tu n'es donc pas pierre ?

LE MARCHAND. Ah ! je te remercie ; car, en vérité, comme autrefois Niobé, je ſentois déjà le froid me gagner les jambes, & les eſprits vitaux commençoient à m'abandonner. Mais il faut que je t'achete. Combien en veut-on ?

MERCURE. Douze mines.

LE MARCHAND. Les voilà.

MERCURE. L'achetez-vous à vous ſeul ?

LE MARCHAND. Non ; je ſuis de ſociété avec tous ceux que vous voyez.

MERCURE. Ils ont de fortes épaules, & se tireront parfaitement bien de la tâche du *Moissonneur*.

JUPITER. Allons, Mercure, ne perdons point de temps; appelles-en un autre.

MERCURE. Viens ici, riche & beau Péripatéticien (*a*). Achetez un Savant consommé, un homme qui sait tout ce qu'on peut savoir.

UN MARCHAND. Qu'est-il ?

MERCURE. Doux, modéré, sociable, &, qui plus est, double.

LE MARCHAND. Comment double !

MERCURE. Il y a en lui deux hommes; l'un extérieur & qui frappe les yeux; l'autre intérieur, & différent du premier. Ainsi souvenez-vous, si vous l'achetez, de bien distinguer en lui ces deux personnages.

LE MARCHAND. Quels sont ses principaux dogmes ?

(*a*) *Aristote, & les Péripatéticiens.*

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens; ceux de l'ame, ceux du corps, & ceux de la fortune.

LE MARCHAND. Sa Philosophie me paroît faite pour l'homme. Combien coutera-t-il ?

MERCURE. Vingt mines.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Point du tout, car nous lui croyons de l'argent en poche. Hâtez-vous de conclure le marché. D'ailleurs il vous apprendra, quand vous voudrez, combien de temps vit un moucheron, jusqu'à quelle profondeur les rayons du soleil pénetrent la mer, & quelle est l'ame des huîtres.

LE MARCHAND. Quelle scrupuleuse sagacité !

MERCURE. Que sera-ce, quand il vous communiquera ses découvertes plus savantes encore sur la génération de l'homme, & la formation du fœtus dans le sein de la mere ! quand il vous apprendra que c'est l'homme qui

eſt un animal riſible, & non pas l'âne, qui ne connoît ni les Arts, ni la navigation !

LE MARCHAND. Ce ſont-là des connoiſſances très-importantes; ainſi voilà vingt mines.

MERCURE. Adjugé. Il nous reſte encore un Sceptique (*a*). Viens ici, Pyrrhias (*b*), qu'on ſe défaſſe de toi au plutôt, car la foule s'éclaircit, & nous n'aurons bientôt plus d'acheteurs. Qui veut celui-ci ?

UN MARCHAND. Moi. Mais auparavant, que ſais-tu ?

LE SCEPTIQUE. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien !

LE SCEPTIQUE. Non, rien; je ne ſais pas ſeulement s'il exiſte quelque choſe.

(*a*) *Les Sceptiques, ou Pyrrhoniens.*

(*b*) Ce mot *Pyrrhias* eſt un nom d'eſclave, qui ſignifie *Rouge*, & que Lucien a choiſi par une alluſion badine au nom de *Pyrrhon*, Chef de la Secte des Sceptiques.

LE MARCHAND. Nous n'existons donc pas, nous autres ?

LE SCEPTIQUE. Je ne sais.

LE MARCHAND. Et toi, sais-tu si tu existes ?

LE SCEPTIQUE. Beaucoup moins encore.

LE MARCHAND. Voilà un doute bien opiniâtre. Et cette balance, à quoi te sert-elle ?

LE SCEPTIQUE. A peser les raisons de part & d'autre. Lorsque je les vois également prépondérantes, je suspens mon jugement entre le pour & le contre, & j'ignore de quel côté est la vérité.

LE MARCHAND. Mais si tu agis comme tu penses, que peux-tu faire de bien ?

LE SCEPTIQUE. Tout. Seulement je ne cours pas après un fugitif.

LE MARCHAND. Et pourquoi ?

LE SCEPTIQUE. Parce que je ne puis rien saisir.

LE MARCHAND. Je te crois bien ; tu m'as l'air d'un lourdaut & d'un ignorant fieffé. Quel eſt le but de tes réflexions ?

LE SCEPTIQUE. L'ignorance, la ſurdité, l'aveuglement.

LE MARCHAND. De ton aveu, tu es donc ſourd & aveugle ?

LE SCEPTIQUE. Et de plus, dépourvu de jugement & de ſens ; je ne vois rien en quoi je differe d'un vermiſſeau.

LE MARCHAND. Tu me donnes envie de t'avoir. Combien vaut-il ?

MERCURE. Une mine Attique.

LE MARCHAND. Tenez. Eh bien, mon ami, t'ai-je acheté ?

LE SCEPTIQUE. Cela n'eſt pas ſûr.

LE MARCHAND. Comment ! ne viens-je pas de convenir du prix de ta perſonne, & de compter mon argent ?

LE SCEPTIQUE. Je doute, & je ſuſpens mon jugement.

LE MARCHAND. Suis-moi toujours, parce que tu es à moi.

LE SCEPTIQUE. Qui ſait ſi cela eſt vrai ?

LE MARCHAND. Le Crieur, mon argent & les aſſiſtans ſont de bons témoins.

LE SCEPTIQUE. Y a-t-il quelqu'un ici ?

LE MARCHAND. Eh bien, quand je t'aurai mis au moulin, je te prouverai d'une autre maniere que je ſuis ton maître.

LE SCEPTIQUE. Je ne prononce point ſur cela.

LE MARCHAND. Et moi j'ai prononcé.

MERCURE. Allons, plus de conteſtation, & ſuis ton maître..... A demain, Meſſieurs, nous ferons la vente des ouvriers, des artiſans & autres petites gens.

LES PHILOSOPHES RESSUSCITÉS, OU LE PÊCHEUR.

Lucien se justifie de ce qu'il a dit des Philosophes dans le Dialogue précédent, en prouvant qu'il n'a prétendu parler que de ceux qui abusent de ce nom.

SOCRATE, PLATON, EMPÉDOCLES, LUCIEN, LA PHILOSOPHIE, LA VÉRITÉ, ARISTOTE, DIOGÈNE, LA VERTU, LE SYLLOGISME, LES PLATONICIENS, LES PYTHAGORICIENS, LES STOICIENS, LES PÉRIPATÉTICIENS, LES ÉPICURIENS, LES ACADÉMICIENS, LA CONVICTION, CHRYSIPPE, LA PRÊTRESSE DE MINERVE.

SOCRATE.

L'EXÉCRABLE ! fais, fais pleuvoir sur lui une grêle de pierres ; jette-lui des

mottes de terre ; jette-lui des briques ; frappe à grands coups de bâton. Prends garde que le maraud ne s'évade. Allons, Platon ; allons Chrysippe ; formons une phalange, & fondons tous ensemble sur un ennemi commun.

Que le bâton & la besace (*a*)
Se portent en ce jour un mutuel appui.

Il n'est aucun de nous qui n'ait été en butte à ses insolens sarcasmes. Toi, Diogène, c'est à présent plus que jamais, qu'il faut faire usage de ta massue (*b*) ; touche hardiment, & point de relâche. Punissons cet infame ca-

(*a*) Lucien fait ici une espece de parodie du 363e. vers du chant second de l'Iliade : Nestor conseille au Roi Agamemnon, de faire en sorte que les différentes parties de l'armée des Grecs se soutiennent & se prêtent un mutuel secours.

(*b*) Les Cyniques étoient de très-bourrus Philosophes, qui menaçoient facilement de leur bâton, & effectuoient presque aussi souvent leurs menaces. Il est à présumer qu'ils ne le faisoient pas toujours impunément.

lomniateur comme il le mérite. Quoi donc ! Ariſtipe, Epicure, êtes-vous déjà fatigués ? ce n'eſt pas le temps du repos.

Amis, dans votre cœur rappelez ſagement
Le noble ſouvenir d'un vieux reſſentiment (*a*).

Courage, Ariſtote ; redouble le pas. Bon ! le monſtre eſt pris. Nous te tenons, méchant ; nous allons t'apprendre à qui tu as le front de te jouer. Mais comment punir ſon crime ? C'eſt trop peu d'une mort. Inventons des ſupplices, dont la diverſité raſſaſie notre haine. Il eſt juſte que le ſcélérat expire mille fois pour chacun de nous.

PLATON. Mon avis eſt qu'il faut d'abord lui arracher la langue, le battre

(*a*) Imitation d'un vers d'Homere (Iliad. ch. II, v. 287), par lequel Hector engage les Troyens à demeurer bien unis entre eux, & à ſe rappeler leur ancienne valeur. Lucien met la colere à la place de la valeur dans le cœur des Philoſophes.

de verges, l'attacher à une croix, & lui crever les yeux. Que penſe Empédocles!

EMPÉDOCLES. Qu'on le précipite dans les fournaiſes de l'Etna, pour lui apprendre à médire de gens qui valent mieux que lui.

PLATON. Déchirons-le plutôt par morceaux, comme Orphée (*a*) ou Penthée (*b*), & que chacun de nous puiſſe emporter un lambeau de ſes membres briſés contre les rochers.

LUCIEN. Meſſieurs, faites-moi grace, au nom de Jupiter ſuppliant.

SOCRATE. Non; tu ne peux nous

(*a*) Depuis qu'Orphée eut perdu Eurydice ſans retour, il ne put ſouffrir les femmes; les Bacchantes en furent tellement irritées, qu'elles ſe jeterent ſur lui & le mirent en pieces.

(*b*) Penthée, Roi de Thebes, mépriſoit ſi fort les Dieux, qu'au lieu d'aller au devant de Bacchus qui paſſoit dans ſes Etats, il commanda qu'on le lui amenât pieds & mains liés. Bacchus inſpira une telle fureur à la famille de Penthée, qu'elle mit ce Prince en pieces.

échapper; c'eſt un parti pris. Ne ſais-tu pas qu'Homere a dit :

Jamais l'homme au lion ne put ſe réunir (*a*).

LUCIEN. Eh bien ! c'eſt au nom d'Homere que je vous ſupplierai. Vous reſpecterez ſes Oracles, & m'épargnerez du moins en faveur de ſes vers.

Je ne ſuis point méchant, laiſſe-moi vivre encor. L'or ſera ma rançon : *les Sages aiment l'or* (*b*).

PLATON. Crois-tu que nous manquerons de paſſages d'Homere pour te répondre? Ecoute :

(*a*) Iliad. ch. XIV, v. 262.

(*b*) Au dixieme chant de l'Iliade, un Troyen, nommé *Dolon*, s'étoit avancé imprudemment dans le camp des Grecs, pour eſpionner ce qui s'y paſſoit; il eſt découvert, & demande qu'on lui accorde la vie, en offrant des tréſors pour ſa rançon. Lucien a raſſemblé pluſieurs hémiſtiches de différens vers pris en cet endroit d'Homere; mais ces mots : *les Sages aiment l'or*, ne ſont point dans le Poëte. Voyez Iliad. ch. X, v. 378 & ſuiv.

Non, tu ne devras point ta fuite à tes discours ;
En vain tu parles d'or ; c'est haranguer des sourds (*a*).

LUCIEN. Malheureux que je suis ! Homere étoit toute ma ressource, & son autorité me devient inutile. Je puis du moins me réfugier sous les auspices d'Euripide.

Aux jours d'un suppliant gardez-vous d'attenter (*b*).

PLATON. N'as-tu pas lu aussi dans le même Poëte :

Qui fit des malheureux, le doit être à son tour ?

LUCIEN.

Eh ! quoi donc ! pour des mots je vais perdre la vie !

PLATON. Assurément, car Euripide dit encore :

Le malheur a toujours suivi la calomnie.

LUCIEN. Puisque vous êtes absolu-

(*a*) C'est la réponse de Diomede à Dolon. Iliad. ch. X, v. 447.

(*b*) Ce vers d'Euripide & les suivans sont imités ou pris des différentes Tragédies de ce Poëte.

ment déterminés à me condamner, & qu'il n'y a pas moyen d'échapper à la mort, daignez, je vous prie, me dire qui vous êtes, quel crime irrémissible j'ai commis, quelle peut être la cause d'une aussi inflexible colere, & pourquoi vous me livrez au supplice.

PLATON. Pourquoi ! scélérat ! Qui fait mieux que toi, pourquoi tes spirituelles diatribes ne sont remplies que d'un affreux badinage contre nous & la Philosophie ? pourquoi tu as poussé l'injure jusqu'à traîner des Philosophes à l'encan, jusqu'à vendre des hommes libres ? Indignés de ton audace, nous avons obtenu de Pluton quelques instans de vie, & nous venons des Enfers pour te punir, Chrysippe, Epicure, moi Platon, le silencieux Pythagore, Diogène, & tous ceux que ta plume a diffamés.

LUCIEN. Ah ! je respire. Vous me ferez grace en me connoissant mieux,

Ainſi, jetez vos pierres, ou plutôt gardez-les pour un meilleur uſage.

PLATON. Tu veux plaiſanter, je crois; tu périras aujourd'hui : nous voulons, pour venger tes forfaits,

Monſtre, t'enſevelir ſous un monceau de pierres (*a*).

LUCIEN. Qui ? moi ! Sachez pourtant, hommes reſpectables, que je mérite plus que perſonne votre reconnoiſſance; qu'en me mettant à mort, vous allez perdre le meilleur de vos amis, le plus ardent de vos apologiſtes, un homme qui penſe comme vous, & qui a ſupporté toute ſa vie les plus pénibles travaux pour vous. — Gardez-vous d'imiter les Sages d'aujourd'hui, qui paient de colere, d'ingratitude & de perfidie, les bons offices qu'on leur rend.

(*a*) Ce vers eſt une menace d'Hector à Pâris, au troiſieme chant de l'Iliade, v. 57.

PLATON. L'impudent ! Ne lui devons-nous pas des remercîmens pour tant d'horreurs vomies contre nous ? Crois-tu donc avoir affaire à d'imbécilles eſclaves ? Ne voudroit-il pas nous forcer de mettre au rang des bienfaits un débordement d'injures atroces ?

LUCIEN. Où & quand vous ai-je injurié ? moi qui me ſuis montré dans tous les temps le plus ſincere admirateur de la Philoſophie ! moi qui vous ai loué en toute rencontre ! moi qui ai toujours fait mes délices de vos Ouvrages ! N'ont-ils pas été pour moi ce que ſont les fleurs pour l'abeille induſtrieuſe ? Les leçons que je donne aux hommes ne ſont-elles pas un doux ſuc exprimé de vos Ecrits ? On loue le fruit de mon travail, mais on reconnoît les ſources pures où j'ai puiſé ; l'on applaudit à mon choix, mais on ſait à qui appartiennent les fleurs que je raſſemble, & la prairie où je les cueille. Je n'ai d'autre mérite que d'en ſavoir

nuancer les couleurs avec art, sans qu'elles paroissent trop tranchantes. Aurois-je donc la noirceur de décrier des hommes à qui je suis redevable de tant d'avantages, & du peu de gloire que j'ai acquis ? A moins qu'on ne m'accuse, comme un autre Thamyrys (a), ou, comme un autre Euryte, de défier les Muses dans l'art du chant, ou, dans le combat des fleches, le Dieu même qui m'auroit appris à les lancer.

PLATON. Fleurs de Rhétorique ! Tes discours démentent tes actions, & ne

(a) Thamyris, petit-fils d'Apollon, osa défier les Muses à qui chanteroit le mieux, & convint avec elles, que s'il en étoit vaincu, il s'abandonneroit à leur discrétion. Il perdit : les Muses lui crevèrent les yeux, & lui firent oublier tout ce qu'il savoit (Iliad. ch. II, v. 102.). Euryte, Roi d'Œchalie, avoit promis sa fille à celui qui remporteroit sur lui la victoire à la lutte. Hercule se présenta & le vainquit ; mais Euryte ne voulut pas la lui donner : alors Hercule le tua d'un coup de massue, & enleva sa conquête. Voyez Odyss. ch. VIII, v. 224.

manifestent

manifeſtent que mieux ton impudente audace. Si, comme tu le dis, c'eſt nous qui t'avons mis les armes en main, n'as-tu pas ajouté l'ingratitude à l'inſolence, en les tournant contre nous, & en prenant tes bienfaiteurs pour l'unique but de tes traits? Nous t'avons permis de moiſſonner les fleurs à pleines mains dans nos prairies, & c'eſt ainſi que tu nous payes! cela ſeul te rend digne de mort.

LUCIEN. Si vous y prenez garde, Meſſieurs, vous n'écoutez que le reſſentiment, ſans peſer la juſtice de mes raiſons. Je n'aurois jamais ſoupçonné que la colere pût maîtriſer Platon, Chryſippe, Ariſtote, ni aucun de vous; de tous les hommes, vous étiez les ſeuls que je croyois au deſſus de ſes atteintes. Quoi qu'il en ſoit, j'eſpere que vous ne me condamnerez point ſans m'entendre, & qu'au moins le jugement précédera ma mort. Il eſt digne de vous de ne rien faire par force & par violen-

ce; des Sages doivent procéder suivant les loix, écouter les raisons qu'on leur allegue, & les détruire par de bonnes réponses. Choisissez donc un Juge. Vous m'accuserez tous ensemble, ou par l'organe de celui qu'il vous plaira de choisir. Je répondrai à vos accusations. S'il est prouvé que je me sois rendu coupable de la moindre injure envers vous, je passe condamnation, & me soumets à tout ce que vous exigerez de moi. Par-là vous serez également satisfaits, & vous n'aurez point à vous reprocher une violence odieuse. Si au contraire je gagne mon procès, & que mon innocence soit démontrée, mes Juges me renverront absous; ils tourneront leur colere contre ceux qui m'ont calomnié auprès d'eux, & les ont indisposés à mon égard.

PLATON. Cela s'appelle *donner libre carriere à son cheval.* Tu veux nous tendre un piége, & t'évader; car tu passes pour un subtil Rhéteur & un ruse *Mar-*

chand de paroles. D'ailleurs, quel Juge pourrions-nous choisir que tu ne vinsses à bout de corrompre par tes présens? Il se fait tant d'autres friponneries parmi les gens de Barreau!

LUCIEN. Oh! sur cela, soyez tranquilles. Le Juge que je demande ne peut être ni suspect, ni corruptible, ni récusable: c'est la Philosophie, & vous-mêmes, qui me jugerez dans notre cause commune.

PLATON. Et qui t'accusera, si nous jugeons?

LUCIEN. Vous-mêmes encore; soyez Juges & Parties. Je ne m'en effraye point, tant ma cause est juste, & tant j'ai de raisons pour la défendre.

PLATON. Sa demande n'a rien que de raisonnable. Qu'en pensez-vous, Socrate & Pythagore?

SOCRATE. Il n'y a point d'autre parti à prendre que d'écouter ses défenses, & de le juger, de concert avec la Philosophie. Des hommes ordinaires peu-

vent bien se conduire par passion, & n'écouter que la loi du plus fort; mais il n'est point permis à des Philosophes de condamner un coupable sans l'avoir entendu. Les pierres avec lesquelles nous l'aurions lapidé, retomberoient sur nous-mêmes. En refusant à ce malheureux un instant d'audience (*a*), il nous siéroit bien de vanter notre amour pour la justice ! nous aurions

(*a*) Le texte dit : *S'il mouroit sans avoir même obtenu d'eau.* Lucien parle ici des clepsydres, ou horloges d'eau, qui étoient à peu près comme nos horloges de sable, & produisoient le même effet. C'étoit des vases percés par le fond, d'où l'eau s'écouloit insensiblement. *Les Juges d'Athènes*, dit le Scholiaste de Lucien, *pour obliger les Rhéteurs à resserrer leurs harangues verbeuses, faisoient remplir des vases d'eau; cette eau s'écouloit par un trou, & l'on ordonnoit à l'Avocat de parler depuis l'instant où elle commençoit à s'échapper, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus. Par ce moyen, les Rhéteurs étoient forcés d'abréger leurs harangues; d'où est venu le proverbe : Ne parlez point dans mon eau.*

belle grace à nous plaindre de mes accusateurs, Anitus & Mélitus (a), ainsi que des Juges qui ont prononcé ma sentence de mort !

PLATON. Vous avez raison, Socrate; allons trouver la Philosophie ; qu'elle juge, & nous souscrirons à sa décision.

LUCIEN. Fort bien, illustres Sages. Ce procédé est plus équitable & plus digne de vous. Gardez pourtant vos pierres, comme je vous l'ai dit; vous en aurez besoin après le jugement. Mais

(a) C'est le nom des deux délateurs de Socrate, qui l'accuserent d'Athéisme, parce qu'il se moquoit de la pluralité des Dieux. Après la mort de ce Sage, les Athéniens condamnerent ces deux calomniateurs à perdre eux-mêmes la vie. Les Juges de Socrate lui avoient laissé le choix de la peine qu'il croyoit mériter ; il leur répondit qu'il méritoit d'être nourri le reste de ses jours dans le Prytanée, aux dépens du Public. Cette réponse, qu'ils prirent pour une insulte, les révolta contre l'accusé, & ils résolurent sa perte, tout innocent qu'il étoit. Ils furent bannis de la République pour le reste de leurs jours.

où trouver la Philoſophie ? j'ignore encore le lieu de ſa demeure, quoique je la cherche depuis long-temps pour me fixer auprès d'elle. Quand je rencontrois des gens à longue barbe & en manteau, qui ſe vantoient de la quitter à l'inſtant, je les priois de me l'indiquer; ma confiance fut toujours trompée. Plus embarraſſés que moi-même, ceux-ci n'oſoient me répondre, de peur d'avouer leur ignorance; ceux-là m'enſeignoient une porte pour une autre : je ſuis encore à la découvrir. Souvent, d'après mes propres conjectures, ou ſur les traces d'un guide, je crus l'avoir trouvée en certains lieux où je voyois une foule de gens graves, ſérieux & penſifs, ſe preſſer pour entrer & ſortir. Je m'y ſuis introduit comme les autres, en me gliſſant dans le nombre. J'ai vu une femme qui affectoit de la ſimplicité, ſans être ſimple; l'art ſe montroit dans la fauſſe modeſtie de ſes habillemens, & dans ſa chevelure né-

gligemment flottante. A travers cette apparente insouciance, on voyoit percer le goût de la parure & le désir de plaire. Elle se laissoit aussi deviner par une légere nuance de rouge, & par un ton de courtisanne qu'elle prenoit dans son langage. Elle écoutoit avec complaisance les fadeurs de ceux qui se disoient ses adorateurs ; elle recevoit leurs dons avec avidité, se laissoit volontiers approcher par les plus opulens, & jetoit à peine un regard dédaigneux sur ceux qui n'avoient que leurs hommages à lui offrir. Quand par hasard elle se baissoit, on voyoit de superbes colliers d'or briller sous ses habits. A cette vue, je retournai sur mes pas, déplorant le sort de tant d'infortunés qu'elle mene, non par le nez, mais par la barbe. Pauvres Amans, ils n'embrassent, comme Ixion, qu'une vaine idole (*a*) !

(*a*) Ixion ayant été admis à la table de Jupiter,

PLATON. Sa porte, il eſt vrai, n'eſt pas connue de tout le monde, & elle ne l'ouvre point à tout venant; mais nous n'avons pas beſoin d'aller chez elle; nous l'attendrons dans le Céramique: elle y paſſe tous les jours à ſon retour de l'Académie, pour aller ſe promener au Pécile.... La voici qui vient. La reconnois-tu à la décence de ſon maintien, à la douceur de ſes regards, à ſon air rêveur & tranquille?

LUCIEN. Je vois pluſieurs perſonnes dont la démarche, le maintien & l'habillement ſont les mêmes; cependant il n'y en a qu'une ſeule qui ſoit la Philoſophie.

---

eut l'audace d'aimer Junon, & de lui déclarer ſon amour. La Déeſſe en avertit ſon mari, qui, pour éprouver Ixion, forma une nue qui reſſembloit à Junon, & la fit paroître dans un lieu ſecret, où Ixion la trouva. Il ſuivit les mouvemens de ſa paſſion; & Jupiter, en le foudroyant, le précipita dans les Enfers, où les Euménides l'attacherent avec des ſerpens à une roue qui tournoit ſans ceſſe.

PLATON. Cela eſt vrai, mais tu la reconnoîtras dès qu'elle aura parlé.

LA PHILOSOPHIE. Quoi ! Platon, Chryſippe, Ariſtote, tous mes diſciples favoris rendus à la lumiere ! Que venez-vous faire ſur la terre ? que vous eſt-il donc arrivé chez les Morts ? vous avez l'air courroucé ! Quel eſt cet homme que vous tenez priſonnier ? eſt-ce un voleur, un aſſaſſin, un ſacrilége ?

PLATON. O Philoſophie ! vous voyez le plus audacieux de tous les ſacriléges : c'eſt un ſcélérat qui a blaſphémé contre vous, & nous a déchirés, nous qui avons tranſmis vos ſages leçons à la poſtérité.

LA PHILOSOPHIE. Quoi ! vous vous fâchez de ce qu'un homme vous tourne en ridicule ! Vous ſavez combien j'ai à ſouffrir de la Comédie dans les fêtes de Bacchus ; cependant, bien loin de lui en faire des reproches ou de la citer en juſtice, je la regarde toujours comme mon amie. Je la laiſſe folâtrer, dire &

dant. Je viendrai vous rejoindre après la déciſion de cette affaire.

LUCIEN. Qui ſont vos compagnes, ô Philoſophie? elles ont, comme vous, un extérieur bien décent.

LA PHILOSOPHIE. Celle qui a l'air mâle, eſt la *Vertu*; l'autre, la *Modération*; près d'elle eſt la *Juſtice*; la *Science* les précede: celle qu'on diſtingue à peine, eſt la *Vérité*.

LUCIEN. Je ne vois pas la derniere.

LA PHILOSOPHIE. Quoi! tu n'apperçois pas cette femme nue & ſans parure, qui a l'air de fuir & de s'échapper?

LUCIEN. Je commence à l'entrevoir. Mais pourquoi n'ameneriez-vous pas toutes vos compagnes avec vous? le tribunal ſeroit plus complet. D'ailleurs, je prends la Vérité pour mon Avocate.

LA PHILOSOPHIE. Eh bien, mes amies, ſuivez-moi; vous n'aurez qu'une cauſe à entendre, & nous y ſommes toutes intéreſſées.

LA VÉRITÉ. Allez-y, vous autres; pour moi je n'ai rien à entendre; je fais les choses comme elles sont.

LA PHILOSOPHIE. Mais nous avons besoin de vous pour nous les certifier.

LA VÉRITÉ. J'amènerai donc aussi mes deux suivantes, qui sont mes meilleures amies.

LA PHILOSOPHIE. Amenez toutes celles qu'il vous plaira.

LA VÉRITÉ. Suivez-moi, *Franchise* & *Liberté*. Tâchons de rassurer & de sauver, s'il est possible, ce pauvre petit homme qui nous aime, & qu'on accuse à tort. Mais, que la *Conviction* reste ici.

LUCIEN. Daignez la prendre à votre suite; j'ai besoin d'elle autant que de tout autre. Je n'ai pas ici, comme dans l'arène, à lutter contre des animaux, qui, malgré leur férocité, cedent à la force; j'ai pour ennemis des hommes arrogans, opiniâtres, remplis de sub-

terfuges & de détours. Encore une fois, la *Conviction* ne ſera pas de trop.

LA PHILOSOPHIE. Il a bien raiſon. Vous devriez même y joindre la *Démonſtration.*

LA VÉRITÉ. Suivez-moi toutes, mes cheres compagnes, puiſque votre préſence paroît néceſſaire au jugement.

ARISTOTE. Voyez, ô Philoſophie! comme il flatte la Vérité à nos dépens.

LA PHILOSOPHIE. Eh! Meſſieurs les Philoſophes, craignez-vous que la Vérité ne mente pour lui?

PLATON. Non; mais c'eſt un bien ruſé flatteur, il pourroit la perſuader.

LA VÉRITÉ. Raſſurez-vous; il ne ſe fera rien d'injuſte en préſence de la Juſtice. Nous pouvons partir.... Mais toi, quel eſt ton nom?

LUCIEN. Parrhéſiade, fils d'Aléthion, petit-fils d'Elenxiclée (*a*).

(*a*) C'eſt-à-dire, *le Confiant*, fils du *Vrai*, petit-fils du *Convaincant*.

LA PHILOSOPHIE. Ta patrie ?

LUCIEN. Je suis né en Syrie, sur les bords de l'Euphrate. Mais qu'importe mon pays ? j'en sais parmi mes adversaires qui ne sont pas moins Barbares que moi. Je n'ai ni les mœurs, ni la doctrine de ceux de Solès, de Chypre, de Babylone & de Stagire (*a*). Mon accent étranger ne nuira point à ma cause, si j'ai le bon droit de mon côté.

LA PHILOSOPHIE. Tu as raison ; ma question sur ce point étoit inutile : mais il est bon de savoir quelle est ta profession.

LUCIEN. De haïr l'orgueil, la four-

(*a*) Aratus, Crantor & Chrysippe étoient de Solès en Cilicie ; Zénon, de Citium, dans l'île de Chypre ; Diogène le Stoïcien, né sur le Tigre en Séleucie, étoit surnommé *Babylonien*, de même que Posidonius d'Apamée dans la Babylonie ; Aristote étoit de Stagire, à l'entrée de la péninsule du Mont Athos, près de la mer, dans la Mygdonie, contrée de la Macédoine.

berie, le menſonge, l'inſolence, & tous ceux qui ſont coupables de ces vices. Le nombre en eſt grand, vous le ſavez.

LA PHILOSOPHIE. Celui de tes ennemis ne doit pas l'être moins.

LUCIEN. Vous en pouvez juger, & vous voyez les dangers auxquels je ſuis expoſé. Au reſte, je fais profeſſion d'aimer comme de haïr ; je ſuis l'ami ſincere du vrai, de l'honnête, du beau, du ſimple, & de tout ce qui eſt aimable. Comme il y a peu d'objets dignes de mon amour, il arrive rarement que mon cœur éprouve ce ſentiment ; ma haine au contraire a mille occaſions de ſe déployer. Ainſi le défaut d'exercice auroit pu me faire perdre l'habitude d'aimer, & une expérience continuelle me rendre trop habile dans l'art de haïr.

LA PHILOSOPHIE. Tu aurois tort ; ces deux ſentimens n'en font qu'un : ils partent d'un même principe, & il

ne faut pas séparer ce qui est indivisible.

LUCIEN. Vous connoissez mieux que moi les affections de l'ame. Ma profession est donc de haïr les méchans, d'aimer les bons, & de les louer.

LA PHILOSOPHIE. Nous voici arrivés où nous voulions. Tenons notre séance dans le Temple de Minerve. Prêtresse, ordonnez qu'on dispose des siéges, tandis que nous ferons une priere à la Déesse.

LUCIEN. O Minerve ! aidez-moi à combattre ces insolens mortels, dont tous les jours vous entendez les parjures. Leurs actions n'échappent point à votre œil pénétrant, qui veille sur cette ville. Voici le moment de les punir. Si vous me voyez prêt à succomber, & que le grand nombre des suffrages me soit contraire, daignez me sauver en m'accordant le vôtre.

LA PHILOSOPHIE. Messieurs, nous avons pris séance, & nous sommes

prêtes à vous entendre. Il eſt impoſſible que vous parliez tous enſemble; choiſiſſez parmi vous celui que vous croyez le plus propre à porter la parole; expoſez vos griefs, & fourniſſez les preuves contre l'accuſé. Toi, Parrhéſiade, tu parleras à ton tour.

LES RESSUSCITÉS. Qui choiſirons-nous pour plaider cette cauſe?

CHRYSIPPE. O Platon (*a*)! tu réunis un eſprit ſublime, une voix enchantereſſe, la prudence, la ſubtilité, les graces perſuaſives, l'art d'enchaîner les preuves & de convaincre. Sois notre Orateur, & n'épargne rien de ce qui peut ſervir à la cauſe commune. Rappelle dans ton plaidoyer tout ce que tu as dit contre Gorgias, Pollus, Hippias & Prodicus (*b*); car cet adverſaire

(*a*) Lucien, en cet endroit, loue & cenſure les Ouvrages de Platon.

(*b*) Ce ſont les noms de pluſieurs Sophiſtes & Orateurs Grecs, contre leſquels Platon s'éleve dans ſes divers Dialogues.

eſt plus dangereux qu'eux tous : ſeme l'ironie avec adreſſe ; emploie tes interrogations preſſantes & ſerrées ; tu peux même inſinuer à propos, que Jupiter indigné va pouſſer ſon char brûlant (*a*) contre ceux qui feront grace au coupable.

PLATON. Non, non ; il nous faut un Orateur plus véhément, tel que Diogène, Antiſthènes, Cratès, ou toi, Chryſippe. Il ne s'agit pas ici d'une compoſition élégante & ſoignée ; il faut diſputer & convaincre ; nous n'avons pas beſoin d'un livre, mais d'un plaidoyer. Ce Parrhéſiade entend les chicanes du Barreau.

DIOGENE. Eh bien, je m'en charge, moi. J'imagine qu'il ne faut pas une longue harangue ; d'ailleurs j'ai plus à me plaindre que perſonne, puiſqu'il ne m'a eſtimé que deux oboles.

(*a*) Ce ſont des expreſſions de Platon, dans ſon Dialogue intitulé *le Phedre*.

PLATON. O Philosophie ! c'est Diogène qui va parler au nom de tous. Souviens-toi, mon ami, que tu ne défends pas seulement ta cause personnelle, mais la cause de tous les Philosophes. Tu ne dois point ici avoir égard à la diversité des opinions qui nous distinguent, ni examiner qui de nous a raison. L'injure atroce que ce Parrhésiade a faite à la Philosophie dans ses libelles diffamatoires, voilà ce qui doit allumer ton éloquente indignation; oublie les systêmes qui nous divisent, pour défendre uniquement la cause qui nous rassemble. Dépositaire de nos plus chers intérêts, pense que notre gloire est entre tes mains; tu vas fixer l'opinion publique à notre égard, autoriser la calomnie, ou la confondre.

DIOGÈNE. Soyez tranquilles. Je n'omettrai rien, & je parlerai pour tout le monde. S'il arrivoit que la Philosophie, qui est douce & compatissante, se laissât séduire par les discours de cet

imposteur, & voulût le renvoyer absous, je ne manquerois pas à ma cause; le maraud éprouveroit que ce bâton n'est point un meuble inutile dans les mains de Diogène.

LA PHILOSOPHIE. Renoncez aux voies de fait, s'il vous plaît. La raison persuade, & non pas le bâton. L'eau est déjà versée, & le tribunal vous écoute.

LUCIEN. O Philosophie ! que mes autres adversaires prennent séance, & jugent avec vous. Diogène seul fera le rôle d'accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Et tu ne crains pas que leurs suffrages ne te soient contraires !

LUCIEN. Non; je prétends les emporter tous.

LA PHILOSOPHIE. Cela est noble & courageux. Asséyez-vous donc, & que Diogène commence.

DIOGÈNE. Vous savez assez, ô Philosophie ! ce que nous avons été sur la terre. Pour ne point parler de moi,

qui ignore les ſervices importans qu'ont rendus à l'humanité, Pythagore, Platon, Ariſtote, & tous les Sages que vous voyez ? Je tairai l'éloge de ces grands hommes, pour me plaindre des infamies dont ce ſcélérat de Parrhéſiade a voulu ternir leur gloire. D'abord Orateur, dit-on, il a renoncé au Barreau & à la réputation qu'il s'y étoit acquiſe, pour tourner contre nous toute ſa véhémence. Il nous accable d'injures, & nous traite hautement de charlatans & d'impoſteurs. Il fait rire la multitude à nos dépens, & nous préſente à ſes yeux comme des êtres mépriſables. Il rend votre perſonne & la nôtre odieuſes à tout le monde ; il traite vos ſublimes leçons de bagatelles & de folies. Ce que vous enſeignez de plus grave & de plus ſérieux, devient comique & burleſque ſous ſa plume mordante. Les rieurs & les éloges ſont pour lui ; l'injure eſt notre lot. Car tel eſt le caractere du public ; il applaudit au

malheureux talent de railler & de médire, sur-tout quand la malignité choisit ce qu'il y a de plus respectable pour en faire l'objet de ses satires. Tel autrefois il fit ses délices d'Aristophane & d'Eupolis, qui traduisirent sans pudeur notre divin Socrate sur la scene, & en firent le héros ridicule de leurs jeux insolens : encore leur acharnement se borna-t-il à un Sage ; la licence de leurs Pieces convenables à la solennité du jour, cessoit avec les fêtes dont elle sembloit faire partie ; peut-être même le Dieu malin, pere de la Joie, s'amusoit-il aussi de leurs satyres. Mais notre ennemi commun rassemble les premiers de la ville, vomit en public un énorme volume d'injures, qu'il a préparées depuis long-temps contre Platon, Pythagore, Aristote, Chrysippe, moi, & tous les Philosophes. Il ne peut alléguer pour excuse la célébration d'une fête joyeuse, ni prétendre que nous ayons été ses agresseurs ; car on pourroit lui pardonner d'user de

représailles. Ce qu'il y a de plus affreux, ô Philosophie ! c'est qu'il abuse de votre nom respectable pour commettre de telles horreurs. Il s'est associé le Dialogue, notre favori, pour nous combattre & nous couvrir de ridicule ; il est même venu à bout de corrompre Ménippe, un des nôtres, & de lui faire jouer souvent un rôle dans les Pieces fréquentes qu'il compose contre nous ; aussi ce Philosophe transfuge est-il le seul qui ne paroisse point ici parmi les accusateurs. Voilà nos griefs & ses crimes ; voilà ce qui lui mérite la mort. A moins qu'il n'ose me contredire, & n'ait de fortes raisons à faire valoir en présence de tant de témoins, il est avantageux à tous vos disciples qu'il subisse un châtiment exemplaire, pour empêcher qu'à l'avenir on ne méprise la Philosophie. Nous taire sur de tels excès, & les souffrir plus long-temps sans nous plaindre, seroit foiblesse & lâcheté de

notre

notre part, plutôt qu'une louable modération. Qui pourroit sur-tout pardonner ses dernieres injures ? Le scélérat nous a exposés en plein marché, comme de vils esclaves; nous a mis à l'enchere par la voix d'un Crieur public; nous a vendus, les uns, dit-on, assez cher, les autres à bas prix; & moi, moi, l'infame ! il m'a livré pour deux oboles, au milieu des huées d'une foule d'assistans. Voilà ce qui nous rappelle du séjour des morts, le cœur rempli d'une juste indignation. Couverts d'opprobre & déshonorés, vos fideles disciples implorent votre assistance, & vous demandent vengeance.

Les Ressuscités. Très-bien, Diogène; tu as dignement péroré pour nous tous.

La Philosophie. Treve d'applaudissemens. Qu'on verse de l'eau pour l'accusé. Ton tour commence, Parrhésiade, & les instans s'écoulent. Hâte-toi de parler.

PARRHÉSIADE. Diogène n'a pas tout dit contre moi, ô Philosophie ! & je ne sais par quel motif il m'a fait grace d'un grand nombre de griefs beaucoup plus forts que tous les crimes dont il m'accuse. Bien loin d'en nier aucun, ou de vouloir les excuser, je suis résolu d'ajouter à sa plainte ce qui a pu lui échapper, ou ce que je n'ai pas dit encore dans mes écrits. Je veux par-là vous faire connoître quels sont les hommes que j'ai traités d'orgueilleux & d'imposteurs, & que j'ai vendus à l'encan. Voyez seulement si je m'écarte en rien de la vérité. Si ma réponse paroît dure & choquante, ce n'est point à moi qu'il faut s'en prendre; il est juste d'en accuser ceux dont je blâme les excès.

Quand j'eus compris jusqu'à quel point les Orateurs sont obligés de s'avilir par les fourberies, les mensonges, l'audace, les clameurs & les querelles inséparables du Barreau, je pris le louable parti d'abandonner cette odieuse

carriere. Je me réfugiai entre vos bras, ô Philoſophie ! Je voulus, dans l'étude de vos préceptes, paſſer le reſte de mes jours ſous vos auſpices, comme dans un port tranquille, échappé à la fureur des flots & des tempêtes. A peine introduit dans vos écoles, je me ſentis pénétré d'une juſte admiration pour vous & ces vrais Sages, ſeuls guides de quiconque veut embraſſer la voie du bonheur; ils tendent une main ſecourable à celui qui déſire d'y marcher d'un pas ferme & rapide. On reçoit de vous les plus excellentes leçons, quand on ſait prendre vos utiles conſeils pour regle conſtante de ſa conduite, ce qui eſt aſſez rare de nos jours. J'ai vu beaucoup de Philoſophes qui n'aimoient point la Philoſophie pour elle-même, mais pour la gloire qui en revient. Ils s'étudioient à copier les Sages en ce qu'ils ont de commun avec le vulgaire, & que tout le monde peut aiſément avoir, la barbe, la démarche & le man-

teau. Mais leurs actions démentoient leur extérieur, contrediſoient vos leçons, & aviliſſoient la dignité de leur profeſſion. J'en fus indigné; je crus voir en eux un Hiſtrion lâche & efféminé, qui oſeroit ſe charger du rôle d'Achille, de Théſée ou d'Hercule, ſans rien avoir d'héroïque dans la démarche ni le ton de la voix. Hélène même & Polyxène n'auroient pu ſupporter un héros langoureux qui leur eût reſſemblé; à plus forte raiſon l'invincible Alcide eût-il écraſé d'un coup de ſa maſſue le doucereux perſonnage qui l'eût ainſi déshonoré, & briſé le maſque ſous lequel on l'eût avili. Je ne pus vous voir auſſi honteuſement défigurée par ces charlatans mépriſables. C'étoient des ſinges qui avoient l'audace de contrefaire des Héros; c'étoit l'âne de Cume, qui, ſous la peau de lion, prétendoit épouvanter les ignorans par ſa voix effrayante, juſqu'à ce qu'un étranger fût le reconnoître, dé-

couvrît la fraude, & mît en fuite le burlesque animal, en le chargeant de coups de bâton. Une chose m'irritoit davantage encore : quelqu'un de vos hypocrites imitateurs étoit-il convaincu de méchanceté, d'indécence ou de libertinage? on rendoit la Philosophie responsable de ses fautes, & l'on accusoit Chrysippe, Platon, Pythagore, ou celui de vous dont le coupable se disoit le disciple. Ainsi, la mauvaise conduite du nouveau Philosophe rejaillissoit sur ceux qui n'étoient plus depuis long-temps : on ne pouvoit le juger d'après vos exemples ; vous aviez disparu, & ses vices honteux frappoient tous les regards; votre voix ne pouvoit plus se faire entendre, & l'on vous enveloppoit avec lui dans la même condamnation. J'ai voulu vous venger de cette injustice, & séparer votre cause de celle de tant de fourbes. Vous me deviez des récompenses, & vous me traînez devant les tribunaux. Si quel-

qu'un des initiés révéloit ou profanoit les myſteres des deux Déeſſes (*a*) en ma préſence, & que je vouluſſe lui marquer mon indignation, pourriez-vous m'accuſer d'être un impie? Lorſqu'un Acteur, dans les Fêtes ſacrées, n'a pas repréſenté avec la dignité convenable le perſonnage de Minerve, de Neptune ou de Jupiter, le Préſident des Jeux le fait battre de verges; les Dieux, loin de trouver mauvais qu'on livre ainſi leurs repréſentans à la honte du ſupplice, approuvent, je penſe, le châtiment qu'on inflige à ceux qui les dégradent. C'eſt une faute légere que de manquer un rôle de Valet ou de Meſſager; mais expoſer Jupiter ou Hercule au mépris des ſpectateurs, c'eſt un crime horrible, & capable d'attirer la colere des Dieux. Ce qu'il y a de plus abſurde, c'eſt que la plupart ne ſemblent étudier vos préceptes & les mé-

(*a*) Cérès & Proſerpine. Voyez tom. I, p. 89 & 321.

diter avec ſoin, que pour ſuivre des maximes toutes contraires dans la pratique. Rien de plus ſage que leurs principes; mépriſer les richeſſes, faire conſiſter le bien dans la vertu, être exempt de colere, dédaigner les importans, vivre avec tout le monde dans une égalité parfaite; voilà qui eſt beau, voilà qui eſt admirable. Mais ils ne donnent leurs leçons que pour de l'argent; mais ils font baſſement leur cour aux riches; mais leur cœur eſt dévoré de la ſoif de l'or. Ils ſont plus hargneux que des petits chiens, plus timides que des lievres, plus flatteurs que des ſinges, plus laſcifs que des ânes, plus voleurs que des chouettes, plus querelleurs que des coqs. Ne méritent-ils pas qu'on les couvre de ridicule, quand on les voit, pour la moindre choſe, fomenter entre eux des diſputes éternelles, s'empreſſer à la porte des Grands, fréquenter les meilleures tables, louer juſqu'à la fadeur ceux qui

les y admettent, s'y charger l'eſtomac comme des bêtes voraces, & trahir leur gourmandiſe par l'air mécontent avec lequel ils fixent leur portion? Le vin les maîtriſe bientôt, & ils tiennent, en vuidant des coupes, des diſcours auſſi abſurdes qu'ennuyeux. Tous les convives rient à leurs dépens, & mépriſent la Philoſophie, qui forme dans ſon ſein d'auſſi vils perſonnages. Un trait qui les couvre d'opprobre, c'eſt qu'après avoir dit qu'ils n'ont beſoin de rien, que le Sage ſeul poſſede les richeſſes, ils ne rougiſſent point de demander, & ſe fâchent quand on les refuſe. N'eſt-ce pas mendier à la porte des pauvres, en habits royaux & la couronne ſur la tête? L'eſpérance d'obtenir quelque choſe, à force d'importunités, les engage ſouvent dans de longues diſſertations, qui tendent à prouver que les biens doivent être communs entre les Sages, & que les richeſſes ſont indifférentes. Qu'eſt-ce que l'or &

l'argent, vous diront-ils ? ces métaux ne different en rien des grains de sable qui couvrent le rivage. Si un vieux compagnon, un ancien ami s'adresse à eux dans un besoin pressant, on les voit rester muets, stupéfaits, embarrassés; ils chantent la palinodie; leurs beaux discours sur l'amitié, la vertu, la générosité, sont allés je ne sais où. Leurs paroles ailées sont des fleches légeres que le vent emporte dans les combats bruyans dont leurs écoles retentissent tous les jours. Chacun d'eux est ami, tant que l'intérêt ne s'en mêle pas. Montrez-leur seulement une obole; plus de paix, plus de treve : les livres sont effacés, la vertu disparoît. Ainsi des chiens, non contens de se disputer un os en se mordant avec acharnement, aboient encore après celui qui s'en est rendu maître. On dit qu'un Roi d'Egypte forma des singes à danser la Pyrrhique (*a*).

(*a*) Lucien se sert encore de cette comparaison

Ces animaux, naturellement imitateurs, firent des progrès rapides ; on leur avoit donné des masques, & des habits de pourpre : on applaudissoit un jour à leur danse, lorsqu'un plaisant s'avisa de leur jeter des noix, qu'il portoit dans son sein. Les danseurs oublient aussi-tôt la Pyrrhique, brisent leurs masques & déchirent leurs habits, en se battant pour les noix. Le spectacle finit par de grands éclats de rire. Tels sont les sophismes dont j'ai fait la censure, & que je ne cesserai d'exposer à la risée publique. Mais pour vous & ceux qui vous ressemblent, car il est encore de vrais disciples de la Philosophie, & de fideles observateurs de vos préceptes, il faudroit que je fusse le plus insensé des hommes pour les insulter. Et que pour-

dans le Traité intitulé : *Apologie de ceux qui s'engagent au service des Grands.* La *Pyrrhique* dont il est question en cet endroit, est une danse ou Pantomime, inventée, dit-on, par Pyrrhus, & dans laquelle on étoit armé.

rois-je en dire? Qui de vous a vécu comme ces insolens mortels? Haïs des Dieux mêmes, il est bien permis aux hommes de les haïr. Parlez, Pythagore, Platon, Chrysippe, Aristote; reconnoissez-vous en eux quelques-uns des traits qui vous caractérisent? Qu'y a-t-il de commun entre eux & vous? entre leur conduite & la vôtre? j'y vois la ressemblance d'un singe avec Hercule. Mériteroient-ils de vous être comparés, parce qu'ils portent de longues barbes, qu'ils parlent sans cesse de Philosophie, & qu'ils ont un air rébarbatif? Le parallele seroit pardonnable, s'ils mettoient de la vraisemblance dans leurs singeries: mais le vautour approcheroit plutôt du rossignol, que de pareils Philosophes de vous. Voilà ce que j'avois à dire pour ma défense. La Vérité peut attester si je l'ai blessée dans la moindre chose.

La Philosophie. Eloigne-toi un peu davantage, Parrhésiade.... Eh bien,

mes compagnes, que ferons-nous? que penſez-vous de ſa cauſe?

LA VÉRITÉ. Pour moi, tandis qu'il parloit, je me ſerois volontiers cachée dans les entrailles de la terre. Je reconnoiſſois les coupables à meſure qu'il les accuſoit : c'eſt celui-ci, c'eſt celui-là, diſois-je en moi-même ; il peint les perſonnages de maniere qu'on ne peut s'y méprendre. C'eſt un portrait achevé de l'ame comme du corps.

LA PHILOSOPHIE. J'en ai rougi ainſi que vous.... Eh bien, Philoſophes, quel eſt votre avis ?

LES RESSUSCITÉS. Il faut le renvoyer abſous, & le déclarer publiquement notre bienfaiteur & notre ami. Comme ces Troyens qui forcerent un Comédien de jouer en leur préſence, nous avons vu repréſenter nos propres malheurs. Qu'il continue à démaſquer dans ſes Pieces les ennemis des Dieux.

DIOGÈNE. Et moi, je trouve que ſon courage mérite des éloges ; & de

ſon accuſateur, je deviens ſon ami.

LA PHILOSOPHIE. Triomphe, Parrhéſiade; nous te déchargeons de toute accuſation; les voix ſe réuniſſent en ta faveur, & moi je te reconnois pour vrai Philoſophe.

PARRHÉSIADE. Je vous ai déjà rendu mes hommages, ô Philoſophie! Mais, pour terminer cette ſcene par quelque choſe de majeſtueux, & qui ſoit digne du cothurne, j'invoquerai la Victoire, en lui diſant:

Décore mon triomphe, ô brillante Victoire!
Ceins mon front de lauriers, & prends ſoin de ma gloire (*a*).

LA VERTU. Qu'on prépare une ſeconde clepſidre. Il faut citer les fourbes à leur tour, & les punir de toutes les injures que nous en avons reçues. Parrhéſiade ſera leur accuſateur.

PARRHÉSIADE. Vous avez raiſon. Toi, Syllogiſme, fais l'office de Crieur pu-

(*a*) Eurip. Phœnyc. v. 1752.

blic. Regarde dans la ville, & appelle les Philoſophes.

LE SYLLOGISME. Silence. Attention. Que les Philoſophes viennent à la citadelle, répondre de leur conduite au tribunal de la Vertu, de la Philoſophie & de la Juſtice.

PARRHÉSIADE. Bien peu ſe rendent à l'appel; ils craignent la Juſtice. La plupart n'ont pas le loiſir; ils ſont occupés à faire leur cour aux riches. Mais ſi tu veux les faire venir tous, voici comme il faut t'y prendre.

LA PHILOSOPHIE. Eh bien, charge-toi de les appeler toi-même, Parrhéſiade.

PARRHÉSIADE. Cela n'eſt pas difficile. Silence. Attention. Que tous ceux qui ſe diſent Philoſophes, ou prétendent à ce titre, ſe rendent à la citadelle, pour une diſtribution. L'on donnera deux mines à chacun, avec un gâteau de ſéſame (*a*). Celui qui aura la plus

(*a*) Le ſéſame étoit une eſpece de bled d'Inde,

longue barbe recevra encore un cabas de figues. On n'exige ni modération, ni juſtice, ni tempérance; on demande ſeulement cinq ſyllogiſmes, parce qu'on ne peut être ſage ſans cela.

O vous qui prétendez au titre d'*Ergoteur* (*a*),
Venez; deux talens d'or ſont le prix du vainqueur!

Comme les deux mines les font accourir! comme ils ſe coudoyent en montant! Je les vois en foule de tous côtés; dans le quartier de Pélaſge (*b*),

---

dont on faiſoit des gâteaux, en y joignant du miel.

(*a*) Iliad. ch. XVIII, v. 507. Nous avons cru devoir interpréter le mot δίκη, qui ſignifie *procès, querelle, diſpute*, par l'expreſſion d'*Ergoteur*, comme plus comique & plus convenable aux Interlocuteurs.

(*b*) Le *Pélaſge* étoit le nom d'un quartier d'Athènes, au deſſous de la citadelle. *Talus* eſt celui d'un ancien Héros, dont le tombeau étoit aux environs; & l'*Anacée*, celui d'un Temple ou

au Temple d'Eſculape, à l'Aréopage, au tombeau de Talus. D'autres grimpent avec des échelles ſur l'Anacée; ils s'élevent en bourdonnant, & ſe preſſent comme ces eſſaims d'abeilles, qu'Homere compare à des grappes de raiſin. Il ſeroit plus facile de compter

Les feuilles & les fleurs que le printemps fait naître (*a*).

La citadelle ſera bientôt pleine. Leur foule tumultueuſe & bruyante va faire entendre de beaux cris, lorſqu'il s'agira d'avoir les meilleures places! Nous ne verrons plus que barbes, beſaces, bâtons, argumens, flatterie, impudence, gourmandiſe, avarice. Le petit nombre de ceux qui s'étoient rendus à la premiere citation, ſe diſtingue à peine dans la foule où ils ſont confondus,

---

d'un édifice public, car les Savans ne s'accordent point à cet égard, & au fond cela eſt d'une très-petite importance.

(*a*) Iliad. ch. II, v. 468.

ils n'ont rien qui les faſſe remarquer au dehors; & c'eſt un reproche qu'on a droit de vous faire, ô Philoſophie! on voit avec peine que vous n'imprimiez pas à vos fideles diſciples, des ſignes certains, auxquels on puiſſe les reconnoître. Souvent les Sophiſtes en impoſent plus que les vrais Sages.

LA PHILOSOPHIE. J'aurai ſoin d'y pourvoir inceſſamment. Jugeons d'abord ceux-ci.

PLATON. C'eſt aux Platoniciens à paſſer les premiers.

PYTHAGORE. Non; c'eſt aux Pythagoriciens. Je ſuis plus ancien que vous.

LES STOÏCIENS. La préſéance eſt due au Portique.

LES PÉRIPATÉTICIENS. Il s'agit d'argent, & nous ne la céderons pas.

LES EPICURIENS. Donnez-nous les gâteaux & les figues. Pour l'argent, nous ne ſommes pas preſſés; nous attendrons les derniers, ſi vous voulez.

LES ACADÉMICIENS. Où ſont les deux

talens ? Nous ferons voir ici que nous entendons le mieux à disputer.

LES STOÏCIENS. Ce ne sera pas à notre barbe.

LA PHILOSOPHIE. Ah ! Messieurs, faites-nous grace de vos querelles ! Et vous, Cyniques, cessez de vous coudoyer & de vous battre à coups de bâton. Vous êtes mandés pour d'autres choses. La Vertu, la Vérité & moi, nous allons examiner qui sont les vrais Philosophes parmi vous. Ceux dont la vie sera trouvée conforme à nos préceptes, auront droit aux premiers honneurs & aux récompenses. Mais les imposteurs, qui n'ont rien de commun avec nous, doivent s'attendre aux plus séveres châtimens. Nous voulons les guérir une bonne fois de la vanité de paroître ce qu'ils ne sont pas.... Eh, quoi ! ils fuient, ou plutôt se précipitent du haut de la citadelle en bas ! Il n'en reste qu'un petit nombre, qui sans doute ne craint pas le jugement.... Ra-

masſez, je vous prie, cette beſace, qu'un Cynique a jetée en fuyant. Voyons ce qu'elle contient : des lupins, probablement, un livre, & quelques morceaux de pain brûlé.

PARRHÉSIADE. Non ; mais de l'or, des parfums, un petit couteau de cérémonie (*a*), un miroir, & des dés.

LA PHILOSOPHIE. Fort bien, grand Philoſophe ! c'étoit-là le dédommagement des ſacrifices généreux que tu nous faiſois. Avec ces douces réſerves, tu prétendois avoir le droit d'inſulter tout le monde, & de morigéner les autres !

PARRHÉSIADE. Voilà comme ils ſont. C'eſt à vous de trouver moyen de lever enfin le maſque qui les dérobe à tous

(*a*) Le Grec porte : *un petit couteau de ſacrifices*. Quand on faiſoit des ſacrifices aux Dieux, on donnoit ordinairement de grands repas, & les paraſites ne manquoient pas ces occaſions.

les yeux. Que l'on puisse au moins distinguer dans la foule, les gens de bien des hypocrites. Vous n'y êtes pas moins intéressée, ô Vérité ! Empêchez que le Mensonge ne prévale contre vous, & que la Vertu ne soit confondue avec le Vice.

LA VÉRITÉ. Si vous le voulez, mes compagnes, nous chargerons de ce soin Parrhésiade lui-même; il est honnête homme, il nous aime; vous avez en lui l'un de vos plus grands admirateurs, ô Philosophie ! Il peut, avec *la Conviction*, faire la recherche de tous ceux qui se disent Philosophes. S'il en trouve de véritables, qu'il leur ceigne la tête d'une couronne d'olivier, & les conduise dans le Prytanée. Mais les hypocrites, il faut les dépouiller de leur manteau, leur couper la barbe avec un de ces couteaux qui servent à tondre les chevres; leur imprimer un signe ineffaçable sur le front, ou les flétrir d'un fer chaud entre les deux yeux.

L'empreinte du fer ſera un renard ou un ſinge.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt très-bien dit. Il faut, Parrhéſiade, que tu les éprouves comme les petits de l'aigle au ſoleil, c'eſt-à-dire, à l'éclat de l'or, de la gloire & des plaiſirs. Ceux qui n'en ſeront point éblouis, obtiendront la couronne d'olivier ; mais quiconque oſera les regarder d'un œil complaiſant, & porter la main à l'or, perdra la barbe, & ſentira la brûlure.

PARRHÉSIADE. Vos arrêts ſeront fidèllement exécutés. Vous en verrez bientôt un grand nombre avec la marque du ſinge & du renard, & bien peu, je crois, avec la couronne. Si vous le voulez, j'en vais tirer quelques-uns ici haut.

LA PHILOSOPHIE. Quoi ! tu les feras revenir ſur leurs pas !

PARRHÉSIADE. Oui, ſi la Prêtreſſe veut me confier un inſtant cette ligne

& cet hameçon, qu'un Pêcheur du Pirée a conſacrés à la Déeſſe.

LA PRÊTRESSE. Volontiers. Prends donc auſſi le roſeau.

PARRHÉSIADE. Donnez-moi maintenant quelques figues & un peu d'or.

LA PRÊTRESSE. Tiens.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire?

LA PRÊTRESSE. Il vient d'attacher l'or & les figues à l'hameçon. Du haut des murs où vous le voyez aſſis, il jette la ligne dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Que fais-tu donc, Parrhéſiade? Veux-tu pêcher des pierres dans le quartier de Pélaſge?

PARRHÉSIADE. Silence, je vous prie; attendez la capture. Puiſſant Neptune, & vous, chere Amphitrite, accordez-nous une pêche heureuſe.... Je vois un gros loup! non, c'eſt une Dorade.

LA CONVICTION. Tu te trompes; c'eſt un chien marin. Il s'approche de l'hameçon, la gueule ouverte; il ſent

l'or, il y touche, il l'avale; il eſt pris. Tirons la ligne.

PARRHÉSIADE. Mettez-y la main. Le voici. Quel poiſſon es-tu? c'eſt un chien. Dieux! quels dents! Eh bien, mon ami, tu t'es laiſſé prendre ſous ces rocailles, où la voracité ta conduit! tu croyois pouvoir t'y gliſſer adroitement ſans être vu! Nous allons t'expoſer au grand jour, & te ſuſpendre par les ouïes. Voyons l'appât & l'hameçon. Ma foi, il n'y a plus rien; les figues & l'or, tout eſt dans ſon ventre.

DIOGÈNE. Il faut lui faire rendre gorge; nous en avons beſoin pour d'autres.

PARRHÉSIADE. Eh bien! qu'en dis-tu, Diogène? reconnois-tu celui-ci pour un des tiens?

DIOGÈNE. Point du tout.

PARRHÉSIADE. Combien vaut-il, à ton avis? C'eſt celui-là même que j'ai porté à deux oboles dans mon encan.

DIOGÈNE. C'eſt beaucoup trop. Il

eſt hideux à voir, ſa chair eſt dure, il n'eſt pas bon à manger, & je n'en voudrois pas pour rien. Jette-le dans le foſſé. Pêchons-en un autre. Mais prends garde que le roſeau ne caſſe.

PARRHÉSIADE. Ne crains pas; ils ſont plus légers que des loches.

DIOGÈNE. Et n'ont pas plus de cervelle. Tire toujours.

PARRHÉSIADE. Que celui-ci eſt large & plat! c'eſt une ſole; il a mordu à l'hameçon; nous le tenons. Voyons ce qu'il eſt.

DIOGÈNE. Il ſe dit Platonicien.

PLATON. Comment! maraud, tu viens à l'appât de l'or!

PARRHÉSIADE. Eh bien, Platon, qu'en ferons-nous?

PLATON. Dans le foſſé, la tête la premiere.

DIOGÈNE. Jette la ligne.

PARRHÉSIADE. J'en vois un parfaitement beau, tacheté de différentes couleurs, à ce qu'il me ſemble; il a des

raies

raies d'or sur le dos. A l'entendre, c'est un disciple d'Aristote. Il approche; il recule; il revient; il est pris. Le voici.

ARISTOTE. Ne m'en demande aucun compte, car il m'est parfaitement inconnu.

PARRHÉSIADE. Il ira donc là-bas avec les autres.

DIOGÈNE. Je vois une multitude de poissons de même couleur, tous d'une laideur affreuse, & armés de piquants, comme des hérissons. Il faudroit un filet pour les envelopper; mais nous n'en avons pas. Il nous suffira d'en prendre un. Le plus hardi de la bande viendra se faire accrocher.

LA CONVICTION. Garnis ta ligne de fer, car il va la couper quand il tiendra l'or.

PARRHÉSIADE. C'est fait. Neptune, couronne nos succès. Ils se disputent l'appât. Les uns rongent la figue, les autres tiennent l'or entre leurs dents. Bon! nous en tenons un gros! Voyons;

de qui prétends-tu te réclamer? Mais je suis plaisant d'interroger un poisson! c'est vouloir faire parler un muet. Ma compagne, dites-nous quel est son maître.

LA CONVICTION. Chrysippe.

PARRHÉSIADE. En effet, il y a de l'or dans son nom (*a*). Chrysippe, avez-vous jamais connu des gens de cette espece? Seroit-ce vous qui les auriez formés?

CHRYSIPPE. Tu me fais injure, Parrhésiade, en m'attribuant de pareils éleves.

PARRHÉSIADE. Vous pensez en vrai Sage. Je vais le renvoyer là-bas. D'ailleurs il est plein d'épines, & l'on risqueroit de s'étrangler en le mangeant.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez pêché, Parrhésiade. Il pourroit, à la fin, s'en trouver quelqu'un dans le nombre qui

(*a*) Allusion froide au mot Grec χρυσός, qui veut dire *de l'or*. Le jeu de mots est plus sensible dans l'original entre χρυσός & χρήσιμος.

emporteroit l'hameçon & l'or, que tu ſerois obligé de payer à la Prêtreſſe. Nous allons promener, mes compagnes & moi. Vous, mes chers diſciples, retournez d'où vous venez, pour ne point paſſer le terme qui vous eſt accordé. Toi, Parrhéſiade, je te charge, avec la Conviction, d'aller à la recherche de tous les Philoſophes, & de diſtribuer, comme je te l'ai dit, les couronnes ou les brûlures.

PARRHÉSIADE. Je n'y manquerai pas, ô Philoſophie ! Adieu, les plus excellens des hommes. Allons, ma compagne, deſcendons pour exécuter ce qui nous eſt preſcrit. Où irons-nous d'abord ? eſt-ce à l'Académie, ou bien au Portique ? Commençons par le Lycée ; cela eſt aſſez indifférent ; mais en quelque lieu que nous portions nos pas, nous aurons, je crois, plus beſoin d'un fer chaud que de couronnes.

HERMOTIME,
OU
DES SECTES.

LYCINUS, HERMOTIME.

LYCINUS.

SANS doute, Hermotime, vous allez chez votre Maître de Philosophie? Votre empressement & le livre que vous portez l'annoncent assez; vous murmurez tout bas entre vos dents, & vous gesticulez comme un homme occupé à préparer un discours, un argument, ou une réponse embarrassante. C'est travailler & s'instruire même en marchant.

HERMOTIME. Vous ne vous trompez pas, Lycinus. Le temps est précieux,

& je repaſſois en moi-même la leçon d'hier. *La vie eſt courte*, dit Hippocrate, *& la ſcience eſt longue* (*a*): encore l'étude de la Médecine a-t-elle des bornes; mais la Philoſophie exige bien des années, beaucoup de conſtance & d'application. L'objet que nous nous propoſons, n'eſt pas non plus d'une légere importance, puiſqu'il s'agit, ou de paſſer miſérablement ſes jours dans la claſſe nombreuſe du vulgaire ignorant, ou de vivre parfaitement heureux avec la ſageſſe.

L. Voilà en effet un avantage bien précieux: mais j'imagine que vous touchez au moment d'en jouir. Vous vous livrez depuis très-long-temps à la Philoſophie avec un zele infatigable; il y a vingt ans, ſi je ne me trompe,

(*a*) Le Grec dit: *le Médecin de Coos.* C'eſt Hippocrate, né dans l'île de Coos, l'une des Cyclades. Cette maxime ſe trouve au commencement de ſes *Aphoriſmes.*

que je vous vois conſacrer tout votre loiſir à fréquenter les écoles, à pâlir ſur les livres, ou à tranſcrire des traités philoſophiques. Votre ardeur pour l'étude vous fait négliger juſqu'au ſoin de votre ſanté; vous ne prenez aucun relâche, même en ſonge. Je crois donc que vous n'êtes pas éloigné du bonheur auquel vous aſpirez, ſi vous n'en jouiſſez pas déjà.

H. Eh! mon cher, je ne fais qu'entrevoir la route. La Vertu, ſelon Héſiode (*a*), habite loin de nous ſur un roc élevé; la voie qui nous y conduit eſt longue, difficile, eſcarpée; on n'arrive qu'après beaucoup de ſueurs & de travaux.

L. Vous n'avez donc pas encore aſſez travaillé pour approcher du terme?

(*a*) Liv. *des Ouvrages & des Jours*, v. 288. Ce paſſage a déjà été cité en vers à la page 339, tom. I. Ici le texte n'en préſente que le ſens.

H. Ah! plût aux Dieux! rien ne pourroit alors s'opposer à ma félicité. Mais à peine ai-je fait le premier pas.

L. Eh bien, quand le premier pas est fait, dit encore Hésiode, on est à moitié chemin (*a*), & je puis présumer que vous en êtes à ce point.

H. Non, vous dis-je. Si cela étoit, je me croirois fort avancé.

L. Où en êtes-vous donc?

H. Au pied de la montagne; j'ai besoin d'un guide qui me donne la main & soutienne mes pas chancelans.

L. Il faut donc que votre Maître soit déjà lui-même au sommet, & qu'à l'aide de ses leçons, il vous attire vers lui au séjour de la Vertu? Tel le Jupiter d'Homere enleve les Dieux avec la chaîne d'or qu'il leur tend du haut de l'Olympe (*b*).

(*a*) Liv. *des Ouvrages & des Jours*, v. 40.

(*b*) Iliad. VIII, v. 18. Voyez tom. III, le vingt-unieme *Dialogue des Dieux*.

H. Tel eſt en effet le but qu'il ſe propoſe. Il n'a pas dépendu de lui que je ne fuſſe arrivé depuis long-temps; mais je ſuis trop foible encore.

L. Puiſqu'il ſe prête avec zele à votre avancement, vous devez vous-même fixer d'un œil ferme & courageux le but de votre courſe, & le prix qui vous y attend. Quand vous fait-il eſpérer d'être heureux? Eſt-ce après la célébration des prochains myſteres ou des Panathénées (*a*)?

H. Le terme eſt bien court.

L. Après la prochaine Olympiade (*b*)?

H. Cela ne ſuffit pas pour s'exercer à la vertu, & jouir du parfait bonheur.

L. C'eſt donc huit ans, au plus, qu'il vous faut encore? Autrement on auroit droit de vous accuſer d'indolence & de pareſſe. On feroit en moins de temps

(*a*) Les petites Panathénées ſe célébroient tous les ans. Voyez la note de la page 258.

(*b*) L'eſpace de quatre ans. Voyez t. I, p. 41.

trois fois la route des colonnes d'Hercule aux extrémités de l'Inde; encore pourroit-on se détourner & s'arrêter chez les différentes nations que l'on voudroit connoître en passant. Alexandre emporta de vive force & en peu de jours, la citadelle imprenable d'Aornos; jusqu'à quel point, je vous prie, seront plus insurmontables les obstacles que présente le roc où vous placez la Vertu ?

H. La différence est grande. Notre entreprise n'est pas l'ouvrage de quelques instans; six cents Alexandres réunis n'en viendroient pas à bout. S'il ne s'agissoit que d'escalader Aornos, on en verroit beaucoup dont les efforts seroient couronnés par le succès. Cependant de tous ceux qui se présentent avec courage, les uns font quelques pas, les autres vont plus loin; mais au milieu de la course, les difficultés les arrêtent & les découragent; ils reculent, épouvantés, hors d'haleine,

& vaincus par la fatigue. Il n'y a que ceux qui perſéverent, qui touchent au ſommet & jouiſſent d'un bonheur inaltérable le reſte de leurs jours. A cette diſtance le reſte des humains ne paroît à leurs yeux, que comme des fourmis dans leurs trous.

L. Quelle grace vous nous faites, Hermotime! vous ne daignez pas nous égaler même aux Pygmées! au reſte, cela doit être à ce degré d'élévation d'où votre ſublime ſageſſe vous fait enviſager les objets. Et nous, vil aſſemblage d'êtres chétifs & rampans, nous vous révérons avec les Dieux, lorſqu'une fois vous êtes au deſſus des nues, où vous tendiez depuis long-temps.

H. Puiſſé-je m'y voir! mais, encore une fois, j'en ſuis fort éloigné.

L. Peut-on ſavoir enfin combien de temps vous demandez?

H. Je ne le ſais trop moi-même. Je préſume cependant que vingt ans me ſuffiront.

L. Vingt ans !

H. Voyez donc de quels biens il s'agit.

L. Soit. Mais votre Maître eſt-il auſſi grand Devin que grand' Philoſophe, & vous a-t-il répondu de vingt années de vie ? Il faut bien le croire ; autrement vous ne ſeriez pas ſage, de vous conſumer nuit & jour dans les plus pénibles travaux, pour un objet que vous ne ſeriez pas certain d'obtenir. Sans doute vous êtes aſſuré qu'au moment où vos efforts vous auront élevé juſqu'à la cime de la montagne, la Parque ne viendra pas vous tirer par derriere, & renverſer toutes vos eſpérances avec vous ?

H. Epargnez-moi ces mauvais augures. Je ne demande qu'un ſeul jour de ſageſſe & de bonheur.

L. Comment ! acheter un ſeul jour de jouiſſance par tant de peines !

H. Oui. Je n'en déſire pas davantage.

L. Et qui vous répond que ce bon-

heur ſe trouve où vous le cherchez ? Vous n'avez jamais fait le voyage, pour en être ſûr.

H. Mon guide l'a fait, & je crois ce qu'il m'en dit.

L. Que vous promet-il ? des richeſſes, de la gloire, des plaiſirs ſans prix ?

H. Doucement, mon ami ; tout cela ne s'accorde point avec la vertu.

L. Quels ſont donc les biens qu'il vous fait eſpérer ?

H. La ſageſſe, la grandeur d'ame, le beau, l'honnête, ce tact ſûr qui nous fait apprécier les choſes à leur juſte valeur. Tout ce qui tient au phyſique de notre exiſtence, la fortune, la gloire, les plaiſirs, il faut le laiſſer au pied de la montagne & s'en dépouiller avant d'y gravir. Ainſi Hercule ne fut admis au rang des Dieux, qu'après avoir dépoſé ſur le mont-Oëta, la ſubſtance mortelle qu'il tenoit de ſa mere ; ſa divinité épurée

comme au creuſet, dans les flammes de ſon bûcher, s'éleva radieuſe & ſans mélange au ſéjour de l'Empyrée. Tel eſt l'effet de la Philoſophie ſur nos ames; elle les purifie de cet attachement terreſtre des aveugles humains pour les faux biens; elle en fait perdre juſqu'au ſouvenir, ou les fait mépriſer avec les inſenſés qui les recherchent.

L. Par Hercule, voilà des ames bien fortes & bien heureuſes! je ſerois curieux de ſavoir une choſe : Si de temps en temps ces mortels extraordinaires avoient envie de faire uſage de ce qu'ils ont abandonné ici-bas, leur ſeroit-il permis de deſcendre? Ou lorſqu'ils ſont une fois dans leur Empyrée, faut-il qu'ils y reſtent ſans retour, qu'ils ſe contentent de vivre avec la vertu, & de ſe moquer des richeſſes & des plaiſirs?

H. Non ſeulement cela; mais un homme conſommé dans la vertu, ne connoît plus ni colere, ni crainte, ni

douleur, ni rien qui puiſſe troubler ſa parfaite apathie.

L. Oh! ſi j'oſois vous dire au vrai ce qu'il en eſt!..... il vaut mieux me taire; il n'eſt pas permis de porter un œil audacieux ſur la conduite de nos Sages.

H. Pourquoi? Expliquez-vous en toute liberté.

L. Je ne ſais ſi je dois le faire.

H. Qui vous retient? Je ſuis ſeul avec vous.

L. J'aimois à vous entendre dire, que ceux qui ſe livrent à la Philoſophie, deviennent ſages, juſtes, courageux; j'étois même porté à le croire. Mais quand vous avez ajouté qu'ils mépriſoient la gloire & la volupté; qu'ils étoient au deſſus des atteintes de la colere & de la douleur; je vous avoue, entre nous, que j'ai cru devoir vous contredire. Je me ſuis ſouvenu que dernierement j'avois été témoin d'un trait.... L'auteur eſt un

Philoſophe. Cela ne vous ſuffit-il pas ſans que je le nomme ?

H. Qui donc, je vous en prie ?

L. Eh bien, c'eſt votre Maître lui-même ; homme d'ailleurs fort reſpectable, &, comme vous ſavez, très-vénérable par ſon grand âge.

H. Et qu'a-t-il fait ?

L. Connoiſſez-vous un étranger, citoyen d'Héraclée, qui a les cheveux roux ? il a été long-temps ſon diſciple, & paroît être d'une humeur fort querelleuſe.

H. Vous voulez parler d'un nommé Dion.

L. Préciſément. Ce jeune homme n'avoit pas été exact à payer les leçons qu'il avoit priſes ; votre Maître le rencontra dernièrement, le ſaiſit au collet, & le ſuffoquoit preſque en le traînant devant le Magiſtrat : le vieillard écumoit de colere, crioit de toutes ſes forces ; & ſi quelques perſonnes n'euſſent arraché le débiteur de ſes mains,

il lui auroit déchiré le visage dans sa fureur.

H. Aussi ce Dion est un mauvais sujet, qui s'embarrasse fort peu de payer ses dettes. Ceux à qui le Philosophe prête de l'argent n'ont jamais eu à se plaindre de lui, parce qu'ils ont soin de lui faire toucher ses rentes à leur échéance.

L. Quand ils ne le feroient pas, que lui importeroit? son ame n'est-elle pas épurée au creuset de la Philosophie? Il n'a plus besoin de toutes ces belles choses qu'il a laissées au pied de la montagne.

H. Vous croyez peut-être que c'est pour lui qu'il est curieux d'amasser! il a de petits-enfans qu'il ne peut pas laisser dans la misere.

L. Il seroit plus simple de les élever avec lui jusqu'au séjour de la vertu; ils jouiroient de ce parfait bonheur qui lui fait mépriser l'argent pour lui-même.

H. Je ne puis rester plus long-temps avec vous, Lycinus; je craindrois d'arriver trop tard aux leçons.

L. Rassurez-vous, c'est congé; je vous dispense d'aller plus loin.

H. Que dites-vous?

L. Vous ne trouverez pas votre Maître; s'il en faut croire l'affiche que j'ai lue sur sa porte, il n'ouvrira pas son école aujourd'hui. On dit qu'hier il soupa chez le riche Eucrate, qui donnoit un grand repas à l'occasion de la naissance de sa fille. Il y disputa beaucoup avec le Péripatéticien Euthydème, sur les points qui divisent leurs sectes différentes. La controverse fut des plus vives, & dura jusqu'à minuit. Votre Maître a tant sué, tant crié, qu'il en a eu mal à la tête. Il est aussi à présumer qu'il avoit accepté avec un peu trop de complaisance les larges coupes que lui présentoient fréquemment les convives, & qu'il avoit mangé plus qu'il ne convient à son

âge. Il a, dit-on, rendu gorge en rentrant chez lui; il n'a pas oublié cependant de se faire préſenter les morceaux de réſerve qu'il avoit paſſés par derriere à celui qui le ſervoit à table; il les a ſoigneuſement enfermés, & s'eſt mis au lit après avoir défendu ſa porte. J'ai ſu tous ces détails de ſon eſclave Midas, qui les racontoit à quelques-uns de ſes diſciples. On voyoit d'ailleurs ceux-ci revenir en foule de ſa maiſon.

H. Savez-vous qui des deux Philoſophes a eu l'avantage?

L. D'abord les armes furent égales. Mais enfin la victoire s'eſt déclarée pour le champion de votre parti, & le vieillard l'a emporté avec tous les honneurs de la guerre; la preuve, c'eſt qu'Euthydème s'eſt retiré avec un grand trou à la tête. Celui-ci affichoit une confiance arrogante, & preſſoit vivement ſon adverſaire ſans lui céder le moindre avantage; le

vertueux Stoïcien, armé en ce moment d'une coupe plus pesante que celle de Nestor (a), la lance d'un bras vigoureux à la tête de son adversaire qui étoit son voisin, & termine de cette maniere la querelle en sa faveur.

H. C'est très-bien fait ; on doit traiter ainsi quiconque refuse de se payer de bonnes raisons.

L. Oh! celles de votre Maître sont péremptoires, & je les approuve beaucoup ; pourquoi aussi Euthydème s'avise-t-il d'agacer un vieillard si doux, si supérieur aux mouvemens de la colere, sur-tout dans un instant où il tient une coupe de cette pesanteur ?

Puisque nous sommes de loisir, dites-moi avec la confiance de l'amitié, quelle méthode vous avez suivie en

(a) La description de cette coupe se trouve au onzieme chant de l'Iliade, v. 631 & suiv. Le Poëte dit que *tout autre que Nestor l'eût soulevée de table avec peine.*

débutant dans l'étude de la Philoſophie. Je voudrois, s'il eſt poſſible, marcher ſur vos traces, & embraſſer dès-à-préſent le parti de la ſageſſe. Je ſuis l'ami de vos condiſciples, ainſi que de vous, & j'eſpere que vous ne m'exclurez pas de votre ſociété.

H. Eh puiſſiez-vous le vouloir efficacement! bientôt votre ſageſſe vous donneroit ſur nous tous la ſupériorité que vous avez déjà par votre eſprit.

L. Je ſerois content, ſi, après vingt ans de travail, je pouvois me promettre d'être auſſi avancé que vous.

H. Ne déſeſpérez de rien. J'avois à peu près votre âge, lorſque j'ai commencé. Je préſume que vous êtes un homme de quarante ans.

L. Oui (*a*). Indiquez-moi la voie

(*a*) On peut conclure de ce paſſage, & d'un endroit précédent de ce Dialogue, où Lycinus dit à Hermotime, *qu'il le voit depuis vingt ans fréquenter les Ecoles*, que Lucien devoit avoir

que vous avez suivie; c'est à vous à me conduire. Cependant, avant tout, je voudrois savoir s'il est permis de contredire ses Maîtres quand on croit qu'ils se trompent. Accordez-vous cette liberté à ceux qui sont plus jeunes que vous?

H. Non pas toujours; mais pour vous cela est différent. Vous pourrez faire des objections & des questions à votre gré; vous avancerez plus promptement.

L. Je vous remercie de cette faveur (*a*). Voici encore une chose qui m'inquiete. La route tracée par les Stoïciens seroit-elle la seule qui con-

---

vingt ans ou environ, quand il vint en Grece pour la premiere fois. Si l'on savoit d'ailleurs dans quel temps ce Dialogue a été écrit, on en concluroit avec plus de certitude l'âge précis de l'Auteur. Voyez la note de la page 315.

(*a*) Le texte ajoute : *par Mercure, dont vous portez le nom.* En Grec ce Dieu se nomme *Hermès.*

duisît à la Philoſophie? J'entends dire qu'il y a beaucoup de Philoſophes qui ne ſuivent pas le même chémin que vous; cela ſeroit-il vrai?

H. Sans doute; il y a les Péripatéticiens, les Epicuriens, les Platoniciens, les Cyniques, les Pythagoriciens, & une infinité d'autres.

L. En voilà beaucoup en effet. Tous ceux-là ont-ils une même doctrine, ou bien enſeignent-ils des choſes différentes?

H. Oh! très-différentes.

L. Cependant la vérité ne peut ſe trouver que dans un parti, à l'excluſion de tous les autres, puiſqu'elle eſt une, & qu'ils ſont oppoſés entre eux.

H. Vous avez raiſon.

L. Lorſque vous avez pris autrefois la réſolution d'étudier la Philoſophie, vous n'étiez encore ni un demi-ſage, comme aujourd'hui, ni à plus forte raiſon un ſage parfait, capable de diſ-

cerner le meilleur en toutes choſes; vous vous trouviez dans cet état d'ignorance où je ſuis maintenant. Dites-moi donc pourquoi au milieu de tant d'écoles différentes qui vous étoient ouvertes, vous avez cru devoir fréquenter excluſivement celle des Stoïciens ? Etiez-vous perſuadé qu'elle ſeule connoiſſoit la bonne voie, & que les autres ne feroient que vous égarer ?

H. Je ne conçois pas ce que cela ſignifie.

L. Cependant ma queſtion n'eſt point obſcure. Je vous demande par quelle raiſon vous avez donné la préférence aux deux premiers Chefs des Stoïciens, Chryſippe & Zénon, tandis que vous pouviez également prendre pour guide un Platon, un Ariſtote, un Antiſthène, ou tout autre ? L'Oracle d'Apollon vous auroit-il, comme un nouveau Chéréphon, adreſſé aux Philoſophes du Portique, en les

déclarant les plus ſages des hommes (a)? On ſait que ce Dieu prévoyant connoît le genre de ſageſſe qui peut convenir à chacun de ceux qui le conſultent, & il envoie en conſéquence, les uns philoſopher dans une ſecte, & les autres dans une autre.

H. Je ne l'ai point conſulté.

L. Vous penſiez donc que la choſe n'en valoit pas la peine, ou que vous pouviez, ſans lui, faire le meilleur choix poſſible?

H. Aſſurément.

L. Donnez-moi les renſeignemens néceſſaires pour le faire à mon tour.

H. Cela eſt bien ſimple : j'ai vu que tout le monde ſe jetoit dans la ſecte des Stoïciens; elle étoit la plus nombreuſe, & j'ai conclu qu'elle étoit la meilleure.

(a) L'Oracle d'Apollon, conſulté par Chéréphon, pour connoître la meilleure maniere de philoſopher, répondit que *Socrate étoit le plus ſage des Grecs*, & Chéréphon ſe fit ſon diſciple.

L.

L. Dites-moi de combien elle l'emportoit sur celle des Epicuriens, des Platoniciens ou des Péripatéticiens. Vous les comptiez apparemment comme on fait dans la collection des suffrages ?

H. Sans les compter, je le conjecturois.

L. Je vois bien, Hermotime, que vous refusez de me dire votre secret, & que vous avez dessein de faire prendre le change à votre ami. On ne se décide point, dans une affaire de cette importance, d'après des conjectures & le grand nombre; du moins je ne le croirai jamais.

H. A ce premier motif se joignoit encore l'opinion que j'avois conçue des autres Philosophes. J'entendois dire de tous côtés, que les Epicuriens étoient des efféminés & des voluptueux; les Péripatéticiens, des hommes querelleurs & avares; les Platoniciens, des arrogans avides de gloire.

Beaucoup de gens, au contraire, louoient les Stoïciens comme les plus courageux des hommes, & ceux qui pouvoient le mieux juger de toutes choſes; avec eux, ajoutoit-on, & avec eux ſeuls, on eſt Roi, on eſt ſage, on eſt riche, on eſt tout à la fois.

L. Sans doute ce n'étoient pas des gens du parti qui vous tenoient ce langage? car ils vous auroient inſpiré de la défiance en ſe louant eux-mêmes. Ce ne pouvoient pas être non plus ceux d'un parti oppoſé.

H. Ni les uns, ni les autres.

L. C'étoient donc des particuliers?

H. Oui.

L. Ceci eſt encore une défaite de votre part. Ce n'eſt point à moi que vous perſuaderez (*a*) qu'un homme de

(*a*) Le texte dit : *Croyez-vous parler à un Margitès* ? Ce nom s'employoit proverbialement pour déſigner un homme ſot & ſtupide. Ariſtote aſſure dans ſa Poétique, Livre IV, qu'Homere avoit fait un Poëme intitulé *Margitès*; Dion Chryſoſtôme prétend que ce fut un Ouvrage de

bon ſens, à l'âge de quarante ans, s'en rapporte à des ignorans ſur la Philoſophie & les Philoſophes, & qu'il faſſe un choix d'après de pareilles autorités.

H. Je l'ai fait auſſi d'après moi-même. Je remarquois une décente modeſtie dans la démarche & le maintien des Stoïciens; je leur voyois un air mâle & réfléchi, qui imprimoit le reſpect; la plupart avoient la tête raſe; ils n'affichoient, ni la molleſſe efféminée des voluptueux, ni cette négligence rebutante qui fait reculer d'horreur à l'aſpect d'un Cynique; en un mot, ils gardoient ce juſte milieu où tout le monde s'accorde à placer la vertu.

L. Faiſoient-ils auſſi devant vous des actions ſemblables à celles que je vous ai racontées de votre Maître? Les aviez-vous vus prêter à uſure, exiger avec dureté, quereller à toute outrance dans les ſociétés? Comptez-vous

ſa premiere jeuneſſe. Ce Poëme eſt perdu. Voyez Eraſme, p. 277 des *Proverbes*.

tout cela pour rien, & suffit-il, à votre avis, d'être modeste dans ses vêtemens, d'avoir une longue barbe & la tête rase? Enfin, la démarche, le maintien, quelques cheveux de moins, est-ce là ce que vous nous donnez comme la regle sûre d'après laquelle nous devions reconnoître les hommes vertueux? Faut-il, à ces enseignes, ajouter un air pensif & refrogné, sous peine de mériter votre mépris & votre aversion? Pour moi, je crois qu'en tout ceci vous voulez éprouver votre ami, & voir s'il s'appercevra de la supercherie.

H. Et pourquoi donc?

L. Parce que vous exigez que j'apprécie les hommes comme on fait les statues; c'est-à-dire, par les traits extérieurs qui frappent les regards: quand ces traits sont l'ouvrage d'un grand Maître, nous ne pouvons nous lasser de les voir & de les admirer. S'il nous faut juger les Philosophes sur le témoi-

gnage des yeux, un aveugle ne pourra jamais devenir Philoſophe, ni s'aſſurer de la ſecte qu'il doit préférer aux autres; il n'auroit aucune idée de leurs différens coſtumes.

H. Il ne s'agit point ici d'aveugles, & peu m'importe qu'ils deviennent Philoſophes ou non.

L. Cependant il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes, ſans diſtinction, puſſent, à des ſignes certains, reconnoître des biens auſſi précieux que la ſageſſe & la vertu. Au reſte, excluons, ſi vous le voulez, les aveugles de la Philoſophie, quoique peut-être ils euſſent plus beſoin que les autres d'une reſſource auſſi puiſſante dans leur malheur; n'admettons que ceux qui ont de bons yeux. Penſez-vous que la vue la plus perçante, à l'aide des manieres & des dehors de la perſonne, puiſſe pénétrer dans l'intérieur de l'homme? D'ailleurs, n'eſt-ce point par amour pour les belles qualités de l'ame, &

dans l'intention de les acquérir vous-même, que vous avez donné la préférence aux Stoïciens?

H. Oui, sans doute.

L. Pourquoi donc avez-vous décidé, sur des signes purement extérieurs, que leur Philosophie étoit la meilleure? Il ne s'agissoit pour vous que d'affections secretes, & de pensées qui ne se manifestent point à nos sens; il faut autre chose que des yeux pour les deviner. Après une longue suite de réflexions & d'épreuves; après un commerce fréquent, & la plus intime familiarité, l'on peut à peine se flatter d'avoir fait quelques pas dans le dédale impénétrable de notre cœur. Savez-vous ce que la Fable nous apprend de Momus? Minerve, Neptune & Vulcain, disputerent un jour entre eux à qui mettroit plus d'art dans ses productions; Neptune fit un taureau, Minerve une maison, & Vulcain un homme. Momus, qu'ils prirent pour juge, fit la

critique de chaque ouvrage, après l'avoir soigneusement examiné (*a*). Celle de ses observations qui nous intéresse en ce moment, c'est que Vulcain auroit dû faire une petite fenêtre au cœur de l'homme, afin qu'on eût pu lire dans ses plus secretes pensées, & voir quand il auroit été vrai ou faux. Momus avouoit donc qu'il n'étoit qu'un aveugle à cet égard; mais Hermotime est beaucoup plus clairvoyant; il porte des yeux de lynx dans les détours ténébreux de notre ame; tout y est clair pour lui; volontés, désirs, connoissances, vices & vertus, rien n'échappe à ses regards pénétrans.

H. Vous plaisantez, Lycinus; quoi qu'il en soit, je crois que Momus lui-même n'eût point désapprouvé mon

(*a*) Il trouva les cornes du taureau mal plantées (Voyez la note de la page 276.), & la maison lui parut trop massive pour être transportée, lorsqu'on auroit un mauvais voisin.

choix. Au reſte, je ne me repens point de l'avoir fait, & cela me ſuffit.

L. Vous allez donc m'abandonner à mon triſte ſort, *dans la foule du vulgaire ignorant !* Il me ſemble qu'un ami ne devroit point montrer cet égoïſme.

H. Et vous avez juré de ne rien approuver de ce que je puis vous dire !

L. Point du tout ; c'eſt vous qui ne dites rien que je puiſſe approuver. Vous faites myſtere de vos découvertes & de vos lumieres, comme ſi vous appréhendiez de me voir Philoſophe, ainſi que vous. Je vois bien qu'il faut me réſoudre à voler de mes propres ailes, & faire tous mes efforts pour découvrir par moi-même le parti le plus ſage, ſi cela m'eſt poſſible. Ecoutez-moi donc à votre tour, ſi vous daignez me faire cette grace.

H. Très-volontiers ; il me ſemble que vous avez quelque choſe d'intéreſſant à me dire.

L. Prêtez-moi une oreille attentive, mais jugez avec indulgence les réflexions d'un homme ſimple & ignorant, qui cherche à s'inſtruire. C'eſt vous qui me forcez à parler, en refuſant de le faire vous-même plus clairement.

Je me repréſente la ſociété des hommes vertueux, comme une ville dont les heureux habitans, preſque ſemblables aux Dieux, ſeroient parvenus au plus haut degré de ſageſſe, de force, de juſtice & de tempérance, tel que votre Maître, par exemple, que nous pouvons ſuppoſer avoir quitté ſes concitoyens pour venir parmi nous. Ils ne connoiſſent ni les vols, ni les violences, ni les injuſtes prétentions que l'on voit ſi fréquemment dans nos mœurs corrompues; ils vivent dans la paix & l'union la plus parfaite, parce qu'ils ont éloigné de leur enceinte les vices & les intérêts divers, qui, dans les autres villes, occaſionnent les ſédi-

tions, les haines mutuelles, & les ſourdes entrepriſes de l'envie. La volupté, la gloire & l'or, ſont bannis pour toujours de leurs murs, comme le déſir de ces inutiles jouiſſances eſt banni de leur cœur. Ces ſources fécondes de diviſions éternelles ne troublent jamais la tranquillité de leur bonheur. Grace à l'heureuſe conſtitution de leur République, ils coulent des jours ſereins au ſein de l'égalité, de la liberté, & de tous les biens.

H. D'après cela, ne penſez-vous pas qu'il ſoit à déſirer pour tout le monde d'y être admis? & puiſqu'il ſuffit d'y arriver pour obtenir le droit de bourgeoiſie, ne doit-on pas ſe réſoudre à braver les fatigues de la route & la longueur du chemin?

L. Aſſurément on doit tout quitter pour cet avantage. Si votre premiere patrie veut vous retenir malgré vous; ſi vos parens & vos enfans éplorés veulent vous faire une douce violence,

il ne faut céder ni à leurs larmes, ni à leurs efforts ; mais les engager eux-mêmes à vous suivre. Si leur volonté ou leur foiblesse s'y opposent, abandonnez-les, & volez seul au séjour du bonheur ; laissez-leur même votre manteau, s'il le faut, pour échapper de leurs mains ; la nudité ne sera pas un titre d'exclusion auprès de vos nouveaux concitoyens. Je me souviens qu'un vieillard me fit autrefois la description de leurs mœurs ; il m'offrit même de me conduire vers eux, me promit sa protection pour me faire recevoir dans sa Tribu (*a*), & jouir ainsi de la félicité commune. J'avois quinze ans de moins qu'aujourd'hui, & l'inexpérience de mon âge m'a empêché d'accepter ses offres obligeantes. Peut-être serois-je maintenant dans les faubourgs, ou même aux portes de la

(*a*) C'est une allusion aux différentes Sectes de Philosophie.

ville. Entre beaucoup de merveilles qu'il m'en rapportoit, elle ne renferme pas, me disoit-il, un seul habitant qui soit né dans son enceinte; on n'y voit que des étrangers. Esclaves, Barbares, laids, petits & pauvres, y sont admis indifféremment; il suffit qu'ils le veuillent. La premiere loi de la Cité, c'est qu'on n'aura aucun égard à la fortune, à la naissance, à la mine ou à la taille de ceux qui se présenteront; il suffit de montrer un sens droit, une ame ferme & supérieure aux obstacles; d'aimer le travail & ce qui est honnête; de mépriser la molleſſe & les plaisirs. Quand on peut faire ces sortes de preuves, *que* d'ailleurs on a surmonté les difficultés du voyage, & qu'on arrive aux portes de la ville, elles vous sont ouvertes à l'instant, qui que vous soyez. Les mots *Pire*, *Meilleur*, *Noble*, *Roturier*, *Libre*, *Esclave*, sont inconnus des habitans, & n'existent point dans leur langage

H. J'ai donc bien raiſon de n'épargner ni ſoins ni peines pour y être reçu.

L. Je ne le déſire pas moins que vous, & c'eſt le plus ardent de mes vœux. Si cette ville déſirée étoit à portée de nos regards; ſi nous pouvions la diſtinguer & la reconnoître par nous-mêmes, croyez que j'y ſerois depuis long-temps. Mais vous la placez ſi loin de nous, vous & le Verſificateur Héſiode, qu'on ne peut entreprendre le voyage ſans un guide sûr. Je penſe que vous en conviendrez avec moi.

H. C'eſt une précaution indiſpenſable.

L. On ne manque pas de gens qui vous font les plus magnifiques promeſſes; ils ſe vantent de revenir de la ville où vous allez; ils prétendent ſavoir la route, & ſont tout prêts à vous conduire. Mais il n'en eſt pas un ſeul qui tienne celle de ſon voiſin; chacun d'eux, au contraire, vous en indique

une toute opposée à celle des autres; l'une mene à l'orient, l'autre à l'occident; celle-ci au nord, celle-là au midi. Dans l'une, le voyageur se promene agréablement à travers des prairies délicieuses, émaillées de fleurs, & entrecoupées de ruisseaux; il y trouve un tendre gazon pour se reposer, & un ombrage épais pour se rafraîchir: l'autre ne présente que des rochers arides & escarpés, où l'infortuné, brûlé des ardeurs du soleil, gravit sans cesse, mourant à chaque instant de soif & de lassitude: on nous dit cependant que toutes aboutissent au même terme. Comment après cela ne serois-je *pas* dans la plus grande perplexité? *A* la tête de chaque chemin, quel que soit celui que je veuille prendre, je trouve un guide fort engageant, qui me tend la main, me crie de le suivre, prétend que lui seul connoît la route, & m'assure que les autres ne l'ont jamais faite, & ne peuvent que m'égarer; tous, l'un

après l'autre, tiennent le même langage, font les-mêmes promeſſes, & dépriment également leurs concurrens. Eſt-il poſſible, au milieu de tant de chemins & de guides oppoſés, de ſe décider pour celui-ci, plutôt que pour celui-là?

H. Le moyen de ſortir de cet embarras, c'eſt de s'adreſſer à ceux qui ont déjà fait le voyage.

L. Qui ſont-ils, ceux-là? quelle route ont-ils priſe? qui leur a ſervi de guide à eux-mêmes? car la difficulté revient toujours, & le bon conducteur n'eſt pas plus facile à découvrir que le bon chemin. Chacun vante le Maître dont il a ſuivi les traces; l'un Platon, l'autre Epicure, vous Zénon, & ainſi du reſte. Ai-je tort?

H. Eh bien!

L. Eh bien! quel eſt le plus ſûr de tous ceux-là? Me voilà auſſi embarraſſé qu'auparavant. Je vois que le voyageur & ſon guide n'ont tenté qu'une

voie, & c'eſt celle-là qu'ils me donnent pour la ſeule bonne ; qui me répondra qu'ils ont raiſon ? Je veux croire qu'ils ſe ſont avancés juſqu'à certaine diſtance, & qu'ils ont apperçu une ville quelconque ; mais cette ville eſt-elle bien celle dont nous voulons, vous & moi, devenir citoyens ? Il en eſt plus d'une au monde. Que ſai-je ſi celui auquel je m'adreſſerai n'auroit pas pris Babylone pour Corinthe (*a*) ? Ce qui me déſeſpere, c'eſt que je ne veux point aller ailleurs qu'à cette derniere, & je vois qu'une ſeule route y conduit, à moins d'imaginer qu'on puiſſe y arriver par celle de l'Inde. Il n'y a pas moyen non plus d'appliquer ici le proverbe : *Allons toujours où nos pas nous conduiſent* (*b*). Nous riſquons de pren-

(*a*) L'entrée du Port de Corinthe étoit fort difficile & fort dangereuſe. De là eſt venu le proverbe ſi connu : *Il n'eſt pas donné à tout le monde d'arriver à Corinthe.*

(*b*) Eraſme, page 50 des *Proverbes*, dit que

dre un mauvais chemin. Je conviens qu'il peut arriver qu'un heureux hasard nous mette dans le bon ; que peut-être cela s'est vu quelquefois dans une longue révolution de siecles ; mais devons-nous hasarder un choix de cette importance, d'après un aussi chimérique espoir ? Ne seroit-ce pas affronter la tempête & les écueils sur une frêle nacelle (*a*) ? N'est-il pas une infinité de manieres de se tromper ? & a-t-on droit d'accuser la fortune, lorsque, de mille traits qu'elle lance, il n'y en a pas un seul qui arrive au but ? L'adroit Teucer

---

celui-ci s'emploie, lorsque dans quelque entreprise, on ne se propose pas un but certain.

Horace a dit :

Ite pedes quocunque ferent, quocunque per undas.

(*a*) Le texte dit : *Ce seroit vouloir passer la mer Egée, & même la mer Ionienne sur une claie d'osier.* Ce proverbe s'appliquoit à ceux qui affrontoient les plus grands dangers pour faire fortune, & Aristophane l'emploie en parlant d'un avare, *Comédie de la Paix*, v. 698. Voyez Erasme, p. 143.

lui-même ne fut pas assez heureux pour y toucher, & sa fleche coupa seulement le fil qui attachoit l'oiseau (*a*). Il n'est donc pas permis de s'attendre à donner précisément dans le point fixe de la victoire. Se laisser entraîner par la folle présomption que le hasard rectifiera nos coups, c'est lancer des traits en pure perte; c'est lever l'ancre au premier vent, sans prévoir s'il nous sera facile de rentrer dans le port; c'est s'exposer, de gaieté de cœur, aux inquiétudes & aux fatigues d'une navigation périlleuse. C'étoit avant de vous mettre en mer, qu'il falloit examiner avec soin si les vents vous seroient favora-

(*a*) Iliad. ch. XXIII, v. 865 & suiv. Virgile s'est approprié cet endroit d'Homere, au cinquieme chant de l'Enéide, v. 509 & suiv.

Ast ipsam miserandus avem contingere ferro
Non valuit; nodos & vincula linea rupit,
Queis innexa pedem malo pendebat ab alto.
Illa notos atque atra volans in nubila fugit.

bles (*a*); c'étoit alors que vous deviez sur-tout choisir un excellent Pilote, & monter un vaisseau capable de résister à l'orage.

H. Il est beaucoup mieux, sans doute, de prendre ces précautions. Au reste, je puis vous assurer que vous ne trouverez pas de meilleurs Pilotes que les Stoïciens. Suivez Chrysippe & Zénon, je n'en connois point d'autres qui puissent vous mener à Corinthe.

L. Encore une fois, les Platoniciens, les Epicuriens, & les autres, prétendront la même chose. Il faut donc, ou les croire tous ensemble, ce qui seroit absurde, ou plutôt se défier de tous également. Jusqu'à ce qu'on nous ait montré celui qui dit vrai, ce dernier parti est le plus sûr. Je suppose que, dans le doute où je suis, je cede aux con-

(*a*) Le Grec ajoute : *Pour vous conduire à Corinthe.*

ſeils de l'amitié, & que, ſur votre parole, je m'engage avec vous dans la ſecte des Stoïciens, la ſeule dont vous ſoyez en état de juger; qu'enſuite il plaiſe aux Dieux de rappeler ſur la terre Platon, Pythagore, Ariſtote, & tous ceux que vous rejetez; n'auroient-ils pas le droit de me citer en Juſtice, & de m'accuſer de leur avoir fait injure? Par quel motif, me diroient-ils, & par quelle autorité avez-vous préféré Chryſippe & Zénon, ces hommes nouveaux, à des Maîtres beaucoup plus reſpectables par leur ancienneté? Connoiſſez-vous nos raiſons? Nous avez-vous entendus?. Je ne ſais trop ce que j'aurois à leur répondre. Dirois-je que je m'en ſuis rapporté à mon ami? Cet ami, pourroient-ils me répliquer, ne nous connoît pas plus que nous ne le connoiſſons. Vous avez donc eu tort de nous condamner en notre abſence; plus tort encore de vous décider contre nous ſur la foi d'un homme qui ne ſait

qu'un seul chemin, peut-être même très-imparfaitement. Vous faites comme des Juges qui refuseroient d'entendre une Partie, tandis qu'ils permettroient à l'autre de parler : ce procédé injuste leur est expressément défendu ; ils sont obligés d'écouter les raisons que chacun peut alléguer en sa faveur ; & s'ils refusoient de le faire, les loix autorisent la Partie lésée à recourir à un autre Tribunal. Si un Ethiopien, ajouteront-ils, se présentoit devant ses compatriotes assemblés, & prétendoit leur persuader, sans être jamais sorti lui-même de son pays, que tous les habitans de la terre sont noirs comme lui ; les autres n'auroient-ils pas raison de l'accuser de précipitation, d'ignorance, & de présomption ? N'est-il pas absurde de soutenir qu'il n'existe nulle part des hommes blancs ou bruns, parce qu'on n'en a jamais vu? Qu'en pensez-vous, Hermotime ?

H. Votre Ethiopien auroit tort.

L. Je le penſe comme vous ; mais je ne ſais ſi nous ſerons également d'accord ſur ce que je vais ajouter. J'en doute fort.

H. Voyons.

L. Un homme, continueroient les anciens Philoſophes, n'a jamais connu que les maximes des Stoïciens ; comme votre ami, par exemple, il n'a jamais vo avec dans *la République de Platon*, ni ſous les auſpices d'Epicure ou d'aucun autre ; il vient cependant vous aſſurer qu'il n'y a de beau & de vrai que ce qui ſe dit dans le Portique. Cet homme, à votre avis, n'eſt-il pas le téméraire Ethiopien ? Que répondrois-je à cela ?

H. Nous donnons, il eſt vrai, la préférence aux dogmes du Portique ; mais on ne nous laiſſe pas ignorer les opinions des autres ; ſouvent, pour les réfuter, le Maître nous les expoſe dans ſes leçons.

L. Croiriez-vous, par cette réponſe,

avoir réduit nos Philosophes au silence? Votre ami est plaisant, diroient-ils en riant; il prétend nous juger sur ce que nos adversaires disent de nous, comme s'ils ne nous prêtoient pas mille absurdités par ignorance, ou ne céloient pas nos vrais principes par envie! Proclameroit-on vainqueur un Athlete qui s'exerceroit seul avant le combat, & pour toute preuve de bravoure, frapperoit l'air à coups redoublés? Pour obtenir la couronne, ne faut-il pas avoir lutté corps à corps avec un rival redoutable? Ne faut-il pas l'avoir terrassé, l'avoir forcé de s'avouer vaincu? Le Maître d'Hermotime livre à notre ombre, plutôt qu'à nous, des combats sans dangers, dans l'enceinte obscure de son Ecole, & le disciple célebre son triomphe! Ce sont des jeux d'enfans qui renversent aisément le fragile édifice qu'ils ont élevé sans peine, ou qui, s'exerçant à tirer de l'arc, s'écrient au miracle, pour avoir

atteint de quelques pas un but voiſin & immobile. L'art de lancer des fleches n'eſt pas ainſi un amuſement facile chez les Perſes & les Scythes; c'eſt en courant à cheval, c'eſt contre les animaux légers & les oiſeaux, qu'ils montrent leur adreſſe; ou ſi leur but eſt fixe, c'eſt un bois dur, ou un bouclier de cuir ſolide, & capable de réſiſter aux traits, comme les armes de l'ennemi auquel ils auront affaire. Dites donc à votre Hermotime, que ſes Maîtres, ainſi que les enfans, ſe contentent de faire paſſer une fleche à travers de petits morceaux de bois écartés les uns des autres, & ſe vantent enſuite d'avoir vaincu des hommes armés; ils s'eſcriment contre des fantômes qu'ils prennent pour nous, & croient nous avoir renverſés. Chacun de nous pourroit lui adreſſer ce vers d'Achille, en parlant des Troyens:

Ils n'ont pas vu de près mon caſque étincelant (*a*).

(*a*) Iliad. ch. XVI, v. 70, dans le diſcours

Platon

Platon, qui a voyagé à la Cour de Sicile, ne pourroit s'empêcher de vous en citer l'anecdote suivante. Gélon, Tyran de Syracuse, avoit l'haleine forte, & l'ignora long-temps, parce que personne n'avoit osé le lui faire remarquer. Il en fut instruit par une femme étrangere qu'il admit dans son lit; il crut devoir faire des reproches à son épouse, de ce qu'elle ne l'avoit pas averti de ce défaut. Cette femme vertueuse s'excusa sur ce qu'elle croyoit qu'il étoit commun à tous les hommes, parce qu'elle n'avoit jamais approché que son mari. De même votre Hermotime, qui n'a connu que les Stoïciens, ne peut pas parler des autres.

En me supposant Platonicien, Chry-

---

d'Achille à Patrocle, en lui donnant ses armes pour marcher contre les Troyens; c'est en parlant d'eux tous, qu'Achille prononce ce vers dans Homere, quoique Lucien dise que c'est en parlant seulement d'Hector.

ſippe auroit droit de me faire les reproches que je mets ici dans la bouche de Platon; en un mot, & ce mot comprend tout, on ne doit embraſſer aucune Secte, tant que l'on ne connoîtra pas la ſeule véritable. Autrement, c'eſt ſe rendre coupable d'injuſtice envers toutes les autres.

H. Au nom des Dieux domeſtiques, laiſſons en paix Ariſtote, Epicure & Platon; il ne m'appartient point de diſputer avec eux. Il s'agit ſeulement d'examiner entre nous, ſi la Philoſophie n'eſt pas à peu près ce que je penſe. Nous n'avons beſoin pour cela, ni de votre Ethiopien, ni de l'épouſe de Gélon.

L. Eh bien, qu'il n'en ſoit plus queſtion. Voyons ce que vous avez à me dire.

H. Je crois qu'on peut facilement connoître la vérité avec les ſeuls dogmes des Stoïciens, ſans être obligé d'étudier ceux des autres Sectes. Quand

quelqu'un vous dit que deux & deux font quatre, avez-vous besoin de consulter tous les Arithméticiens pour savoir si quelqu'un d'entre eux ne prétendroit pas que deux & deux font cinq? La chose n'est-elle pas à l'instant démontrée à vos yeux?

L. Sans doute.

H. Où voyez-vous donc qu'il soit impossible que les Stoïciens vous persuadent de même? Je vois la vérité en eux; tout autre témoignage me devient inutile; & quand mille Platons me diroient que deux fois deux font cinq, je ne les croirois pas.

L. Vous changez la question, mon cher, & votre comparaison n'est pas juste. Le calcul est une chose évidente aux yeux de tout le monde; il n'est personne qui n'en convienne: avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui prétendît que deux & deux font sept ou onze? Mais vos dogmes sont bien éloignés d'être démontrés, &

vous trouverez toujours beaucoup de gens qui en disputeront. Dites-moi, au nom des Graces, vous est-il jamais arrivé de rencontrer un Stoïcien & un Epicurien, qui n'eussent pas des sentimens opposés sur les principes & la fin de toutes choses?

H. Jamais.

L. Prenez donc garde d'abuser votre ami par de faux raisonnemens. Nous cherchions dans quel parti se trouvoit la vérité, & sur le champ vous l'enlevez aux autres pour la donner gratuitement aux Stoïciens, comme s'ils étoient les seuls qui disent que deux & deux sont quatre. Mais les Epicuriens & les Platoniciens soutiendront à leur tour contre vous, que ce sont eux qui admettent l'évidence de ce calcul, & que c'est vous autres Stoïciens, qui dites que deux & deux font sept; vous devez vous attendre à cette objection, puisque vous faites consister le souverain bien dans la vertu,

& les Epicuriens dans la volupté ; puiſque vous prétendez que tout eſt corps dans la nature, & que les Platoniciens admettent des ſubſtances immatérielles. Ainſi, comme je vous le diſois, vous attribuez excluſivement à votre Secte un avantage que chacune des autres lui diſpute & revendique pour elle-même. Qui a droit, qui a tort ? Voilà la matiere du procès à juger. Si la vérité eſt du côté des Stoïciens, les autres doivent garder le ſilence ; mais tant qu'ils ſe la diſputeront mutuellement, il faut tous les entendre également, ou courir les riſques de paſſer pour des juges qui n'écoutent que la prévention & la faveur.

H. Vous n'avez pas bien compris ce que je voulois dire.

L. Si votre penſée eſt différente, préſentez-là différemment & d'une maniere plus claire.

H. Deux hommes ſont entrés dans

un Temple (*a*), & quelques inſtans après, une coupe des ſacrifices eſt perdue. L'un des deux eſt certainement le voleur : mais pour ſavoir lequel, il ſuffit d'en fouiller un; ſi on la lui trouve, on eſt certain que le ſecond ne l'a pas; ſi on ne la lui trouve pas, le ſecond l'a néceſſairement.

L. Cela eſt évident.

H. Eh bien, qu'ai-je beſoin d'aller chercher ailleurs ce que j'ai trouvé chez les Stoïciens? Ce ſeroit prendre une peine inutile.

L. Votre parallele n'eſt juſte dans aucun de ſes points. Pour qu'il le fût, il faudroit ſuppoſer d'abord, qu'un grand nombre de perſonnes ſont entrées dans le Temple, enſuite, que vous ne pouvez déſigner préciſément quel eſt l'effet perdu. Parmi les Prê-

(*a*) *Dans le Temple d'Eſculape, ou dans celui de Bacchus.*

tres, l'un dit que c'eſt une coupe, l'autre une couronne, l'autre une amphore. Ils ne ſont pas plus d'accord ſur la matiere dont il eſt compoſé; celui-ci prétend qu'il eſt d'airain, celui-là d'argent, un troiſieme qu'il eſt d'or, un autre qu'il eſt d'étain. Il faut donc fouiller chaque particulier de la multitude l'un après l'autre, quand bien même vous trouveriez une coupe d'or ſur le premier.

H. Et pourquoi donc?

L. Parce que vous n'êtes pas certain ſi ce que vous avez perdu eſt une coupe; en ſuppoſant que vous conveniez de ce premier point, vous ne convenez pas entre vous que ce ce ſoit une coupe d'or. D'ailleurs quand vous n'auriez aucun doute, même à ces deux égards, il peut ſe faire que la coupe d'or trouvée ſur le premier, ne ſoit pas la vôtre, & par conſéquent vous êtes obligé de

continuer vos recherches, de ramaſſer les divers effets dont chaque perſonne ſe trouvera chargée, pour deviner enſuite, comme vous pourrez, quel eſt celui de ces effets qui appartient au Dieu. Cela ne me paroît pas facile, & vous ne viendrez jamais à bout de connoître le ſacrilége. Si vous étiez ſûr d'avoir perdu telle choſe plutôt que telle autre; que votre coupe, par exemple, fût marquée au nom de la Divinité, ou de celui qui en a fait l'offrande; il n'y auroit plus d'embarras, & tous vos doutes ſeroient bientôt levés..... Avez-vous aſſiſté quelque fois aux exercices de la Gymnaſtique?

H. Oui, très-ſouvent & en divers lieux.

L. Y avez-vous aſſiſté près des Juges?

H. J'eus derniérement cet avantage aux Jeux Olympiques. Un habitant de l'Elide m'avoit retenu une place parmi

ſes concitoyens, à côté de ceux qui préſidoient aux combats, parce que j'étois curieux de voir à mon aiſe ce qui ſe paſſoit autour d'eux.

L. Ainſi vous pouvez en parler ſavamment.

H. Dans les premiers temps, & lorſqu'Hercule y préſidoit, une branche de laurier. . . .

L. Laiſſez là ce qui ſe faiſoit autrefois, & ne parlons que de ce qui ſe fait aujourd'hui.

H. On place devant les Juges une urne d'argent conſacrée au Dieu. On y jette des ballottes de la groſſeur d'une féve, & marquée d'une lettre de l'alphabet. Il y a deux A, deux B, & ainſi de ſuite, deux par deux, ſelon le nombre des Athletes. Chacun de ceux qui ſe préſentent pour le combat, s'approche, invoque Jupiter, & met la main dans l'urne. Un homme atmé d'une baguette lui retient le bras, avant qu'il ait pu voir la lettre

qui lui eſt échue. Quand tout le monde a la ſienne, le chef des porteurs de baguette, ou l'un des Juges, car je ne m'en ſouviens pas préciſément, va examiner les ballottes des futurs combattans rangés en cercle, & apparie pour la lutte ou le pancrace, les deux qui ont la lettre ſemblable. Si le nombre des concurrens eſt impair, celui des ballottes l'eſt également. L'athlete qui a la derniere lettre reſte ſeul, & attend, pour combattre à ſon tour, que les autres ſe ſoient meſurés entre eux; ce n'eſt pas un petit avantage pour celui-ci, d'avoir à lutter avec toute la fraîcheur *de* ſes forces, contre des rivaux déjà fatigués.

L. Souffrez que je vous interrompe. Voilà ce que je voulois. Suppoſons qu'il y ait neuf concurrens. Eſt-il poſſible de dire celui qui reſtera le dernier, avant d'avoir examiné toutes les lettres l'une après l'autre, & de

les avoir comparées enſemble ? Je vous en fais juge vous-même.

H. Pourquoi pas ?

L. On ne vous a pas dit d'avance quelle étoit la lettre impaire ; quand vous trouvez un A, vous cherchez ſon ſecond, & vous les appariez ; quand il vient un B, vous faites la même choſe, & ainſi pour les autres, juſqu'à ce qu'il vous reſte une ballotte qui n'ait pas ſa pareille.

H. Et ſi vous rencontrez celle-ci dès le premier ou le ſecond tour, que ferez-vous ?

L. C'eſt vous-même que je prierai de répondre. Pouvez-vous aſſurer que vous la tenez, avant de l'avoir miſe en parallele avec toutes les autres ?

H. Il ne faut pas être ſorcier pour cela. Si des neuf lettres, l'E ſe préſente au premier ou au ſecond tour, je dis : voilà l'impair ; parce que chacune des quatre autres précédentes

doit se trouver double, à l'exclusion de celle-ci.

L. Faut-il, Hermotime, vous faire compliment de votre sagacité, ou permettez-vous que je vous dise naturellement ce que j'en pense?

H. Dites; je ne vois pas ce que vous pouvez m'opposer de raisonnable.

L. Vous supposez que les cinq lettres sont choisies selon l'ordre alphabétique, & je veux croire qu'on le suit en effet aux Jeux Olympiques. Mais que l'on en prenne cinq au hasard, comme X, S, Z, K, T; qu'elles soient doublées, excepté le Z; si celui-ci vous tombe le premier *sous* la main, oserez-vous prononcer qu'il est sans pair, avant de vous être assuré qu'il ne se trouvera point un second Z qui lui réponde?

H. Votre question est embarrassante.

L. Changeons si vous le voulez, l'empreinte des ballottes, & au lieu de let-

tres, prenons des Hiéroglyphes Egyptiens, ou, pour ne point vous embarraſſer de figures bizarres & monſtrueuſes (a), ſuppoſons qu'elles repréſentent, deux par deux, des objets connus & réguliers; deux hommes, par exemple, deux chevaux, deux coqs, deux chiens, & la neuvieme, un lion. Si celle-ci frappe votre vue la premiere, je vous défie, ſans avoir vu chacune des autres, d'aſſurer que le lion eſt impair.

H. Je ne ſais pas de réponſe à cela.

L. Je le crois bien, car il n'y en a pas. Ainſi, pour découvrir le voleur du Temple, ou l'athlete ſurnuméraire, ou le meilleur guide à la ville de Corinthe, il faut abſolument entrer dans les plus grands détails, examiner, fouiller, combiner, comparer.

(a) *Des hommes qui ont des têtes de chien ou de lion.*

Heureux encore si nous pouvons, après tant de soins, atteindre la vérité ! Quant à moi, je ne ferai point dépendre mon choix des conseils d'autrui ; quiconque prétendra m'en donner, doit me prouver auparavant, qu'il sait parfaitement ce qu'on a dit dans chaque système : quand il ne lui en resteroit qu'un seul à connoître, j'ai droit de penser qu'il ignore peut-être le seul bon, & dès-lors il ne mérite plus ma confiance. Qu'un homme vienne me dire d'admirer une femme qu'il me présente, comme la plus parfaite beauté de l'Univers, je lui demanderai s'il a vu toutes les femmes *possibles*, sans quoi je ne le croirai pas : celle-ci peut être belle ; mais pour assurer qu'elle n'a pas d'égale, il faut avoir jugé par soi-même que toutes les autres lui sont inférieures. Et nous, dans notre genre, ce n'est pas simplement le beau, mais le parfait que nous cherchons ; tant que nous n'y serons

pas parvenus, nous n'aurons rien fait.

H. Je le penſe comme vous.

L. Donnez-moi donc quelqu'un qui ait éprouvé toutes les méthodes de philoſopher, qui ait approfondi les ſiſtêmes de Pythagore, de Platon, d'Ariſtote, de Chryſippe, d'Epicure & des autres, qui enſuite ait embraſſé avec connoiſſance de cauſe, celui qu'il a jugé le ſeul vrai & le ſeul qui mene au bonheur; je me rends ſans balancer, & je me range ſous ſa conduite.

H. Cet homme n'eſt pas facile à trouver.

L. Eh bien, faut-il pour cela nous déſeſpérer? Je ne le crois pas. Il y a un parti plus ſûr & plus avantageux à prendre; c'eſt de parcourir toutes les Sectes l'une après l'autre, & de s'inſtruire avec ſoin & par ſoi-même, de ce qu'on dit dan schacune.

H. Il me ſemble, d'après nos différentes réflexions, que nous n'avons

rien de mieux à faire. Nous disions cependant qu'il est difficile de revenir sur ses pas, lorsqu'une fois on s'est abandonné à l'impulsion des vents: si, comme vous l'observiez encore, nous sommes retenus trop long-temps dans le premier sentier où nous allons nous engager, comment pourrons-nous parcourir tous les autres?

L. Nous ferons comme Thésée; nous prendrons le fil d'Ariadne, pour sortir du labyrinthe.

H. Où trouver ce fil, & une Ariadne qui nous le donne?

L. Rassurez-vous; je crois l'avoir trouvé.

H. Voyons.

L. Il ne vient pas de moi, mais de l'un des sept Sages. Le voici: *Soyez toujours dans la défiance, & souvenez-vous de n'être pas crédule.* N'ajoutons pas foi aisément à ce qu'on nous dit, & faisons comme les Juges qui veulent entendre le pour & le contre. Avec

ce fil, nous ne ſerons retenus dans aucun labyrinthe.

H. Le conſeil eſt fort bon, ſuivons-le.

L. J'y conſens. Mais par quelle Secte commencerons-nous ? N'eſt-ce pas à peu près indifférent ? Prenons Pythagore, par exemple. Combien de temps nous faudra-t-il pour bien ſavoir tous les points de ſa doctrine ? Trente ans, je penſe, nous ſuffiront, y compris les cinq années de ſilence. Si vous trouvez que ce ſoit trop, n'en mettons que vingt.

H. D'accord.

L. Platon en exigera vingt autres ; Ariſtote n'en demandera pas moins.

H. Non, ſans doute.

L. Pour Chryſippe, vous m'avez déjà dit que ce n'étoit pas trop de quarante ans.

H. Cela eſt vrai.

L. Epicure & les autres en prendront autant. Une preuve que je n'exagere point, c'eſt qu'il y a, comme

vous le savez, une infinité de Stoïciens, d'Epicuriens & de Platoniciens octogénaires, qui avouent qu'ils apprennent encore tous les jours, & qu'il leur manque quelque chose pour connoître parfaitement le système de leur Secte. Il y a mieux; Chrysippe, Aristote, Platon tenoient le même langage: avant eux, Socrate, qui les valoit bien, disoit à qui vouloit l'entendre, que, bien loin d'avoir la science universelle, il ne savoit qu'une chose, c'est qu'il ne savoit rien. Ainsi reprenant notre calcul dans la proportion de vingt ans pour chaque système, combien cela fera-t-il, en supposant seulement dix Sectes de Philosophie.

H. Il faudroit deux siecles au moins.

L. Retranchons-en, si vous voulez, un quart, ou même la moitié.

H. Je m'en rapporte à vous; mais dans ce dernier cas même, je vois

que bien peu de gens pourroient parcourir toutes les sectes, quand ils commenceroient au moment de leur naissance.

L. Que ferons-nous donc ? Faut-il renoncer à notre maxime, que pour choisir le meilleur entre plusieurs objets, on doit les connoître tous? N'avons-nous pas dit que se décider sans recourir à l'expérience, c'étoit chercher la vérité plutôt en devinant, que par le jugement & la réflexion?

H. J'en conviens.

L. Ainsi, pour obtenir par cette voie lente, mais plus sûre, le bonheur que nous attendons de la Philosophie, il est nécessaire que nous vivions tout le temps qu'elle exige. Si nous prenons une marche différente, nous trébucherons à chaque pas comme des aveugles, & nous prendrons le premier objet pour celui que nous cherchons, sans le connoître. Si nous sommes assez heureux pour rencontrer le

vrai, nous n'aurons rien qui nous assure que nous l'aurons trouvé; il sera toujours confondu pour nous avec beaucoup d'autres qui se ressemblent, & qu'on nous donne tous pour le meilleur.

H. La vérité de vos raisons frappe mon esprit, jusqu'à m'étonner moi-même; mais je ne puis vous cacher, que l'affectation avec laquelle vous cherchez à me pousser à bout sans nécessité, me fait une vraie peine. Je serois tenté de croire que je suis sorti aujourd'hui de ma maison sous de mauvais augures, puisque je devois rencontrer un homme qui détruiroit toutes mes espérances, pour me plonger dans une affreuse perplexité.

L. Ce n'est pas de moi, mon ami, que vous devez vous plaindre; c'est de votre pere & de votre mere, ou plutôt de la nature, qui ne vous a point accordé une vieillesse excessive comme à Tithon, mais a fixé la vie

de chaque homme à cent ans au plus. Pour moi, en raiſonnant avec vous, je n'ai fait que tirer les conſéquences de nos réflexions.

H. Dites plutôt que vous n'avez fait qu'une longue ſatire. Je ne ſais ſous quel point de vue odieux vous enviſagez la Philoſophie & les Philoſophes.

L. Des Sages tels que votre Maître, & vous, mon cher Hermotime, ſont plus en état que moi de juger de la vérité. Tout ce que je ſais, moi, c'eſt qu'elle n'eſt point agréable à entendre, & que le menſonge eſt en bien plus grande faveur; il ſe préſente ſous des dehors plus gracieux, & plaît davantage. La vérité, qui ne ſe permet jamais d'en impoſer, ne ſe montre aux hommes qu'avec une franchiſe qui la rend importune. En ce moment, vous me ſavez mauvais gré de ce que je vous ai parlé vrai, en vous prouvant que nous aimons l'un & l'autre un

objet dont la poſſeſſion n'eſt pas facile à obtenir. Vous prenez une ſtatue pour une belle femme, & vous l'aimez : je ſais, moi, que l'objet de votre paſſion n'eſt que du marbre ou de l'airain ; je vous ouvre les yeux ſur votre amour chimérique, & vous me croyez en cela votre ennemi.

H. Vous êtes donc d'avis que nous renoncions abſolument à la Philoſophie, pour vivre dans l'inſouciance du vulgaire ignorant.

L. Quand vous ai-je dit cela? Mon intention n'a jamais été de vous interdire l'étude de la ſageſſe. Je vous ai ſeulement fait obſerver qu'on nous propoſe une infinité de voies différentes pour y arriver ; que de toutes ces voies une ſeule eſt la bonne, & que vous ne pouvez apporter trop de ſoins à la découvrir. Nous penſions encore, que pour faire le meilleur choix poſſible, il étoit indiſpenſable de les parcourir toutes ſans ex-

ception ; & par une derniere réflexion, cette marche nous a paru un peu longue. C'eſt à vous maintenant à vous décider. Voyez ſi vous êtes d'humeur à prendre pour guide le premier venu, qui vous regardera comme un Proſélyte que la bonne fortune lui aura offert.

H. S'il faut vivre les années du Phénix, tout voir par ſoi-même, & ne point s'en rapporter au témoignage ni à l'expérience du grand nombre ; comment voulez-vous que je prenne un parti ?

L. Mais le témoignage de ce grand nombre eſt-il certain ? Leur expérience s'étend-elle à tout ce qu'il faut ſavoir ? Donnez-moi un ſeul homme de cette eſpece, je n'en demande pas davantage. Mais s'ils n'en ſavent pas plus que moi ; s'ils ont la témérité de prononcer entre toutes les ſectes, quand ils en connoiſſent à peine une ſeule ; ce grand nombre ne m'en impoſera pas.

H. Vous seul voyez la vérité. Tous ceux qui se mêlent de philosopher sont des insensés !

L. Vous me calomniez, Hermotime ; bien loin de m'élever au dessus de personne, je ne prétends pas même au titre de Savant. Je vous ai dit, non pas que je connoissois la vérité mieux que les autres, mais que je l'ignorois avec tout le monde.

H. Je veux qu'il soit raisonnable de parcourir toutes les Sectes, & de s'instruire de ce que chacune allegue en sa faveur ; mais n'est-il pas ridicule d'exiger des siecles pour cet examen? Ne peut-on pas, comme on dit, juger de la piece par l'échantillon? Un coup d'œil n'est-il pas suffisant pour cela? On assure que Phidias jugea de la grandeur d'un lion, en voyant un de ses ongles : si l'on vous montroit la main d'un homme en vous cachant le reste du corps, vous devineriez sans doute que ce

corps

corps est celui d'un homme. On peut de même, en quelques heures, connoître les principes fondamentaux des divers systêmes, & cela suffit pour nous mettre à portée de choisir le meilleur.

L. Vous imaginez avoir fait un raisonnement concluant, quand vous dites que l'on peut juger du tout par sa partie; j'avois au contraire entendu dire jusqu'à présent, que c'étoit la connoissance du tout qui conduisoit à celle de la partie. Répondez-moi, je vous prie; si Phidias n'eût jamais vu de lion, auroit-il pu deviner que l'ongle qu'on lui montroit, étoit celui d'un lion? Pourriez-vous assurer qu'un bras fait partie du corps humain, si vous n'aviez jamais vu d'homme? Vous ne répondez rien, & votre silence me dit assez que vous n'avez rien à répondre. Votre exemple de Phidias est donc ici en pure perte (a),

(a) Le texte cite encore un proverbe, qui dit

& par une seconde conséquence aussi nécessaire que la premiere, les dogmes des Stoïciens, qui ne sont qu'une petite partie de la Philosophie, ne suffisent donc pas pour prononcer sur les différentes sectes, beaucoup moins encore pour prononcer que celle-là doit être préférée à toutes les autres. Je conviendrai avec vous, qu'il faut très-peu de temps pour connoître les principes & les conséquences de chaque système; il est facile de savoir le sentiment de tel Philosophe sur la Divinité, sur notre ame; facile de retenir que celui-ci n'admet que des corps

---

mot à mot: *Jeune homme, ceci n'a rien de commun avec Bacchus.* Suidas rapporte qu'un nommé *Epigene*, de Sicyone, avoit fait une mauvaise Tragédie, sous le titre de *Bacchus*, & qu'un des spectateurs s'écria; *Nihil ad Bacchum, puer.* On emploie cet adage contre quelqu'un qui fait des raisonnemens vagues, ou qui n'ont aucun rapport à la question que l'on agite. Voyez Erasme, p. 145.

dans la Nature, & que celui-là diſtingue auſſi des ſubſtances immatérielles; que les uns font conſiſter le bonheur dans la volupté, les autres dans la vertu; je conçois que cela n'exige ni beaucoup de peines, ni beaucoup d'années. Mais eſt-il auſſi aiſé de découvrir où ſe trouve la vérité parmi ces opinions? Quel but en effet ſe ſeroient propoſé tant de Philoſophes, en compoſant des milliers de volumes ſur un texte auſſi court? En auroient-ils eu d'autre que de prouver la certitude de ce petit nombre de dogmes ſi faciles à ſavoir? Si vous voulez vous décider en peu de temps, & ne le faire cependant que d'après la connoiſſance exacte de ces nombreux ouvrages, il ne vous faut rien moins qu'un Devin qui vous en donne la ſcience infuſe; recourez à un Aruſpice; lui ſeul peut vous faire approfondir les preuves de chaque principe, auſſi aiſément qu'il ſait lire dans les

entrailles des victimes. Cette voie eſt courte, facile & ſimple ; le Dieu que vous conſultez vous épargne de longs travaux, &, d'un mot, détermine votre choix. Voici un ſecond expédient ſujet à moins d'inconvéniens encore, & qui vous diſpenſera des frais d'un ſacrifice, d'une victime, & ſur-tout d'un Prêtre qui ne donne point ſon miniſtere pour peu de choſe; c'eſt de jeter dans une urne tous les noms des Philoſophes, de les faire tirer par un jeune enfant qui ait encore ſon pere & ſa mere, & d'adopter le ſyſtême de celui dont le nom ſortira le premier.

H. Vous plaiſantez, Lycinus, & vous quittez votre gravité.... Dites-moi, je vous prie, achetez-vous quelquefois du vin?

L. Très-ſouvent.

H. Allez-vous de porte en porte chez tous ceux qui en vendent, pour goûter les différentes eſpeces & les comparer?

L. Point du tout.

H. Vous vous en tenez d'abord à celui qui vous paroît bon & potable !

L. Assurément.

H. Quand vous en avez goûté un peu, ne jugez-vous pas de toute la piece ?

L. Sans doute.

H. Si pour acheter une bouteille (*a*), vous alliez proposer à tous les marchands, l'un après l'autre, de vous laisser boire une piece entiere avant de vous décider, ne vous feriez-vous pas moquer de vous ? Et si vous insistiez, ne mériteriez-vous pas qu'au lieu de vin, on vous arrosât de plusieurs seaux d'eau ?

L. Je le mériterois bien.

H. Appliquez ma supposition à la Philosophie. Qu'ai-je besoin d'épuiser

(*a*) Le Grec dit : *une hémine*. Voyez la note de la page 240.

toute la piece, lorſque, pour la connoître, une ſeule goutte me ſuffit ?

L. Qu'Hermotime eſt ſémillant ! il gliſſe des mains comme une anguille ! Ne voyez-vous pas, mon cher, que votre comparaiſon fait pour moi, & que vous êtes pris dans vos propres filets ?

H. Comment donc cela ?

L. Vous aſſimilez deux choſes fort différentes ; tout le monde ſait ce que c'eſt que du vin ; mais quoi de plus obſcur, de plus ſujet à diſcuſſion que la Philoſophie ? Le ſeul rapport que j'apperçoive entre l'une & l'autre, c'eſt que les Philoſophes, comme les Cabaretiers, ont des enſeignes, vendent la ſcience, &, comme eux, frelatent ſouvent leur marchandiſe, & trompent impunément les acheteurs. Au reſte, examinons votre raiſonnement. Vous dites d'abord, que tout le vin contenu dans un tonneau eſt de même nature, depuis la premiere goutte juſqu'à la derniere,

& vous avez raiſon ; qu'ainſi une petite gorgée ſuffit pour juger du reſte, j'en conviens également avec vous ; point de difficulté ſur cela. Mais la Philoſophie & les Philoſophes vous enſeignent-ils conſtamment une ſeule & même choſe ? Vous parlent-ils tous les jours d'un même objet ? Vous ſavez mieux que perſonne combien les diſcuſſions, les raiſonnemens & les queſtions qui ſont la matiere de leurs leçons, compoſent de traités différens ; autrement, il vous ſuffiroit d'avoir entendu votre Maître une ſeule fois ; vous ne ſeriez pas obligé, comme un autre Ulyſſe, de ſuivre votre guide au milieu de tant de circuits & de détours

H. Cependant la choſe eſt indiſpenſable.

L. Comment donc avez-vous pu juger de tout par un échantillon ? Puiſqu'on promenoit ſans ceſſe votre attention d'un objet à un autre, la Philoſo-

phie n'a pas dû vous paroître un tout composé de parties homogenes comme le vin ; à moins que vous ne vidiez la piece entiere, vous risquerez toujours d'errer au hasard dans votre ivresse ; c'est au fond du tonneau, & sous la lie même, qu'un Dieu semble avoir caché le bon en ce genre. Il faut donc boire jusqu'à la derniere goutte pour trouver ce doux nectar que vous cherchez depuis si long-temps. Vous croyez cependant qu'il vous suffit d'y porter le bout des levres, pour obtenir la sagesse dans toute sa plénitude, comme la Prêtresse de Delphes se remplit du Dieu qui l'inspire, & fait entendre ses oracles dès qu'elle s'est désaltérée dans les eaux de la fontaine sacrée. Mais celle où vous puisez est bien éloignée de cette vertu merveilleuse ; de votre propre aveu, vous n'êtes pas fort avancé, quoique déjà vous ayez vidé la moitié du tonneau. Pour rendre votre comparaison plus juste, il faudroit dire qu'au lieu de

vin, ce tonneau contient différentes sortes de grains, dont la premiere couche seroit du bled, la seconde des féves, la troisieme de l'orge, la quatrieme des lentilles, la cinquieme des pois, & ainsi du reste. Je suppose que vous voulez acheter de ces diverses denrées, & que le Marchand, en vous faisant voir seulement le bled, prétende que cela doit vous suffire pour juger des autres.

H. Assurément cela seroit impossible.

L. Par la même raison, vous ne pouvez juger de toutes les parties de la Philosophie, sur la connoissance d'un système; ces parties ne se ressemblent pas ainsi que les gouttes de vin d'un même vase; il faut donc les examiner scrupuleusement l'une après l'autre, comme des choses absolument disparates. D'ailleurs, en achetant de mauvais vin, on en est quitte pour deux oboles; mais, comme vous l'avez fort bien observé, ce n'est pas un petit malheur que de se perdre avec la foule

ignorante. D'un autre côté, il y auroit tout à la fois de l'injuſtice & de l'abſurdité à exiger d'un Cabaretier qu'il nous permît de vider un tonneau pour acheter une bouteille : en Philoſophie, ce n'eſt pas la même choſe ; vous avez beau boire, le vaſe reſte toujours plein ; le Marchand n'en reçoit aucun préjudice ; c'eſt le contraire du tonneau des Danaïdes ; celui-ci n'auroit pas gardé une ſeule goutte, quand on y auroit verſé la mer ; plus on tire de l'autre, plus il ſe remplit. Je pourrois vous faire une nouvelle comparaiſon, que vous pardonnerez à mes bonnes intentions. Pour que les poiſons, par exemple, produiſent tout leur effet & donnent la mort, il faut les prendre en quantité ſuffiſante ; & vous prétendez qu'avec la plus petite doſe de Philoſophie, on poſſede toute la ſcience poſſible.

H. Selon vous, il faut donc, pour philoſopher, vivre abſolument cent ans, & dévorer tant de travaux ?

L. Sans doute; & cela ne doit pas vous effrayer, d'après la maxime que vous m'avez citée au commencement : *La vie eſt courte, & la ſcience eſt longue.* Pour quelle raiſon maintenant voyez-vous avec peine, qu'il vous eſt impoſſible de devenir Chryſippe, Pythagore & Platon avant la fin du jour?

H. Vous ne cherchez à m'embarraſſer & à me déſeſpérer, que par le dépit ſecret que vous reſſentez d'avoir négligé la Philoſophie, & de me voir plus avancé que vous : aſſurément, je ne vous ai offenſé en aucune maniere.

L. Savez-vous ce que je ferois à votre place? Je ne prendrois point garde à ce que dit un inſenſé de mon eſpece, & je le laiſſerois déraiſonner tout à ſon aiſe. Je continuerois juſqu'au terme la route dans laquelle je me ſerois engagé.

H. Mais vous m'arrêtez avec violence, & prétendez qu'avant d'en

choisir une, je dois avoir éprouvé toutes les autres !

L. Je prétendrai toujours la même chose, soyez-en sûr. C'est vous, au reste, qui êtes l'homme de mauvaise humeur; vous êtes prompt à taxer les autres de violence sans qu'ils le méritent, jusqu'au moment où la réflexion, vous dessillant les yeux, vous fasse reconnoître votre injustice; vous trouveriez dans les conseils de la Raison, beaucoup plus de violence encore que dans les miens; mais vous êtes bien aise de ne vous en prendre qu'à moi seul.

H. Et que pourroit-elle ajouter à tout ce que vous avez dit? La matiere, ce semble, est bien épuisée.

L. La Raison vous diroit, qu'il ne suffit pas d'avoir tout vu par soi-même, pour être en état de choisir le meilleur parti; qu'il faut encore une condition, qui est la plus essentielle de toutes celles que l'on peut imaginer en ce genre.

H. Et quelle est-elle?

L. C'eſt d'apporter dans une affaire auſſi importante, une prompte ſagacité, un jugement sûr, un diſcernement plein de juſteſſe, qui nous faſſe apprécier le bon & le parfait. Sans cela les plus vaſtes connoiſſances ſont inutiles, & vous n'êtes pas plus avancé que les ignorans. Il faut donc auſſi beaucoup de temps pour perfectionner en nous cette qualité indiſpenſable, & ne ſe décider qu'avec la plus mûre réflexion. Vous ne devez avoir égard ni à l'âge de celui qui vous parle, ni à ſon extérieur, ni à ſa réputation de ſageſſe; mais, toujours en garde contre vous-même & contre les préjugés, faire comme les Aréopagites, qui jugent dans les ténebres de la nuit, afin de n'écouter que les raiſons, ſans acception de perſonne. C'eſt après un choix auſſi ſolide que vous pourrez philoſopher avec confiance.

H. C'eſt-à-dire, dans l'autre monde. Je dois aller trouver tous les Philoſo-

phes l'un après l'autre, bien approfondir leurs divers ſyſtêmes, les juger, faire un choix; après toutes ces épreuves, philoſopher : telle eſt la marche que vous preſcrivez ; il n'y en a point d'autre. C'eſt évidemment nous remettre au paſſage de la barque, pour être ſages.

L. Je ſuis fâché de vous le dire, mais ce n'eſt pas tout encore. Nous avons cru imprudemment avoir trouvé quelque chôſe, & nous ne tenons rien. Tels des Pêcheurs avides tirent avec beaucoup de peine, du fond des eaux, leur filet appeſanti ; ils s'attendent à une pêche abondante, & n'amenent ſur le rivage que des cailloux & de la vaſe.

H. Je me ſens arrêté dans vos filets, & je ne conçois pas trop ce qu'ils ſignifient.

L. Vous avez cependant appris aſſez long-temps à nager, ſous les auſpices d'un Dieu tutélaire. Ce que je veux vous dire, c'eſt qu'après avoir parcouru

toutes les Sectes avec soin, il nous restera encore à savoir s'il est bien certain que nous y trouvions l'objet de nos recherches, ou si tous les Philosophes n'en seroient pas également dépourvus, ainsi que nous.

H. Quoi! personne d'entr'eux ne le posséderoit?

L. Cela est douteux. N'est-il pas possible qu'ils se trompent tous; qu'aucun d'eux n'ait encore découvert la vérité, & qu'elle soit toute autre chose que ce qu'ils prennent pour elle?

H. Et comment cela se peut-il?

L. Le voici. Un homme a vingt féves dans sa main; il interroge dix personnes, & leur demande combien il en a: l'un dira sept, l'autre cinq, celui-ci trente, celui-là dix ou quinze; en un mot, chacun devine un nombre différent. Il peut arriver à quelqu'un de la bande de rencontrer juste, n'est-il pas vrai?

H. Oui, ſans doute.

L. Il peut arriver également qu'aucun d'eux ne prononce le nombre vingt, & qu'ils s'arrêtent tous à d'autres nombres ? Qu'en dites-vous?

H. Je le crois poſſible.

L. Il en eſt de même de vos Philoſophes. Chacun d'eux cherche à deviner en quoi conſiſte la félicité. Celui-ci la met dans la volupté, celui-là dans la vertu, les autres dans une autre choſe. Il peut ſe faire que le ſouverain bien ſe rencontre dans tout cela ; mais il peut ſe faire auſſi qu'il n'y ſoit pas. Ainſi nous nous hâtions d'arriver au terme avant d'avoir trouvé le principe. Il falloit commencer par nous aſſurer que la vérité étoit découverte, & que nous la trouverions chez quelqu'un des Philoſophes ; nous n'aurions eu alors que la peine d'examiner lequel d'entre eux méritoit notre confiance.

H. Vous dites donc maintenant que

la connoiſſance de tous les ſyſtêmes ne nous ſert à rien ?

L. Ce n'eſt pas moi qui le dis ; c'eſt la raiſon qui vous répond que les ſyſtêmes vous ſont inutiles, tant que vous ne ſerez pas aſſuré d'y trouver la vérité.

H. Elle eſt donc introuvable, & il faut renoncer à toute Philoſophie pour vivre comme le commun des hommes ? La conſéquence néceſſaire de tous vos diſcours, c'eſt que ni nous, ni aucun homme vivant, ne pourra jamais philoſopher ; vous exigez que l'on commence par choiſir la meilleure méthode, ce choix ne peut avoir lieu ſans la connoiſſance de toutes celles qui exiſtent, cette connoiſſance demande pluſieurs ſiecles ; arrivé là, on n'a rien fait encore pour la vérité, parce qu'il eſt douteux que les Philoſophes l'aient trouvée !

L. Oſeriez-vous jurer que cela ſoit en effet ?

H. Jurer, non.

L. Combien d'autres choſes qui exigent encore un long examen, & que j'ai ſagement prévues pour vous !

H. Quoi donc ?

L. Parmi tous ceux qui ſe diſent Stoïciens, Epicuriens, Platoniciens, quelques-uns ſe vantent de connoître à fond tout ce qui tient à leur ſyſtême ; d'autres, qui ne ſont pas moins dignes de foi, conviennent qu'il eſt encore une infinité de choſes qu'ils ignorent.

H. Cela eſt vrai.

L. Croyez-vous qu'il ſoit ſi facile de diſcerner ceux qui ſont véritablement inſtruits, d'avec ceux qui prétendent ſeulement l'être ?

H. Cela n'eſt pas aiſé.

L. Si vous voulez connoître quel eſt le plus habile des Stoïciens, vous êtes donc obligé de les voir preſque tous, & de les éprouver. Si vous n'apportez dans cette nouvelle démarche beau-

coup d'attention & de ſoins, vous riſquez de prendre pour Maître le plus ignorant d'entre eux. Combien d'années demanderont encore ces précautions préliminaires ? Je ne les ai point miſes en ligne de compte, pour ne vous point effaroucher ; il eſt bien certain cependant que le temps, & le temps ſeul, peut nous éclairer dans une affaire auſſi difficile & auſſi obſcure. Voilà l'unique moyen d'après lequel vous puiſſiez eſpérer de trouver la vérité ; tout autre ſeroit inutile. Pour diſtinguer le vrai d'avec le faux, vous devez employer, s'il eſt poſſible, la pierre de touche qui ſert à reconnoître l'or pur & ſans mélange, de celui qui eſt falſifié par des alliages. Avec ces préparatifs, il vous ſera permis de commencer l'examen de ce que vous entendrez ; ſans cela, le premier venu pourra vous conduire en leſſe à ſon gré ; je ne vois plus en vous qu'un mouton ſtupide, qui ſuit par-tout

l'appât qu'on lui préſente, une bulle d'eau qui s'écoule toute entiere ſur un plan uni, par la trace que le doigt lui a preſcrite, ou bien encore un roſeau que le plus léger zéphir agite & fait pencher de tous côtés ſur le rivage où le haſard l'a fait naître. Si vous trouvez un homme qui poſſede l'art de diſcerner les choſes obſcures & douteuſes, il vous épargnera bien des peines. Le mieux poſſible & la vérité ſe dévoileront à vos yeux, auſſi bien que le menſonge & l'impoſture. Vous pourrez choiſir ſûrement, philoſopher ſans crainte, jouir ainſi du bonheur parfait après lequel vous ſoupirez, & poſſéder, le reſte de votre vie, la plénitude de tous les biens.

H. Vous relevez enfin mes eſpérances. Hâtons-nous donc de chercher cet homme qui nous donne la ſcience du diſcernement, & nous apprenne à porter un jugement infaillible. Cette recherche n'exige ni beaucoup de temps,

ni beaucoup de peine, & je vous rends grâces de m'avoir indiqué un expédient auſſi prompt & auſſi sûr.

E. Vous ne me devez point de remercîmens ; je n'ai trouvé rien encore qui puiſſe ranimer votre eſpoir : au contraire, nous ſommes plus éloignés du but qu'auparavant, & toute notre peine eſt en pure perte.

H. Comment donc ! il me ſemble que vous allez m'annoncer quelque choſe de bien déſolant !

L. Quand nous aurons rencontré quelqu'un qui s'annoncera pour très-habile dans l'art de diſtinguer le vrai d'avec le faux, pouvons-nous le croire ſur ſa parole ? N'avons-nous pas beſoin d'un ſecond Juge qui nous réponde du premier ; d'un troiſieme qui nous réponde du ſecond, & ainſi à l'infini ? Comment en effet s'aſſurer qu'un homme eſt véridique ? Comment s'aſſurer qu'il ne ſe trompera pas ? Vous voyez où cela tend ; nous ne pouvons

nous reposer sur personne, ni découvrir celui que nous cherchons. De toutes les démonstrations possibles, il n'en est aucune sur laquelle vous ne voyez tous les jours s'élever des doutes : les unes sont appuyées sur des principes incertains & contestés jusqu'à présent; & c'est cependant d'après de telles démonstrations que plusieurs Philosophes prétendent nous faire accroire qu'ils connoissent la vérité : les autres démonstrations qu'on nous donne pour telles, mais qui ne méritent pas même le nom de probabilités, ne sont qu'un alliage monstrueux & disparate d'assertions obscures & de vérités inconteſtables, à peu près comme si l'on prétendoit que l'existence des Dieux nous seroit démontrée, parce que nous ne pouvons nier l'existence de leurs autels. Ainsi, mon cher, nous voilà revenus au point d'où nous étions partis, & nous tournons sans cesse dans un cercle d'incertitudes éternelles.

H. Ainſi, d'un ſeul mot, vous me faites paſſer en un inſtant de la plus brillante fortune à la plus affreuſe miſere ; tant de travaux, & la meilleure partie de ma vie, ſont perdus pour moi !

L. Vous ſerez moins affligé, mon ami, quand vous ſaurez que vous avez pour compagnons de malheur tous les Philoſophes ſans exception, & qu'ils ne diſputent entre eux que pour des chimeres (*a*). Qui pourroit en

(*a*) Mot à mot : *de l'ombre de l'âne.* C'eſt une façon de parler proverbiale, pour exprimer que l'on diſpute ſur des riens. Voyez Eraſme, p. 230. On trouve l'origine de ce proverbe dans Plutarque. Démoſthènes, dit cet Hiſtorien, voyant que les Athéniens ne l'écoutoient pas, leur raconta la fable ſuivante : Deux hommes voyageoient enſemble. L'un avoit loué ſon âne à l'autre : il faiſoit une chaleur exceſſive, & ils voulurent tous deux profiter de l'ombre de l'animal ; l'un prétendoit avoir loué l'âne, & non pas ſon ombre ; l'autre ſoutenoit qu'on n'avoit pu louer l'un ſans l'autre. Démoſthènes garde alors le ſilence ; on le prie

effet passer par toutes les épreuves dont je vous ai parlé ? Ne convenez-vous pas que cela est impossible ? En voyant votre désespoir, il me semble voir un homme qui se croiroit malheureux & se plaindroit de la Fortune, parce qu'il ne pourroit pas monter au Ciel, & voler en un jour de la Grece à l'Inde, ou nager au fond de la mer, & faire au sein des eaux le trajet de Sicile en Chypre ; il donneroit sur-tout pour motif de sa douleur, qu'il s'étoit nourri de l'espérance flatteuse de ces avantages, ou qu'il en avoit joui en songe, ou qu'il s'étoit imaginé pouvoir en jouir, sans avoir examiné auparavant si ce qu'il désiroit étoit possible,

---

d'achever le récit de la dispute. Vous désirez, reprit l'Orateur, d'entendre le différend élevé pour l'ombre d'un âne, & vous refusez de m'écouter, quand je vous entretiens des affaires de la République.

ou analogue à ſa conſtitution. Vous aviez également fait un ſonge merveilleux ; la raiſon vient vous éveiller en ſurſaut, vous enleve ſubitement vos chimeres agréables, & en ouvrant les yeux, vous vous fâchez contre elle. La même choſe arrive à tous ceux qui bâtiſſent des châteaux en l'air ; ſouvent ils regorgent de richeſſes, ils trouvent des tréſors cachés, ils ſe voient élevés ſur le trône, en un mot, ils jouiſſent de tous les biens dont nous comblent ces généreuſes Déeſſes que nous révérons ſous le nom de *Litès* (*a*) ; elles ne refuſent aucune grace, voulût-on devenir oiſeau, avoir une taille coloſſale, changer les montagnes en or. Si dans le moment où l'imagination de ces rêveurs eſt en délire, un eſclave s'approche d'eux

(*a*) *Litès* ou *Prieres*. Ces Déeſſes étoient filles de Jupiter : on les ſuppoſoit boiteuſes, ridées, timides, & conſternées.

pour leur faire une queſtion néceſ-faire, & leur demander de quoi ache-ter du pain ; ſi un créancier veut ſe faire écouter & exiger un paiement qu'il attend depuis long-temps (*a*), ils ſe mettent en fureur contre l'im-portun, comme s'il leur avoit enlevé les biens qu'ils poſſédoient en idée. Si je ſuis à votre égard cet incom-mode queſtionneur, c'eſt que mon amitié pour vous ne m'a pas permis, mon cher Hermotime, de vous laiſſer toute la vie occupé d'un ſonge, qui étoit délicieux ſans doute, mais qui n'étoit qu'un ſonge. Je vous éveille, je vous fais lever pour vaquer à vos vrais intérêts, & je vous ramene, pour le reſte de vos jours, à des penſées plus raiſonnables. Toutes celles qui vous ont maîtriſé juſqu'à préſent, doivent être reléguées dans l'ordre des

(*a*) *Leur fureur eſt telle, qu'ils arracheroient à belles dents le nez de celui qui les interroge.*

Hippocentaures, des Chimeres, des Gorgones, & de toutes les rêveries qu'il a plu aux Poëtes & aux Peintres d'imaginer, mais qui n'ont jamais eu & n'auront jamais de réalité : cependant le vulgaire, avide de merveilleux, croit à leur exiſtence, & brûle du déſir de les voir, préciſément parce que ce ſont des choſes bizarres & extraordinaires. Un conteur de fables vous a dit, qu'il y avoit dans le monde une femme dont la beauté n'a jamais eu d'égale, & l'emportoit même ſur celle des Graces & de Vénus. Sans examiner ſi cet homme diſoit vrai, ou ſi cette beauté exiſtoit réellement, vous en êtes devenu ſubitement amoureux, comme Médée fut épriſe pour Jaſon ſur un ſimple ſonge. Ce qui vous a inſpiré ce ſentiment à vous & à tous ceux qui chériſſent cette ombre vaine, c'eſt, autant que je puis le conjecturer, parce que celui qui vous vantoit cette beauté chimérique, a débuté avec vous

par gagner votre confiance; à cet avantage, il a su joindre l'adresse de vous confirmer dans votre premiere croyance, en tenant toujours un langage analogue à ce qu'il avoit dit d'abord. Vous ne faisiez attention qu'à l'enchaînement de ses discours artificieusement conséquens, & c'est par-là que vous lui avez donné prise; c'est ainsi qu'il est venu à bout de vous attacher pour ainsi dire à sa ceinture, & de vous conduire dans ce qu'il appeloit le bon chemin, vers l'objet de votre amour. Le premier pas fait, il est facile de concevoir que vous avez fait les autres *sans* réflexion; ni vous, ni aucun autre, avant d'entrer dans cette prétendue bonne voie, n'a pensé à se demander à lui-même, si véritablement elle étoit la meilleure, ou s'il ne s'engageoit pas imprudemment dans la mauvaise; vous suiviez machinalement ceux que vous y voyiez marcher avant vous, comme des mou-

tons suivent le chef du troupeau. C'étoit à l'entrée même qu'il falloit examiner si vous deviez aller plus loin. Voici une supposition qui vous expliquera ma pensée plus clairement encore. Un Poëte, abusant de la permission de tout oser, vient vous dire qu'il y eut autrefois un homme à trois têtes & à six bras ; & vous êtes assez crédule pour ajouter foi à ce discours, sans examiner si la chose est probable ; il joint à cette première absurdité toutes celles qui en dérivent nécessairement ; il vous assure que cet homme avoit six yeux, six oreilles, trois bouches, dont chacune mangeoit & parloit, quinze doigts à chaque main au lieu de cinq ; que dans la guerre, il auroit pu en même temps porter, de ses trois mains gauches, trois boucliers de formes différentes (*a*),

(*a*) Πέλτην, petit écusson en demi-lune ; γέρρον, bouclier d'osier, fort en usage parmi les anciens Perses ; ἀσπίδα, bouclier long & fort grand.

& , de ſes trois mains droites, manier à la fois la hache, la lance, & l'épée. Qui pourroit nier tous ces prodiges? Ce ſont les attributs inconteſtables d'un homme tel qu'on l'a ſuppoſé d'abord. C'étoit la poſſibilité de cet être bizarre que vous deviez refuſer de croire; mais vous l'avez admiſe, vous êtes auſſi forcé d'admettre ce qui en dépend. Voilà préciſément ce que vous éprouvez en Philoſophie; votre ardeur & votre engouement vous empêchent de peſer ce qu'on vous dit avant de choiſir dans chaque Secte; vous avancez de conſéquence en conſéquence, ſans réfléchir que le *principe* pourroit bien être faux, avec les concluſions que vous en tirez. C'eſt croire quelqu'un qui vous diroit que deux fois cinq font ſept, ſans compter après lui; il aura le droit de vous dire enſuite que quatre fois cinq font quatorze, & de vous conduire ainſi d'abſurdités en abſurdités, comme le

fait la science merveilleuse des Géometres. Elle prétend pouvoir exiger des commençans, qu'ils croient à des points indivisibles, & à des lignes sans largeur; elle établit sur d'aussi fragiles fondemens des raisonnemens plus fragiles encore, & soutient que l'évidence se trouve dans ses corollaires tirés de principes aussi faux (*a*). Vos Maîtres sont comme les Géometres; quand une fois vous avez

(*a*) Lucien calomnie un peu les Géometres. On ne pourroit tout au plus leur reprocher que d'employer des expressions obscures ou impropres dans la définition de ces premiers principes de leur science; ils pourroient dire, par exemple, à leurs disciples, qu'ils doivent considérer les *points* sans faire attention aux différentes dimensions des corps, telles que la longueur, la largeur & la profondeur; que dans les *lignes*, ils ne doivent voir que la longueur, & faire abstraction de largeur & de profondeur; que dans les *surfaces* enfin, on doit écarter l'idée de cette derniere dimension, & ne penser qu'à la longueur & la largeur.

acquiescé à leurs premiers dogmes, ils ne vous permettent plus de rejeter les conséquences, & vous les croyez justes, parce qu'elles tiennent à un principe qui lui-même n'est pas vrai. Parmi vous, les uns s'abandonnent sans réserve aux espérances qu'ils ont conçues, & ne se donnent pas le temps de reconnoître la vérité, ou d'apprendre à se méfier de ceux qui les trompent; d'autres s'apperçoivent dans un âge avancé, qu'on les a induits en erreur; mais une mauvaise honte les empêche de revenir sur leurs pas, & ils rougiroient d'avouer qu'on les a bercés jusqu'à l'âge où ils sont, avec des jouets d'enfant; ils restent toujours les mêmes, & vantent les prétendus biens dont ils jouissent pour le présent; ils engagent tous ceux qu'ils peuvent à les rechercher comme eux, pour se consoler au moins en se donnant des imitateurs de leur imprudence, qui partageront un jour leur

dépit & leurs regrets amers. Ils prévoient encore, s'ils vouloient en convenir de bonne foi, que l'eſtime & la vénération que l'on avoit pour eux juſqu'à ce jour, ne ſeront plus déſormais leur partage. Ils ſentent combien ils ſont déchus dans l'eſprit du public, mais ils ſe donnent bien de garde d'en convenir : ils ſuppoſent toujours qu'on les admire ; mais ils ne peuvent ſe cacher à eux-mêmes, qu'on ne voit plus en eux que des hommes fort ordinaires. Il en eſt quelques-uns qui ont aſſez de courage pour avouer de bonne grace qu'ils ont été trompés, & aſſez de droiture pour prémunir les autres contre de pareilles erreurs. Si vous en trouvez un de cette eſpece, regardez-le comme un ami de la vérité, comme un homme de bien, comme un homme juſte, & même, ſi vous le voulez, comme un Philoſophe. C'eſt à lui & à lui ſeul que j'accorde cette qualité honorable ;

tous les autres ignorent la vérité en croyant la connoître, ou, s'ils la voïent, la honte, la vanité, la manie de ſe faire admirer, les empêchent de dire ce qu'ils penſent.

Quoi qu'il en ſoit, je vous en conjure au nom de Minerve, oublions tout ce que j'ai dit juſqu'ici; qu'il n'en ſoit pas plus queſtion que de ce qui s'eſt paſſé avant l'Archonte Euclide. Suppoſons que le ſyſtême des Stoïciens eſt le ſeul vrai, & que tous les autres ſont faux. Examinons ſi celui-ci eſt tel qu'il puiſſe conduire au but qu'il ſe propoſe, & ſi ceux qui l'adoptent ne travaillent pas en vain pour jouir du fruit de leurs peines. J'entends dire qu'ils font les plus magnifiques promeſſes à ceux qui voudront le connoître parfaitement; qu'il n'eſt point de bonheur comparable à celui d'un profond Stoïcien, que lui ſeul poſſede les vrais biens, & tout ce qu'il y a de déſirable au monde. Mais voici

une choſe dont vous pouvez répondre plus ſûrement ; avez-vous rencontré juſqu'ici un Stoïcien aſſez conſommé dans la ſageſſe, pour que l'on pût dire de lui, qu'il ne s'eſt jamais laiſſé vaincre par la douleur, ni entraîner par la volupté, ni maîtriſé par la colere ? qui fût au deſſus de l'envie, qui mépriſât les richeſſes, en un mot, qui jouît de cette félicité que nous regardons comme inſéparable de l'accompliſſement de la vertu ? Il faut abſolument qu'il ſoit pur & ſans tache ; car, ſi l'on a la moindre foibleſſe à lui reprocher, quelque irréprehenſible qu'il ſoit d'ailleurs, il eſt imparfait du moins à cet égard, &, par cela ſeul, il ne touche pas encore au bonheur ſuprême.

H. Je n'ai vu perſonne d'auſſi parfait.

L. Je vous ſais bon gré, mon cher Hermotime, d'aimer à rendre hommage à la vérité. Quel peut donc être

le but de vos travaux, puiſque vous voyez, que ni votre Maître, ni aucun autre avant lui, en remontant même à la dixieme génération, n'ont été parfaitement ſages, ni conſéquemment heureux ? Direz-vous qu'il vous ſuffira d'approcher du bonheur ? Ce ſeroit ne rien gagner ; celui qui eſt à la porte eſt toujours dehors, & en ſuppoſant que vous arriviez juſque là, vous en ſerez autant éloigné que celui qui commence à faire la route. S'il y a quelque différence, elle eſt toute au déſavantage de celui qui voit de plus près les biens dont il eſt privé. D'ailleurs, ſeroit-ce uniquement pour approcher de la félicité que vous vous donneriez tant de peines? Déjà la meilleure partie de votre vie s'eſt écoulée au milieu des fatigues & des veilles, qui vous ont épuiſé ſans que vous ayez fait le plus petit retour ſur vous-même. Vous allez recommencer ſur de nouveaux frais, &

ſacrifier vingt autres années dont vous n'êtes pas aſſuré, pour vous voir, à l'âge de quatre-vingts ans, au nombre de ceux qui ne ſont pas heureux encore. Seriez-vous un mortel privilégié, pour compter ſur la plénitude du bonheur, que tant d'autres hommes eſtimables & plus habiles dans la carriere n'ont jamais pu obtenir avant vous? En admettant que vous puiſſiez un jour n'avoir plus rien à déſirer, je ne vois pas d'abord quel bien ſi grand peut mériter qu'on le mette à ſi haut prix: en ſecond lieu, combien de temps le poſſéderez-vous, accablé d'années comme vous ſerez alors, inhabile à toute eſpece de jouiſſance, & déjà, comme on dit, un pied dans le tombeau? Peut-être attendez-vous une ſeconde vie, & que, pour en faire un meilleur uſage, vous croyez devoir employer celle-ci toute entiere en préparatifs: ce ſeroit, à mon avis, ſe laiſſer mourir de faim pour mieux diſpoſer ſon dîner.

Une observation que vous n'avez peut-être jamais faite, c'est que la vertu consiste toute en pratique, je veux dire, dans des actes de justice, de sagesse, de courage. Pour vous, Philosophes accomplis, peu inquiets d'agir, vous vous exercez à de misérables disputes de mots, vous faites des syllogismes, vous proposez des questions embarrassantes, vous consumez dans ces puérilités la plus grande partie de votre vie; & le plus habile dans ce pitoyable genre d'escrime, a remporté, selon vous, une brillante victoire. Si vous admirez votre vieux Docteur, c'est, j'imagine, en conséquence de cette rare subtilité qu'il montre dans vos conférences; c'est pour son adresse à presser un adversaire par un sophisme, une chicane ou une question présentée avec art; c'est enfin pour le talent merveilleux de pousser un homme à bout, & de le réduire au silence. Ainsi vous négligez

le fruit de l'arbre pour vous attacher à l'écorce, & vous vous amuſez à ramaſſer les feuilles pour vous les jeter à la tête. N'eſt-ce pas là ce que vous faites du matin au ſoir dans vos écoles ?

H. Cela eſt très-vrai.

L. On pourroit donc vous reprocher ; avec raiſon, d'abandonner la réalité pour courir après une ombre, ou de laiſſer échapper le ſerpent quand vous ne tenez que ſa dépouille, ou enfin, de vous fatiguer à broyer de l'eau dans un mortier, ſans vous appercevoir que votre peine eſt inutile. Permettez-moi de vous faire dès-à-préſent une queſtion : la ſcience de votre Maître à part, voudriez-vous lui reſſembler dans tout le reſte ? Seriez-vous jaloux d'être auſſi colere, auſſi avare, auſſi querelleur, auſſi voluptueux ? Car il a tous ces défauts quoiqu'il ne paſſe pas communément pour tel.....

H. Eh bien, vous ne dites plus rien (*a*)?

L. Voulez-vous, Hermotime, que je vous rapporte ce que disoit dernièrement pour la défense de la Philosophie, un homme qui a vieilli sous ses drapeaux? Cet homme donne tous les jours des leçons de sagesse à une foule de jeunes gens qui fréquentent sa maison. Il demandoit son salaire à l'un d'eux, & se fâchoit beaucoup de ce qu'il ne l'avoit pas satisfait à temps. Ne sommes-nous pas convenus, lui disoit-il, que vous me payeriez au premier du mois? Nous

(*a*) Nous changeons ici, d'après l'autorité de plusieurs Commentateurs, les mots τιοί γε en τι σιγᾶς; *quid taces?* mais nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de changer les noms des Interlocuteurs. Lycinus craint d'en avoir trop dit en parlant du Maître d'Hermotime, & celui-ci, qui commence à être désabusé sur le compte de ce Maître hypocrite, prie Lycinus de continuer à l'éclairer. Lycinus, encouragé par la question d'Hermotime, acheve de dénigrer le Philosophe.

voilà au seize, & je n'ai encore rien reçu de vous. Le disciple étoit accompagné de son oncle, homme grossier & fort peu Philosophe. Cessez, dit-il, Monsieur, malgré tout votre mérite, de croire qu'on vous ait fait une grande injustice en différant de payer les mots que nous avons achetés de vous; ce que vous nous avez vendu vous reste encore, & vous n'avez rien perdu de votre marchandise scientifique. Du reste, ce jeune homme n'a retiré de vos leçons aucun des avantages que j'en attendois en le mettant entre vos mains; il a enlevé la fille de mon voisin, & j'aurois eu bien de la peine à le soustraire à la peine de rapt, si je n'avois appaisé à force d'argent le pere qui est un pauvre Citoyen; dernièrement encore, il a donné un soufflet à sa mere, qui l'avoit surpris emportant un vase sous sa robe, sans doute pour avoir de quoi payer son écot avec ses camarades. Il a fait d'ailleurs de très-grands progrès depuis un an; il

eſt beaucoup plus colere, plus emporté, plus impudent, plus audacieux, plus menteur. Vous auriez beaucoup mieux fait de l'aider à ſe corriger de ces défauts, que de lui apprendre toutes les ſottiſes dont il nous entretient à table; il nous parle tous les jours d'un crocodile qui enleve un enfant, & promet de le rendre à ſon pere, ſi celui-ci fait une certaine réponſe; il nous dit que quand il eſt jour, il ne peut pas faire nuit; quelquefois le maraud, je ne ſais par quel diſcours entortillé, veut nous faire accroire que nous avons des cornes à la tête. Nous rions de l'entendre, & ſurtout, lorſque ſe bouchant avec affectation les oreilles, il prononce d'un air profondément rêveur, les grands mots *de corrélations, d'habitudes, de compréhenſions, d'idées intuitives*, & mille autres de cette eſpece. Il dit auſſi dans ſes ſublimes méditations, que Dieu n'eſt point au Ciel, mais qu'il ſe promene dans toute la Nature;

qu'il eſt dans le bois, dans la pierre, dans les animaux, & dans les êtres les plus vils. Quand ſa mere lui demande pourquoi il s'occupe de toutes ces futilités ; Apprenez, lui répond-il d'un air moqueur, que ces futilités conduiront votre fils au bonheur ſuprême ; quand je les ſaurai parfaitement, rien ne s'oppoſera plus à ce que je ſois le ſeul riche & le ſeul Roi de l'Univers ; alors j'aurai le droit de vous regarder du haut de ma félicité, comme de vils eſclaves & des êtres de néant. Tel fut le diſcours du bon homme. Voici maintenant la réponſe du Philoſophe ; voyez, Hermotime, ſi elle eſt digne d'un ſage vieillard. Si votre neveu, dit-il, n'eût pas pris mes leçons, il ſeroit cent fois pis encore ; peut-être eût-il mérité la potence. La Philoſophie lui a ſervi de frein. Elle le retient dans ſes penchans vicieux, & le rend ſupportable pour vous ; elle lui inſpire une honte ſalutaire, & l'empêche de rien faire qui

puiſſe déshonorer ſon nom & ſa profeſſion; elle le ſuit par-tout, &, comme un ſage gouverneur, préſide à chacune de ſes actions. Ainſi j'ai bien gagné votre argent, ſinon pour les vertus que je lui ai inſpirées, du moins pour les fautes dont la Philoſophie l'a garanti. Les nourrices envoient les petits enfans à l'école lors même qu'ils ne font encore que balbutier, par la raiſon, diſent-elles, que s'ils n'y profitent pas, du moins ils n'y feront point de mal. Je crois d'ailleurs avoir bien rempli toutes mes obligations auprès de votre jeune homme. Amenez demain avec lui quelque perſonne inſtruite dans nos ſciences; vous verrez comme il ſait interroger & répondre, combien il a de connoiſſances, combien il a déjà lu de traités ſur les axiomes, les ſyllogiſmes, le jugement, la morale, & d'autres matieres utiles. S'il a frappé ſa mere & enlevé une fille, cela ne me regarde point, & je ne ſuis pas ſon précepteur.

Peut-être, Hermotime, direz-vous, à l'exemple de ce vénérable Maître, qu'il ſuffit d'étudier la Philoſophie dans l'intention de ne pas devenir pire qu'on n'auroit été. Mais eſt-ce là le but que nous lui avons ſuppoſé ? Ne ſommes-nous pas convenus qu'elle devoit uniquement ſe propoſer de nous faire prendre une conduite plus réglée que celle de la multitude ? Vous ne répondez rien !

H. Que voulez-vous que je réponde ? Ce que vous dites n'eſt que trop vrai. Peu s'en faut que je ne répande des larmes ſur l'aveuglement qui m'a fait perdre tant d'années & d'argent dans des travaux inutiles. Je ſors de l'enivrement où j'étois, & je vois clairement ce qu'il faut penſer des biens que j'aimois, & pour leſquels j'ai paſſé des jours ſi pénibles.

L. A quoi bon, mon ami, répandre des larmes ? Suivez ce ſage conſeil que vous donne Eſope dans une de

ſes Fables (*a*). Un homme aſſis ſur le rivage de la mer agitée, s'amuſoit à compter les vagues ; il s'étoit trompé, & paroiſſoit très-faché de n'avoir pu réuſſir, lorſqu'un renard, qui ſe trouvoit à ſes côtés, lui dit : Pourquoi, bon homme, vous inquiéter des flots qui ſont paſſés ? Il faut les oublier, pour compter ceux qui s'élevent de nouveau. Faites de même, Hermotime, & croyez qu'il vaudra mieux pour vous, embraſſer à l'avenir la vie commune de tous les hommes. Vivez comme tout le monde, ſans vous nourrir de vaines & faſtueuſes eſpérances. Ne rougiſſez point, ſi vous êtes vraiment ſage, de changer d'avis, même dans la vieilleſſe, & d'adopter le parti le plus utile pour vous.

Au reſte, mon ami, croyez qu'en tout ceci mon intention n'a point été de m'élever contre le Portique,

(*a*) Cette Fable ne ſe retrouve plus parmi celles qui nous reſtent d'Eſope.

ni de montrer d'acharnement contre les Stoïciens. Ce que j'ai dit, regarde indifféremment tous les partis. Je vous aurois tenu le même langage, si vous eussiez été disciple de Platon ou d'Aristote, & j'aurois également proscrit tous les autres sans les avoir entendus. Si j'ai fait l'application de mes raisonnemens à la Secte des Stoïciens, c'est que vous l'aviez embrassée; mais aucune de mes réflexions ne peut les blesser en particulier.

H. Je me retire, pour déposer leurs enseignes à l'instant même. Vous ne me verrez plus cette barbe longue & touffue; je renonce à leur vie triste & austere, pour goûter, sans contrainte, les douceurs d'une entiere liberté. J'ai même envie d'arborer la pourpre éclatante, pour annoncer à tout le monde que je n'ai plus rien de commun avec ces pénibles inutilités. Que ne puis-je également perdre la mémoire de tout ce que j'ai appris! Chrysippe prit,

dit-on, de l'ellébore, pour ſe rendre plus propre aux méditations philoſophiques; j'en prendrois volontiers pour oublier juſqu'au dernier mot de ce qu'on dit dans les écoles. Quelle reconnoiſſance ne vous dois-je pas, Lycinus? Entraîné juſqu'ici dans un torrent rapide & bourbeux; je cédois à l'impétuoſité du courant ſans eſpoir de ſalut, & vous êtes venu, comme une Divinité tutélaire me tendre une main ſecourable. Je devrois peut être me faire raſer la tête, à l'exemple des infortunés échappés au naufrage; je devrois célébrer par des offrandes, ce jour heureux de ma délivrance, où je paſſe des plus profondes ténebres à la lumiere la plus pure. Lorſqu'il m'arrivera de faire la rencontre imprévue d'un Philoſophe, je veux, à ſon aſpect, me détourner, & fuir comme à la vue d'un chien enragé.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES
DIALOGUES

Contenus dans ce second Volume.

LE Navire, ou les Souhaits, page 1
Le Cynique, 66
Le Rêve, ou le Coq, 91
Timon, ou le Misanthrope, 154
Nigrinus, ou les Mœurs du Philosophe, 242
Vie du Philosophe Démonax, 285
Les Philosophes à l'encan, 322
Les Philosophes ressuscités, ou le Pêcheur, 375
Hermotime, ou des Sectes, 436

Fin de la Table du second Volume.

ERRATA du second Volume.

PAGE 5. ἔμπαλινῆ, *lis.* ἔμπαλιν ἤ.
P. 60. du nord au midi, *lis.* du midi au nord.
Ibid. côte méridionale, *lis.* côte septentrionale.
P. 228. τῦ κεφαλῇ, *lis.* τῇ κεφαλῇ.
P. 253. paserai, *lis.* passerai.
P. 288. de Thiate, *lis.* de Thiane.
P. 336. Voyez la note, p. 190, *ajoutez*, tom. I.
P. 458. pour désigner, *lis.* désigner.
P. 523. en lesse, *lis.* en laisse.

JUN 1 1891